



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

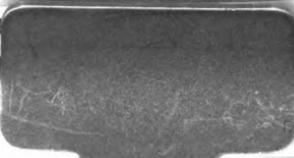
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





K GENT



Digitized by Google

SEMINARE

Blandijnberg 2, GENI

K. 124

Charles à son ami Nethomb.

1827.

MEMOIRES
DE
DON JUAN VAN HALEN.

PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT

LE RÉCIT DE SA CAPTIVITÉ DANS LES CACHOTS
DE L'INQUISITION D'ESPAGNE EN 1817
ET 1818 ; DE SON ÉVASION, etc.

IMPRIMÉ CHEZ LEBEAU-OUWERX,
PLACE DU SPECTACLE, A LIÈGE.



Dessiné d'après nature.

Publié par Tartier, 1827.

MÉMOIRES

DE DON JUAN

VAN HALEN,

Chef d'Etat-Major

D'UNE DES DIVISIONS DE L'ARMÉE DE MINA

EN 1822 ET 1823;

ÉCRITS SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

PAR CH. ROGIER.

PREMIÈRE PARTIE,

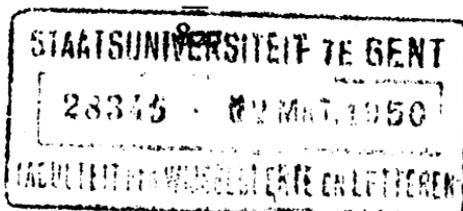
ACCOMPAGNÉE DE PIÈCES JUSTIFICATIVES, ORNÉE DU PORTRAIT
DE L'AUTEUR, DE DIVERS FAC-SIMILE, ETC.



LIÈGE,

LEBEAU-OUWERX, LIBRAIRE,

PLACE DU SPECTACLE.



GESCHIEDENIS

J'OSE soumettre au public ces Mémoires , qui seraient peut-être sortis quelques années plutôt de mon porte-feuille , si des raisons puissantes ne m'avaient forcé à me taire.

Les patriotes restés après moi sous les verroux de l'inquisition , ceux dont les efforts généreux avaient brisé mes fers , auraient été par une révélation prématurée exposés à des dangers certains.

Plus tard , rendu à mes foyers , lorsque semblait naître pour l'Espagne une époque de liberté et de réconciliation , j'aurais pu éveiller des resentiments. Le silence était encore un devoir.

Aujourd'hui , il n'en est plus de même. Le premier de ces obstacles n'existe plus , et , par malheur , le second a aussi disparu. D'un autre côté

divers écrivains ont rapporté avec plus ou moins d'inexactitude des détails qui me concernent ; les journaux de différents pays en ont parlé ; la plupart des personnes avec lesquelles je fus en relation, ont été désignées.

Les observations pressantes de mes amis m'ont fait comprendre que mon silence , trop longtemps prolongé, pourrait être mal interprété par ceux à qui je ne suis pas personnellement connu. Je sens aussi que je dois peut-être ce tribut à l'histoire de nos jours.

De la retraite où les événements politiques m'ont placé, j'offre le récit fidèle des circonstances singulières dont ma vie se compose. Puissé-je répondre aux désirs de ceux qui m'ont engagé à l'écrire. Puissent aussi les sentiments et les principes qui m'ont guidé obtenir l'estime du lecteur impartial.

VAN HALEN.

Bruxelles, Juin 1827.

RÉCIT HISTORIQUE

DE

DON JUAN VAN HALEN.

CHAPITRE PREMIER.

Premières années de Van Halen.

Je suis né dans l'île de Léon, le 16 février 1790. A cette époque, mon père, Espagnol de naissance, mais d'origine belge, occupait un grade supérieur dans la marine. Il s'est retiré du service actif, couvert d'honorables blessures, et vit actuellement à Madrid. Ma mère est issue d'une ancienne famille castillane.

Placé de bonne heure au collège des Gardes-Marines, je montrai un goût décidé pour l'étude des mathématiques, et je m'y livrai avec tant d'ardeur, que dans l'espace de quatorze mois j'eus passé tous les examens nécessaires. Bientôt après je m'embarquai, et fis à l'âge de 15 à 16 ans deux campagnes navales. La dernière était

cette fameuse expédition qui se termina sur les eaux de Trafalgar. Promu, après la bataille, au rang d'officier, j'obtins le commandement d'un des bâtimens de l'escadrille de Malaga, et je fus blessé dans un combat qui se livra sur les côtes. Placé ensuite au nombre des officiers destinés à l'amirauté, je me rendis à Madrid. Je me trouvais encore dans cette capitale à l'époque de notre mémorable insurrection ; et, dans la sanglante et célèbre journée du 2 *Mai* 1808, enflammé de l'ardeur qui animait tous les Espagnols jaloux de défendre l'honneur national, je me battis contre nos agresseurs à la tête d'un corps de patriotes qui m'avaient choisi pour leur chef. Je fis tous mes efforts pour me montrer digne d'une telle confiance, et je n'abandonnai mon poste que lorsqu'une blessure grave m'eut mis hors de combat.

Je me hâtai de quitter Madrid pour échapper au sort de tant d'autres de mes compatriotes qui furent indignement fusillés par ordre de Murat, et je rejoignis l'armée espagnole commandée par le général Blake. Je servis sous ce général depuis la bataille de Rio-Seco, livrée contre le général Bessières, jusqu'à la prise du Ferrol. Cette place, défendue par le peu de troupes qui s'y étaient réfugiées après la bataille de la Corogne, fut obli-

gée de capituler et se rendit au maréchal Soult.

En vertu du second article de la capitulation, les généraux et toute la garnison prêtèrent serment de soumission au roi Joseph, et promirent de regagner les postes respectifs qu'ils avaient occupés avant la révolution. Le mien était à Madrid.

Vers le même temps, mon père, alors attaché au ministère de la marine en qualité de chef de bureau, fut fait prisonnier par les Français et transféré à Madrid. L'état d'abandon où il se trouva, les souffrances qu'il ressentait de ses anciennes blessures, ajoutaient encore au malheur de sa captivité, sans qu'il pût espérer d'en voir bientôt la fin. Cependant plusieurs Espagnols d'un rang élevé, connus par leurs lumières et leurs talents, s'étaient fait distinguer par Joseph, dont ils avaient embrassé la cause. Ils s'intéressèrent au sort de mon père et me firent entrer dans la garde du roi en qualité d'officier d'ordonnance. J'avais alors dix-neuf ans : j'acceptai cette place sans balancer, et je la remplis avec zèle, convaincu, autant qu'on peut l'être à un âge où l'on n'a guère d'expérience, que le séduisant système adopté par Joseph était propre à faire le bonheur de mon pays.

Pendant tout le temps que je fus employé

auprès de Joseph, je fis trois voyages en France, chargé de missions confidentielles, et je fus du nombre des officiers de sa maison qui l'accompagnèrent à Paris pour la cérémonie du baptême du roi de Rome. Fidèle à mes engagements, je suivis constamment la cause que j'avais embrassée ; et quand Joseph fut forcé de quitter l'Espagne, l'affection sincère que je portais à sa personne me fit un devoir de ne pas l'abandonner. Je partis de Bordeaux pour aller le trouver dans sa retraite de Morfontaine, où il vivait alors (Septembre 1813) disgracié de son frère. Un des huissiers de service m'introduisit dans le salon de sa bibliothèque. Un instant après, le prince passa accompagné de son épouse et de ses deux filles. Je m'approchai de lui, et avec cette chaleur de sentiment naturelle à mon âge, je lui demandai qu'il me permît de m'attacher à son sort, quelqu'il fût. Mais, le croira-t-on ? Joseph ne vit, dans cette démarche entièrement désintéressée, qu'une exigence importune ; et sortant tout à coup de son caractère paisible, il s'irrita, reprocha avec colère à l'huissier de m'avoir introduit, et malgré les vives instances de sa vertueuse épouse, il poussa l'outrage jusqu'à m'indiquer la porte d'un geste dédaigneux en donnant ordre à ses gens de ne plus me laisser

reparaître (1). Cette scène scandaleuse rompit à jamais les liens qui m'unissaient à Joseph. Je quittai Morfontaine, l'âme abreuvée d'indignation, et je revins à Paris. Ce fut là que j'eus pour la première fois connaissance d'un décret émané de la régence, par lequel le gouvernement national appelait à lui tous les Espagnols compromis.

Alors mes yeux se tournèrent vers les Pyrénées; toutes mes pensées furent pour ma patrie, et je n'eus plus de repos que je ne me fusse procuré les moyens de la revoir. Mes états de service auprès de Joséph me donnèrent accès au ministère de la guerre : j'obtins l'autorisation de partir, en ma qualité d'officier espagnol, pour

(1) Je n'ai jamais pu pénétrer les motifs de l'inconcevable conduite de Joseph à mon égard; mais le souvenir en est resté profondément gravé dans ma mémoire. Douze ans après l'événement que je viens de rapporter, les secousses politiques de l'Europe nous firent rencontrer l'un et l'autre sur le sol hospitalier de l'Amérique. Le moment était venu de demander compte au prince déchu d'une ancienne mais dure offense. Je lui écrivis une lettre tendant à obtenir une explication franche de sa part. Pendant les sept mois que je passai avec lui dans la même ville (Philadelphie), ma lettre resta sans réponse. Le silence de celui à qui elle s'adressait m'autorise aujourd'hui à la livrer à la publicité. (*Voir pièces justificatives, n° 1.*)

Barcelone où le maréchal Suchet avait son quartier général. En passant par Bordeaux , j'écrivis en Catalogne et à Madrid à diverses personnes marquantes auxquelles des relations de famille m'unissaient, et je leur annonçai ma détermination de revenir en Espagne. Quatre jours après mon arrivée à Barcelone , je reçus une lettre du second commandant en chef de l'armée nationale en Catalogne : il m'informait que le gouvernement était averti de ma résolution de quitter la France, et il m'engageait , par des raisons très énergiques , à tenter pour mon pays quelque entreprise utile , dont ma position à Barcelone favoriserait l'exécution. L'espèce de sacrifice qu'*au nom de la patrie* (ce sont les expressions de la lettre) on exigeait de moi , me répugna d'abord ; mais j'étais résolu à tout surmonter pour la servir. Par le moyen d'une personne qui ne soupçonnait pas l'usage que l'on en pouvait faire , je parvins à me procurer la copie d'un chiffre qui semblait destiné à une correspondance de grande importance. Muni de ce papier , je sortis de Barcelone , trente six jours après mon arrivée , et je me réunis aux troupes nationales qui se présentèrent les premières à moi.

Je remis aux généraux le chiffre dont j'étais

porteur. Quand ils se furent assurés de son utilité par des confrontations avec la correspondance du maréchal Suchet saisie à des espions, ils formèrent le plan de délivrer, au moyen d'ordres et de capitulations supposées, les places fortes occupées par les Français au-delà du Llobregat. Le général avec lequel j'avais été en correspondance fut désigné pour protéger l'exécution de ce plan. Un maître de dessin du collège de Reus, nommé Daura, contrefit toutes les signatures.

Revêtu d'un uniforme français, et me faisant passer pour aide-de-camp du maréchal Suchet, je me présentai devant ces villes, où flottait un drapeau qui ne fut jamais le mien, en qualité de négociateur chargé d'un ordre aux commandants d'évacuer leurs places. La tâche était pénible ; mais ma patrie fut satisfaite, et Lerida, Mequinenza et Monzon furent délivrées.

Ce stratagème, qui ne mettait en danger que ma personne, eut des résultats très importants dans la position difficile où se trouvait alors le gouvernement national à l'égard du cabinet de Paris. Les garnisons françaises, croyant rejoindre l'armée, arrivèrent, après quatre jours de marche, dans les défilés de Martorel, où elles furent enveloppées par des forces supérieures, et obligées de mettre bas les armes.

Ma mission devant les places fortes une fois remplie, je m'étais engagé comme simple soldat dans un régiment de cuirassiers chargé d'observer de près le mouvement des garnisons françaises. Quelques jours après l'expédition, le général en chef de l'armée de Catalogne me fit partir, accompagné d'un de ses aides de camp, pour Madrid, afin que je fusse présenté au gouvernement.

Arrivé dans la capitale, je vis que la gazette officielle annonçait déjà au public les faits que je viens de rapporter. Le gouvernement disait en parlant de moi : « C'est un jeune Espagnol, qui, dès les premiers jours de notre insurrection sacrée, y prit part en vrai patriote, et maintenant il vient de donner une preuve glorieuse des sentimens dont il est pénétré, en exposant sa vie aux plus grands dangers pour faire triompher sa patrie et son opinion » (1).

Les Cortès, informées de ma conduite et de

(1) « Este és un joven Español, que, en los primeros dias de nuestra sagrada insurreccion, tomó en ella la parte de un verdadero patriota y ahora ha acreditado los inatos sentimientos de tal que abrigaba en su corazon, exponiendo su vida à los mayores riesgos en obsequio de su patria y de su opinion. » (*Gazette extraordinaire de la régence d'Espagne*, du dimanche, 20 février 1814, n° 24.)

ses résultats, me rétablirent par acclamations dans tous mes droits de citoyen, et le congrès, en me recommandant au gouvernement, se servit de ces paroles flatteuses, approuvées à l'unanimité : « Afin que Van Halen continue à donner des jours de gloire et de satisfaction à sa patrie » (1).

La régence, en me remettant le brevet de capitaine, ajouta à la formule usitée : « En récompense du service important et extraordinaire que vous avez rendu dans la reprise des places de Lerida, Mequinenza et Monzon » (2).

Je m'arrête à ces détails, parce que je crois qu'ils justifient, mieux que tout ce que je pourrais dire, cette première partie de ma carrière politique. Ici s'ouvre une nouvelle époque. Avec elle commencent les malheurs inouis de l'Espagne. Nous allons y jeter un coup d'œil rapide.

Ferdinand venait d'être rendu à la nation ; notre

(1) « ...y para que Van Halen continue dando dias de gloria y satisfaccion à su patria. » (*Journal officiel des Cortès*, séance du 19 mars 1814.)

(2) « ...y en recompensa del servicio importante y merito extraordinario que habeis contraido en la reconquista de las plazas de Lerida, Mequinenza y Monzon. » (Brevet royal du 22 mars 1814.)

corps d'armée fut le premier qui accueillit aux frontières l'auguste prisonnier. Les Espagnols, sincèrement attachés au bonheur de leur pays, crurent que le monarque revenait instruit par l'adversité, et le reçurent comme un père rendu à sa famille après de longs malheurs; mais leur bonne foi fut bientôt désabusée. Ferdinand se jeta de nouveau dans les mains d'intrigants qui n'avaient rien fait pour leur pays, et en reconnaissance des efforts héroïques qui lui rendirent le trône et la liberté, il signala son entrée dans le royaume par la violation des lois auxquelles il devait sa sanction. Il fit des promesses solennelles qu'il n'a jamais tenues (1) : il plongea dans les cachots les représentans fidèles de la patrie, ses défenseurs les plus zélés, et livra au Saint-Office le sort d'une nation généreuse dont le dévouement fut payé par l'exil, les chaînes et l'échafaud.

Un grand nombre de victimes héroïques furent enveloppées dans ces indignes proscriptions. Les citoyens recommandables qui avaient d'abord échappé, couraient incessamment les mêmes périls. En eux reposait le salut de l'État; leur

(1) Décret royal du 4 mai 1814, publié à Valence, et dans lequel il promettait d'établir un gouvernement représentatif conforme à l'esprit du siècle.

union, dans la guerre affreuse qu'on leur livrait, devint indispensable : comme il arrive dans de grands désastres, le danger commun les réunit, un serment sacré les lia, et les sociétés secrètes se formèrent.

Élever un ministère ou un corps quelconque dans l'état qui pût éclairer de ses conseils le monarque, et le porter à exécuter le décret royal du 4 Mai, tel fut le principal objet des sociétés secrètes.

Dès lors, il existe en Espagne deux nations ennemies, qui ne peuvent être réconciliées que par la sagesse d'un gouvernement équitable. D'une part, un tribunal de sang appelé le Saint-Office, instrument atroce de la tyrannie, proclamait, au nom de Jésus-Christ, les infamies et les absurdités les plus contraires aux principes du divin législateur, et sanctionnait dans son aveugle puissance les actes abominables qui rendirent si odieuse la mémoire des Ferdinand et des Philippe. Ce fut sur de semblables fondemens que s'éleva la faction dite *apostolique* ou *de la foi*. Aussitôt qu'elle fût maîtresse de l'esprit du roi, on la vit se grossir d'une foule de courtisans et d'employés, de toutes les corporations monacales, de tous ces hommes lâches et égoïstes qui, préférant la mollesse à la liberté, et leurs vil^s intérêts à la

patrie, voulaient exploiter à leur profit les vices d'une mauvaise administration, et jouir impunément des délices de la vie aux dépens de la portion la plus laborieuse et la plus honorable de l'État.

D'un autre côté, on voyait se multiplier dans un prodigieux accroissement et se resserrer, avec une force chaque jour plus puissante, de secrets et d'étroits liens entre des hommes décidés à mourir ou à sauver l'État. A la fin de 1815, Grenade était le berceau de cette association patriotique, et telle était l'impulsion donnée à l'esprit public, qu'une année après elle étendait ses ramifications dans toutes les villes de l'Espagne.

Plusieurs personnages marquants dans l'état ecclésiastique, civil et militaire, qui, soit qu'ils fussent éblouis par l'éclat du pouvoir, ou arrêtés par la crainte des tribunaux, ne s'étaient pas déclarés d'abord pour la cause de la liberté, ouvrirent enfin les yeux sur les erreurs du monarque. Songeant aux devoirs que leur imposait la calamité publique, ils s'affilièrent aux sociétés secrètes, et, par leur coopération, donnèrent à l'entreprise plus de consistance et plus de chances de succès.

La jeunesse militaire vola avec sa générosité naturelle aux autels de la patrie, prête à tout lui sacrifier; et l'armée eut bientôt dans ses rangs, à

sa tête, des chefs dévoués qui la devaient conduire à la vraie gloire. La fin ignominieuse de l'illustre Porlier, pendu en 1815 sur la place de la Corogne, les souffrances de ses dignes complices, loin d'intimider les patriotes, les excitaient d'une plus vive ardeur à poursuivre leur entreprise ; et, après la mort du brave général Laci, fusillé à Majorque en 1817, on vit s'offrir de nouvelles victimes, et se multiplier de nouveaux courages tout prêts à les venger.

Ce mépris des dangers et des supplices, ces efforts chaque jour renaissants contre le pouvoir absolu donnent la mesure de l'oppression qui pesait alors sur mon pays. Car de tous les peuples de l'Europe, la nation espagnole est peut-être la plus patiente, celle dont l'histoire offre le moins d'exemples d'attentats commis contre ses princes. Ses soulèvements révolutionnaires ont toujours été provoqués ou par les abus du pouvoir royal long-tems soufferts, ou par les actes arbitraires et barbares des inquisiteurs (1).

(1) Si pour justifier la révolution d'un peuple il était besoin d'autres raisons que la tyrannie de ses maîtres, on pourrait dire que l'insurrection de l'île de Léon était non seulement autorisée, mais prescrite par les lois du pays. Voici littéralement en quels termes énergiques la charte de

A l'entrée de cette funeste époque, je subis les effets de la tyrannie qui désolait l'Espagne. C'est là que commence cette période d'une vie agitée et aventureuse, dont je vais tracer le récit, sans m'écarter, je l'espère, des principes de vérité et de justice que je dois, avant tout, respecter.

Don Alphonse-le-Sage (*Lei de Partidas*), reconnue par les absolutistes mêmes comme loi fondamentale de l'Espagne, consacre le principe de l'insurrection :

Loi III, titre 1, *partida* 2^{me} : « Il y a tyrannie quand le prince ne s'occupe pas du bien-être de son peuple ; que par sa conduite, il le rend lâche et timide ; qu'il sème la défiance parmi ses sujets ; qu'il les rend pauvres ; qu'il persécute les riches et les savans ; qu'il défend les réunions politiques entre les citoyens ; qu'il épie leurs paroles et leurs actions, et qu'il confie son conseil et la garde de sa personne aux étrangers. »

Loi III, titre 19, *partida* 2^{me} : « Lorsqu'il y a tyrannie, tous les habitants de l'Espagne, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à soixante, sont tenus de courir aux armes pour renverser le tyran ; et quand les hommes ne sont en force suffisante pour l'abattre, les femmes seront aussi tenues de s'armer ; car il est juste que tout le monde coopère activement à sa destruction. Ceux qui ne se rendraient point à cet appel, feront trahison notoire, et seront passibles des peines portées contre les coupables de lèze-majesté. »

CHAPITRE II.

Première arrestation de Van Halen.

QUAND la guerre de l'indépendance fut terminée, et la paix générale rétablie, l'armée espagnole fut divisée en deux corps, formés de bataillons qui n'avaient pas été licenciés. Le premier quitta les frontières de France pour aller camper aux environs de Cadix, et s'embarquer ensuite comme corps d'opération contre les colonies insurgées. L'autre moins complet se retira dans des cantonnements de l'intérieur : le régiment de chasseurs dans lequel je commandais une compagnie, en faisait partie. En passant par Madrid, résidence de ma famille, j'obtins la permission d'y rester quelque temps. Madrid était alors le théâtre des excès du gouvernement. La *Tour* de la caserne des gardes du corps, les cachots du Saint-Office s'étaient rouverts pour recevoir le grand nombre des victimes, et la plupart des couvents de la ville étaient convertis en prisons. D'illustres et généreux citoyens expiaient dans les fers leur dévouement à leur pays. Le vif in-

térêt qu'excitaient en mon âme leurs vertus patriotiques et leurs nobles infortunes m'entraîna dans leur triste asyle. Mes relations chaque jour plus intimes avec quelques-uns d'entre eux firent les plus chères délices de mon séjour à Madrid (1). En présence de leurs malheurs, dans leurs éloquents entretiens, je puisai ces premières inspirations de liberté, cette haine du fanatisme qui bientôt après devaient attirer sur moi la colère de la faction triomphante.

Le ministère qui faisait espionner ceux qui visitaient les prisons, accéléra mon départ, et je fus forcé de rejoindre mon régiment, auquel on venait d'assigner, pour y tenir garnison, la ville de Jaen, capitale d'un des quatre royaumes de l'Andalousie. Peu de jours après mon arrivée, des lettres de Madrid nous apprirent que de nouveaux emprisonnements avaient eu lieu. Au nombre des personnes arrêtées, figurait un homme de qui j'avais reçu des marques d'estime particu-

(1) Je puis citer, entr'autres, les députés Villanueva et Larrazaval. Le premier est connu par une mission qu'accueillit si mal la cour de Rome en 1822, et par des ouvrages littéraires publiés en Espagne et récemment en Angleterre. Le second figure maintenant (1827) d'une manière très distinguée dans le congrès de Panama, où il représente la république de Guatemala, sa patrie.

lière, le général O-Donoju, le même qui tenait le porte-feuille de la guerre, vers la fin du gouvernement constitutionnel.

Dès mon arrivée à Jaen, j'avais été présenté à la famille Perez dont le chef, vieillard respectable, s'était fait connaître par de grandes améliorations en agriculture. Le 8 Décembre 1815, je fus invité chez lui à une fête de famille. La réunion était nombreuse et bruyante, et l'on venait de se mettre à table, quand mon domestique accourut, hors d'haleine, m'annoncer que le colonel s'était présenté à mon logement, accompagné d'un officier, et que ne me trouvant pas, il lui avait ordonné d'aller me chercher sur-le-champ. Les convives firent peu d'attention à mon absence, et continuèrent gaiement le repas. En entrant chez moi, je trouvai les deux officiers qui m'attendaient. Don Augustin de Hore, c'était le colonel, me dit : « Je suis bien fâché d'avoir une mauvaise nouvelle à vous apprendre : je viens de recevoir, par l'intermédiaire de notre inspecteur, un ordre du roi pour m'assurer de votre personne et de vos papiers : en conséquence, Monsieur (désignant l'adjudant) vous conduira dans le lieu qui vient de vous être préparé. » J'avais quitté la table à trois heures ; à six, je me trouvai constitué prison-

nier à la caserne , sans avoir pu apprendre du colonel, ni m'expliquer à moi-même les motifs de cette brusque arrestation.

Je restai neuf jours dans le même état d'incertitude. Enfin le 17 au soir , le colonel Hore vint m'informer que le lendemain je devais être dirigé vers un château fort situé sur les côtes de Malaga. En m'annonçant cette nouvelle, quelques traces d'émotion se montrèrent sur sa physionomie. Je lui demandai quelle était la cause d'une mesure si inconcevable. Il me répondit que , le soir même , le gouverneur militaire avait reçu du ministre de la guerre l'ordre de me faire conduire, sans délai, au château de Marvella , sous l'escorte d'un détachement de cavalerie ; que tout ce qu'il pouvait faire pour moi , c'était de me laisser choisir entre mes compagnons d'armes le chef de l'escorte. Ensuite le colonel m'avertit qu'il avait détruit quelques-uns de mes papiers , qui , par une interprétation défavorable , pouvaient rendre ma position plus critique , et me serrant affectueusement la main, il me fit ses adieux. Telle était, à mon égard, la conduite délicate d'un chef, avec lequel , depuis plusieurs mois , je n'étais pas en bonne intelligence.

Le lendemain , je partis escorté de trente ca-

valiers, au milieu de la populace toujours avide de spectacles semblables. Les mêmes rassemblements se renouvelèrent sur toute la route, pendant les quatre jours que dura le voyage. Le second jour, comme je marchais, à pied, quelques pas en avant de l'escorte, un de mes anciens amis, Don J... Q..... (1), qui me suivait depuis mon départ, cherchant l'occasion de m'aborder, s'approche de moi et m'offre sa bourse, son cheval, tous ses services pour favoriser ma fuite vers Gibraltar, éloigné de nous d'une journée environ. Je lui exprimai, comme il me fut possible, combien j'étais touché de son dévouement; mais je lui fis observer que le bon compagnon d'armes, sous la responsabilité duquel j'étais placé, se trouverait compromis par ma fuite, et que d'ailleurs je ne me croyais pas réduit à la ressource désespérée d'une expatriation.

Nous arrivâmes à Marvella le 22 Décembre dans la matinée. Le château destiné à me servir de prison était placé sur les hauteurs de

(1) Il est nécessaire de prévenir, une fois pour toujours, le lecteur que les noms indiqués par des initiales appartiennent à des personnes dont la participation aux faits rapportés dans l'ouvrage, n'a pas été jusqu'aujourd'hui généralement connue, et que la publicité pourrait compromettre.

la ville. Il avait été presqu'entièrement détruit dans la guerre de l'indépendance, et n'offrait aucune trace d'habitation. Le gouverneur, officier en retraite, avait sa demeure en ville. C'était un personnage ridicule, dont les airs d'importance ne faisaient que mieux ressortir l'esprit sot et méchant. A peine eut-il jeté les yeux sur l'officier d'escorte, que, d'un air capable : « Je sais, je sais ce qu'il y a à faire » ; et en effet il avait si bien pris ses mesures, que, peu de minutes après, j'étais enfermé dans la salle de la maison commune, à côté d'un petit autel, et entouré d'une garde nombreuse. J'avais près de moi deux factionnaires et un officier, chargés de m'interdire toute espèce de communication. L'après-midi, le gouverneur entra suivi de deux moines empressés de m'offrir leur ministère ; puis il me dit d'un ton solennel : « Profitez du peu d'instant qu'il vous reste à vivre. » J'exprimerais difficilement l'indignation qui s'empara de moi à ces paroles. Les moines, après d'opiniâtres instances, craignant sans doute les effets de mon emportement, sortirent avec précipitation sur les pas du gouverneur ; et j'étais livré aux angoisses d'une mort prochaine, lorsque des coups de fouet, qui se firent entendre dans la rue, m'annoncèrent l'arrivée de quelque cour-

vier. Un instant après, je vois entrer un capitaine, tenant à la main un papier qu'il montre à l'officier de garde. Aussitôt mes surveillants se retirent, et me laissent avec le capitaine. Quand nous fûmes seuls, il s'assit sur le lit à côté de moi, et posant la main sur mon épaule : « M. Van Halen, vous paraissez très agité; calmez-vous : votre vie, il est vrai, a couru de grands dangers, mais prenez patience; vous saurez tout. L'essentiel, en ce moment, est de vous prévenir que vous allez vous rendre sous escorte à Malaga, où le capitaine général et le gouverneur vous attendent. « Quoi, m'écriai-je, est-il possible que, sans procédure, sans juge, sans conseil de guerre, sans arrêt, je me trouve soumis à un pareil traitement? » Mais lui, sans me répondre, me témoigna ses craintes que l'émeute populaire excitée par le gouverneur contre moi, n'augmentât au moment de mon départ. Il ajouta qu'il serait prudent de ne partir que la nuit, et qu'il prendrait des mesures pour que tout se passât avec le plus grand ordre.

Il était onze heures du soir, et la maison commune se trouvait encore entourée par la populace. A minuit, un détachement de cavalerie arrivé sur les lieux dissipa les attroupemens, au milieu desquels je distinguai deux moines.

Alors nous sortîmes de Marvella , et le 25 au soir , nous étions aux portes de Malaga. L'officier qui commandait mon escorte avait ordre de n'y entrer que la nuit. A huit heures, nous nous rendîmes auprès du capitaine-général, comte de Montijo, qui venait d'arriver de Grenade , sa résidence habituelle. Je trouvai chez lui le gouverneur-général, Don Gonzalo Aróstegui. Tous deux s'enfermèrent avec moi dans un cabinet. « Quel événement, me dit Montijo, vous a conduit dans ma province? — Mon général, je l'ignore; il y a dix-huit jours que tout est mystère pour moi. — Quelle espèce de chefs avez-vous à Jaen? ont-ils examiné les ordres qui vous concernent? connaissent-ils bien leur source? » Je leur fis un récit détaillé de tout ce qui m'était arrivé depuis mon arrestation. En m'écoutant, ils se regardaient d'un air surpris; un sentiment d'indignation animait leur visage. Le comte de Montijo prenant alors un papier dans son secrétaire : « Lisez ceci avec calme, me dit-il; croyez que Monsieur et moi, nous savons notre devoir; ne craignez rien. » Je lus ce papier : il était à-peu-près ainsi conçu : « Le capitaine du régiment des chasseurs à cheval de Madrid, Don Juan Van Halen, arrêté à Jaen, par ordre royal, impliqué dans divers complots subversifs de

l'état, et spécialement dans l'horrible conspiration récemment découverte contre les jours précieux de S. M. (1), sera transféré au château de Marvella, sur les côtes de votre province; et la volonté du roi est que Van Halen soit fusillé à son arrivée, sans autre délai que le tems nécessaire à ses dispositions religieuses. »

Pendant que j'avais les yeux fixés sur cet étrange écrit, le général et le gouverneur s'entretenaient un peu à l'écart. Quand je leur rendis le papier, Montijo me dit : « Vous allez prendre, avec un officier, un logement en ville. Restez-y sans inquiétude. Je retournerai bientôt à Grenade, vous m'y suivrez. J'attends, sous peu de jours, une décision de S. M. en réponse à une lettre que je lui ai directement adressée. Soyez tranquille, et venez me voir demain. »

Le comte de Montijo était encore à cette époque en grande faveur auprès du monarque. Guidé dans cette circonstance par les meilleures intentions, ayant d'ailleurs beaucoup de déférence pour le général Arostegui, dont la droiture est si connue en Espagne, le comte se prêta volontiers à tout ce qui pouvait prévenir un si horrible

(1) Apparemment l'ordre faisait allusion à la conspiration du commissaire de guerre Richard, qui fut arrêté et exécuté à Madrid vers cette époque.

assassinat. Il paraît qu'en expédiant les ordres qui me concernaient, on avait négligé de les numéroter, comme cela se pratique dans la correspondance ministérielle. On avait aussi adressé des instructions directement au gouverneur de Marvella, ce qui n'est pas d'usage dans les rapports du gouvernement avec cette espèce de fonctionnaires; enfin les lettres confidentielles que le général Arostegui recevait de Madrid, à l'occasion des dernières arrestations, ne disaient pas un mot qui pût avoir rapport à moi. Toutes ces circonstances éveillèrent son attention, et l'engagèrent plus encore à intéresser Montijo en ma faveur. C'est ainsi que j'obtins de rester à Malaga sous la seule garantie de ma parole. Quand Montijo partit pour Grenade, je le suivis dans cette ville : aucune escorte, aucun surveillant ne m'accompagna.

Quelques jours après, le courrier envoyé à Madrid revint avec la réponse que Montijo attendait. Le roi, en approuvant tout ce qu'il avait fait, lui témoignait sa surprise : on n'avait trouvé, disait-on, dans les bureaux du ministère aucune trace des ordres relatifs à ma personne. S. M., en conséquence, l'autorisait à me remettre en liberté, et à me délivrer un passe-port pour que je me rendisse à mon poste. Ce dénouement me

parut assez extraordinaire. Je ne crus pas devoir retourner à Jaen, muni d'un simple passe-port. Je demandai à écrire au roi par l'intermédiaire du comte. J'exposai à S. M. que mon honneur me semblait tellement compromis par l'indigne procédé dont j'avais été victime, que je ne pouvais me résoudre à rejoindre mes drapeaux sans avoir obtenu, au moyen d'une enquête judiciaire, justification authentique et complète sur tout ce qui m'était arrivé. Je finissais en demandant à S. M. de vouloir bien me permettre d'attendre à Malaga la décision que je sollicitais de sa justice. Le comte m'en donna provisoirement l'autorisation. Il éprouva d'abord beaucoup de difficulté à faire réussir mon affaire auprès du roi. L'attentat auquel je venais d'échapper n'avait pas seulement été dirigé contre moi. Plusieurs Espagnols d'un nom connu, le comte d'Abisbal entr'autres, avaient aussi été arrêtés en vertu d'ordres supposés, probablement partis de la même source. Les auteurs de cette trame odieuse déployèrent toute leur influence sur l'esprit du monarque pour éviter une enquête qui eût infailliblement mis à découvert leurs perfides manœuvres. Montijo de son côté redoubla d'efforts; et grâce à la persévérance de son zèle, je finis par obtenir, sinon l'objet de ma demande, du

moins un résultat favorable. (*Voir pièces justificatives, n° 2.*)

Quelques jours après la réception de la décision royale, Montijo me transmit l'avis que S. M., par un arrêté spécial, avait daigné m'élever en grade. Je trouvai, en effet, en arrivant à mon corps, un brevet de lieutenant-colonel.



CHAPITRE III.

Seconde arrestation de Van Halen.

LES intrigues de la faction qui s'était emparée de l'esprit du monarque ne pouvaient ébranler, dans la partie éclairée et morale de la nation, le sentiment de sa force et de ses droits. En présence de ce honteux et violent triomphe, au sein des persécutions et des excès les plus déplorables, s'éleva un temple aux lumières proscrites, au patriotisme opprimé. Je dus à mes malheurs récents l'honneur d'y être admis. L'aurore du bonheur et de la liberté de mon pays brilla de loin à mes yeux; et dès lors toute l'activité de ma vie se dirigea vers ce noble but.

Ayant obtenu un congé pour aller prendre les eaux dans le midi de l'Andalousie, je parcourus différentes villes de cette province, et j'employai mes efforts à rallier à un centre commun les diverses sociétés secrètes qui se trouvaient dans le pays. Parmi ces sociétés, on distinguait celle de Cadix, composée des personnes les

plus influentes par leur position, les plus respectables par leur caractère. A l'expiration de mon congé, je passai par Grenade, qui était alors le point central de l'association, pour me rendre à Murcie, cantonnement qu'on venait d'assigner à mon régiment. Mes amis de Grenade, satisfaits de mes premières démarches, m'autorisèrent à les continuer dans ma nouvelle résidence, où je ne tardai pas à rejoindre mon corps.

De toutes les villes de l'intérieur de l'Espagne, Murcie est assurément l'une des moins avancées en civilisation. Là dominant dans toute leur force, à côté d'une noblesse ignorante, les abus du pouvoir sacerdotal.

Le palais de l'inquisition avait beaucoup souffert dans la guerre de l'indépendance; mais l'influence monacale parvint en peu de temps à poser les fondements d'un édifice plus vaste, plus somptueux, au mépris de la misère publique. Il existait à Murcie un *Collège des Orphelins*, fondé jadis par un évêque bienfaisant. Un membre du haut clergé, nommé Ostolaza, confesseur de l'Infant Don Carlos, s'était arrogé la direction de cet établissement, et avec le cynisme le plus effronté, il venait de transformer en un sérail cet asyle de l'enfance. La plume

se refuse à tracer les détails qu'on rapportait de cet infâme lieu de débauche.

Les immenses jardins qui entourent Murcie, connus sous le nom de *Huerta de Murcia*, sont couverts d'innombrables mûriers. A peine commençaient-ils à montrer leurs fruits, que le clergé avait déjà choisi et marqué de sa grande croix blanche les plus beaux arbres destinés à acquitter la dîme. Afin de maintenir le peuple dans des dispositions favorables au paiement régulier de ce tribut, le chapitre de Murcie conserve soigneusement l'usage d'une procession annuelle pour obtenir des pluies abondantes, nécessaires à la culture des mûriers, et fort rares dans cette province. La cérémonie de la procession consiste à aller chercher, en grande pompe, dans un hermitage, l'image du Sauveur qu'on transporte de là dans la cathédrale. Le clergé de Murcie ayant voulu un jour s'emparer de cette image, chef-d'œuvre de sculpture, au profit de la cathédrale, la congrégation propriétaire exigea dès lors que chaque année, à l'époque de la procession, il lui fût donné une garantie, par acte de notaire, contre le renouvellement d'une pareille tentative. Une autre procession, appelée de *l'Aurore*, a lieu tous les dimanches, un peu après minuit. Le prêtre

marche entouré de la populace, qui parcourt les rues avec un vacarme effroyable, et s'enivre dans tous les cabarets qui se trouvent sur son passage. Une circonstance à noter, c'est que *Notre Dame de l'Aurore* fait ordinairement les frais de ces saturnales; car malgré la surveillance du curé, les vagabonds qui prennent part à cette cérémonie, pillent souvent, à la faveur de la nuit, les troncs où sont renfermées les offrandes faites à la Vierge.

Le général Elio commandait alors les deux provinces de Valence et de Murcie. Les gouverneurs placés sous ses ordres lui étaient entièrement dévoués. Le régiment d'infanterie de Lorena, commandé par le jeune brigadier Torrijos, et distribué dans les villes d'Alicante, Carthagène et Murcie, quelques fantassins d'un autre corps à Origuela, et le peu de cavalerie dont se composait le cadre de mon régiment, telle était la situation des forces militaires de la province. Le colonel Hore avait quitté notre régiment pour se retirer à Cadix, auprès du capitaine-général, et nous avions alors pour chef un brigadier ignorant et ridicule, dont la seule vue excitait l'hilarité du soldat.

Peu de tems après mon arrivée à Murcie, trois sociétés patriotiques s'organisèrent dans les trois.

villes principales de la province : Carthagène , Alicante , et Murcie. Don Jose Torrijos , mon ami d'enfance , Romero Alpuente , ancien magistrat , et Don Ignacio Lopez Pinto , capitaine d'artillerie , avaient été des premiers à seconder mes efforts. Le cercle de Murcie m'avait choisi pour son président. Ces trois sociétés , ainsi que celles successivement formées à Valence et en Catalogne , correspondaient par mon intermédiaire avec le comité central de Grenade. Dans ce même tems , l'on apprit le mauvais succès de l'entreprise tentée à Barcelonne par l'infortuné Lacy. Son malheur suscita de nouvelles sources d'irritation ; et les sociétés prirent une telle extension , que dans l'été de 1817 le point central des réunions fut transféré de Grenade à Madrid. C'était précisément l'époque où le système du célèbre ministre Garaï semblait avoir besoin d'un appui immédiat , pour obtenir sans secousse ce qu'il fallut plus tard accorder à la force armée et aux cris du peuple.

Ce fut dans cette conjoncture que Torrijos reçut à Carthagène une lettre anonyme , mais d'une main connue , et datée de Gibraltar. On lui demandait « Au nom de la patrie , de faire savoir avec franchise quel parti il prendrait , lui et ses troupes , dans le cas où des hommes dont les

intentions étaient toutes patriotiques agiraient pour la bonne cause : et quelle que fût d'ailleurs son opinion à cet égard, on comptait sur sa loyauté et sa discrétion. » Torrijos m'informa à Murcie , par l'intermédiaire du capitaine d'artillerie , Don Ignacio Lopez Pinto, de la proposition qu'il venait de recevoir : cet avis était accompagné d'une lettre où il déclarait en termes énergiques que « *Non seulement il était prêt à seconder de toutes ses forces toute entreprise qui tendrait à rompre le joug oppresseur qui avilissait notre patrie; mais encore qu'il se ferait un devoir d'être le premier à lever l'étendard, du moment qu'il pourrait connaître d'une manière précise les bases du projet qu'on venait de lui indiquer.* »

Je conservai cette lettre comme un souvenir précieux digne d'être rendu public en des jours meilleurs. On la verra plus tard figurer dans le cours de ma procédure à l'inquisition.

J'accompagnai Lopez Pinto à Carthagène, afin de nous concerter avec Torrijos sur les moyens de nous mettre en rapport plus immédiat avec le correspondant. Une entrevue fut jugée indispensable, et l'on convint que je m'y rendrais.

Mon départ étant arrêté, Torrijos l'annonça au correspondant de Gibraltar, en lui désignant pour notre entrevue la ville de Ronda. J'arrivai à

Ronda la veille du jour fixé. En mettant pied à terre , je fis afficher au coin des rues qu'une monnaie d'or marquée d'un chiffre avait été perdue , et que celui qui la rapporterait à tel numéro (celui de mon logement) aurait une récompense : c'était le moyen par lequel, suivant la lettre de Torrijos , le premier des deux arrivé devait faire connaître son adresse à l'autre. Le lendemain un inconnu se présenta, et m'apprit que des circonstances imprévues et inévitables retenaient le correspondant Don M..... B..... à Gibraltar, et s'opposaient pour le moment à l'exécution de ses projets. Quoique l'objet principal de ma mission à Ronda fût manqué , mon voyage ne fut cependant pas tout-à-fait inutile. Ayant appris que nos amis de Cadix avaient reçu des insinuations du genre de celles adressées à Torrijos , je partis sans tarder pour cette dernière ville , afin de donner et d'obtenir des éclaircissements sur ce qui se passait, et j'arrivai au moment où, faute d'une combinaison générale, un coup de main allait être porté probablement sans succès, comme il venait d'arriver à Barcelone. Nos amis, après de mutuelles explications , remirent à un autre tems l'exécution d'une tentative alors prématurée, et quelques-uns d'entr'eux profitèrent de ma présence à

Cadix pour entrer en relation directe avec nous dans la province de Murcie.

Le village de Vellez-Rubbio se trouvait sur ma route. Un de mes amis de Murcie, Raphael Esbry, m'avait remis des lettres de recommandation pour deux habitants notables de l'endroit, réputés excellents patriotes : Don Antonio Calvo, chef des douaniers, et l'alcade Don Francisco Benavente, riche propriétaire et ancien officier de l'armée, qui me fit l'accueil le plus cordial.

Quelque tems après mon retour, Don Antonio Calvo se présenta chez moi, accompagné d'Esbry. Il venait, disait-il, de perdre son emploi, et ce coup inattendu le plongeait, lui et sa famille, dans la misère. Calvo murmurait contre le gouvernement, il prétendait que la mesure qui le frappait, ainsi que plusieurs de ses collègues, était une injustice criante; enfin il se rangeait hautement du parti des mécontents. La nécessité d'un local convenable pour nos réunions, m'avait déterminé à prendre une maison, assez spacieuse que j'habitais seul feignant de la destiner aux séances académiques des officiers qui s'assemblaient tous les matins. Je donnai un appartement à Calvo, et l'engageai à partager ma table avec Don Serafin del Rio, qui dînait tous les jours chez moi. Ensuite je m'occupai des

moyens d'améliorer son sort. Il me demanda avec instance des lettres de recommandation pour mes amis de Madrid, où il comptait se rendre, pour faire, disait-il, des réclamations, en passant par Grenade, résidence de sa famille. Tandis qu'il s'occupait des apprêts de son départ, divers rapports m'informèrent que ma personne n'était pas en sûreté à Murcie, et que la police me surveillait de très près. Calvo, qui constamment avec moi, eut l'occasion d'observer mes inquiétudes, m'offrit ses bons offices avec de grandes démonstrations d'amitié. Je réunis la majeure partie de mes papiers les plus précieux dans une petite caisse à cigarres clouée et cachetée par moi, et je priai Calvo de la déposer, jusqu'à nouvel avis, entre les mains de l'alcade Benavente. Indépendamment de la bonne réputation dont il jouissait, Benavente par la nature de ses fonctions était hors de l'atteinte des soupçons du gouvernement. Calvo promit de s'acquitter avec fidélité de cette commission délicate; une collecte faite entre nos amis lui donna les moyens de se mettre en route, et en nous quittant il nous prodigua à Serafin et à moi les protestations de la plus vive reconnaissance. La première lettre que je reçus de lui était datée de Grenade. Il me disait qu'à son passage par Vellez-Rubbio, il avait trouvé quelque

changement dans les dispositions de l'ami commun Benavente; que ce dernier avait refusé de recevoir en dépôt la boîte qui contenait mes papiers, et qu'en conséquence, lui Calvo, voulant remplir mes intentions, se chargerait de les tenir cachés. Cette nouvelle inattendue m'inspira quelques soupçons vagues qu'une circonstance qui suivit de près ne vint que trop malheureusement confirmer. Un soir que j'étais resté seul chez moi, une dispute fort animée entre ma servante et mon palefrenier attira mon attention. « Vous avez manqué à votre devoir, disait le palefrenier en colère; si notre maître venait à le savoir, vous auriez à vous en repentir. Que n'ai-je découvert ce fripon! il aurait payé cher sa scélé-ratesse. » J'appelai sur le champ mon fidèle serviteur. J'appris alors que peu de tems avant son départ, Calvo, profitant d'une nuit où il se trouvait seul avec la servante, avait cherché, tout en la cajolant, quoiqu'elle ne fût ni jeune ni jolie, à savoir d'elle ce qui s'était passé chez moi depuis qu'elle était à mon service. La servante m'avoua aussi que, plusieurs fois, lorsque j'étais sorti, elle avait vu Calvo parcourant les lieux les plus secrets de ma maison, visitant tous mes papiers; et comme je lui reprochais de ne pas m'avoir averti, elle répondit qu'elle avait

craind d'exciter ma colère contre un homme que je traitais en ami.

Ces fâcheuses révélations me jetèrent, comme on peut le croire, dans de grandes inquiétudes : je reçus une seconde lettre de Calvo, datée de Madrid ; il me réitérait la demande des recommandations que je lui avais promises pour la capitale. En comparant les dates de ses deux lettres, je fus frappé de l'extrême célérité de son trajet de Grenade à Madrid. Je savais combien il en coûtait alors pour voyager rapidement en Espagne ; et cette grande promptitude s'accordait mal avec la misère de Calvo. Mais la misère de ce traître n'était qu'une imposture.

Le 21 Septembre 1817 était le jour marqué pour le commencement de mes infortunes. Des ordres de la cour venaient d'être adressés au général Elio, pour qu'on s'emparât à tout prix de ma personne. Le commandant militaire d'Origuela, Don Ignacio Iribery, fut chargé de cette expédition, et il s'introduisit le soir dans la ville suivi de son détachement.

Il m'arrivait rarement de sortir après mon souper. Mais cette nuit-là, par une singulière coïncidence, une amoureuse aventure m'avait conduit hors de chez moi. Onze heures sonnaient quand j'arrivai au lieu du rendez-vous. A onze

heures et demie , ma maison était entourée de soldats. Deux hommes enveloppés dans leurs manteaux , le brigadier Irribery et le doyen de l'inquisition, frappent à la porte à coups redoublés; mon palefrenier paraît à la fenêtre, on lui ordonne d'ouvrir. « Je ne le puis, répond-il, mon maître est absent. » On lui réitère le même ordre d'un ton menaçant : lui, court à sa carabine et fait mine de repousser la force par la force. L'inquisiteur effrayé disparaît; un officier s'avance avec quelques soldats , et Irribery ôtant son manteau se fait connaître à mon domestique. Au même instant, la porte est enfoncée. Irribery entre avec précipitation , et comme s'il eût été informé de mes plus secrètes habitudes , il se dirige, suivi de ses agens, vers l'endroit où je tenais mes papiers cachés, et procède aussitôt à leur examen. Tout cela se passa au milieu du plus grand désordre. Mon domestique et ma servante arrêtés depuis le commencement de cette scène, auraient fait de vains efforts pour aller prévenir leur maître. Un jeune officier de mon régiment, nommé Cardon, qui passait devant ma porte en chantant, fut aussi arrêté et consigné dans ma chambre à coucher par ordre d'Irribery, qui craignait sans doute que je ne fusse averti par lui. Cependant la nuit avançait, et

Iribery commençant à s'inquiéter d'une absence qu'il croyait préméditée, ne cessait d'interroger tantôt la servante, tantôt le palefrenier. La première avait été si effrayée quand on mit la main sur elle, qu'elle avait perdu connaissance et ne pouvait parler ; l'autre, avec son sangfroid accoutumé, répondait que son maître sortait fort rarement la nuit, et que d'ailleurs il ne mettait jamais ses domestiques dans la confiance de ses galanteries. Il était trois heures et demie quand j'arrivai à ma porte. Elle était fermée et le plus profond silence régnait dans la maison. Je frappe ; mon palefrenier, qu'on force à se montrer à la croisée, tire le cordon ; j'entre dans la cour, d'où l'on avait pris la précaution d'éloigner mon chien danois, gardien fidèle. A peine ai-je monté quelques marches de l'escalier, que je me vois environné de bayonnettes dirigées sur ma poitrine, démonstration vraiment ridicule contre un homme sans armes et sans défense. Iribery ne tarda pas à paraître comme en triomphe au milieu de ses soldats, criant du haut de l'escalier : « Au nom du roi, je vous fais prisonnier. » Il ajouta quelques propos injurieux, puis il m'ordonna de le suivre dans ma chambre à coucher, où je trouvai l'officier Cardon. Je n'ai pas oublié

que ce brave jeune homme me remit en cachette ma montre qu'il avait sauvée du pillage.

La mission d'Iribery, la grossièreté de ses procédés étaient d'autant plus surprenantes de la part de ce général, qu'il avait parcouru sa carrière militaire dans la brigade des carabiniers royaux, dont les officiers ont été de tout tems considérés comme l'élite de l'armée espagnole. Maître de son prisonnier, il se livrait à une joie indécente; il faisait retentir la maison de ses cris, et annonçait hautement l'espoir d'y trouver des sommes considérables destinées à favoriser la grande explosion qu'il se flattait d'avoir la gloire d'étouffer. Il avait fait de mes papiers un paquet sur lequel il exigeait que j'apposasse ma signature. Je m'y refusai. Le jour commençait à paraître; Iribery ordonna d'aller chercher la voiture de l'évêque pour me transporter avec lui à l'inquisition. Je demandai qu'il me fût permis de m'y rendre à pied. Iribery me fit entendre que les prisonniers de l'inquisition n'y arrivaient jamais accompagnés de la force armée, ajoutant avec ironie : « Ils ont toujours l'honneur d'y être conduits en triomphe. » Cependant comme la voiture tardait à venir, Iribery craignant le grand jour, se décida à me laisser sortir à pied; il m'accompagna avec son

aide-de-camp et son assesseur , après avoir ordonné à quelques soldats de nous suivre de loin. Il était cinq heures du matin lorsque nous arrivâmes aux portes de l'inquisition.



CHAPITRE IV.

Inquisition de Murcie. — Serafin del Rio. — Esbry.
Doyen Castagneda.

COMME les prisons du nouvel édifice n'étaient pas encore achevées, je fus conduit, par ordre du doyen Castagneda, dans l'un des cinq cachots du vieux bâtiment qui avaient échappé aux ravages de la dernière campagne. Ce cachot avait été construit dans les premiers tems de l'inquisition. L'humidité, les essaims d'insectes qui pénétraient par les lucarnes, les fers et les anneaux qui garnissaient l'amas de pierres destiné à me servir de lit, tout contribuait à faire de ma prison un séjour hideux et inhabitable. Cependant les inquisiteurs semblaient avoir pris soin de l'orner de leur mieux : le matelas et les couvertures jetées sur le tas de pierres, une petite table placée à côté, se distinguaient par un certain air de propreté qui ne faisait que mieux ressortir la laideur de tout le reste.

La vive agitation où m'avaient laissé les événements de la matinée, me causa une fièvre brû-

lante. Mon sang s'était porté à la tête, j'éprouvais une violente altération. Mes geoliers s'aperçurent de mon état, et je ne tardai pas à voir arriver un de leurs familiers qui venait m'appliquer des sangsues.

A une heure, le doyen entra dans mon cachot, et s'asseyant auprès de moi : « Tous vos papiers, me dit-il, sont entre mes mains : il est nécessaire que vous consentiez à en reconnaître l'identité, et que vous assistiez à l'inventaire que l'on en fera. Demain vous vous porterez mieux ; tout cela se passera. La propreté, le repos, les bons soins vous rendront promptement la santé. Les nouveaux appartements seront bientôt achevés, et vous occuperez alors une chambre beaucoup meilleure. Tous les jours je viendrai voir par moi-même comment vous êtes servi. Mes employés sont d'honnêtes gens. Croyez enfin que mon caractère, mon éducation, ma religion me prescrivent envers vous, comme envers tout autre gentilhomme qui se trouverait dans la même position, tous les égards que permettent les lieux et les circonstances. » Après un moment de silence, il reprit, en m'interrogeant d'un regard scrutateur : « Ce matin, j'ai rencontré dans les rues plusieurs visages bien pâles. Vous devez connaître Don Juan Romero Alpuente ? » Un

sourire ironique effleura ses lèvres quand je lui répondis que je le connaissais un peu. Il me quitta ; les portes de mon cachot se refermèrent ; et, dès ce moment, à mes propres inquiétudes sur mon sort vint se joindre la crainte non moins pénible de voir mes amis le partager.

Cette crainte n'était que trop fondée. La nuit même de mon arrestation, Irribery, laissant jusqu'à son retour ma maison sous la surveillance de son aide-de-camp, s'était rendu accompagné d'une partie de sa troupe vers la demeure de Don Serafin del Rio, qui reposait alors tranquillement au milieu de sa famille. C'était, sous tous les rapports, un homme digne d'estime et d'amitié. Ancien secrétaire du gouvernement civil, il avait perdu son emploi par suite du changement de système, et vivait en philosophe dans un état voisin de la misère. Quand Irribery frappa à la porte de Serafin, sa jeune épouse fut la première qui s'éveilla ; elle vint à la fenêtre, et à la vue des soldats qui entouraient sa maison, remplie de frayeur, elle appela son mari. Serafin, sans se troubler, descend, ouvre sa porte à Irribery déjà irrité du retard, et reçoit avec calme l'ordre de son arrestation. A peine lui laisse-t-on le tems de faire ses adieux à sa famille désolée. Il serre la main de sa femme, caresse une der-

nière fois ses enfans, et leur recommande à tous une résignation religieuse dans la volonté du ciel.

Le logement de Serafin et son mobilier étaient si modestes, qu'Irribery eut bientôt tout examiné. Il n'y trouva absolument rien de ce qu'il cherchait. Accompagné d'un seul homme, il conduisit son prisonnier à l'inquisition, vers deux heures du matin; de sorte que mon malheureux ami m'avait précédé de trois heures dans un des cachots souterrains.

Esbry devait être arrêté dans la même nuit; mais il était absent de la ville. Des affaires de commerce l'avaient conduit à la foire de Lorca, près de Vellez-Rubbio, à une journée de Murcie. Dès que je fus déposé à l'inquisition, Irribery se mit en route pour cette nouvelle expédition; et il arrêta au milieu de la foule des marchands le pauvre Esbry qui, dès le lendemain, vint partager notre captivité.

A peine de retour, Irribery se fit ouvrir mon cachot et m'ordonna de le suivre dans une des salles du tribunal, où je trouvai réunis le doyen Castagneda, le commandant de la ville, son secrétaire et l'assesseur d'Irribery, à côté duquel je m'assis. Alors on procéda à l'examen de mes papiers qui étaient éparpillés sur une

grande table d'acajou. Toutes les pièces qui me passaient sous les yeux, je les reconnus pour être celles qu'Irribery avait saisies chez moi.

Dans un moment où ces Messieurs examinaient certains papiers avec une attention particulière, je parvins à soustraire une lettre de grande importance que je cachai dans ma manche. La découverte de cette lettre aurait infailliblement compromis un personnage éminent, le général C..... qui, loin d'être suspect au gouvernement, reçut, quelques mois après, des marques de la faveur du prince.

Au moment de lever la séance, on vint annoncer qu'un officier de mon régiment était dans la chambre voisine, qui demandait à me voir, pour me faire signer quelques papiers concernant l'administration du corps. Ces Messieurs me permirent de remplir cette formalité indispensable ; mais en leur présence. En me quittant, l'officier ne craignit pas de me serrer amicalement la main, et de m'offrir, au nom de ses camarades, les secours pécuniaires dont je pourrais avoir besoin. « On ne manque de rien à l'inquisition », s'écria le doyen d'un ton offensé. L'officier se retira, et je fus reconduit dans mon cachot, où j'étais impatient de retourner pour détruire la lettre dont je m'étais emparé. Faute

de tout autre moyen, je l'avalai. A une heure je reçus, comme la veille, la visite du doyen. Son frère, qui me voulait du bien, exerçait sur lui beaucoup d'influence (1); et Castagneda lui-même n'avait contre moi aucun motif de ressentiment personnel. Aussi, sans user à mon égard des formalités rigoureuses déployées d'ordinaire contre les prisonniers d'importance, il se bornait à me faire soigneusement interdire toute espèce de communication. Il m'offrit même de faire enlever, si je le désirais, les chaînes de mon cachot. Je lui répondis que je ne craignais pas qu'on en fit usage pour moi, que je redoutais beaucoup plus les morsures des cousins, et que ce qu'il y avait de plus pénible encore dans ma captivité, c'était le manque absolu d'exercice. Il me promit de donner des ordres pour qu'on me laissât chaque soir sortir de mon cachot et circuler dans les corridors du souterrain.

En effet, dès le lendemain, le geolier vint m'ouvrir la porte. « Voilà, me dit-il, en m'indiquant un corridor étroit, l'espace où vous pouvez vous promener. Tâchez de ne pas faire de bruit. » C'était assez me dire qu'il y avait là d'autres pri-

(1) C'était un jeune officier qui se trouvait en congé à Murcie et avec lequel j'étais assez lié.

sonniers sous sa garde. Je vis en effet quatre cachots fermés. Comme je n'étais pas sans inquiétude sur le sort de mes amis, curieux de savoir si quelqu'un d'eux n'était pas, ainsi que moi, prisonnier de l'inquisition, j'oubliai la recommandation du geolier, et je me mis à chanter. Aussitôt, j'entendis sortir d'un cachot voisin une voix qui me criait : « Van Halen ! Van Halen ! approche donc : ton ami Serafin est ici. Que je suis heureux de t'avoir auprès de moi ! parbleu ! je ne me savais pas en si bonne compagnie. » Et là-dessus, il se mit à me conter gaîment les détails de son arrestation ; mais à peine avait-il commencé, que le bruit des portes annonça l'arrivée des geoliers. Le peu que j'appris de Serafin me donna beaucoup à réfléchir : comme moi, il attribuait à la trahison de Calvo l'origine de notre malheur commun ; il était d'autant plus probable que Calvo était notre délateur, que les trois seules personnes qu'il avait connues à Murcie, étaient poursuivies. D'après ce que m'avait dit à la dérobée le jeune officier de mon régiment qui avait sauvé ma montre, les recherches auxquelles Irribery s'était livré chez moi, supposaient une connaissance exacte des lieux les plus secrets de ma maison. Calvo avait pu souvent remarquer entre mes mains un grand porte-feuille en maroquin

qui renfermait une partie de ma correspondance; et dès son entrée dans mon domicile, Irribery parla d'une boîte en maroquin comme d'un objet très important à trouver. Toutes ces circonstances déposaient contre Calvo, et dès lors, je devais craindre que tous les papiers que j'avais eu la fatale imprudence de lui confier ne fussent entre les mains du gouvernement.

Lorsque Castagneda vint me voir le lendemain à l'heure accoutumée, je voulus savoir de lui quand on entamerait mon procès. « Je l'ignore, répondit-il, cette affaire n'est pas de la compétence du Saint-Office; mais je dois vous prévenir que le sens obscur et mystérieux de vos papiers rend votre situation très critique. « Si j'étais, lui dis-je, dans un lieu où le roi pût m'entendre, tout ce qu'on trouve d'énigmatique dans mes papiers serait bientôt expliqué. — Votre idée me frappe; ne perdez pas de tems à la réaliser; écrivez à S. M.; je vous promets d'expédier sur le champ votre lettre par un courrier: seulement j'en préviendrai le général Irribery. A l'instant même, il me fit apporter tout ce qui était nécessaire pour écrire, et voici la requête que j'adressai au roi :

SIRE, Le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen, enfermé dans les cachots de l'inquisition

de Murcie, par ordre de V. M., ne doutant pas qu'une telle mesure ne soit l'effet d'une interprétation erronée ou perfide, donnée à des papiers trouvés chez lui; désirant se disculper et sortir avec honneur d'une position malheureuse, ose supplier humblement V. M. de le faire conduire à Madrid, et de vouloir bien lui accorder une audience. Il attend cette grâce du caractère magnanime de V. M.

Des cachots de l'inquisition de Murcie, le 24 septembre 1817.

Je donnai lecture de ma lettre à Castagneda, qui me promit de nouveau, en l'approuvant, de la faire parvenir à son adresse.

Le soir, à la même heure et après les mêmes recommandations que la veille, mon geolier vint me mettre en liberté. Mon premier mouvement fut de courir vers le cachot de Serafin, pour l'informer du projet que je venais d'arrêter, et nous concerter ensemble sur le genre de réponses et de dépositions que nous ferions, le cas échéant. Tout étant convenu entre nous, il était important de m'entendre avec mon second compagnon d'infortune, enfermé dans le cachot contigu au mien. Esbry malheureusement était sourd, et j'avais à craindre que les inquisiteurs ne m'entendissent crier. Un singulier hasard m'avait appris que nos deux demeures se touchaient. Esbry,

avait l'habitude de parler très haut, quand il était seul. A ce que je pus comprendre, on lui avait donné à lire, dans la vue de l'édifier sans doute, la *Vie de Saint Thomas* qui l'amusait beaucoup : il entremêlait le texte de commentaires si plaisans, que malgré les réflexions tristes et sérieuses qui m'occupaient, je ne pouvais m'empêcher de rire. La surdité d'Esbyry qui s'opposait à ce que je pusse me concerter avec lui, me fit craindre que faute de nous entendre tous trois, mon projet n'eût pas l'issue que j'en espérais. Je témoignai mes inquiétudes à Serafin qui s'efforça de me rassurer, ajoutant que je pouvais avoir la plus entière confiance dans le caractère d'Esbyry ; que probablement il prendrait le parti de tout nier, qu'enfin s'il était poussé à l'extrême, il n'hésiterait sûrement pas à donner un démenti à Calvo. Esbyry, jeune catalan d'un fort bon caractère et d'une humeur très agréable, était le soutien d'une honnête famille. Il jouissait dans le pays d'une excellente réputation, estimé de la noblesse elle-même, malgré le mépris qu'elle professe pour la classe industrielle. Le nom d'Esbyry, comme celui de plusieurs autres, ne figurait qu'allégoriquement dans mes papiers.

Le lendemain, j'appris de Castagneda que le courrier était parti la veille pour Madrid, et que

lui-même avait écrit à des personnes de sa connaissance attachées à la cour. « J'attends pour votre affaire, ajouta-t-il, un résultat prompt et favorable ; car vous m'intéressez, Monsieur, et il me fâche de vous voir dans la peine, tandis que des hommes dangereux et corrompus, tels qu'un Romero Alpuente, se promènent librement en bravant les lois. Franchement ne pensez-vous pas comme moi ? » Et en disant ces mots, il cherchait à lire ma réponse sur mon visage. « M. le doyen, je vous l'ai déjà dit, je connais peu Romero Alpuente ; je n'ai jamais entendu parler de lui que sous le rapport des aventures galantes de sa jeunesse. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de le voir, j'ai cru remarquer qu'il évitait avec soin toute discussion politique ; c'était presque toujours sur ses premières années que roulait toute sa conversation. Il fallait l'entendre raconter ses anciennes prouesses, ses intrigues, ses bonnes fortunes ; et ce qui ajoutait au plaisant du récit, c'est qu'aujourd'hui la figure et la personne du Cupidon offrent le vivant portrait du héros de Cervantes. — Non, non, M. Van Halen, il n'en est pas ainsi : Romero Alpuente est un héros connu par des prouesses d'un genre plus sérieux : depuis votre arrestation, son air visiblement inquiet n'a échappé à personne. Au reste

il est surveillé de toutes parts. Pour celui là, s'il tombe entre mes mains, ne pouvant prendre sur moi de lui infliger le châtement qu'il mérite, j'aurai le plaisir au moins de le placer dans un bon endroit de cette maison, où je vous répons qu'il ne conspirera pas.»

Les renseignements du doyen étaient exacts. La tyrannie monacale n'avait assurément pas d'ennemi plus implacable que Romero Alpuente. Ce vénérable vieillard, dont la chaleur d'âme et l'énergie semblent s'accroître avec les années, m'honorait de sa confiance; et les profondes lumières de son esprit, la force entraînant de ses discours, avaient en quelque sorte achevé mon éducation politique commencée dans les prisons de Madrid.

Castagneda, détournant la conversation, se mit à me parler d'un ton plus que léger de mes relations galantes, dont il paraissait en effet fort bien instruit, et me railla sur les causes de mon absence, la nuit de mon arrestation. J'admirais dans un inquisiteur cette gaieté, cette amabilité toute mondaine, et je vis que Castagneda avait reçu quelques leçons de son oncle, le ministre Cevallos, connu en Espagne par son esprit caustique et sa joviale humeur. En me quittant, il m'annonça que ses occupations ne lui permettraient

pas de me visiter le lendemain ; mais que le jour suivant, il viendrait me prendre pour m'établir dans un nouveau logement plus spacieux, plus commode et plus salubre.

Je m'arrête trop peut-être sur ces détails ; mais qu'on remarque bien qu'il s'agit du premier inquisiteur que je voyais, et que sa conduite avec moi était entièrement opposée à l'idée que je m'en formais, et aux procédés ordinaires de ces gens-là envers leurs prisonniers.

Le lendemain, j'informai Serafin du changement annoncé. Il le savait déjà, et devait comme moi être transféré ailleurs. En approchant du cachot d'Esby, je m'aperçus qu'il n'était pas aussi gai qu'à l'ordinaire : il était en guerre ouverte avec les insectes qui le tourmentaient. « Les cousins de Murcie, s'écriait-il, conspirent contre moi avec les *mouches de Castille* ; c'est ainsi qu'il appelait les inquisiteurs. J'aurais bien voulu adresser au pauvre Esby quelques paroles de consolation ; mais son infirmité m'interdisait tout entretien avec lui ; et jamais je ne sentis plus vivement les nombreux inconvénients que traîne à sa suite la surdité dans les diverses circonstances de la vie ; à la guerre, en amour, dans les salons, et surtout dans les prisons du Saint-Office.

CHAPITRE V.

Départ pour Madrid.

LE 28 Septembre 1817, après mon déjeuner, un bruit de portes et de voix confuses m'annonça la translation de Serafin del Rio, et celle d'Es-bry : on procéda ensuite à la mienne. Le doyen se présenta seul avec le geolier ; je le suivis, et après avoir monté plusieurs escaliers, nous arrivâmes à ma nouvelle prison, qui ne ressemblait nullement en effet au cloaque où j'étais resté sept jours.

« M. Van Halen, me dit Castagneda, vous êtes le premier qui occupez cet appartement ; vous voyez que dans sa construction, nous avons concilié avec les précautions nécessaires, la salubrité et la commodité désirables. Je veux que dès demain, le lieu que vous venez de quitter ne soit plus qu'un amas de décombres ; je veux en faire disparaître tout ce que vous y avez vu de repoussant. » Il sortit alors d'un air satisfait ; moi-même je prenais plaisir à calculer les agrémens tant vantés de mon nouveau domicile ; lorsque le

geolier, remplissant son office accoutumé, me fit faire la triste remarque que cette demeure si salubre et si commode avait aussi sa double porte.

Ma prison portait le n^o. 1 ; elle était dans le quartier principal de ce vaste édifice, et cinq fois plus grande que mon ancien cachot. Elle formait un quarré de 24 pieds, pavé de briques : au mur étaient attachés une table, un banc, et une planche servant de lit. En face, on avait peint sur la muraille une grande croix verte. J'écrivis sur cette croix avec un cure-dent quelques vers analogues à ma situation.

J'étais impatient que le jour cessât, pour savoir si je continuerais à jouir du privilège de ma promenade habituelle. Dans le courant de l'après-midi le silence de la prison fut tout-à-coup interrompu par une voix éclatante qui entonna avec une ferveur de dévotion peu commune un cantique religieux. C'était Serafin del Rio, qui cherchait à se mettre en rapport avec moi. Il entre-mêlait aux versets qu'il chantait, ce qu'il avait de plus pressé à me dire. C'est ainsi qu'il m'apprit le numéro de son cachot, qu'il s'y trouvait bien, et qu'il avait Esbry dans son voisinage.

Le soir j'eus le plaisir de voir qu'on ne m'avait pas oublié. Le geolier me laissa circuler dans le corridor ; mais sans me quitter un instant. Je re-

connus, au numéro, la prison du chanteur éclairée, comme la mienne, par une fenêtre élevée; et ne pouvant lui parler, je m'entretins avec mon fâcheux compagnon de promenade, de manière à ce que Serafin pût reconnaître que j'étais là, mais que je n'étais pas seul.

Dans la soirée du 2 Octobre, le doyen entra dans mon cachot en se frottant les mains. « Eh bien, Seigneur Don Juan, j'ai la réponse : j'attends aujourd'hui M. Irribery; vous partirez demain pour Madrid; votre supplique a été mise sous les yeux de S. M. par le secrétaire du conseil du grand-inquisiteur. C'est le secrétaire lui-même qui me l'écrit : voyez... » Et il tira de sa poche une lettre, dont il me lut dans son empressement jusqu'à la signature. « Voyez bien, lui disait-on, dans quelle affaire sérieuse vous vous engagez; vous ne sauriez prendre trop de précautions; songez, mon cher frère, que les suites de votre démarche retomberont sur vous. » Je vis ainsi que le secrétaire du grand-conseil était le propre frère du doyen. Castagneda, qui depuis plusieurs jours paraissait très affairé, ne prolongea pas sa visite autant que de coutume. A peine fut-il sorti que je me mis à chanter pour annoncer à Serafin la nouvelle de mon prochain départ. Je lui appris par le même moyen qu'on

venait de me présenter, par ordre du doyen, l'inventaire du mobilier trouvé dans ma maison pour que j'en disposasse, et qu'en y mettant ma signature, j'avais déclaré *laisser tout ce mobilier à la disposition de Don Serafin del Rio* (1). J'allais passer au troisième couplet de ma chanson, quand je fus interrompu par l'arrivée inattendue d'une espèce d'ambassade où figuraient le geolier, Irribery, l'inévitable doyen et le directeur des postes. Il s'agissait de quatre lettres arrivées à mon adresse depuis mon arrestation, et qu'on prétendait n'être pas autorisé à décacheter avant qu'elles m'eussent été remises dans les mains. Ce scrupule nouveau était d'autant plus ridicule, que l'administration des postes, fort corrompue depuis quelque temps, savait fort bien se passer de cette formalité préalable pour examiner le contenu des correspondances désignées comme suspectes. Irribery était l'auteur de cette comédie. Par cette espèce d'attention délicate, il voulait sans doute réparer tout ce que ses pro-

(1) Malgré tout cela, aucun de mes meubles ne fut remis à la famille de Serafin. Les jugements de l'inquisition entraînaient la confiscation des biens du condamné. Pendant la procédure, les revenus et les appointements des prisonniers passaient aux mains du Saint-Office, qui se chargeait de pourvoir à leurs besoins.

cédés avaient eu jusque-là d'inconvenant. Resté seul avec lui, je décachetai mes lettres, et je les passai à Irribery qui se mit à les parcourir avec avidité. Les trois premières étaient de ma famille : la quatrième, d'un de mes cousins, ancien officier de marine employé à Madrid, que j'estimais beaucoup et qu'on verra figurer dans la suite de mon récit. Le cousin avait, en politique, des opinions prononcées ; et comme il ignorait ma situation, il les exprimait avec une franchise qui aurait pu le compromettre. Irribery me lut à voix basse ce qu'il y avait de mauvais, suivant lui, dans la lettre ; puis il me la remit en me disant d'un ton affectueux : « Brûlez-la ; il faut bien vous persuader, Monsieur, que je suis gentilhomme, et que je sais le prouver à l'occasion. »

Surpris, comme on peut penser, d'un changement si subit et de conduite et de langage, je tournais la lettre dans tous les sens, incertain de l'usage que j'en devais faire. Suivre le conseil d'Irribery, était en tous cas le parti le plus prudent ; la lettre du cousin fut gardée dans ma poche et disparut au premier moment favorable. Castagneda rentra et s'adressant à moi : « Je viens de vous faire apporter des effets pour la route. Je mets à votre disposition, entre les mains

du général, mon service de table en argent ; vous pourrez en faire usage : n'avez-vous rien à me recommander relativement aux affaires de votre maison ? » Je témoignai le désir qu'on envoyât ma servante chez mes parents à Madrid ; si toutefois elle y consentait ; mon domestique, du nombre de ceux que l'on destine dans les corps au service des officiers, était rentré sous les ordres immédiats du colonel. Je demandai aussi qu'il me fût permis d'avoir la compagnie de mon fidèle Danois ; mais j'eus la douleur d'apprendre que le pauvre chien était mort quelques jours après mon arrestation.

Minuit était le moment fixé pour le départ. Quand, à dix heures, le geolier vint m'apporter ma tasse de chocolat, mon souper habituel ; il me trouva prêt à me mettre en route. Ce geolier était une espèce d'idiot auquel il ne m'était pas arrivé deux fois d'adresser la parole. Cependant j'avais cru remarquer à différentes reprises sur sa figure une intention marquée de me dire quelque chose et en même tems une sorte d'embarras à entrer en matière. Ce soir-là, il me parut plus que jamais possédé de la démangeaison de parler : de petits accès de toux fréquents trahissaient le vif désir de son âme ; enfin comme un homme dont la conscience trop chargée viendrait tout-à-

coup à se soulager dans un moment d'effusion : « Signor Don Juan , me dit-il d'un air moitié effrayé, moitié compatissant, Signor, est-ce bien vrai ce qu'on dit de vous ? — Quoi donc ? — On dit que vous êtes un évêque des francs-maçons, et que vous enseignez les hérésies et les pactes diaboliques de ces vilaines gens, et que vous brûlez les images du Sauveur; et qu'enfin vous conspirez contre la religion et la vertu de notre monarchie catholique. » La singularité et le ton pathétique de l'apostrophe n'altérèrent pas le sérieux de mon visage; je répondis avec un grand sang froid: « Est-il possible que l'on ajoute foi à de pareilles horreurs! j'ai peine à vous entendre parler de la sorte. — Signor, depuis le jour que vous êtes entré chez nous, je ne fais qu'observer vos actions et vos paroles; et je n'ai pas vu, Signor, que vous soyez ce qu'on dit que vous êtes. J'ai appris que vous aviez à Madrid un père respectable et très religieux, servant de modèle à toute la congrégation du culte de l'Eucharistie; je connais beaucoup de bons catholiques qui vous sont dévoués, et c'est horrible de penser qu'ils se voient forcés de prendre envers vous, Signor, toutes les précautions que notre mère la Sainte-Eglise exige contre les hérétiques et les excommuniés. »

Ma patience commençait à être à bout ;

pendant ce dernier trait piqua ma curiosité, et j'en voulus avoir une explication. J'appris alors que trois jours après mon arrestation, le propriétaire de la maison que j'occupais, riche fabricant de soie qui mainte fois m'avait reçu chez lui, alla à l'église avec toute sa famille, pour entendre une messe solennelle célébrée en mon intention par son confesseur. Ensuite le curé de la paroisse, vêtu de ses habits sacerdotaux, accompagné de ses desservants et suivi d'une longue procession de fidèles, se rendit en grande pompe vers mon ancienne habitation. Là, après la cérémonie la plus édifiante, commença un exorcisme à l'effet d'expulser le diable de la maison. Le tout finit par une plantation de croix destinée à purifier l'ancienne demeure du démon. « C'est bien dommage, dit en finissant le naïf geolier, c'est bien dommage pour le maître de cette belle maison, car maintenant personne n'osera plus y loger. » Le pauvre homme accompagnait son récit de grimaces, de soupirs et de réflexions qui en rehaussaient encore le comique. Avant de sortir, il déposa sur ma table un paquet qu'il n'avait pas cessé de tenir sous le bras. « Voilà, me dit-il, le restant de vos bougies (on m'avait permis d'avoir de la lumière): ça pourra vous

être utile en route. Sa surprise fut grande, quand au lieu de les prendre, je le priai de les allumer devant l'image du Christ placée au-dessus de l'autel, dans le grand salon du tribunal.

A une heure du matin, je sortis de l'inquisition accompagné du doyen, d'Iribery et de trois autres individus, enveloppés de grands manteaux. Nous traversâmes la ville au milieu d'une profonde obscurité et dans le plus grand silence; et après une demi-heure de marche nous arrivâmes à un monastère de bénédictins où la voiture nous attendait. Alors Castagneda nous fit ses adieux, en me priant de lui donner de mes nouvelles, aussitôt que j'en aurais de bonnes à lui apprendre. Un détachement d'infanterie, qui devait me servir d'escorte, sortit du couvent, conduit par l'aide-de-camp d'Iribery. On se mit en route au pas ordinaire, et à la pointe du jour nous étions à quatre lieues de Murcie, sans avoir fait rencontre d'aucune figure humaine. A huit heures quelques cavaliers de mon régiment, conduits par un sous-officier nommé Jean Roa, vinrent nous joindre et relever l'escorte. Etant descendu de voiture pendant une petite halte que nous fîmes sur la grande route, je m'approchai de Roa pour allumer mon cigarre. « Nous sommes tous à vous, me dit-il à

voix basse. — Non, non, mon ami... » On m'observait de trop près en cet instant pour lui en dire davantage. Toutefois j'étais loin d'être traité avec la rigueur que j'aurais dû attendre d'Irribery, après ses premiers procédés. J'ignore à quelle cause je devais attribuer ce changement de conduite ; mais cet homme, naguère si grossier, était devenu d'une politesse extrême : il m'adressait souvent la parole avec amitié ; et ne cessa pendant toute la route de me traiter avec beaucoup d'égards. Un soir que la voiture n'avancait que très lentement à cause des mauvais chemins, Irribery me proposa de descendre avec lui pour faire un moment route à pied ; puis me prenant familièrement par le bras, il se mit à me parler avec pleine confiance. Il me conta plusieurs faits relatifs à mes amis de Murcie ; la frayeur de la famille d'Esbyr, en apprenant son arrestation ; le courage et la résignation de l'épouse de Serafin, livrée à la plus profonde misère. Je ne sais si le discours d'Irribery était sincère, mais il paraissait s'intéresser vivement au sort de mes deux amis, et suivant lui, leur affaire ne valait pas la peine d'occuper un moment les tribunaux.

Quant à ce qui me concernait personnellement, Irribery me dit que tous les papiers saisis chez

moi, se trouvaient déjà dans les mains du gouvernement. L'officier qui en était porteur, introduit devant le roi par le ministre de la guerre Eguia, fut très gracieusement accueilli. S. M. avait paru fort satisfaite en recevant de ses mains le portefeuille contenant ma correspondance, et l'avait enfermé dans son propre secrétaire. D'après les questions adressées par Eguia à l'officier sur l'état de tranquillité de Murcie, lors de mon arrestation; s'il n'y avait aucune apparence de trouble, si aucun effort n'avait été tenté pour me sauver; il était facile de voir que Calvo, dans le but de relever son infâme service aux yeux du gouvernement, avait exagéré ses rapports, et présenté les choses sous un aspect plus menaçant encore que pouvait le faire soupçonner la lettre de Torrijos, livrée par lui avec mes autres papiers. Je pus m'expliquer par-là pourquoi l'on avait entouré de tant de mystère et de précaution mon départ de Murcie, et pourquoi les escortes se succédaient plus nombreuses à mesure que nous avançons vers Madrid. C'est ainsi qu'en approchant d'Aranjuez, à l'entrée de la grande plaine d'Ocagna, nous aperçûmes un détachement considérable de cuirassiers qui venaient à notre rencontre. Le commandant présenta à Iribery une dépêche qu'il lut avec

empressement. Il me donna à entendre, mais d'un ton plus réservé que de coutume, que la dépêche était du ministre de la guerre. A peine arrivé à Aranjuez, il fit venir une chaise de poste, et partit, sans tarder, en me recommandant à la surveillance de son aide-de-camp, pendant son absence qui, disait-il, ne serait pas de longue durée.

Mon nouveau gardien qui n'avait eu pendant toute la route que deux grandes occupations, qu'il remplissait à la vérité avec beaucoup de ponctualité, manger et dormir, se soucia fort peu des recommandations de son chef, et me laissa à la garde des factionnaires. Un objet qui l'inquiétait beaucoup plus que moi, et que pour tout au monde il n'aurait pas perdu de vue, c'était son souper. Entièrement dominé par cette idée fixe, il ne prit attention à son prisonnier que lorsque son estomac rassasié eut laissé toute liberté à ses facultés intellectuelles. Alors il devint communicatif, et me récréa, deux heures durant, d'histoires de démons, d'exorcismes, d'hérétiques brûlés dans ce monde et dans l'autre : « Tant il est vrai, ajoutait-il en se déboutonnant, qu'une fois notre sainte religion méprisée, il n'y a pas un seul instant de repos à espérer. Et tenez, vous, par exemple, en supposant que vous en

échappiez, vous êtes maintenant perdu de réputation. Qu'arrivera-t-il, si vous retournez à votre poste? que les soldats conserveront toujours l'idée que vous êtes un hérétique, et qu'ils ne voudront plus vous obéir.» L'habile officier disait tout cela avec tant de bonhomie, que j'aurais eu tort de m'en formaliser. Nous ne quittâmes Aranjuez que le lendemain après-midi, et au coucher du soleil, nous étions sur les hauteurs de Notre-Dame-des-Anges. L'aide-de-camp recommanda au cocher de ralentir le pas, de sorte qu'il faisait nuit quand on arriva sur les bords du Manzanarès. Là, l'aide-de-camp descendit, et Irribery se présentant à la portière, me dit que j'allais passer dans une autre voiture. Puis, me prenant la main, il me demanda si j'avais oublié les torts qu'il pouvait avoir eus envers moi. — Oui, répondis-je sans hésiter. Alors Irribery donna ordre à l'escorte de s'éloigner, et je remontai avec lui dans l'autre voiture, où nous attendait l'aide-de-camp du ministre de la guerre. Cette circonstance me fit présumer que nous allions peut-être descendre directement au palais. Nous entrâmes dans la ville par le quartier appelé *Carrera* de St.-Jérôme; mais au lieu de prendre la direction du palais, la voiture vint s'arrêter à la porte de l'inquisition de la

cour (1). Nous descendons. Irribery me conduit à l'appartement du doyen, et m'annonce en entrant. « Je sais de quoi il s'agit, répond le vieillard. Asseyez-vous, Messieurs. » Alors il fit appeler un concierge ; et quand celui-ci se présenta : « Le cachot est-il prêt ? — Est-ce celui d'Olavide ? — Oui, conduisez Monsieur. » Puis offrant une prise de tabac à mes deux compagnons, il leur déclara que leur mission était terminée. Irribery, habitué à parcourir sans obstacle les prisons de Murcie, se disposait à me suivre ; mais le doyen, d'un air à la fois imposant et inquiet : « Non, général ; cela ne se peut pas ; cela vous surprend ; mais les juges et les employés du tribunal ont seuls le droit d'entrer dans nos prisons secrètes. Autrement, il faut une autorisation spéciale de S. M. » Irribery jeta sur moi un regard plein d'expression ; je suivis le geolier dans la prison, qui communiquait par un corridor secret avec l'appartement du doyen, et après avoir traversé plusieurs escaliers et différens détours, j'arrivai au cachot destiné à me recevoir.

(1) Il y a à Madrid, outre l'*Inquisition de la Cour*, le *Conseil-Suprême*, présidé par le grand-inquisiteur, dont le palais est voisin de celui du roi.

CHAPITRE VI.

Entrevue avec le Roi Ferdinand.

MON cachot avait été vingt-cinq ans auparavant celui du malheureux Olavide. Deux portes le fermaient, qui, fixées dans l'épaisseur du mur, se croisaient en s'ouvrant. Chacune avait un guichet garni d'une petite grille de fer. A six pas de ces portes, en tournant, on en trouvait une troisième qui séparait ce réduit du reste de la prison.

Le doyen de l'inquisition, Don Luiz Cubero, le fiscal Zorilla, les juges Esperanza et Riesco, tous appartenant au haut clergé, composaient le tribunal du Saint-Office. Les geoliers Don Marcelino Velesvilla et Don Juan Sanchez, étaient mes gardiens (1). La prison secrète était entourée des appartements de ces divers employés, et le tout réuni formait un corps de bâtiment très spacieux, appelé *l'Inquisition de la Cour*.

Le premier geolier, Don Marcelino, âgé d'environ trente ans, avait épousé fort jeune, la fille

(1) L'inquisition ne permet pas que la force armée garde ses prisonniers.

de son prédécesseur , ancien gardien d'Olavide. L'autre, à-peu-près du même âge , élevé depuis l'enfance comme sur les genoux des inquisiteurs , avait conservé le nom de *Don Juanito*, diminutif de Juan. Tous les deux d'extraction commune , avaient été ennoblis par le gouvernement, et offraient par leur aptitude et leur caractère, toutes les garanties que pouvait exiger l'inquisition, pour leur confier avec sécurité le dépôt de ses victimes.

Je trouvai le régime de l'inquisition de la capitale plus sévère que celui de Murcie. Il y régnait autant de propreté que ce genre de demeure le permet ; mais les prisonniers sont forcés de manger avec les doigts, à la manière des Persans. L'usage de tout ustensile aigu ou tranchant leur est interdit : on ne leur confie qu'une cuillère de bois, et tous leurs aliments leur sont servis, découpés d'avance.

Le lendemain de mon arrivée , c'est-à-dire, le 11 Octobre , je reçus dans mon cachot la visite insignifiante de deux personnages vêtus tout en noir. Ils étaient dans la force de l'âge ; leur figure brillait de santé ; leur ton et leurs manières décelaient des hommes du grand monde. Je m'aperçus à leurs discours que le seul but de leur visite était de satisfaire une vaine curio-

sité ; et quand ils furent partis, je sus par le geolier que je venais de voir les deux inquisiteurs Zorilla et Esperanza.

Huit jours se passèrent pendant lesquels je ne vis d'autres personnes que les deux geoliers qui venaient me servir et faire nettoyer mon cachot. Avant que cette besogne commençât, ils m'en faisaient sortir, non sans grande précaution, et m'enfermaient dans un autre à proximité, jusqu'à la fin de la cérémonie qui se renouvelait tous les deux ou trois jours. Dans l'intervalle, il faisait beau voir mes geoliers, en dépit de leurs titres et de leurs décorations (1), prendre de leurs propres mains les meubles les plus repoussants, les porter eux-mêmes hors du cachot, puis les y replacer après le nettoyage ; tant ils craignaient de me montrer d'autres figures que les leurs.

Enfin le 13 au soir, Don Marcelino entra, suivi de Zorilla et d'un inconnu de petite taille, enveloppé d'un manteau où il tenait son visage caché, tout en fixant les yeux sur moi. Dès que le geolier fut sorti, l'inconnu entr'ouvrant son manteau, me laissa voir un vieillard de la figure

(1) Les agens de l'inquisition sont tous décorés de l'ordre du Saint-Office, qu'ils portent à la boutonnière suspendu à un ruban rouge.

la plus ignoble, et dans le plus sale accoutrement. « Vous avez, me dit-il, demandé à S. M. qu'elle daigne vous écouter. On vous accorde cette grâce extraordinaire. Vous allez parler au roi votre maître. En conséquence, ne vous avisez pas de rien dissimuler : qu'il vous souvienne d'être franc, et prenez garde à ce que vous ferez. — Je désirais vivement une occasion aussi favorable de détromper le roi sur les motifs de ma conduite qui n'ont rien que d'honorable. — C'est demain au soir que vous aurez le bonheur de voir Sa Majesté : mais si vous ne faites pas votre devoir, si vous opposez la moindre résistance à ses désirs ; tremblez : il n'y aura pas de châtement assez terrible... » Et là-dessus, il me fatigua les oreilles d'une foule d'anecdotes impertinentes, dont une seule est restée dans mon souvenir. — Je suis, me dit-il, sincère et fidèle ami du roi mon maître ; j'ai vu cet infâme Richard qui a conspiré contre les jours de Sa Majesté. Je me suis trouvé seul avec lui ; s'il se fût ouvert à moi, j'aurais pu lui sauver la vie : mais il s'opiniâtra à tout cacher ; et il mourut sur l'échafaud, disgrâcié de Dieu et du roi. » C'était un avertissement indirect que le lâche me donnait, dans l'espoir sans doute de m'intimider. Enfin, à mon grand plaisir, il se leva, et reprenant son ton

protecteur et menaçant : « Adieu, me dit-il ; songez à mes conseils, nous nous verrons demain : prenez bien garde à ce que vous ferez. »

» Quel est cet homme, demandai-je à Don Marcelino, quand il fut sorti. — Un grand ami du roi, qui a suivi S. M. à Valencey et partout. — Mais sa mise est celle d'un échappé des galères. — Que dites-vous là ? C'est un gentilhomme... Comment ! vous ne connaissez pas la famille de Ramirez de Arellano ? Eh bien ! c'est son nom. Il sera venu vêtu de la sorte pour ne pas se faire connaître. »

Je passai toute la nuit à réfléchir aux moyens d'exposer au roi ma situation, de manière à ne pas alarmer un monarque entouré de conseillers de l'espèce de Ramirez de Arellano. Mes entretiens avec l'inquisiteur Castagneda à Murcie, m'avaient éclairé sur ma véritable position : par lui et par les confidences indiscrettes d'Irribery, je connaissais d'une manière certaine mon dénonciateur : Calvo avait livré mes papiers au gouvernement. Heureusement, j'avais supprimé la signature de plusieurs lettres de mes amis, relatives à la politique, qui s'y trouvaient mêlées. Pour l'intelligence de ces papiers, des explications étaient nécessaires : moi seul pouvais les donner. La trahison de Calvo dévoilait au roi l'existence en Espagne d'une nombreuse société

secrète; mais elle ne découvrirait pas les noms des individus qui la composaient.

Il importait peu, selon moi, que le roi apprît de ma bouche qu'il existait en Espagne une association patriotique, si je parvenais à lui persuader qu'elle se trouvait tellement organisée que ses membres étaient l'un à l'autre inconnus; qu'une enquête judiciaire ne pourrait rien pour les découvrir, et que pour moi, ce serait en vain qu'on chercherait à m'arracher d'autres explications. J'espérais aussi démontrer au roi que dans l'état déplorable où se trouvait la monarchie, le moyen de la sauver, c'était de se mettre secrètement à la tête de la société, en me laissant libre sur parole, afin que je pusse seconder par mes démarches un si généreux projet.

A la jeunesse, rien ne semble impossible. Volontiers notre esprit confiant s'abandonne à ses illusions. L'événement a prouvé que je me trompais complètement sur les résultats de mon entrevue avec le roi; mais du moins j'ai la consolation de me dire que mes intentions étaient pures, que toutes mes pensées étaient tournées vers le bien public, et que dans cette occasion mon propre intérêt était ce qui m'occupait le moins.

Le matin, les geoliers entrèrent accompagnés d'un barbier, familier du Saint-Office. On me don-

na du linge propre et l'un de mes meilleurs uniformes. Ce jour-là, mes deux gardiens étaient si officieux qu'à les voir, on aurait cru que le dernier moment de ma captivité était arrivé. Ils poussèrent la complaisance jusqu'à me laisser une lumière, qui dissipa pendant quelques instants l'obscurité de mon triste réduit. A sept heures entra le vieillard de la veille, couvert de broderies et de décorations. « Point d'uniforme, dit-il, en me voyant ; rien, rien de ce qui peut attirer l'attention. » Il sortit et revint bientôt avec une redingote de hussard passablement usée, et le bonnet de police que je portais la nuit de mon arrestation. « Allons, qu'on change de costume : voici de quoi remplacer le brillant uniforme. » J'admirais le singulier accoutrement avec lequel j'allais paraître dans le séjour de l'étiquette, et devant l'auguste personnage qui m'attendait.

Au moment de sortir du cachot le messager royal se retourna brusquement vers moi, et tirant les mains de ses poches, il me présenta deux pistolets. « Prenez garde, dit-il, le plus léger mouvement, la moindre indiscretion vous coûteraient la vie. » — Retirez ces armes, répliquai-je avec calme, épargnez-moi la honte d'être traité comme un vil scélérat. Don Marce-

lino lui-même, offensé d'une pareille menace, lui déclara que les prisonniers confiés à sa garde étaient si scrupuleusement observés que cette précaution était inconvenante et inutile.

Une voiture nous attendait à la porte de la prison. J'y montai accompagné d'Arellano, de mon geolier, et d'un inconnu enveloppé d'un manteau. Arrivés au palais nous entrâmes par un escalier dérobé dans la galerie principale. On ouvrit une porte secrète, construite en forme de fenêtre, et l'on nous introduisit dans un cabinet qui communiquait avec la chambre ordinaire du roi, vulgairement appelée *Camarilla*. Arellano alla nous annoncer : l'inconnu laissa tomber alors son manteau, et à son uniforme, je reconnus le secrétaire du roi, Villar Frontin. Au bout d'une demi-heure, une jeune personne d'une jolie figure passa ; Arellano la conduisait ; il nous fit signe au secrétaire et à moi d'avancer, et nous entrâmes tous trois dans le salon. « Sire » s'écria Arellano tenant toujours les mains sur ses armes. — Qu'y a-t-il ? répondit une grosse voix dans l'intérieur. — Voici Van Halen. — Entrez. — J'entre avec Arellano dans un cabinet, et Villar Frontin se tient à la porte.

Le roi était seul, assis devant une grande table, le cigarre à la bouche, vêtu d'un habit brun,

sans cravatte, et le gilet déboutonné. Quoiqu'à peine âgé de trente-deux ans, il avait beaucoup d'embonpoint, et le haut de la tête dégarni de cheveux. Un teint bronzé, le nez d'un Bourbon, vers lequel se recourbe un menton très saillant, donneraient à cette physionomie une expression fort désagréable, si deux grands yeux noirs pleins de dignité ne venaient relever ce qu'il y a d'ignoble dans les traits du monarque.

Je remarquai sur la table différents papiers, un porte-feuille, et une grande quantité de cigarrés amoncelées (1). A côté de la table, était placé un secrétaire, celui sans doute qui, au dire d'Irribery, renfermait les papiers envoyés de Murcie. Le roi en me voyant se leva de son fauteuil. Me conformant aux exigences de l'ancienne étiquette d'Espagne, je m'inclinai jusqu'à ses pieds, et je lui pris la main pour la baiser. Il me releva à l'instant. « Que veux-tu, me dit-il, pourquoi veux-tu me voir ? — Parce que j'ai l'espoir qu'en me faisant écouter avec attention de Votre Majesté, je parviendrai à détruire toutes les préventions qu'on lui a inspirées contre moi, pour

(1) Il y a à la Havane une fabrique de cigarrés spécialement destinée à la consommation du roi. Il en fume 30 à 40 par jour. Chaque matin, il en fait placer une boîte dans son antichambre pour les gens de son service.

lui arracher l'ordre de me traiter comme on l'a fait jusqu'à présent. — Tu fais partie d'une conspiration ; il faut que tu me la révéles toute entière ; je sais tout..... N'éprouves-tu pas de remords ? Quels sont tes complices ? — Le désir du bien public, Sire, n'est pas une conspiration ; si Votre Majesté sait tout, je n'ai rien à craindre. Tous les éclaircissements qu'elle me demande serviront à désarmer son courroux ; ils vous feront connaître, Sire, que si vos sujets se détournent de Votre Majesté, ce n'est que pour se soustraire aux coups de ceux qui travaillent à rendre son auguste nom odieux. — Quels sont ceux qui t'ont séduit ? Dis-le moi, qui sont-ils ? parle sans hésiter. — Sire, si V. M. sait tout, elle doit savoir que personne ne m'a séduit : je ne connais aucun de ceux qu'elle veut que je nomme. — Tu dois savoir, au moins, le moyen de les découvrir ; ton honneur t'oblige à m'obéir ; choisis ta grâce ou ton malheur. — Que V. M. se mette à la tête de tous, et tous se découvriront. » A ces mots, Arellano s'élança de sa place comme un furieux, et m'interrompant du geste et de la voix : « Au fait, Monsieur le beau parleur ; pas tant de préambules ni de raisonnements ; voici du papier et une plume. Ecrivez-nous les noms des conjurés. S. M. est à la tête de ses royaumes.... Rien sous le soleil ne doit

lui être caché.... J'ai été en France, je connais tous vos secrets de franc-maçonnerie. Que sont devenus vos sermens sacrés envers votre religion et votre roi ? » Durant ces discours insolents, le monarque se taisait et sa figure restait immobile. Je feignis de ne point prendre garde à ce misérable, et m'adressant au roi : « Sire, je ne connais personne. — Sire, le tribunal saura bien le forcer à parler. » Le Roi lui jeta un regard dédaigneux. « Il est impossible que tu ne les connaisses pas. — Sire, si je voulais taire un crime, je ferais la présence de V. M.; je ne la chercherais pas : si me sentant coupable, je la cherchais, ce serait pour implorer un pardon ; dont aujourd'hui je n'ai pas besoin. » Le roi resta pensif, et me regardant d'un oeil perçant : « Expose-moi par écrit tout ce que tu as à me dire. » Et après une courte pause, les yeux toujours fixés sur moi, il prit un cigarre et se mit à fumer. « Fumes-tu ? » Sur ma réponse affirmative, il dit, en s'adressant à Arellano qui entendait cet entretien avec un dépit concentré : « Qu'on lui envoie des cigarres. » Il me fit signe de me retirer ; et quand, suivant l'usage, je lui pris la main pour la baiser, il pressa la mienne avec une sorte d'affection, et j'entendis, en sortant, qu'il disait à Arellano : « Quel dommage ! Pauvre jeune homme ! »

CHAPITRE VII.

Exposé au roi — Influence de la *Camarilla*.

LE lendemain de mon entrevue avec le roi, Don Marcelino entra le matin dans ma prison tenant à la main un paquet d'environ 200 cigares apporté, disait-il, du palais avec un billet où l'on indiquait la personne qui devait les fumer.

Avant midi le geolier introduisit dans mon cachot le fiscal Zorilla, muni de plumes, d'encre et de quelques feuilles numérotées et paraphées de sa main. Celui-ci me dit qu'il viendrait reprendre ces objets, sur mon avis, et que mon écrit serait remis par lui à S. M. en personne. Je le priai de me laisser seul; et à l'instant je me mis à écrire au roi sur une de ces feuilles volantes, me gardant bien de toucher aux autres, et de laisser soupçonner par là que mon rapport eût été étudié, ou embarrassant à écrire.

Si le rapport que je crus devoir faire au roi manque en quelque point d'une exactitude sévère, l'intention qui me le dicta sera mon excuse. Je lui disais que convaincu de la nécessité de déli-

vrer S. M. de la dépendance où la tenaient ceux qui entouraient sa personne, mes efforts avaient tendu vers ce but : qu'ayant reçu des lettres anonymes de gens animés du même désir que moi, j'étais entré en correspondance avec eux, sans chercher à les connaître plus particulièrement : je disais que de tous les papiers qu'on m'avait saisis, ceux qui étaient de ma main ne méritaient aucune attention, puisqu'en les écrivant, je n'avais eu d'autre objet qu'un simple passe-tems ; que quant aux autres, je ne les avais gardés que parce que je ne voyais dans leur contenu rien d'alarmant, ni même d'offensant pour la dignité du trône. J'ajoutais que si S. M. voulait se mettre à la tête de l'association, et suspendre toute poursuite contre ceux qui en faisaient partie, sous la condition qu'ils vinssent se découvrir secrètement à elle dans un espace de tems déterminé, j'étais intimement persuadé que tous déclareraient, avec la plus franche loyauté, leurs intentions quelles qu'elles fussent. Je m'offrais pour être l'organe d'une aussi magnanime résolution ; et à cette fin, je priais S. M. d'ordonner ma mise en liberté, moyennant toutes les garanties qu'elle jugerait convenables. Cette mesure à la fois politique et généreuse, non seulement calmerait l'alarme générale, mais serait le signal de la plus entière réconciliation, et pré-

viendrait aussi tous les malheurs, toutes les tentatives funestes qu'on avait à craindre d'hommes réduits au dernier degré du désespoir. Que si S. M., écoutant d'autres conseils, ne daignait pas prêter l'oreille à mes prières, elle n'y gagnerait rien, puisque, quant à moi, j'ignorais le nom et la condition des personnes de qui provenaient les papiers suspects trouvés chez moi.

Je terminais mon exposé, en déclarant que bien loin de me croire criminel, je ne demandais d'autre grâce à S. M., dans le cas où mes conseils n'auraient pas son approbation, que de me faire transférer dans une autre prison, où l'on me traiterait d'une manière plus convenable à un militaire, qui n'avait rien à démêler avec le Saint-Office.

Mon écrit était achevé et signé, quand le fiscal Zorilla entra pour le prendre. Il le fit parvenir à l'Escurial (sept lieues de Madrid) où la cour s'était rendue pour assister au service funèbre qui, le 1^{er} de Novembre de chaque année, se célèbre dans le monastère destiné aux sépultures royales.

Avant de faire connaître le résultat de mon exposé au roi, je dirai en peu de mots ce qui se passait hors de l'enceinte de ma prison.

Il y avait un mois que ma famille, fixée à

Madrid, n'avait reçu aucune nouvelle de moi. Comme j'avais l'habitude de lui écrire toutes les semaines, mon silence lui faisait concevoir des inquiétudes, que des bruits vagues sur mon arrestation vinrent bientôt augmenter. Après m'avoir adressé plusieurs lettres restées sans réponse, mon père écrivit à ses connaissances de Murcie. La crainte de se compromettre les empêcha de répondre, et ma famille livrée à une anxiété chaque jour croissante, était loin de soupçonner pourtant que je me trouvais prisonnier si près d'elle.

Un de mes deux frères, aide-de-camp du général Morillo, en mission à Madrid, rencontrait souvent Irribery dans les salons de la capitale. Un jour ce dernier, par suite de son inconséquence naturelle, s'entretint long-tems de moi avec quelques personnes dans un cercle nombreux; il dit hautement qu'il me portait de l'intérêt, et ne cacha même pas l'objet de la mission qui l'avait amené de son gouvernement à Madrid, où le ministère commençait à lui retirer sa faveur. Instruit par ces révélations, mon frère, dès le lendemain, se présenta au vestibule de l'inquisition, pendant que le tribunal était assemblé. Il s'approche de l'un des geoliers chargés par le règlement des fonctions de portier durant les

séances, et demande, avec la vivacité de son âge, si j'étais là et s'il pouvait me voir. On répond, en haussant les épaules, qu'on ne me connaît pas ; il insiste, affirmant qu'il est mon frère ; on lui répond brusquement de ne pas être importun, que ce qu'on avait dit suffisait. Heureux que l'intérêt qu'il témoignait pour un prisonnier ne tournât point pour lui à plus grand mal, mon frère fut obligé de se retirer, croyant, avec la bonne foi d'un jeune homme qui n'avait vu de l'inquisition que l'extérieur, que ce qu'on lui avait rapporté, d'après les discours d'Irribery, était faux.

Espérant faire des recherches plus efficaces, il alla un jour au bureau de l'inspection de cavalerie, et il y rencontra un individu jusqu'alors regardé comme mon ami, qui venait s'informer des circonstances de mon arrestation, non par intérêt pour moi, mais à cause des lettres qu'il m'avait écrites, et que le pauvre homme supposait avoir été interceptées. Dissimulant ses rapports d'amitié avec moi, il s'efforçait de défigurer mon nom, et semblait éprouver de la difficulté à le prononcer. « C'est Van Halen, que vous voulez dire », s'écria mon frère indigné de cette lâcheté d'autant plus ridicule, qu'elle venait d'un de mes compagnons d'armes et que sa

correspondance n'avait aucun trait à la politique.

La première nouvelle positive que ma famille eut de mon arrestation, lui fut apportée par ma cuisinière de Murcie, qui arriva à Madrid dix jours après moi ; encore les détails qu'elle apportait étaient-ils fort incomplets. Elle n'avait qu'une idée confuse de mon entrée à l'inquisition de Murcie, et ne savait rien de ma translation à Madrid.

Mon père était ; par suite de ses pratiques habituelles de dévotion, en rapport intime avec les principaux ecclésiastiques de la capitale, et même avec quelques inquisiteurs, au nombre desquels était le juge Rieseó. Celui-ci occupait un appartement dans l'hôtel de l'inquisition, non loin de mon cachot. Mon père, qui venait souvent le voir, rencontrait chez lui d'autres inquisiteurs ; mais ces relations amicales, ni le court espace qui le séparait de son fils, ne purent arracher le secret à ces hommes inexorables ; et mon père, les croyant incapables de dissimulation, allait chercher au pied des autels des consolations qu'il ne pouvait obtenir de leur amitié.

Depuis le règne de Charles III jusqu'au retour de Ferdinand, aucune époque, il faut l'avouer, n'avait été plus propre à affaiblir les préventions

contraires à l'inquisition. Pendant près d'un siècle, on n'avait vu ni ces *auto-de-fé* ni ces barbaries solennelles qui aujourd'hui feraient frémir toute âme véritablement pieuse; et tous ceux que dominait l'influence monacale, traitaient comme des fables les horreurs reprochées à cette institution.

Profitant de cette situation des esprits, et soutenu par la toute-puissance de la *Camarilla*, le Tribunal de la Foi, récemment rétabli, se préparait à renouveler en sécurité, dans le silence des cachots, les cruautés qu'il avait jadis commises avec plus d'impudence et de publicité.

La *Camarilla* était dans l'origine une chambre fort étroite, qui faisait partie des appartements du roi, et où se tenaient les serviteurs du second rang, attendant les ordres de leur maître. Un ancien porteur d'eau nommé Chamorro, et Ramirez d'Arellano, qui, de valet-de-chambre du roi, était devenu chambellan, puis familier du Saint-Office, tous deux en grande faveur auprès du roi, avaient attiré dans ce lieu tous ceux qui désiraient parvenir aux emplois et gagner les bonnes grâces de S. M., se disaient ennemis du système constitutionnel. Tels furent les deux fondateurs de cette puissance occulte, qui, sous le nom de *Camarilla*, de *Junte apostolique*, d'*Ancre*

de la foi et du roi, étendit bientôt ses ramifications dans toute l'Espagne, pénétra dans toutes les parties de l'administration, et soumit entièrement à ses caprices ineptes ou barbares la volonté du monarque.



CHAPITRE VIII.

Enquête militaire. — Villar Frontin.

LE roi reçut mon exposé à l'Escurial le soir même du jour où je l'avais écrit : au lieu de suivre une impulsion généreuse et de prendre un parti qui sauvait la nation, et rendait le nom de Ferdinand à jamais mémorable, il eut la faiblesse de s'en référer aux avis de la *Camarilla*. Or, la proposition que je faisais au roi s'accordait mal avec les vues ambitieuses et perverses des intrigants qui l'entouraient. Ils avaient cru trouver dans mon rapport la dénonciation d'une foule de citoyens dont les emplois ou les richesses excitaient leur convoitise. Trompés dans leur espoir, ils s'acharnèrent contre moi avec une nouvelle ardeur. Dans leur pensée, la circonstance était impérieuse ; tout délai pouvait devenir fatal en ce qu'il favoriserait l'émigration des principaux personnages compromis. On savait avec quelle promptitude et par quels moyens efficaces procède l'inquisition dans ses jugements ; peu de

jours devaient lui suffire pour découvrir tout ce que je tenais caché ; il fut donc arrêté que je serais livré au tribunal du Saint-Office , et l'on n'eut pas de peine à en obtenir l'autorisation du roi.

De son côté , le ministre Eguia , qui , depuis mon arrestation , ne rêvait qu'insurrections militaires , crut qu'à lui seul appartenait l'honneur de dévoiler la trame de toute la conspiration. Il persuada au roi que pour en prévenir les terribles effets , le déploiement de la force armée serait sans doute nécessaire ; qu'en sa qualité de ministre de la guerre , nul n'était mieux que lui à même de prendre au besoin des dispositions actives et vigoureuses ; que c'était donc à lui qu'il fallait laisser le soin de diriger l'enquête préparatoire. Le roi , toujours faible et irrésolu , se rendit à ces dernières raisons ; et pour un tems , l'inquisition se vit ravir sa proie. Un fiscal militaire , du choix d'Eguia , fut chargé des premiers interrogatoires. C'était le même qui avait instruit le procès du commissaire de guerre Richard.

Le 25 Octobre , à dix heures du matin , deux officiers du régiment de Valencey en garnison à Madrid furent introduits dans mon cachot. L'un d'eux , le fiscal , joignait à l'extérieur le

plus ignoble une figure immobile et plate d'où s'échappaient deux regards hypocrites. C'était un lieutenant-colonel attaché au régiment de Valencey. L'autre, jeune lieutenant de bonne mine et de bonnes manières, l'accompagnait en qualité de secrétaire. En les voyant, ma première idée fut qu'ils venaient me chercher pour me conduire dans une autre prison et devant des juges militaires, seule grâce que j'avais demandée au roi; mais je m'aperçus que j'avais trop espéré de la justice de S. M., lorsque d'un air d'importance que rendait plus ridicule encore la tournure de l'original, le fiscal rompit le silence, pour commencer l'interrogatoire. Après les questions d'usage et quelques autres, relatives à la nuit de mon arrestation, il me demanda si je n'avais pas d'autres papiers que ceux qu'on avait trouvés chez moi. Je répondis que je n'en étais pas sûr; mais que s'il s'en trouvait d'autres, c'étaient tous papiers sans conséquence; que d'ailleurs j'étais prêt à les reconnaître, dès que je me serais assuré qu'ils étaient à moi. Le fiscal tira ensuite mystérieusement de sa poche un petit papier qu'il parcourut pendant plusieurs minutes; puis il me nomma successivement Don Joseph Esbry, Serafin del Rio, Francisco Benevente, Rosigue, capitaine d'infan-

terie, Joseph Diaz Moral, jeune ecclésiastique, professeur à l'université de Grenade. C'était à ces deux derniers que j'avais recommandé Calvo. « Connaissez-vous toutes ces personnes? quelle espèce de relations ont existé entre vous? — Je les connais, mais sans avoir jamais eu avec aucune d'elles des liaisons suivies. » Alors il me questionna au sujet de Calvo. Comme ma première intention était de feindre que je ne soupçonnais pas qui m'avait trahi, je répondis en conséquence. Lorsque je fis mention que Calvo avait logé chez moi pendant quinze jours, le secrétaire qui écrivait mes dépositions témoigna, par un mouvement involontaire, toute l'horreur que lui inspirait l'infâme procédé de ce misérable.

L'opération de ce jour terminée, le fiscal avant de sortir demanda au geolier s'il n'y avait pas un endroit plus commode pour continuer l'enquête. On convint d'en parler aux inquisiteurs. Le lendemain, à la même heure que la veille, le geolier entra et me dit de le suivre. Après avoir traversé plusieurs corridors obscurs, nous arrivâmes dans une salle assez spacieuse et fort retirée. Le fiscal et son secrétaire m'attendaient, assis à une grande table noire, sur laquelle était posée une forte liasse de papiers. Avant

de commencer, le fiscal parcourut les notes en les cachant, comme à l'ordinaire, dans ses mains.

L'interrogatoire de ce jour ne dura pas moins de trois heures. Après une foule de questions impertinentes, le fiscal prenant son air important : « Des papiers que vous avez confiés à Don Antonio Calvo ont été saisis avec lui : les reconnaissez-vous, s'ils vous étaient présentés ? — Oui, Monsieur. — Mais aussi point de subterfuge, point de mensonge, tout cela ne servirait qu'à empirer votre situation. — Continuez, s'il vous plait, Monsieur, à faire votre devoir ; quant à moi, je connais le mien. » Alors passant la main sous le grand tapis de velours qui couvrait la table, il prit dans un tiroir la boîte livrée par Calvo, en tira les papiers qu'elle renfermait et me les présenta. Je fis entendre au fiscal qu'avant de reconnaître ces papiers comme miens, j'avais besoin de les revoir avec attention. Par là je pus me remettre en mémoire le contenu de toutes ces pièces importantes, et préparer en conséquence mes moyens de défense. Cette opération fut très lente, car il m'importait de ne rien laisser échapper de tout ce qui devait servir à l'accusation ; et le désordre dans lequel on m'avait, sans doute à dessein, présenté les pièces nombreuses de la correspondance, en rendait l'examen très difficile.

Le lendemain et les jours suivants, l'interrogatoire continua : mais plus le fiscal avançait dans son enquête et moins il trouvait de preuves à ma charge. Il avait beau multiplier les questions, en varier la forme, me tourner dans tous les sens; pas une seule base raisonnable ne s'offrait à l'accusation.

Enfin las de se consumer en efforts inutiles pour me surprendre quelque imprudent aveu, il se résolut à clore le procès-verbal de l'interrogatoire. Avant de signer, je priai le secrétaire d'y ajouter ce qui suit : « Je n'ai rien à changer dans ma déclaration; mais je proteste de toute ma force contre l'état indigne de violence où l'on retient ici, sous les verroux de l'inquisition, un officier espagnol. »

Tout ce qui, dans mon interrogatoire, regardait Esbry et del Rio, fut extrait et envoyé au doyen de Murcie, afin de confronter leurs déclarations avec les miennes. C'étaient jusqu'à ce jour (30 Octobre) les seuls avec moi qui fussent au pouvoir de l'inquisition. Les perquisitions dirigées contre mon ami Dias del Moral de Grenade, n'avaient pas réussi. Pendant plus d'un mois, ce malheureux ecclésiastique erra d'asyle en asyle pour échapper aux inquisiteurs; et il parvint enfin à se réfugier à Gibraltar,

grâce aux avis secrets qu'il recevait du commandant militaire même chargé de l'arrêter.

J'étais sûr de del Rio , parce que nous étions convenus d'avance des réponses que nous ferions. Quant à Esbry , son état de surdité avait rendu toute communication impossible avec lui. J'ignore quelles furent ses déclarations : mais s'il en résulta de nouvelles lumières pour l'accusation ; si de nouvelles arrestations s'ensuivirent ; si , par les nouvelles charges qui par la suite retombèrent sur moi , j'eus lieu de soupçonner que ses dépositions ne m'avaient pas été favorables , il y aurait cependant injustice à accuser ses intentions. Il était seul , privé de toute communication , et la perfidie de son propre ami le plaçait lui-même dans une position très embarrassante.

La cour était de retour de l'Escurial , lorsque le 6 Novembre au soir , une visite inattendue troubla le repos de ma solitude. C'était un ami d'Arelano , Villar Frontin , secrétaire du roi. En entrant il ordonna au geolier de se retirer , et de ne revenir qu'au bout de deux heures. Puis abordant sans préambule l'objet de sa visite , il me déclara que , d'après un examen attentif de mes papiers qu'il tenait du roi , il regardait ma position comme désespérée , et que le seul moyen d'en sortir , c'était de me porter dénonciateur de

mes complices. « Est-il possible, Monsieur, m'écriai-je indigné, que de sangfroid vous osiez me faire une telle proposition? Avez-vous pu croire un instant que Van Halen voudrait racheter sa liberté au prix de son honneur? Monsieur, allez dire aux vôtres de chercher un autre instrument de leurs vengeances : allez-leur dire que, placé entre l'ignominie et la mort, mon choix ne sera pas douteux. » A ces mots, Villar Frontin, s'approchant de moi tout ému, et me saisissant les mains : « Van Halen, calmez-vous ; je vous comprends, je vous approuve. Croyez que je vous rends justice, que je ne partage pas les principes de vos persécuteurs. Nous sommes seuls... Personne ne nous entend... Écoutez-moi, ajouta-t-il, en se frappant la poitrine avec violence. Je ne suis pas homme à vous conseiller une lâcheté. Dès ce moment je renonce à l'indigne commission dont le roi m'a chargé. Mais, Van Halen, quelle folie de sacrifier votre vie au triomphe illusoire d'un système fort séduisant en théorie, mais d'une application impossible ! Consultez là-dessus tous ceux, qui, comme moi, ont autrefois professé vos principes. Ils vous diront que c'est chimère que de songer à introduire des réformes en Espagne. Nous sommes trop ignorants, trop corrompus ; il faut un bras de fer pour nous gouverner.... Vous

êtes jeune , Van Halen , j'admire votre fermeté ; mais , croyez-en mon expérience ; si vous périssez , vos amis seront libres de l'effroi qui trouble aujourd'hui la sécurité de leur vie , et peu de regrets suivront votre mort... Mais fumons , et parlons d'autre chose. Il tira des cigarres , m'en offrit , et tout en me racontant les anecdotes frivoles du jour , les aventures scandaleuses de la cour , etc. , il amena la conversation sur certaines lettres galantes et sur un portrait que je conservais comme un souvenir de mon séjour à Paris , et qui se trouvaient dans mon portefeuille , quand Irribery s'en empara. Parmi ces lettres , il en était une très tendre , dont l'écriture et le cachet avaient vivement excité l'intérêt du roi. Je m'aperçus que son secrétaire était chargé aussi d'obtenir de moi quelque éclaircissement sur ce point. Il est inutile d'ajouter que cet autre objet de sa visite , quoique moins grave que le premier , ne lui réussit pas mieux. Ce fut la première fois et la dernière que j'eus l'occasion de voir Villar Frontin. Un an après , la Camarilla s'en dégoûta , et dès lors il tomba dans la disgrâce du roi , qui l'exila de la capitale.

CHAPITRE IX.

Procédure du Saint-Office.

L'INQUISITION ne vit pas avec déplaisir le mauvais succès de l'enquête militaire. Ce lui fut un prétexte pour attirer à elle seule la conduite de toute la procédure.

L'évêque d'Almeria, Don Pablo Mier, alors inquisiteur-général, déclara au roi que la marche suivie à mon égard, outre qu'elle n'aboutissait à rien, portait atteinte à la dignité du Saint-Office, et que le Tribunal de la Foi se trouvait offensé de la préférence accordée à un fiscal militaire pour diriger le procès d'un criminel enfermé dans ses prisons. Le grand-inquisiteur triompha : le roi consentit, et dès ce moment mon existence fut exclusivement livrée au Saint-Office. Du jour où le roi m'envoya des cigarrès, mes gardiens avaient changé de ton et de manières dans leurs rapports avec moi. Don Marcelino, qui était le plus communicatif, venait quelquefois me tenir compagnie au déclin du jour, et repasser ses leçons de français, étude pour laquelle il avait beaucoup de goût. Mais à

dater du 13, leurs façons d'agir furent tout autres ; et je pus lire sur le visage satisfait de Don Juanito qu'un grand changement allait s'opérer dans mon sort. Cette nuit même, le tribunal se préparait à tenir séance. C'était, depuis le rétablissement de l'inquisition, sa première réunion nocturne. A sept heures, les deux geoliers, en grande tenue, ouvrirent mon cachot. L'inquisiteur Zorilla, qui les précédait, leur ordonna de faire la visite de ma personne ; et après cette humiliante cérémonie, « Suivez-nous », me dit-il d'un ton impérieux, et nous passâmes dans le salon du tribunal.

Ce salon, qui est spacieux et richement décoré, sert ordinairement aux séances du Saint-Office. On y voit une petite chapelle avec l'image de Saint-Pierre-Martyr, un des héros de l'inquisition. C'est là que chaque matin les juges viennent entendre la messe, afin que le Saint-Esprit les éclaire.

Le doyen, les juges Riesco et Esperanza étaient installés dans leurs fauteuils devant une table de grande dimension, éclairée par une quantité de flambeaux. Au milieu de la table s'élevait une croix avec la palme et l'épée, armoiries du Saint-Office, sur laquelle on lisait cette inscription latine : *Exsurge, domine, et judica causam tuam* (lève-toi, Seigneur, et juge ta cause). Je ne vis ni

chandelles vertes, ni tapisserie noire, ni aucun autre ornement dont j'avais ouï dire que l'inquisition faisait usage en pareille circonstance. On étendit la croix sur la table ; on me fit poser la main droite dessus ; puis, dans un serment longuement ridicule que me dictait le président, on me fit jurer sur la sainteté des Évangiles, sur la Trinité, sur la Conception de la Vierge ; sur tous les mystères ; etc., etc., de dire la vérité dans l'interrogatoire que j'allais subir. Le serment fini, Zorilla, fiscal de l'inquisition, me fit éloigner de la table, et j'allai m'asseoir au milieu de la salle sur le tabouret qui m'était destiné. Alors il se fit un grand silence, et le fiscal commença la lecture d'un acte d'accusation aussi long qu'artificieusement travaillé. Il était basé sur l'examen rigoureux de mes papiers, de mon exposé au roi, de mes déclarations antérieures, et il se terminait par une série d'invectives dirigées contre moi à l'occasion de la protestation qui suivait l'enquête militaire. Les inquisiteurs avaient rédigé les premières questions avec une telle subtilité qu'il ne me restait à répondre que *oui* ou *non*. Toutes cependant n'étaient pas faites avec le même art ; plusieurs ne reposaient que sur des conjectures ; et je mis à les esquiver l'adresse et le sangfroid dont j'étais

capable. Il était dix heures, lorsque Zorilla, qui seul avait dirigé l'interrogatoire, sans qu'aucun juge osât l'interrompre, me fit approcher de la table et signer, sans m'en donner lecture, le procès-verbal. Avant de sortir, je demandai au tribunal s'il était tems que je nommasse mon défenseur, comme il est d'usage dans tous les procès. « Et qui voulez-vous nommer ? s'écrie Zorilla. — Un avocat de la capitale qui me connaît depuis long-tems. — Comment s'appelle-t-il ? — Don Pedro Maria Cano. » Il prit note de ce nom et continua : « Cela ne se peut pas. Lorsqu'il vous sera permis de prendre un défenseur, on vous donnera la liste de ceux qui appartiennent au Saint-Office, et vous choisirez celui qui vous conviendra. » Quoiqu'il y eût quelque danger à nommer un de mes amis dans un cas semblable, je ne vis pas d'inconvénient à désigner Cano ; car Cano n'était pas de ceux qui épelaient mon nom quand ils me voyaient malheureux. Il n'était aucunement compromis dans cette affaire, et d'ailleurs le genre de ses relations dans la capitale le mettait à l'abri des soupçons du gouvernement.

Le lendemain, je me levai d'une humeur fort chagrine. Don Juanito, en me servant le dîner, m'adressa je ne sais plus quel propos dé-

plaisant, qui excita vivement ma colère : mais lui, sans se déconcerter et d'une voix de femme qui faisait un contraste ridicule avec sa taille gigantesque : « La colère n'avance à rien, Signor Don Juan : nous avons des remèdes pour toutes les maladies ; et tenez, permettez que je vous raconte une histoire arrivée ici quand j'étais encore enfant et que le beau-père de Don Marcelino était premier geolier. On amena un orfèvre français, très-hérétique et fort impertinent ; il s'opiniâtra à maltraiter les geoliers, et à refuser toute nourriture. Un jour qu'on venait pour nettoyer le cachot, en ouvrant la porte on le trouva sur la défensive, armé d'un morceau de bois qu'il avait arraché de son lit, et menaçant d'en frapper quiconque approcherait. Vous croyez, peut-être, que le bon *Gabacho* (1) vint à bout de ses projets impies, et qu'on le laissa mourir sans confession et reniant la foi ? Pas du tout ; le geolier referma la porte, fit son rapport à sa Seigneurie le fiscal, et à l'instant on alla chercher six soldats du corps-de-garde de la place. On exigea d'eux le secret, et ils entrèrent dans le cachot. L'infâme Français osa blesser le premier soldat qui se présenta ; mais le

(1) Sobriquet que l'on donne aux Français en Espagne.

beau-père de Don Marcelino, homme de tête, comme il y en a peu, arma les soldats de torches allumées, plus efficaces ici que fusils, baïonnettes ou tout autre attirail militaire ; ils en caressèrent le visage du forcené ; insensiblement le remède opéra ; l'enragé devint doux comme un mouton ; il se laissa lier, sans presque faire la grimace, et les fers qu'on lui mit aux pieds et aux mains lui ôtèrent l'envie de chagriner les gens. Il mourut enfin en désespéré, ayant tous les diables dans son corps. »

Le ton doucereux et patelin de ce misérable ajoutait encore à l'horreur de son récit. Mon indignation un moment comprimée éclatant avec plus de violence : « Plaise au ciel, m'écriai-je, qu'un jour cette affreuse demeure soit convertie en un monceau de cendres ! » A ces mots, il me jeta un regard plein de vengeance, et sans doute il courut rapporter aux inquisiteurs mon imprudent anathème.

Le 16 Novembre à six heures du soir, Zorilla vint de nouveau me chercher avec les deux geoliers, et je parus pour la seconde fois devant le tribunal. Un enrouement survenu à Zorilla ne lui permettant pas de m'interroger, Espéranza le remplaça, et lui se contenta d'écrire. Les deux autres juges restèrent immobiles comme

des statues. Dans un moment de silence général, vers une partie isolée de la salle, il se fit une espèce de bruit qui m'apprit que, quoiqu'enfermés, nous n'étions pas seuls. Derrière le dais du doyen, il y avait un petit cabinet à l'usage des inquisiteurs. On y entrait par deux portes; l'une était entr'ouverte : nul doute que le cabinet n'ait été transformé cette nuit-là en observatoire. D'après quelques versions, c'était le roi lui-même qui s'y tenait caché pour écouter. Quant à moi, j'ai cru que c'était Calvo, que les inquisiteurs avaient placé là comme en sentinelle pour le lâcher au besoin contre moi.

Après plusieurs questions inutiles à rapporter, Espéranza me demanda si j'avais répondu aux lettres anonymes que j'avais dit avoir reçues. Sur ma réponse négative, il prend d'un air de triomphe quelques papiers, et vient me mettre sous les yeux des feuilles composées de divers morceaux joints ensemble. « N'est-ce pas là votre écriture ? » Nier était ma seule ressource. « Non, Monsieur, lui répondis-je. — Comment? Examinez-la bien, lisez. Geolier, avancez donc la lumière. »

L'infâme Calvo avait rassemblé différents morceaux de brouillons; puis, avec une adresse perfide, on les avait rapprochés et cousus sur des

feuilles de papier de soie, de manière qu'on pouvait lire les deux côtés de ces pages artificielles. Je rendis les papiers au fiscal, persistant à soutenir qu'ils ne m'appartenaient pas ; que j'y voyais bien une imitation parfaite de mon écriture, mais que ce n'était pas la mienne. J'avais reconnu cependant des brouillons de lettres écrites à Torrijos, et au général C. V., et quoique leurs noms n'y figurassent pas, le contenu de ces lettres faisait assez voir que je connaissais d'une manière fort intime ceux à qui elles s'adressaient. Alors Espéranza éclata en injures et en menaces : « Vous avez beau nier ; c'est bien là votre écriture. Faites attention qu'aucun de nous ne manquera à son devoir ; et que nous possédons tous les moyens de vous faire avouer ce que vous niez si effrontément. » Si j'eusse été le seul individu impliqué dans cette affaire, peut-être aurais-je mis moins d'opiniâtreté dans mes dénégations ; sans doute aussi on en aurait fini plus vite avec moi : car c'était beaucoup moins contre moi qu'on espérait tourner mes aveux, que contre une foule d'autres personnes que ces aveux pouvaient compromettre, et sur les richesses et la vie desquels les inquisiteurs avaient spéculé.

Espéranza s'approcha de nouveau de moi avec

un autre papier. C'était une liste où figuraient les noms de plus de cinq cents personnes, la plupart de distinction : le général prince d'Anglona, entr'autres, avec lequel je n'avais jamais eu le moindre rapport. Au milieu de tous ces noms, j'en aperçus plusieurs qui m'étaient familiers et qui pouvaient réellement être compromis dans mon procès. On m'ordonna de lire cette liste à haute voix, et à chaque nom que je prononçais, mes juges observaient mon visage, dans l'espoir sans doute d'y découvrir un aveu qu'ils ne pouvaient arracher de ma bouche. Quand j'eus fini de lire : « Connaissez-vous toutes ces personnes, me demanda Espéranza. — J'en connais fort peu ; je n'ai eu de relations avec presque aucune d'elles. — Le Saint-Tribunal veut des réponses catégoriques ; il ne comprend pas les *presque*, ni les phrases ambiguës. Quelles sont, parmi ces personnes, celles qui vous sont connues ? et il se disposait à reprendre la lecture de sa liste. — Elles sont en si petit nombre, lui répliquai-je en l'arrêtant, que je puis les nommer, sans qu'un second examen soit nécessaire. Alors je désignai les personnes avec lesquelles j'avais eu des relations connues du public, entr'autres le comte de Montijo.

Pendant que durait l'interrogatoire, j'observais

la physionomie et la contenance de mes juges. On voyait empreinte sur la figure du doyen la trace profonde des années et la fatigue d'une longue séance. Son excessive maigreur et son abattement contrastaient avec l'embonpoint, la fraîcheur, l'air altier de son collègue Espéranza et du fiscal Zorilla. Le juge Riesco était un homme d'environ 40 ans ; son regard avait de la douceur et de la vivacité sans hypocrisie. Il tenait presque constamment ses mains croisées sur la poitrine comme dans la prière. Au moment où je m'approchai de la table pour donner ma signature, Riesco paraissait très agité, et des larmes roulaient dans ses yeux.



CHAPITRE X.

Premiers actes de violence.

DANS la nuit du 18, je comparus de nouveau devant le tribunal. La place de Riesco était occupée par un juge de petite taille, bossu, et d'un visage sec et sévère. C'était l'inquisiteur Verdeja (1). On me fit répéter toutes les cérémonies et formules du premier serment. « Jurez-vous, me demanda Zorilla, d'avoir dit toute la vérité dans toutes les réponses que vous avez faites au Saint-Tribunal? — Oui, Monsieur. — Jurez-vous comme catholique, apostolique et romain, jurez-vous que vous n'avez cherché par aucun moyen à soustraire à la connaissance de la justice de ce Saint-Tribunal aucune personne ni aucun fait attentatoire à la majesté divine et humaine? — Oui, Monsieur. — Le jurez-vous d'une conscience catholique? Êtes-vous sûr de n'avoir rien oublié? Avez-vous besoin de temps pour y réfléchir? —

(1) Il passait pour être le fils naturel du grand-inquisiteur Mier.

Je crois, Monsieur, n'avoir rien oublié. — Eh bien ! Signez... »

A peine eus-je déposé la plume que les deux geoliers s'approchèrent de moi, me saisirent à l'improviste, et parvinrent malgré mes efforts à me lier les bras derrière le dos avec des lanières de cuir fort larges, qui s'étendaient du coude au poignet.

Alors le fiscal se leva et commença la lecture d'une très longue remontrance au nom du divin Rédempteur et du Saint-Tribunal. « Réunis, ajouta-t-il, d'un ton solennel, extraordinairement et spécialement par ordre de S. M., notre souverain catholique, pour instruire le procès... » et croyant sans doute, à cause de mon air morne et abattu, que je ne l'entendais pas, Verdeja me fit approcher de la table, et Zorilla continua son discours emphatique où il accumulait les preuves, qui, selon lui, résultaient des interrogatoires et des enquêtes antérieures. Il conclut en me signifiant que si dans l'espace de vingt-quatre heures je ne faisais pas un aveu clair et formel de tout ce que je tenais caché, le Saint-Tribunal me déclarerait parjure, et commencerait en conséquence à me traiter avec toute la rigueur que je méritais. « Par pitié ! ministres de Dieu, que voulez-vous de moi ? — La vérité,

rien que la vérité ; d'elle dépend votre salut. Sur vous retomberont tous les crimes que vous cachez. — Ma conscience me défend de satisfaire aux désirs du tribunal. Déclarer ce qu'on exige de moi , ce serait à la fois un mensonge et une lâcheté. » A ces mots , le doyen impatienté jette sa tabatière sur la table. Verdeja fait un signe de croix , et Zorilla se levant de son siège avec fureur : « Quelle scélératesse ! s'écrie-t-il. Ah ! vous manquez de preuves pour parler ! Eh bien ! demain , nous saurons vous délier la langue. Fidèles à notre très sainte religion et au roi , notre souverain catholique ; fermes et incorruptibles dans nos devoirs sacrés , les belles phrases et les excuses fallacieuses ne nous aveuglent pas. Il vous reste vingt-quatre heures pour choisir entre votre salut et votre perte. La charité du Saint-Tribunal veut bien encore vous accorder cette grâce. Geoliers, qu'on l'emène. » Et Don Juanito, me tirant par un morceau de cuir qui pendait au poignet, fit sa révérence hypocrite au tribunal et me reconduisit de cette manière dans la prison. Don Marcelino nous suivait. Arrivé au cachot, voyant qu'on me laissait garrotté dans mes liens, je demandai un peu d'eau avant d'être enfermé. Don Marcelino, qui s'était toujours montré moins insensible que son collègue, approcha le

vase de mes lèvres , et d'un ton confus, il me dit qu'il leur était expressément défendu de me parler. Pendant que je buvais, il lui échappa une exclamation qui lui attira les vifs reproches de Don Juanito.

Vers une heure du matin, les portes de mon cachot s'ouvrirent. Zorilla entra suivi de son digne satellite, Don Juanito. C'était la première fois que ce dernier paraissait sans Marcelino. Après avoir de mille manières essayé de prendre une position qui fût supportable, j'étais resté étendu sur mon lit dans un état immobile. On me fit lever en murmurant de ma maladresse. J'éprouvais une soif ardente. Vainement j'avais cherché à boire : privé de l'usage de mes bras , et voulant y suppléer, j'avais même eu le malheur de répandre le peu d'eau qu'on m'avait laissée. Dès que j'aperçus mes gardiens, je leur demandai de l'eau d'une voix suppliante. Ils feignirent de ne pas m'entendre, et se mirent à faire la visite de mon corps avec la plus minutieuse attention. Ils retournèrent ensuite le matelas, examinèrent les coutures, l'oreiller, et même jusqu'à ma montre ; et c'était là tout ce qu'ils avaient à visiter. Je leur demandai de nouveau à boire, invoquant la religion, la charité, et toutes les vertus chrétiennes dont le Saint-Tribunal faisait

parade. Alors Zorilla fit apporter un vase d'eau et dit à Don Juanito d'en verser dans le bassin qui était là pour mon usage ; puis se tournant vers moi : « Buvez-là, comme les sauvages d'Afrique, puisque vous n'avez pas plus de religion qu'eux. »

Zorilla s'était emparé des clefs de mon cachot, et ses visites étaient fort fréquentes. Le lendemain il entra, suivi de Don Juanito, qui jeta un pain à mes pieds, nourriture amère, si j'en avais eu besoin. Mais je ne désirais que de l'eau, et à chaque instant j'approchais, non sans de grands efforts, mes lèvres brûlantes du bassin où le juge inhumain avait voulu que je me désaltérasse.

Lorsque Zorilla revint dans l'après-midi, il était accompagné de son collègue Espéranza, qui me tâtant les tempes d'un air hypocrite, dit que j'avais la fièvre. Mais loin de chercher à me soulager, on me fit paraître encore, à l'heure accoutumée, devant le tribunal, Zorilla me demanda, à trois reprises et dans des formes différentes, si j'étais décidé à remplir mon devoir, si j'avais bien réfléchi aux maux qui pourraient par la suite aggraver ma situation ; enfin si j'étais résolu à satisfaire aux questions définitives qu'on m'avait adressées. « Qu'on les

lui lise, dit le vieux doyen. — Pourquoi ? reprit Zorilla, qu'il se décide à faire son devoir ; alors le tribunal les lira de rechef, lui permettra d'examiner à son aise l'accusation, et le traitera comme membre de la Sainte-Église. — Messieurs, l'état où je me trouve, la douleur que je ressens, ne me permettent pas de peser avec attention toutes vos paroles. — Peu importe que vous souffriez autant que vous le dites, continua Zorilla : vous n'êtes pas sourd dans ce moment ; vous ne l'avez jamais été ; il s'est passé vingt-quatre heures depuis votre dernier interrogatoire, voulez-vous nous avouer tout : oui ou non ? — Monsieur, j'affirme que je ne me rappelle rien que je puisse avouer : que le tribunal fasse de moi ce que bon lui semble. Dieu, oui Dieu, voit mon cœur et tout ce qui m'arrive. — Zorilla parla encore, mais j'avais pris le parti de ne plus écouter ni répondre. Il se leva alors, et se faisant suivre par Don Juanito et par un autre serviteur qui m'était inconnu et qui remplaçait Don Marcelino, il me reconduisit au cachot.

Espéranza me visita plusieurs fois le lendemain. Je lui demandai qu'on m'envoyât un médecin : il regarda Zorilla qui sourit avec ironie. On fit apporter du bouillon qu'Espéranza me servit de sa propre main. Il resta seul un moment

avec moi et chercha par des paroles mielleuses à me surprendre des aveux que la force et les menaces n'avaient pu m'arracher. Je le priai de me laisser, parce que mon état exigeait du repos. Alors il me tourna le dos brusquement, en me faisant entendre que bientôt j'aurais lieu de me repentir de ne pas l'avoir écouté.



CHAPITRE XI.

Torture.

Le 27 Novembre, entre sept et huit heures du soir, Don Juanito entra dans mon cachot : quatre hommes le suivaient, la figure couverte d'un voile noir, qui leur enveloppait la tête en forme de capuchon et leur descendait sur les épaules et la poitrine.

J'étais assoupi. Le bruit m'éveilla, et quand, à la faible clarté de la lampe de Don Juanito, ces quatre fantômes se montrèrent à moi, je restai quelque tems incertain si c'était un rêve. On me fit signe de me lever en me tirant par la courroie qui tenait mes bras comprimés; et sans proférer un seul mot, on me banda les yeux avec une lanière de cuir. On me conduisit, dans cet état, de mon cachot dans le lieu destiné à mon supplice; et là, sur un ordre de Zorilla, dont je reconnus la voix, on débarrassa mes bras de leurs liens. — « Écoutez avec attention, me dit-il alors du ton de la fureur : Vous, propagateur des sociétés secrètes et

impies, vous avez été sourd aux conseils de paix, de douceur, et de charité religieuse que le Saint-Tribunal vous a plusieurs fois donnés. Eh bien! ce Saint-Tribunal a enfin recours à la force pour vous arracher, ô perfide ennemi de notre sainte religion et de notre souverain catholique, les vérités que ni serments ni exhortations n'ont pu obtenir de vous. C'est la cause de notre divin Rédempteur et de notre roi catholique que nous jugeons : nous saurons faire notre devoir. « Oui, préparez-vous ;..... oui... le moment est venu..... Que la justice, la vérité et la religion soient enfin satisfaites... » Au même instant les bourreaux se jetèrent sur moi ; et sans écouter le peu de mots que le grand trouble où je me trouvais m'aurait permis de répondre, ils me garottèrent, me soulevèrent à plusieurs pieds du sol, et me suspendirent par les aisselles sur deux espèces de béquilles : à l'une, on attachait mon bras droit dans une position verticale ; tandis que mon bras gauche fut étendu horizontalement, et ma main introduite dans un gant de fer très serrant au poignet, d'où partaient deux grosses barres de fer, lesquelles, appuyées sur toute la longueur du bras jusqu'à l'épaule, m'empêchaient de faire le moindre mouvement. On assujétit, de la même

manière que mon bras droit, mes deux jambes et le milieu de mon corps aux deux piliers où j'étais suspendu ; de sorte qu'en peu de tems , il ne me resta de libre que la respiration.

Quand le tribunal me vit dans cette attitude violente , il fit donner lecture des diverses charges accumulées contre moi. Zorilla, d'une voix tremblante qui annonçait sa soif de vengeance : « Vous avez entretenu des relations révolutionnaires avec le comte de Montijo , le marquis de Campo Verde , Don Juan O-Donoju , Don Jose Torrijos ; ils vous ont écrit à plusieurs reprises : vous leur avez répondu ; vous étiez d'accord avec eux.... En est-il ainsi ? » Je prononçai quelques mots propres à prouver le contraire.. — « Point de phrases : oui ou non , en est-il ainsi ? » Je persistai dans mes dénégations. Alors on fit tourner le gant de fer qui paraissait tenir à l'essieu d'une roue , et dès que par ce mouvement les barres de fer commencèrent à comprimer mon bras , je sentis progressivement , surtout depuis le coude jusqu'à l'épaule , une douleur indéfinissable. Un peu après , une convulsion s'empara de tous mes membres et mon visage se couvrit d'une sueur froide. Cependant l'interrogatoire continuait : « Oui ou non , en est-il ainsi ? En est-il

ainsi ?..... » Jusqu'à ce qu'enfin je m'évanouis , et je n'entendis plus qu'un bruit confus de voix.

Quand je repris connaissance , je me trouvai étendu dans mon cachot , et entouré de mes bourreaux , au milieu desquels ma vue affaiblie reconnut Zorilla et Don Juanito. Des ceps entrelacés d'une grosse chaîne tenaient mes bras et mes pieds assujettis. Martyrisé comme je l'étais , je serrai dans les dents un bout des revers de ma veste , pour étouffer les plaintes que la douleur aurait pu m'arracher devant ces odieux témoins. Zorilla me chargeait d'injures , disant que la rage et le désespoir étaient le plus grand mal que je souffrais. Quand ils furent sortis , je me traînai péniblement sur la terre pour gagner mon lit. Le bruit des chaînes semblait exciter à chaque instant la vigilance de mes bourreaux , et leur présence n'était pas pour moi le tourment le moins cruel.



CHAPITRE XII.

Scènes extérieures.

TANDIS que ces scènes d'horreur se passaient dans la prison, des événements d'un autre intérêt avaient lieu au dehors.

Dès qu'il avait été question au tribunal de déployer contre moi les rigueurs de la torture pour me forcer à des révélations qu'on désespérerait d'obtenir par d'autres moyens, l'inquisiteur Riesco, ancien et digne collègue du célèbre Llorente, avait combattu de tous ses efforts cette cruelle résolution. N'ayant pu réussir à faire prévaloir son avis, il s'adressa au roi, qui lui accorda une audience, malgré les intrigues de Zorilla et d'Espéranza, et l'accueillit avec bienveillance. Mais il ne trouva dans l'esprit du monarque que faiblesse et irrésolution. Appelé ensuite en présence du grand-inquisiteur, Riesco tâcha de lui démontrer combien il serait conforme à l'esprit de l'Évangile de n'employer d'autres armes contre moi qu'une persuasion douce et entraînant, et, dans ce but, d'ouvrir

mon cachot à mon père, dont les sages conseils auraient plus de pouvoir sur moi que tous les fers de l'inquisition. Ces scrupules religieux, cette vertueuse opposition attirèrent à Riesco les remontrances du grand-inquisiteur, et dès ce jour, sa disgrâce fut résolue.

Mon père, comme je l'ai dit, était lié d'une ancienne amitié avec ce respectable ecclésiastique. Chaque jour plus inquiet sur mon sort, il parvint enfin à apprendre de Riesco que son fils avait été en effet transféré à Madrid et qu'un procès était entamé. Des scènes attendrissantes s'ensuivirent. Les devoirs d'inquisiteur n'avaient pas éteint dans le cœur de Riesco la sensibilité d'un ami. Pressé par mon père, il s'expliqua plus clairement, et ne lui cacha pas que ma situation était fort critique, et qu'il devenait urgent de chercher les moyens de me sauver.

Mon père, à cause de ses infirmités, était incapable de faire les prompts et nombreuses démarches que ma position exigeait. Instruite par lui de mon malheur, ma mère court au palais, se présente au capitaine des gardes, et demande une audience du roi. Ayant échoué dans cette première démarche, ma mère s'adressa aux ministres. Egüia, ministre de la guerre, se montra

fort indifférent à l'objet de sa visite. Le ministre de la justice, Lozanode Torres, ne voulut pas la voir. Don Jose Pizarro, premier secrétaire d'état, et Don Martin Garaï, ministre des finances, furent les seuls qui accueillirent ma mère avec bienveillance. Aussitôt qu'elle eut fait connaître à Pizarro la cause de son anxiété, il lui dit qu'il n'était pas au courant de cette affaire ; mais que peut-être tout provenait de ma conduite envers le roi et de la fausse direction de mes opinions politiques. Ma mère sortit, plus affligée de ces dernières paroles que s'il ne lui avait rien dit ; elle se rendit ensuite chez Garaï, qui la reçut avec empressement et bonté. La voyant tomber à ses pieds, livrée au plus profond désespoir, il chercha à lui prodiguer toutes les consolations que son état exigeait. Il dit, comme Pizarro, qu'il ne connaissait pas le fond de mon procès, et qu'il n'était pour rien dans les sentimens d'animosité inspirés au roi contre son fils. Il l'exhorta à prendre courage, lui assurant que tant qu'il aurait le porte-feuille, il ne cesserait de chercher l'occasion favorable d'adoucir ses peines. Il ajouta que si elle parvenait à parler au roi, elle se bornât à lui demander que la procédure de son fils se fit par la voie ordinaire, et qu'il fût transféré dans une autre prison. Garaï, s'attendrit en

congédiant ma mère, et l'engagea de nouveau à faire tous ses efforts pour voir le roi le plutôt possible (1).

Ma mère, avec une constance qu'aucun obstacle ne rebutait, fit mouvoir tous les ressorts pour hâter ce moment désiré : mais c'eût été en vain, sans le secours d'un homme compatissant et zélé, le marquis de C....., qui lui facilita une entrevue avec le roi ; et ma mère s'y présenta seule à l'heure fixée.

Le roi la reçut dans la salle d'audience ; il était près d'une table de marbre avec le capitaine de garde, et ses officiers de cour. Lorsque ma mère lui baisa la main, le roi lui dit brusquement : « Que veux-tu ? — Sire, je viens vous prier, quelque soit le crime qu'on impute à mon

(1) Comme je traversais l'Arragon en 1822 chargé d'une mission pour Madrid, le postillon qui galoppait devant moi, m'indiqua sur la route une belle maison de campagne appartenant, disait-il, au bienfaiteur de la contrée. C'était Don Martin Garaï qui vivait retiré des affaires publiques. Le souvenir de sa conduite avec ma mère, le désir de le connaître personnellement m'engagea, malgré la célérité de ma course, à m'arrêter un instant chez lui. Garaï me fit bon accueil, s'informa avec intérêt de ma mère, me rappela les démarches qu'elle avait faites pour moi, et me conta avec détail les circonstances de son entrevue avec le roi.

filz, et le châtimeut qu'il mérite, je viens supplier V. M. qu'elle daigne écouter les gémissèments d'une mère infortunée.—Eh bien! que demandes-tu? —Que V. M. ordonne qu'il soit transféré dans une autre prison, afin que ses parents puissent l'assister ou au moins avoir de ses nouvelles. Sire, c'est notre filz le plus chéri, parce qu'il a toujours été le plus malheureux. — Tu ferais mieux de l'oublier..... il vous fait très peu d'honneur. — Sire, que V. M. se rappelle qu'il y a deux ans, on osa, en son nom royal, attenter à la vie de mon filz. — Il aurait beaucoup mieux fait de mourir alors. » Et il lui tourna le dos. Ma mère tomba évanouie, et donna de la tête avec violence contre la table. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se trouva entre les bras de quelques hallebardiers qui la placèrent dans la voiture (1).

(1) Le souvenir de cet événement me fit éviter par la suite la présence du monarque.

Une mission de la junte des généraux de la Catalogne m'amena à Madrid en Juillet 1822. L'objet de cette mission était d'informer le ministère de l'état de la guerre civile dans cette province. Me trouvant, à mon arrivée, à l'un des secrétariats du palais, le général Pallafox y vint et m'apprit que le roi, auprès duquel il était de service, avait témoigné le désir de me voir. Je ne dissimulai pas

Ce qui avait offensé le roi, c'était peut-être la conformité de la prière de ma mère avec ma demande. Il était pourtant facile de comprendre que cette demande étant fondée sur la justice et le bon sens, la coïncidence n'avait rien en soi qui dût faire supposer des intelligences entre nous. Ramirez de Arellano exploita la circonstance à la grande satisfaction de ses collègues. La modération de Riesco ne pouvait plaire à la Camarilla. Elle avait obtenu un premier triomphe en le privant de l'emploi et des honneurs d'inquisiteur, parce qu'il s'était opposé à ma torture. Ce n'était pas assez pour la Camarilla : il lui fallait son prompt éloignement de Madrid. On accusa ses relations avec mon père ; on insinua que les indiscretions de l'amitié m'avaient mis en rapport avec ma famille, et Riesco reçut l'ordre de quitter sur le champ la capitale. Il obéit avec

la répugnance que j'éprouverais à me rendre à une pareille audience ; et Pallafox trouva moyen de me l'épargner.

Le lendemain, le roi, parlant de ma mission au ministre de la guerre, lui demanda « Quel est ce Van Halen qui est arrivé hier ? Est-ce celui qui s'échappa de l'inquisition ? J'ai pour lui beaucoup d'estime ; je ne l'ai pas vu depuis son retour de la Russie. » C'est exactement ce que m'a répété le ministre de la guerre en présence de plusieurs personnes.

une résignation philosophique , et se rendit à Séville où résidait son chapitre. Don Marcelino était attaché à Riesco qui avait sur lui beaucoup d'influence. La disgrâce de ce magistrat l'affligea , et le dégoûta de son service. Il feignit d'être malade , et ne mania plus les clefs de la prison ; jusqu'à ce que la crainte de perdre sa place lui rendit sa première activité.



CHAPITRE XIII.

Docteur Gil. — Jeune fille.

Le 22, dans la matinée, je reçus la visite du docteur de la prison secrète. C'était Don Jose Gil, chirurgien d'un régiment de la garde, homme d'un âge assez avancé, d'un esprit froid, mais doux, et, chose bien rare chez les familiers du Saint-Office, d'un caractère plein de franchise. A peine le docteur s'était-il approché de moi, que, se tournant vers Zorilla, il déclara qu'il ne croyait pas ma guérison possible, tant qu'on me laisserait garrotté comme je l'étais. Cette réflexion fit murmurer Zorilla : il adressa quelques paroles à voix basse au docteur, et je fus condamné à garder mes fers.

Le docteur avait ordonné d'appliquer un cataplasme sur toute la partie du bras enflammée : quand il vint le lendemain pour observer l'effet du remède, il me trouva dans un tel état de souffrance et de gêne, qu'il s'écria en détournant la tête : « Pourquoi suis-je forcé d'être le témoin d'un pareil spectacle ? Il faut lui ôter ces fers

ou ne plus m'appeler. Quelques murmures d'improbation furent la seule réponse qu'il reçut. « C'en est trop, dit-il alors en sortant : l'on verra si je ne suis rien ici. En attendant, je vous rends responsables de tout ce qui peut arriver. » Les autres le suivirent, et je crus entendre Zorilla dire, en sortant, à Don Juanito : « Eh bien ! qu'il meure : c'est ce qu'il a de mieux à faire. »

Mais le destin n'avait pas marqué pour terme de ma carrière les cachots de l'inquisition. Le docteur Gil jouissait de la protection particulière de la famille royale. Il avait aussi beaucoup d'influence sur l'esprit du grand-inquisiteur Mier. Soit que ses conseils prévalussent, soit qu'on craignît le silence d'un cadavre qui ôtait tout espoir de triomphe à mes persécuteurs, il fut résolu qu'on se soumettrait aux avis du médecin, et le 26 Novembre au matin, Zorilla, Don Marcelino et Don Juanito entrèrent dans le cachot et me dégagèrent de mes chaînes. Zorilla eut l'effronterie de me dire que c'était une nouvelle preuve de la charité religieuse du Saint-Tribunal, et qu'il espérait bien que je saurais à l'avenir m'en montrer digne.

Marcelino, dont la réapparition devait être pour moi d'un assez favorable augure, me visita plusieurs fois pendant la nuit. Il s'approchait de

moi avec discrétion , me donnait à boire , et renouvelait le calmant ordonné pour l'inflammation.

Le docteur revint le second jour : Don Marcelino seul l'accompagnait. J'entendais Don Juanito tousser et se promener à la porte de mon cachot ; mais du moins ni lui ni Zorilla ne m'affligèrent de leur présence. Le docteur m'examina avec la plus grande attention. Il demanda à Marcelino comment j'avais passé la nuit , et lui indiqua la marche qu'il avait à suivre dans le traitement de ma maladie : il lui recommanda beaucoup de soins et beaucoup de propreté. Mon cachot en effet n'était qu'un cloaque fétide , où l'air ne pénétrait pas plus que le jour. La diète, la propreté et le sommeil surtout pouvaient seuls , disait-il, opérer mon entier rétablissement. Il me prescrivit une potion d'opium , en avertissant Don Marcelino de ne jamais m'en apporter une dose plus forte que celle qu'il aurait ordonnée.

Suivant les ordres du docteur , auquel il paraît qu'on n'osait plus résister , on vint nettoyer mon cachot ; et comme il désirait qu'on ne me fit faire que le mouvement absolument nécessaire , les geoliers ne me transportèrent pas comme de coutume dans un autre cachot : mais avant de se mettre à la besogne , ils apportèrent un paravent qu'ils

placèrent devant mon lit. Malgré cette précaution, malgré la surveillance de Don Marcelino qui faisait sentinelle près de moi, je pus m'apercevoir que c'était une servante qui nettoyait le cachot. Quand il fut question d'arranger mon lit, les geoliers me transportèrent dans un coin, et placèrent encore le paravent devant moi; mais ils ne purent empêcher, qu'à son tour, ce nouveau témoin ne m'aperçût.

La vive expression des yeux de la jeune fille dans le moment rapide où elle les jeta sur moi, annonçait assez que sa sensibilité naturelle ne s'était pas endurcie dans le commerce des inquisiteurs. A ce que j'appris par la suite, le soir où je m'étais rendu, avec Arellano et Villar Frontin, au palais du roi, elle m'avait vu traverser les appartements de Don Marcelino. A cette époque j'étais plein de santé et de vigueur; mais depuis mes traits avaient subi une telle altération, que la pauvre fille avait peine à se persuader que je fusse le même homme qu'elle avait vu naguère. Quand sa besogne fut finie, les geoliers la renvoyèrent; ils me firent changer de vêtements, et me remirent dans mon lit, qui, tout mauvais qu'il était, me parut arrangé avec le plus grand soin.

CHAPITRE XIV.

Visite des prisonniers. — Boucle d'oreille.

A l'heure ordonnée par le médecin, don Marcelino m'apporta la potion d'opium. J'en espérais un peu de repos ; mais soit la mauvaise qualité de l'opium ; soit l'intention dépravée de quelqu'un de mes surveillants , loin d'en obtenir du soulagement, je ressentis un malaise qui me tint éveillé toute la nuit, et qui n'avait pas encore cessé quand le docteur Gil vint me visiter le matin. Dès que je lui eus expliqué ce que j'éprouvais, il se fit apporter l'opium, l'examina, et ordonna de ne me donner aucune nouvelle potion jusqu'à son retour. Il revint le soir avec un calmant qu'il avait préparé et qu'il me servit lui-même. « Prenez ceci, Monsieur, me dit-il avec douceur, vous vous en trouverez bien, je vous le promets. Calmez-vous ; vous vous guérirez : mais un peu de patience... Tôt que vous me voyez avec cet habit militaire, j'ai eu la fantaisie dans ma jeunesse de me faire moine de St-Jean-de-Dieu ; mais j'ai renoncé depuis à ce genre de vie ; j'ai

fait en qualité de chirurgien la dernière campagne contre les Français, et j'ai aussi passé de mauvais jours.... » Il n'en dit pas davantage ; car le caractère du docteur Gil était peu expansif, mais il était facile de découvrir en lui un grand fonds de franchise et de bonté. Grâce à son influence, Don Juanito cessa de me servir de garde-malade. Je fus confié aux soins de Don Marcelino. Ce dernier était passionnément attaché à son emploi, et tout l'or du monde n'aurait pu le corrompre ; cependant, plus novice que Don Juanito, il était moins endurci que lui, et me traitait avec certains égards qui parfois allaient jusqu'à la complaisance.

Le calmant apporté par le docteur Gil, eut de plus heureux effets que celui de la veille : au bout de quelques instants, je tombai dans une léthargie profonde, et ne me réveillai que le lendemain à neuf heures. La fièvre avait diminué, et plus satisfait de ma situation, le docteur entreprit dès-lors la méthode curative qu'il s'était proposé de suivre. Mais malgré ses soins et sa persévérance, mon rétablissement ne s'opérait qu'avec une extrême lenteur. Tout le mois de Décembre se passa sans amélioration sensible ; la rigueur de la saison, le mauvais air de mon cachot et le peu de couvertures qu'on me donnait, contribuaient à

prolonger ma maladie. Je fus atteint d'un violent catarrhe ; une toux convulsive presque continue m'interdisait tout repos et retardait ma convalescence , au grand mécontentement du docteur Gil. Un jour , vers la mi-Décembre , étant resté seul avec moi , il me dit avec sa franchise ordinaire : « C'est peut-être un bien que vous tardiez à vous rétablir ; il est des maux qu'il faut souffrir avec patience comme antidote de maux plus grands. Tant que je ne dirai pas que vous êtes guéri , on vous laissera tranquille ; mais pourrai-je toujours vous servir ? c'est ce que j'ignore. En attendant , puisque je n'ai pu obtenir qu'on vous plaçât dans un endroit moins malsain , profitez de la fête du Noël , et lorsqu'on viendra faire la grande visite des prisonniers , demandez qu'on vous donne de quoi vous couvrir , et qu'on améliore votre situation. »

Le jour de Noël arriva. De très bon matin les geoliers vinrent nettoyer mon cachot avec un soin particulier. Beaucoup de familiers du Saint-Office se rendirent à la prison à l'heure indiquée pour la visite. Il se trouvait parmi eux des personnages qui ne figuraient que dans les grandes solennités ; quelques-uns me connaissaient ; d'autres étaient liés d'amitié avec Riesco et avec mon père. La plupart étaient attirés par

la curiosité bien plus que par le désir d'apporter quelque soulagement aux prisonniers. J'entendis à quelque distance le bruit de leur marche et de leurs voix ; mais lorsque Don Marcelino s'approcha des portes de mon cachot, « N'ouvrez pas, » s'écria Verdeja ; et Zorilla se retournant vers ceux qui le suivaient : « Messieurs, ne venez pas plus loin, la visite est finie. » Personne, pas même ceux qui pouvaient être intéressés à me voir, n'osa insister pour entrer, tant est grand le respect des familiers pour les juges du Saint-Office. Il est probable que les inquisiteurs, remarquant une plus grande affluence que de coutume, et craignant que je ne divulgasse des choses qu'ils avaient intérêt à cacher, résolurent d'écarter le danger en éloignant de moi tous les témoins.

Don Manuel Centurion, majordome de semaine du roi, fut au nombre des familiers renvoyés par Zorilla. C'était un ancien ami de mon père ; presque chaque soir ils faisaient ensemble leur partie de cartes. Il était venu à la prison avec l'intention de rendre immédiatement compte à mes parens de l'état où il m'aurait trouvé. Don Juanito administrait les affaires de Centurion à Madrid. Dans la crainte de lui déplaire, il n'avait pas osé lui cacher que le fils de son ami était

détenu à l'Inquisition, mais en lui faisant cette confiance, il avait compté sur la timidité de Centurion. Il espérait que la crainte de se compromettre, l'empêcherait d'en parler aux parents de la victime ; mais l'amitié de Centurion pour mon père avait fait taire tous ses scrupules. Il lui avait promis de lui donner ce jour-là des nouvelles de son fils. Toute la famille l'attendait dans l'anxiété. Quand il entra, et que d'un signe de tête négatif, il eût annoncé qu'il ne m'avait pas vu, les sanglots éclatèrent autour de lui. Ma mère, dont la santé avait toujours été chancelante depuis sa malheureuse entrevue avec le roi, tomba malade à la suite de ce nouveau coup non moins douloureux.

Don Marcelino entra dans mon cachot vers le soir. Fatigué d'attendre la visite de messieurs les familiers, je lui déclarai que je ne pouvais rester debout plus long-tems, et que j'allais me coucher. « Permis à vous de le faire, reprit Marcelino, car on ne viendra pas vous visiter, tout le monde est parti. » Alors il m'aïda à me déshabiller, et sortit jusqu'à l'heure où je prenais ma potion.

Quelque tems après être entré au lit, je sentis sous moi quelque chose de saillant qui me gênait et que je voulus écarter ; mais quelle fut

ma surprise quand ma main toucha un ambeau de métal. En le tournant dans mes doigts, je l'ouvris et je reconnus que c'était une boucle d'oreille de femme. A l'instant même, comme un trait de lumière, ma pensée se reporta vers la jeune fille aux yeux compatissants. Était-ce un gage de l'intérêt que je lui avais inspiré ? un moyen ingénieux d'entrer en communication avec moi ? Toute la nuit je tins serré sur mon cœur le mystérieux anneau. Le lendemain, je l'entrelaçai d'un peu de mes cheveux, et le déposai à l'endroit même où je l'avais trouvé.

Deux jours se passèrent sans qu'on vînt nettoyer mon cachot. Enfin le troisième jour on me transporta dans une prison voisine, comme on avait coutume de le faire chaque fois que l'on procédait à cette opération. Rentré dans mon cachot, je cours à mon lit, je passe la main sur le matelas avec précaution ; la boucle d'oreille a disparu, et rien ne la remplace. Mais en soulevant mon oreiller, je découvre avec étonnement ma montre cachée dessous. Ma surprise redouble quand je vois qu'elle marque une autre heure qu'un instant auparavant. Je me creusai la tête à pénétrer le sens de ce nouveau mystère, et j'avoue que je ne pus comprendre tout ce qu'il avait d'ingénieux et de délicat.

CHAPITRE XV.

Ramona.

Le lendemain, à l'heure que la montre avait indiquée, j'entendis à la porte extérieure de mon cahiot un léger bruit qui me fit tressaillir. « Vite, vite, » disait une voix de femme. Je courus, comme je pus, de mon lit au guichet de la porte. C'était, j'avais ses traits présents, c'était la jeune fille qui, dès qu'elle m'aperçut : « Martyr de ma vie, animez-vous, parlez, je veux de tout mon cœur vous être utile... Que puis-je faire?... L'inférial Don Juanito est malade et garde le lit... Parlez vite. Que puis-je faire? vite, répondez. — Charmante créature... — Au fait! au fait! (1) — Comment vous appelez-vous? — Ramona, voilà tous mes noms. — Savez-vous lire? — Fort peu. — Voulez-vous me donner un crayon et du papier? — A présent, ce n'est pas possible.... plus tard.... Mais attendez.... Je viens de voir à terre un petit morceau de papier.... Le voici : il n'est pas très

(1) *Al grano ! al grano !* au grain ! au grain !

propre : pourra-t-il vous servir ? — Donnez-moi une épingle. — Tenez ; mais je ne puis aller jusqu'à vous. Attendez ; avec mon balai.... » Alors elle me fit passer le morceau de papier fixé avec l'épingle au bout du balai. C'était l'enveloppe d'un cigarillo, que Marcelino avait sans doute laissé tomber. « Adieu. Demandez à la Sainte Vierge que Don Juanito continue à être malade, adieu. » Et elle disparut.

Cette entrevue rapide, inattendue, jeta dans tout mon être un trouble inexprimable. La joie, la surprise, la reconnaissance, mille sentiments divers agitèrent mon ame. Dans l'état d'abandon où je me trouvais, traîné dans les cachots par la trahison d'un homme que j'avais cru mon ami, chargé de chaînes, torturé, outragé au nom d'un roi chrétien et d'une religion de miséricorde, accablé par la maladie, et ne voyant dans la fin de mes maux que de nouvelles souffrances à subir, quel autre espoir me restait-il que la mort ? Mais du jour où l'humble servante, comme un ange bienfaisant, vint se montrer à moi, toute mon existence changea. Mon cœur s'ouvrit de nouveau aux douces émotions. La liberté me sourit dans l'avenir. La liberté se confondait dans mon imagination avec Ramona. Ramona et la liberté, là se fixèrent toutes mes pensées :

et grâce à cette heureuse préoccupation, tout me devint supportable, tout, jusqu'à la présence de Don Juanito.

En possession du papier que je tenais de Ramona, il ne me fut pas facile de me décider sur le parti que j'en devais tirer, tant la joie troublait mon esprit, tant l'idée de ma délivrance en était en ce moment éloignée. Je connaissais beaucoup de monde à Madrid ; mais des uns l'adresse m'avait échappé, d'autres demeuraient aux environs de la capitale ; plusieurs étant militaires n'avaient pas de domicile fixe. D'ailleurs il n'était pas indifférent de savoir à qui écrire : une fausse démarche pouvait compromettre et la personne à qui j'écrivais, et Ramona et moi-même, et entraîner pour tous trois les suites les plus fâcheuses. Au milieu de ces incertitudes, le nom de Jacobo Murphy, capitaine de frégate, vint subitement s'offrir à ma mémoire. C'était un de mes cousins, qui m'avait connu très jeune, mais que je n'avais point revu depuis mon premier voyage en Amérique. Toutefois, à son retour en Espagne, il était entré en correspondance avec moi. C'était de Murphy que venait la lettre qui me fut remise par Irribery dans la prison de Murcie, la nuit où il se montra tout à coup si généreux. Murphy était l'un des direc-

teurs de l'établissement hydrographique de l'amirauté, où il avait un appartement. Je supposai qu'on pourrait l'y trouver, et c'est à lui que je résolus de m'adresser.

A défaut d'autre moyen, je fis sortir du sang de mes veines, et l'épingle de Ramona me servit à tracer ces mots : « Vois par la couleur de cette encre, et par ce qu'on pourra te dire, quel est mon sort. Mille horreurs m'entourent et me dévorent ; mais nul ne sera victime par mon manque de constance ou de discrétion. Montre ce papier à Don Facundo Infantès, ami de Heceta que tu connais, et soyez tous d'accord. Adieu... »

Le billet écrit, la difficulté était de le faire parvenir à son adresse. Ramona seule pouvait m'en procurer les moyens ; et l'on conçoit avec quelle impatience j'attendais une seconde entrevue. Quarante-huit mortelles heures se passèrent sans que je la visse reparaitre ; mais le troisième jour, après le nettoyage du cachot, je trouvai en rentrant, sous mon oreiller, un paquet de petits morceaux de papier dont on fait les *cigarillos*, un crayon et ma montre marquant onze heures. Alors ma joie éclata avec des transports dont j'eus peine à me rendre maître, même à la vue du docteur Gil qui se présenta dans ce moment. Le bon docteur ne manqua pas d'at-

tribuer le mieux qu'il remarquait en moi à l'efficacité de ses soins et de ses remèdes, et je me gardai bien de détruire ses illusions.

Le lendemain, long-tems avant l'heure indiquée, j'étais au guichet de la porte, attentif au moindre bruit qui pouvait m'avertir de l'arrivée de Ramona, et consultant de minute en minute l'aiguille de ma montre bien lente à tourner ce jour-là. A l'instant précis, Ramona parut au guichet opposé : « Vous vous portez mieux, n'est-ce pas? Grâce à Dieu, Don Juanito est malade. Mon maître (Don Marcelino) est en ce moment occupé à sa toilette. Pendant ces jours de fête, il n'y a pas de séance au tribunal. Dites-moi ce que vous désirez que je fasse. — Êtes-vous bien décidée? — Quel calme d'homme! au fait! au fait! Parlez-moi clair? — Pouvez-vous aller en ville? — Pas loin, mais quand je le veux, personne ne me le défend. D'ailleurs, je vais tous les jours au marché. » Alors je lui montrai le billet que j'avais écrit, et je lui expliquai où était la demeure de Murphy. Afin que ma messagère offrît plus de garantie au cousin, je lui racontai une aventure de jeunesse assez plaisante qui m'était arrivée à Vera-Cruz, et qui n'était certainement connue en Espagne que de lui et de moi. « Rapportez-lui cette anecdote,

Ramona, ce sera votre mot d'ordre. Rapportez-lui aussi tout ce que vous savez touchant ma position. Enfin pour que mon ami doute moins encore que vous venez de ma part, voici ma montre ; mon nom s'y trouve empreint ; vous la lui présenterez. — Est-ce un brave homme que ce Monsieur ? Avez-vous beaucoup de confiance en lui ? Faites attention qu'il peut y avoir de bien méchantes gens parmi vos amis (elle avait entendu parler de Calvo.) — J'ai autant de confiance en celui-là que je puis en avoir en vous. — Homme de Dieu ! prenez garde. Faites attention à ce que vous allez faire. » J'ajoutai des raisons propres à la rassurer. « Eh bien ! arrive ce que Dieu voudra ; Donnez-moi la montre et le papier. » J'attachai ces objets au manche de son balai qu'elle introduisit par le double guichet. A peine furent-ils entre ses mains, qu'elle s'enfuit avec précipitation. A cette disparition subite, j'eus peine, je l'avouerai, à me défendre de quelque inquiétude, et peu s'en fallait que je ne me reprochasse d'avoir accordé ma confiance à une jeune fille, que je n'avais pour ainsi dire qu'entrevue, et dont l'inexpérience pouvait facilement être tournée contre moi. La suite des événements me fit voir combien mes craintes étaient mal fondées. Car au nombre de toutes les bonnes qualités de Ramona, je pus bien-

tôt distinguer une discrétion à toute épreuve, une fermeté de caractère bien au-dessus de son sexe et de son âge. Sous ce rapport, son maître avait su si bien l'apprécier que souvent il lui livrait les clés de la prison, et lui laissait, à l'exception du mien cependant, l'entrée libre de tous les cachots. Don Juanito ne la voyait pas du même oeil que son collègue. Il observait toutes ses actions, la suivait à chaque pas, et son active surveillance était le plus grand obstacle à nos communications. Avant de connaître le résultat des démarches de Ramona auprès de Murphy, il me fallut patiemment attendre jusqu'au jour où elle vint nettoyer mon cachot. En rentrant, je trouvai sous mon oreiller ma montre accompagnée d'un petit billet; mais il était tard; et j'eus toute une longue nuit d'hiver à passer avant d'en pouvoir connaître le contenu. Cette nuit était la dernière d'une année qui doit faire époque dans l'histoire de ma vie (31 Décembre 1817).

Le billet renfermait la réponse de Murphy; elle était ainsi conçue :

« Il n'y avait rien de plus éloigné de ma pensée que la nouvelle que je viens de recevoir. Je donnerai immédiatement avis à I..... (Infantès.) Je vois fort rarement H..... (Heceta.) Aie confiance dans l'intérêt que tu m'inspires, et sois as-

suré que je ferai pour ma part tout ce qui dépendra de moi. » Je lisais et relisais ces lignes sans pouvoir en détacher mes yeux : chaque phrase, chaque mot pénétrait au fond de mon âme, et y renouvelait ces élans de joie et d'espoir que ma première entrevue avec Ramona avait si inopinément éveillés en moi.

Je profitai de l'instant où le jour éclairait mon cachot pour donner une réponse à l'homme généreux qui me tendait courageusement la main. Le crayon était si mauvais qu'il me fallut recourir au même expédient que la première fois. J'écrivis aussi à Infantès avec lequel j'avais entretenu des liaisons patriotiques très intimes. « Avertis mes amis, lui disais-je, et particulièrement Torrijos, que leurs noms ne figurent que dans quelques lettres familières. Quant aux autres lettres, ni l'astuce, ni la cruauté de mes juges pour en connaître par mon aveu les auteurs, n'ont abouti à rien. Écris sur le champ à Murcie, à Valence, à Grenade et à Cadix. »

En finissant mon billet, j'entendis Ramona. « Avez-vous trouvé le billet, me dit-elle d'une voix émue. — Oui, oui, tenez voici la réponse. — J'ai été avant-hier chez ce Monsieur que vous m'avez nommé : il m'a fait entrer dans une chambre où je suis demeurée seule avec lui. Votre lettre

lui a causé une grande surprise. Il ne me manquait que d'être vieille, pour être prise pour une sorcière. Il me regardait d'un air méfiant et me faisait mille questions impertinentes. Je voulus le rassurer avec la montre et en lui contant votre aventure de l'Amérique ; mais enfoncé (*engolfado*) dans le billet, il n'eut pas l'air d'y prendre garde. Je le priai de ne pas me retenir long-tems ; et comme il demeure si loin (c'était à l'autre extrémité de Madrid), je lui ai indiqué un endroit près d'ici où il pourra me donner et recevoir toutes les commissions que vous voudrez. Alors ce Monsieur est allé à son bureau, et il m'a remis ce billet que je vous ai apporté avant-hier. Demain je dois aller à l'endroit convenu, pour voir s'il y a quelque chose.... Don Juanito est toujours alité. Mon maître est au grand baise-main, chez l'inquisiteur général. — Ainsi c'est vous qui êtes aujourd'hui ma geolière — Ne vous moquez pas : je ne le mérite pas, il me semble. Plaise à Dieu que je sois votre geolière ! vous ne seriez plus long-tems enfermé. — Je n'en doute pas Ramona. Dites-moi, y a-t-il long-tems que vous êtes au service de Don Marcelino ? — Oh ! oui, depuis mon enfance. — Et vos parents ? — Hélas ! Don Juan, je n'en ai pas : je suis une orpheline. Don Marcelino m'a recueillie chez lui ; il m'a

toujours traitée comme sa fille, et moi, je le respecte beaucoup. » Ramona reconnaissait les bienfaits de son maître par un attachement qui balançait fortement dans son âme l'intérêt qu'elle avait pour moi. Au sérieux prématuré de son caractère, à son maintien réservé, on s'apercevait que de bonne heure Marcelino l'avait voulu former pour l'inquisition; mais le cœur aimant de Ramona n'avait pu s'endurcir dans ce séjour; et le contact de l'hypocrisie ne lui avait pas enlevé sa bonté naturelle. Quand je la connus, elle était âgée d'environ vingt ans, et si la nature ne lui avait pas donné tous les avantages extérieurs qui font la beauté, elle n'avait refusé à cette jeune âme aucune des qualités qui font la vertu.



CHAPITRE XVI.

Communications avec l'extérieur.

Le lendemain, la première visite que je reçus fut celle de Marcelino. Il m'apportait quelques volumes des œuvres de Bossuet et de Saint-Augustin ; c'était le secrétaire du conseil-suprême Castagneda qui me les envoyait, en me recommandant de me souvenir de mon père et de songer à mon salut.

Un peu après, à l'heure convenue, Ramona accourut au guichet, et me faisant voir un papier attaché au bout de son balai : « Prenez-vîte ; ne soyez pas fâché si je m'en vais sitôt. Don Juanito se lève aujourd'hui. Le tribunal s'ouvrira dans quelques jours ; la Vierge est sourde à mes prières. Adieu, pauvre garçon. »

Le billet venait de Murphy ; il en contenait un autre dont on avait déguisé l'écriture, mais que je devais attribuer à Infantès : « Ne crains rien, me disait-on, tes amis travaillent sans relâche à soulager ton sort. Dans tout ce que tu tenteras pour ton évasion, compte sur leur bras et sur leur bourse. Rien ne saurait les arrêter. »

Deux jours après , Ramona m'apporta une autre lettre à laquelle elle avait joint un crayon meilleur que le premier. « Dites-moi vite et bien bas , me dit-elle d'une voix tremblante , si vous avez quelque commission à me donner. On a mis ici , pas loin de vous , le prisonnier d'en haut. Voilà pourquoi il ne faut pas faire de bruit. Don Juanito est sorti ce matin ; s'il nous empêche de nous voir, il faudra nous entendre par écrit ; nous mettrons nos billets sous l'oreiller. — Charmante Ramona, j'ai bien des choses à vous demander. Si vous me refusez , il est inutile que nous continuions à nous voir. Je n'aurai plus besoin de vos consolations. — Que demanderez-vous , créature de Dieu ! que je ne fasse ? Tous mes rêves , toutes mes craintes sont pour vous ; soyez sans inquiétude , et fiez-vous à moi. »

Le second billet de mes amis n'était pas moins expressif que le premier. Ils me disaient que , d'après mon désir , ils avaient averti Torrijos et les autres ; qu'ils brûlaient de connaître mon plan et mes moyens d'évasion ; que pour eux , ils en avaient discuté plusieurs ; qu'ils m'enverraient tout ce qui serait nécessaire pour vaincre les premières difficultés ; qu'enfin , si la fatalité voulait que mes tentatives échouassent , et que

par suite ma vie fût menacée, ils se feraient violence pour me procurer les moyens de prévenir mes bourreaux.

Le jour suivant Ramona ne manqua pas de venir à l'heure accoutumée. « Je ne vous apporte rien aujourd'hui; j'ai été à l'endroit convenu, et je n'y ai trouvé aucun billet. — Comment se porte Don Juanito? — Il ne sort presque plus: la sortie de l'autre jour lui a fait mal; il est long et maigre comme le carême; et comme son éminence soigne beaucoup sa santé, elle nous épargne le déplaisir de voir sa *laide* laideur. — J'en suis bien aise, je n'aime pas à m'entendre avec vous par écrit. — Quoi! vous méfiez-vous de moi? me croyez-vous indiscrete? — Pas du tout; mais à présent j'ai besoin que vous me rendiez le plus grand et le dernier service. — Quel service? — On vous remettra pour moi deux pistolets et d'autres bagatelles. — Êtes vous fou? Quelle horreur! Il y a long-tems que j'entends dire à mon maître que vous avez l'intention de vous détruire. Tant que Ramona vit et peut vous être utile, pourquoi voulez-vous mourir? » Je m'empressai de rassurer la bonne Ramona en lui donnant à entendre que c'était pour me sauver et non pour me détruire. « Par où voulez-vous vous sauver? — Par les portes, rien de plus poli

que de sortir par où l'on entre. — Vous êtes bon avec vos politesses ? Doucement, doucement avec les illusions. Pour des armes vous n'en aurez pas, pas même une épingle... Et changeant subitement la conversation : « A propos, le docteur Gil est venu chez nous hier au soir. J'ai entendu qu'il disait qu'on le pressait d'achever votre guérison. Ma maîtresse lui demanda quelle était votre maladie ; à quoi le docteur a répondu en souriant que c'était la plus difficile à guérir, que vous étiez fou. Fou ou non, reprit mon maître impatienté, j'aimerais mieux garder trente prisonniers que ce *Pajaro* (oiseau). C'est ainsi que lui et Juanito vous appellent. »

Le propos du docteur Gil ne me surprenait pas : connaissant la bonté de son cœur, je n'y vis qu'un prétexte officieux pour prolonger l'inaction de mes juges, et suspendre de nouveaux tourments qui m'étaient réservés. Je doute au reste que mes gardiens s'y soient laissés prendre ; car ils continuèrent à me surveiller avec plus de sévérité que jamais. Don Juanito reparut moins supportable encore qu'avant sa maladie, et la première fois qu'il me vit : « Je vous trouve bonne mine, me dit-il de son ton patelin. Il n'est rien de tel pour les irritations de poitrine que les frictions aux jambes. » C'est de mes anciens

fers qu'il parlait. Ce misérable mêlait à tous ses discours un air de tranquillité et de feinte douceur, qui aurait vaincu l'ame la plus patiente. Dans un mouvement de colère, je saisis, n'ayant rien d'autre sous la main, un volume de Saint-Augustin, et j'allais le lui lancer à la figure, au moment où Don Marcelino entra brusquement. « Eh bien, me dit-il, feignant de ne rien remarquer, comment trouvez-vous Don Juanito depuis sa maladie ? Il n'est plus reconnaissable. » Ces deux messieurs continuèrent l'entretien sur ce ton, et sortirent fort satisfaits des saillies de leur gaité.

Le rétablissement de Juanito se fit sentir d'une manière bien plus pénible encore pour moi que par des plaisanteries. Lorsque déjà je calculais jour par jour, heure par heure le moment de ma délivrance, je restai cinq jours entiers sans rien savoir de Ramona. Le sixième enfin, un billet fut caché sous mon oreiller. Mes amis m'écrivaient que Torrijos avait reçu leur lettre, et qu'il me faisait dire que je *pouvais être tranquille, qu'étant bon spadassin, il saurait parer les coups* (1). Mes amis en finissant expri-

(1) Au moment où Torrijos m'écrivait ces lignes, il était depuis huit jours arrêté et enfermé dans le château d'Alcázar, où on ne lui laissait de communication qu'avec son

maient en termes fort significatifs l'espoir de m'embrasser bientôt. Je leur écrivis de ne rien tenter pour mon évasion avant d'être d'accord avec moi. Ramona ne vint que le surlendemain chercher ma réponse. Je lui exprimai avec chaleur ma résolution bien prononcée de me sauver ou de mourir. A ces mots, Ramona jusque-là si calme et si courageuse, parut comme frappée de terreur ; ses sanglots éclatèrent : « Quelle imprudence !... Il est impossible que vous échappiez.... et mon pauvre maître.... Quelle horreur !.... Ce n'est pas pour moi que j'ai peur.... Non. — Vous me suivrez, Ramona, cela est absolument nécessaire. — Voulez-vous me déshonorer ? Quelle folie ! Laissez-là cette chanson. Profitez des moments si vous voulez que je vous écoute. Chacun a ses devoirs, le mien est de rester ici. » Tous mes efforts pour la persuader furent inutiles.... « Non, non, je resterai. Demandez-moi tout ce qu'il vous faut pour vous sauver ; je vous apporterai tout, excepté ce qui pourrait faire du mal à vous ou à mon maître.... Que tout retombe sur Don Juanito ; tout, il le mérite bien. Mais, au nom de Dieu, que votre sang ni celui de

épouse. Mes amis me cachèrent alors cette circonstance pour ne pas me décourager.

mon maître ne soit répandu.... Puisqu'il le faut, je suis prête à tout. Mais prenez garde à vous, je vous en prie. Ne vous pressez pas. C'était là ce que Ramona n'avait cessé de me répéter depuis que je lui avais fait part de mon projet d'évasion.

Le quinze, dans la matinée, j'écrivis à mes amis que je croyais mon évasion praticable; mais que je comptais beaucoup sur leur coopération : que je leur indiquerais dans un prochain billet le genre de secours qui me serait nécessaire, ainsi que le moment de ma fuite; que je sortirais probablement accompagné d'une autre personne avec laquelle je désirais me mettre en sûreté; qu'enfin mon intention était de me diriger, immédiatement après ma sortie de prison, vers les frontières du Portugal.

Je méditais ce voyage sans consulter ma santé ni mes forces. Heureusement, mes amis avaient concerté un autre plan plus convenable sous tous les rapports. En remettant le billet à ma messagère, je lui assurai, que si mon projet réussissait, rien de tout ce qu'elle craignait tant n'arriverait. « Où Don Juanito passe-t-il la nuit? — Depuis qu'il est tombé malade, il a l'habitude de tenir la chambre. — Qui garde les clés de la prison? — L'un ou l'autre des geoliers; mais plus souvent, Don Marcelino : il les met sous son oreiller,

quand il dort. Il y en a de très difficiles à manier. — Quelles sont les portes que ferme votre maître, quand il m'apporte l'opium? — Je n'en sais rien, car alors je n'entre pas dans la prison. — Il est pourtant nécessaire que je le sache exactement : tâchez de l'observer deux ou trois fois. — C'est bien, soyez tranquille ; mais, pour l'amour de Dieu, ne vous pressez pas. »



CHAPITRE XVII.

Dernier jour de cachot.

Plus la résolution de Ramona semblait fléchir devant l'exécution de mes projets, plus je sentais la nécessité d'en hâter le moment. Convaincu que la fuite n'était possible que par l'intérieur de la prison, je questionnais souvent ma confidente sur la disposition des portes et les nombreux détours que j'avais à parcourir avant d'arriver à la sortie principale. Pour plus de certitude, moi-même, à l'heure où Don Marcelino avait l'habitude de me visiter, j'avais l'oreille au guichet, cherchant à reconnaître par l'écho souterrain s'il fermait en passant les différentes portes, et si quelqu'un l'accompagnait. Tous les soirs il venait, une lampe dans une main et le calmant dans l'autre; car, malgré son peu d'efficacité, on continuait toujours à me servir régulièrement la potion prescrite par le médecin. Bien plus, par un excès d'humanité qui ne me laissa pas sans inquiétude sur mon sort à venir, on m'annonça un soir qu'on allait prendre soin

d'améliorer l'air de mon cachot, afin de hâter ma guérison. Et en effet, le lendemain, Don Juanito m'apporta, suivant l'usage d'Espagne, un brasier ardent : « De cette manière, me dit-il, votre *appartement* ne sera plus aussi humide, et il sera plus facile de vous tenir compagnie sans crainte de gagner un rhume. Pour vous, vous n'avez pas froid avec cette longue barbe ; mais nous qui sommes obligés de traverser les corridors, nous souffrons beaucoup, je vous assure. » Don Juanito prolongea sa visite et son entretien d'une manière d'autant plus désagréable pour moi, que mon entrevue avec Ramona était fixé pour cette heure même. La même fatalité se présenta plusieurs jours de suite, à tel point que je commençais à craindre que Don Juanito ne soupçonnât nos intelligences. Outre la coïncidence de ses visites avec celles de Ramona, son langage ne cessait d'être ironique et insultant, et je croyais remarquer dans ses regards obliques une espèce de satisfaction et de malignité qui ne me présageait rien de bon. Enfin le dimanche, je fus délivré de mes inquiétudes ; le brasier fut enlevé de bonne heure, et peu après Ramona parut. « L'infernal Don Juanito est sorti avec mon maître. Il a passé la soirée d'hier assis au bas du premier escalier : il s'est fait appor-

ter une lumière, et il a marmotté dans un livre qu'il porte toujours avec lui depuis quelque tems. L'avant-dernière nuit, j'ai suivi deux fois mon maître : il ne ferme aucune porte, mais il fait partout extraordinairement obscur. Les autres portes ont, comme les deux vôtres, des verroux à clé. La clé de la troisième a autant de détours que l'âme de Don Juanito : on l'a fait faire à votre arrivée. Hier au soir, mon maître et Don Juanito ont eu ensemble une longue conversation. Je me suis cachée pour écouter. Ce maudit animal veut absolument que mon maître lise le volume qu'il porte avec lui. On y trouve, dit-il, l'histoire d'un *pajaro* aussi audacieux que vous, qui s'est échappé de sa prison, parce que son roi, étant hérétique, n'avait pas des inquisiteurs pour le garder. Je saisis cet à-propos pour raconter à Ramona une anecdote touchante qui faisait allusion à notre position à tous deux, et où il était question d'un prisonnier qui s'était évadé avec son gardien. Ramona sentit facilement où j'en voulais venir. « Je ne veux imiter personne, me dit-elle avec vivacité ; si je parviens à vous sauver, je resterai tranquille ici, sûre de moi-même ; et si vous courez quelque danger, je ferai mon devoir suivant ce que mon cœur me dira, et sans imiter personne. » A peine avait-elle prononcé ces der-

niers mots d'un ton énergique , qu'elle disparut avec la promptitude de l'éclair. Il ne se passa pas deux minutes que Don Juanito arriva. Cette brusque visite, son sourire malicieux , la soirée qu'il avait passée au pied de l'escalier , tout contribuait à entretenir mes premiers soupçons. L'active surveillance du cerbère inquiétait aussi Ramona , et il n'était point de moyen ingénieux qu'elle n'imaginât pour s'y soustraire.

Voici , par exemple , comment elle était parvenue à être avertie de son arrivée : elle avait un jeune chat très familier qui la suivait partout. Quand elle venait me voir , elle le laissait à l'entrée de la première porte près de la cuisine , où il attendait sa maîtresse. Aussitôt qu'on poussait la porte , il se glissait inaperçu , courait vers Ramona et la prévenait de l'approche de l'ennemi.

Un matin , je trouvai sous mon oreiller un paquet plus gros que de coutume. C'était le plan de tous les alentours de la prison. Mes amis, pleins de joie , m'indiquaient le point vers lequel je devais me diriger , l'endroit où l'un d'eux serait posté , pour me recevoir , et ils attendaient mon avis avant de prendre des dispositions ultérieures.

Je répondis à mes amis : « Le 30 de ce mois ,

entre 7 et 8 heures du soir , je ferai tous mes efforts pour sortir d'ici. Si je n'y parviens pas dans la soirée du 30, ne vous découragez pas ; ce sera pour l'une des suivantes, ou je meurs. Une fois arrivé à l'endroit que vous m'indiquez, je vous abandonne mon sort. » Je terminais mon billet en leur donnant une idée de mon bizarre accoutrement, afin que celui qui m'attendait eût plus de facilité à me reconnaître. J'ajoutai d'une écriture bien lisible quelques mots pour Ramona, que je ne voyais plus que fort difficilement. Je lui exprimais de nouveau le vif désir qu'elle me suivît dans ma fuite, et la priais d'observer bien attentivement tout ce qui pourrait s'opposer à la réussite de mon projet.

Mes billets placés sous mon oreiller furent quelques heures après dans les mains de Ramona. Le lendemain, elle ne fit que se montrer au guichet : « L'inferral Don Juanito!... » et elle se sauva. Le troisième jour, elle s'arrêta un instant : « Pour l'amour de Dieu, ne faites rien avant que je vous parle encore. Demain dimanche, il n'y a pas de séance au tribunal, je profiterai... » et elle n'acheva pas. Le dimanche vint, c'était la veille du jour arrêté pour ma fuite, et Ramona ne parut pas dans la matinée. Mille inquiétudes assiégeaient mon

esprit. Je n'espérais plus voir Ramona, parce que jamais il ne lui arrivait de venir dans l'après-midi. Mais à trois heures j'entendis un peu de bruit. C'était elle : elle m'apportait un billet. « Je vous ai causé de l'inquiétude aujourd'hui, mais ce n'est pas ma faute ; j'ai été obligée d'inventer cent prétextes pour avoir la permission d'entrer dans la prison cet après-midi. Par le cœur de Jésus, je meurs de frayeur, quand je pense à ce que vous vouliez faire demain. — Comment ce que je voulais ? Je le veux encore ; j'y suis bien décidé ; je me sauverai, ou je ne serai pas qui je suis. — Vous êtes à peine en état de marcher. Qu'allez-vous faire ? Attendez au moins que Don Juanito soit malade. » Je lui fis remarquer qu'elle était en contradiction avec elle-même, puisqu'elle m'avait conseillé de faire tout retomber sur Don Juanito. « Auparavant je voyais le danger de mon maître ; à présent, je ne vois que le vôtre. Depuis que Don Juanito se porte mieux, il recommence à parcourir les prisons pendant la nuit. Si vous alliez le rencontrer, Dieu de mon cœur ! que feriez-vous ? » Et elle se mit à pleurer en s'appuyant sur la grille de mon guichet. Alors je m'efforçai de nouveau de la déterminer à me suivre ; je lui donnai les espérances les plus propres

à la rassurer sur son avenir : je lui renouvelai la promesse d'unir mon sort au sien, dès que nous serions à l'abri de l'inquisition. Tout fut inutile. « Si je vous suis, disait-elle, tout est contre moi. Si le bonheur veut que vous échappiez seul, on ne peut rien prouver contre moi. Et alors, ici libre, je remercierai le bon Dieu d'avoir pu sauver.... » Et ses pleurs coulèrent avec plus d'abondance. « Puisque vous voulez absolument partir, écoutez : Don Marcelino viendra ce soir ou demain. Si l'assiette sur laquelle je mets votre verre de médecine n'a pas de bordure, c'est signe que Don Juanito ne surveille pas ; si elle a une bordure, ne sortez pas, je vous en conjure, pour votre bonheur et pour le mien. »

Depuis ma première entrevue avec Ramona, nous n'avions jamais passé ensemble des moments plus tranquilles. Don Juanito sortait presque tous les jours de fête. L'épouse de Don Marcelino avait alors chez elle une demoiselle Carnerero, son amie d'enfance, appartenant à une famille dont le nom figure dans la liste des diplomates espagnols. Marcelino était sorti avec ces dames, laissant, contre son habitude, la surveillance de la prison aux domestiques du tribunal, qui s'amusaient à faire une partie de dames. Au moment où Ramona allait me quitter, je

lui remis les petits morceaux de papier de *ti-garillos* qu'elle m'avait apportés, et sur lesquels j'avais pris au crayon des notes de tout ce qui m'était arrivé à l'inquisition depuis le 21 Septembre (1). Je lui remis aussi le croquis et d'autres objets qui auraient pu la compromettre, si, en cas de malheur, on les avait trouvés sur moi. Enfin, nous convînmes que si je m'évadais seul, je lui ferais connaître le lieu où nous pourrions nous rencontrer.

La nuit étant venue Don Marcelino entra avec une figure riante; il me conta tout ce qui l'avait amusé à la promenade, et tandis qu'il allait visiter, je crois, l'autre prisonnier, il laissa sa lampe dans mon cachot. Je profitai de l'occasion pour lire le billet que Ramona m'avait remis: mes amis tout prêts à seconder ma fuite, me disaient qu'à dater du 30, on m'attendrait à sept heures du soir à l'endroit convenu. Ils m'indiquaient de nouveau le chemin que je devrais prendre aussitôt que je serais dans la rue; ils me donnaient aussi le signalement de l'individu qui m'attendrait, et le mot d'ordre dont nous devons nous servir en nous abordant.

(1) Nous avons vu ces mêmes notes dans les mains de l'auteur.

(N. du R.)

Don Marcelino rentra ; pour la vingtième fois il me parla d'une visite que le secrétaire du conseil du grand-inquisiteur devait me faire, accompagné d'une personne qui m'était chère, disait-il, et dont les pieux conseils me ramèneraient sans doute à de meilleurs sentiments. Là dessus, il se mit à tracer, à sa manière, le tableau le plus riant des douceurs qui m'étaient réservées, si je me montrais moins opiniâtre. Tout en laissant parler mon geolier, je faisais une revue exacte de sa personne. Il n'avait pas son épée ; mais dans une poche près de la poitrine, il portait un pistolet. Don Juanito en faisait autant. Quand il venait me voir et que j'étais levé, il avait toujours la main posée sur son arme, comme un homme qui aurait craint d'être tout-à-coup assailli.



CHAPITRE XVIII.

Fuite.

Le jour fixé pour mon évasion, mes geoliers vinrent, dès le matin, m'annoncer, comme très prochaine, la visite de ce Castagneda dont ils m'avaient tant parlé. En conséquence, on me fit changer mon costume de prisonnier contre ma redingotte de drap vert, circonstance fort indifférente en soi, si mes amis n'eussent été prévenus du vêtement sous lequel je devais m'offrir à leurs yeux. On nettoya mon cachot avec un soin particulier. Ramona, qui n'espérait plus me parler, mit en signe d'adieu sous mon oreiller une petite croix attachée par un cordon à la même boucle d'oreille qui avait servi à établir nos premières intelligences. C'étaient là les seules armes avec lesquelles je devais triompher de mes geoliers et briser mes fers. Et cependant ce gage d'un pieux dévouement, tout modeste qu'il était, m'embarassait beaucoup. Si ma tentative échouait, il déposait contre Ramona, et je faisais le malheur de ma libératrice. Après avoir long-tems cher-

ché le moyen de soustraire ces objets à la vue de mes persécuteurs, je pris bien à regret le parti de jeter la petite croix par la lucarne de ma prison. Mais pour la boucle d'oreille, je n'eus pas le courage de m'en séparer, et aujourd'hui, elle est encore avec moi, comme un des plus doux souvenirs de ma vie.

En songeant à ma liberté, je ne devais pas oublier l'attachement et les craintes de Ramona pour son maître. Avec un morceau de charbon que j'avais pris sur mon brasier, je traçai sur une page d'un volume de Bossuet quelques lignes adressées à Marcelino et qui pouvaient en cas de besoin attester son innocence et celle de Ramona. Je lui disais que la rigueur de mon sort m'obligeait à chercher ma liberté sans autre secours que mon bras. Je le reconnaissais pour le moins inhumain des habitans du repaire que je quittais; enfin je le priais de respecter mon malheur, si par un surcroît de misère, je retombais entre ses mains....

Cependant le jour avait disparu de mon cachot. La visite annoncée n'avait pas eu lieu. Ramona n'avait point paru.... A la lueur du brasier, j'observe de minute en minute l'heure que marque ma montre.... Sept heures approchent. Le bruit des portes m'annonce l'arrivée du geolier. Il entre,

laissant comme de coutume la porte entr'ouverte. C'était Don Marcelino. Au moment où il s'avance vers moi, la lampe d'une main et l'assiette de l'autre, troublé, hors de moi, sans prendre garde au signe convenu, je me jette en furieux sur lui ; j'éteins sa lampe, et d'un coup je le renverse. Il va tomber sur mon lit. Je m'élançe hors du cachot. Marcelino se relève, décharge son pistolet contre moi ; mais déjà j'étais protégé par la première porte que je ferme au verrou. Marcelino s'y heurte avec violence, frappe à coups redoublés, et remplit le cachot de cris affreux. Je m'éloigne, réglant ma marche sur les renseignements de Ramona, et poursuivi par les clameurs de Marcelino. Arrivé à la troisième porte, je la ferme, et j'oppose ainsi une nouvelle barrière à ses efforts. Alors j'enlève de la serrure une grande clé qui doit me servir de défense contre quiconque osera tenter d'arrêter mon passage. Mais de nouveaux corridors et plusieurs escaliers restent à parcourir. J'allais à tâtons dans l'obscurité croyant à chaque pas rencontrer Don Juanito ou quelque autre gardien de la prison. Deux fois je m'égare et suis forcé de revenir sur mes pas. J'arrive enfin au bas d'un escalier où donne une faible lumière. Je monte sans hésiter. J'entre dans une anti-

chambre éclairée par une lanterne. J'étais dans le logement de Don Marcelino. Un moment je balance sur la direction que je dois prendre. Les sons d'une guitare partent du fond des appartements. Sans délibérer davantage, je me décide à traverser l'habitation du geôlier; j'entre la clé à la main comme si j'étais armé. Tout-à-coup Ramona apparaît pâle, éperdue, tremblante : « Mon Dieu, quel est ce pistolet ? et mon maître ! — Rassurez-vous, il n'est qu'enfermé. — Fuyez vite, par-là, par-là », en me montrant une grande cour et fourrant dans mon sein le paquet de notes que je lui avais confiées. Je la saisis dans mes bras, cherchant à l'entraîner avec moi. Mais elle résiste, me repousse, se dégage. « Pour l'amour de Dieu, laissez-moi.... Sauvez-vous, Don Juan, sauvez-vous. Un instant de plus vous êtes perdu. Don Juanito, quelqu'un va venir. Il faut que je crie. Par les anges du ciel, laissez-moi.... Adieu, adieu mille fois pour toujours.... » et elle se jette à terre. Je traverse la cour, j'arrive au vestibule; l'obscurité qui y règne renouvelle mon embarras. Les deux mains appliquées contre le mur, je cherche la sortie en tâtonnant. En ce moment, le fil d'archal de la sonnette s'agite au-dessus de ma tête et m'indique la direction de la porte. Ramona pousse

des cris d'alarme ; le tumulte devient général dans la maison ; ma main rencontre enfin la serrure ; j'ouvre brusquement, et d'un coup de clé je renverse l'individu qui s'offre à moi, croyant frapper Don Juanito. C'était un garde-du-corps qui venait voir ces dames. Il se relève, mais au lieu de me poursuivre il court au bruit de l'intérieur.

Me voilà hors de mon tombeau : je cours, je volé vers l'endroit convenu ; plusieurs individus circulent dans la rue ; je m'en écarte avec défiance : mais en tournant l'angle du bâtiment, je vois dans l'obscurité, à quelques pas de moi, un homme de ma taille, enveloppé dans son manteau : « Van Halen, Jean, est-ce toi », s'écria-t-il, oubliant le mot d'ordre ou me reconnaissant d'abord. « Oui, oui, c'est moi », et j'étais dans ses bras, et en même tems un cercle d'amis m'entourait. L'un m'enlève le bonnet qui me coiffait, et le remplace par un chapeau galonné ; un autre me jette un manteau sur les épaules : « Suis-nous, me dit un troisième, ne crains rien, le monde entier ne t'enlèverait pas à nous. »

Rendu après tant de souffrances à la liberté, à la vie, entouré de mes compagnons d'armes, mon ame avait peine à contenir tant

d'émotions , et comme un homme enivré d'un rêve délicieux je marchais conduit et presque porté par leur cortège protecteur. Nous traversâmes en silence la large rue de *San Bernardo* qui longe le derrière des prisons. Alors l'un de mes amis marcha en avant, pour nous diriger, et à mesure que nous nous éloignions de l'inquisition le cortège se dispersait. Arrivés dans la rue *Tudescos* , nous nous arrêtâmes à une grande maison nouvellement bâtie. C'est là que je devais trouver un asile. J'y entrai avec deux amis seulement. En montant l'escalier nous nous rencontrâmes face à face avec des masques qui sortaient du premier étage. Avec mon bizarre accoutrement, mon chapeau brodé et mes pantouffles , je ressemblais plutôt à quelqu'un de leur troupe qu'à un échappé du Saint-Office. Toutes fois je crus prudent de cacher ma figure sous mon manteau , et quand les masques furent passés , nous montâmes d'étage en étage jusqu'au grenier. Là était mon gîte. A un signal donné , une jeune femme parut à la porte ; elle avait la physionomie vive et expressive d'une biscaïenne. On voyait bien qu'elle était préparée à recevoir ma visite , mais on ne l'avait pas instruite de toutes les circonstances qui m'amenaient chez elle , de sorte que mon

costume et ma longue barbe ne lui causèrent pas une médiocre surprise. Cependant à peine fus-je entré, que d'un ton décidé elle me dit : « Vous voyez en moi, la maîtresse, la servante de la maison et la garde-malade. » Et s'apercevant que je parcourais son logement d'un œil inquiet, elle ajouta : « Mon appartement occupe la moitié du grenier, l'autre moitié est habitée par un pauvre tailleur chargé d'une nombreuse famille. » Ces derniers mots ne contribuèrent pas à me rassurer. Je craignais que la misère ne portât cet homme à me dénoncer, s'il venait à soupçonner quelque chose. Je n'étais pas non plus très tranquille sur la rencontre de l'escalier. Je témoignai mon inquiétude à mes amis. Mon hôtesse s'en offensa, mais ne parvint pas à la calmer. Bref, je déclarai que je ne voulais à aucun prix passer la nuit dans cette maison.

Le capitaine Nugnez de Arenas avait eu la précaution de louer un appartement dans un quartier fort éloigné de celui où nous nous trouvions. Il y avait fait placer quelques meubles et un lit de camp. Ce fut là que mes deux compagnons me conduisirent; puis obligés de rentrer chez eux, parce qu'ils vivaient avec leurs familles, ils me quittèrent en m'assurant que

Nugnez ne tarderait pas à paraître. En effet, je le vis arriver un instant après : il était porteur de provisions, et venait passer la nuit avec moi. (*Voir pièces justificatives, n° 3.*)



CHAPITRE XIX.

Suites de l'évasion.

Je fus étonné des progrès rapides qu'avait faits l'association patriotique pendant le tems de ma détention. Le comité directeur formé d'abord à Grenade, avait été transféré, comme il a été dit, dans la capitale. Présidé par un jurisconsulte respectable il se composait de dix membres. Il en est huit dont je puis citer les noms : le colonel Arco Arguero (1), le brigadier Don Mariano Zorraquin (2), les lieutenants-colonels Manzanarès, Facio, et les deux Dominguez ; les capitaines Infantès, Nugnez et Polo.

Le comité-directeur correspondait avec des sociétés secondaires dont beaucoup de membres m'étaient aussi connus : Herrera - Davila, Belda, Solana et plusieurs autres officiers d'artillerie et du

(1) Le même qui figura comme chef d'état-major de l'armée de l'île de Léon.

(2) Chef d'état-major de l'armée de Mina en Catalogne ; tué en 1823, dans une reconnaissance sur la ville de Vich.

génie, Luzuriaga, Villanueva, le docteur Saumell, le chanoine Argona, et d'autres patriotes appartenant à la classe civile. Dès l'instant que l'on reçut par Ramon des nouvelles de mon existence, tous, au moyen du mécanisme ingénieux de la *chaîne triangulaire*, entrèrent en correspondance et se mirent en mouvement pour m'arracher aux griffes du Saint-Office. Différents avis furent ouverts pour ma délivrance, différents moyens imaginés pour arriver jusqu'à moi. Il y avait dans le voisinage de l'inquisition un grand hôtel qu'occupaient alors plusieurs officiers de l'état-major de l'armée, chargés par le gouvernement de rédiger l'histoire militaire de la campagne de l'indépendance. Manzanarès et Polo qui étaient de ce nombre, avaient à leur disposition les clés du bâtiment, et en le parcourant dans toutes ses parties, ils avaient découvert un souterrain par lequel ils espéraient arriver jusqu'à la prison secrète au moyen d'une percée dans la muraille.

Nugnez avait conçu un autre plan plus audacieux. Il voulait, accompagné de quelques individus masqués, surprendre l'habitation des geoliers, tomber sur eux à l'improviste, s'emparer des clés et se faire conduire à mon cachot.

Tandis qu'ils discutaient les chances de succès de l'un et l'autre projet, ils reçurent l'avis

par lequel, en leur exposant la possibilité de m'évader par moi-même, je réclamais leur assistance pour le moment où j'en aurais besoin. Dès lors leur plan et leurs efforts changèrent de direction, et chacun ne songea plus qu'à seconder mes vues avec un dévouement dont ma reconnaissance ne perdra jamais le souvenir.

Nugnez s'adressa au comte de M....., qui, surveillé de près par le gouvernement, et entouré d'espions, était forcé d'éviter de fréquentes entrevues avec les officiers que j'ai nommés plus haut. Le comte lui remit une forte somme d'argent; offrit un de ses meilleurs chevaux et tout ce qui serait nécessaire pour me sauver. D'autres, consultant plus leur générosité que l'état de leur fortune, apportèrent aussi leur tribut, et j'ai su par Nugnez qu'en peu de jours, on avait réuni trois fois la somme jugée nécessaire pour mon évasion. On s'occupait en même tems des autres moyens propres à la seconder. Le jeune Belda se chargea de chercher la maison où je devais me cacher, et il ne trouva pas d'asyle plus sûr pour son ami que l'appartement de sa propre maîtresse. Belda, Nugnez et Polo s'étaient proposés les premiers pour venir à ma rencontre et se placer à l'endroit indiqué sur le plan. Quelques-uns avaient craint d'abord que les démarches

de Ramona , le plan de ma fuite , mes billets mêmes , ne fussent que le résultat d'une intrigue ourdie par les inquisiteurs. Mais le 30 Janvier toutes les inquiétudes avaient disparu , et c'était à qui s'offrirait pour seconder Belda , Polo et Nugnez. Les deux frères Patrice et Joaquim Dominguez se postèrent devant la porte par laquelle je suis sorti. C'étaient eux que j'avais aperçus dans l'obscurité , et dont je n'avais pas osé m'approcher , eux qui furent témoins de ma rencontre avec le garde-du-corps , eux qui auraient châtié sa témérité s'il m'avait poursuivi.

Manzanarès se plaça au tournant de la rue : ce fut lui qui le premier m'adressa la parole. Polo , Belda et le frère de Dominguez étaient aux environs et accoururent au signal de Manzanarès. Nugnez , Herera-Davila , Solana et d'autres que je ne vis pas , étaient du côté opposé.

Autant ma rencontre avec mes amis était touchante , autant fut affligeante la scène que je laissai derrière moi dans la prison.

La femme du geolier , frappée de frayeur aux cris de Ramona , était accourue avec la demoiselle Carnerero qui lui tenait compagnie. L'état où elle trouva sa servante , et bientôt après , l'entrée du garde-du-corps tout étourdi du coup qu'il avait reçu , lui inspirèrent les plus vives alarmes sur

le sort de son époux. Faisant marcher Ramona devant elle, elle courut dans toute la prison en poussant de grands cris, et arrivée à la porte que j'avais fermée, elle tomba évanouie. C'est là que Don Juanito et les domestiques du tribunal la trouvèrent. Les clameurs de Don Marcelino, les coups violens qu'il donnait dans la porte n'avaient pas encore cessé. Don Juanito fit éloigner tous les témoins. Il entra dans le cachot de l'autre prisonnier (1), lui enleva sa lumière, ferma toutes les portes de la prison, et fit avertir les juges. Zorrilla était malade.

Il était onze heures, quand Verdeja et Esperanza vinrent à la porte de mon cachot. Ils trouvèrent, en entrant, Marcelino livré au plus violent désespoir, et comme frappé d'un accès de frénésie. Après avoir visité la prison, et interrogé mon voisin le prisonnier, ils dressèrent procès-verbal, et ordonnèrent que Marcelino et Ramona fussent mis au secret sous la responsabilité de Don Juanito.

(1) J'ai eu l'occasion de revoir ce prisonnier à Madrid, en 1821. Il me conta tous les détails de l'interrogatoire qu'on lui fit subir : c'était un des originaux les plus amusants que j'aie connus. Sa cause n'avait rien de commun avec la mienne. Peu de mois après mon évasion, il fut condamné à faire certaines pénitences dans un monastère de Castille.

Le lendemain de mon évasion, mes amis s'occupèrent des moyens de me mettre à l'abri de l'inquisition. Polo et Belda ayant pris des informations sur les masques de la veille s'assurèrent qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté; moi-même je reconnus que mes appréhensions avaient été exagérées, et il fut décidé que je retournerais chez la bonne Biscaïenne que mon manque de confiance avait fort indisposée contre moi.

Lorsqu'il fit nuit, Patricio Dominguez et Manzanarès, pourvus de vêtements faits exprès pour moi, vinrent me chercher. Les habits que je quittais, mes amis se les partagèrent en souvenir de l'évènement. Je ne gardai que ma chemise, mes notes, ma boucle d'oreille et ma clé (1). En nous rendant au domicile de la Biscaïenne, nous entrâmes chez Arco Arguero qui habitait une petite maison rue *Foncarral*. Ce jeune patriote qui fréquentait toutes les sociétés de la capitale, était au courant des anecdotes de la cour : il nous apprit que ce matin même mon infatigable mère, ignorant ce qui venait d'arriver, s'était présentée chez le conseiller de l'inquisition, dans l'espoir de le flé-

(1) La chemise est restée à Pétersbourg, et la clé à Moscou, entre les mains de mes amis.

chir en ma faveur, et que le vieillard Etenar, après Riesco, le moins fanatique des inquisiteurs, lui avait répondu en souriant : « Qu'il n'y avait plus rien à faire, que tout était fini, car depuis seize heures je m'étais échappé. » Ce fut ainsi que la première nouvelle de mon évasion parvint à ma famille.

Le plus grand silence régnait dans le logement de la Biscaïenne quand nous y entrâmes. Elle avait dit, chez son voisin le tailleur, qu'elle attendait un hôte, de ses parents, de l'Alcarria (district aux environs de Madrid), qui était malade et taciturne, et qui paierait bien pourvu qu'on le laissât tranquille.

Ce n'était pas pour la première fois que la discrétion et la fermeté de mon hôtesse étaient mises à l'épreuve. Quand l'insurrection de 1808 éclata, elle était jeune et orpheline. Des gendarmes français, ayant assassiné un jeune homme de son pays qu'elle aimait passionnément, dans le désespoir de cette perte, et brûlant du désir de se venger, elle quitta son foyer, souleva des montagnards par le récit de l'assassinat, et marcha à la suite des *guerillas* pour soigner les blessés; jusqu'à ce qu'étant arrêtée par l'ennemi, elle fut conduite dans les prisons de France, où elle eut à subir beaucoup de souffrances et d'outrages.

A son retour en Espagne, le gouvernement lui accorda en récompense de ses services une modique pension, augmentée en 1820 par les Cortès, et l'autorisa à porter une médaille que l'on voyait constamment suspendue à son cou, et qui la faisait partout reconnaître.

Comme l'état de ma santé ne me permettait pas de tenter un long voyage, on était convenu chez Arco Arguero que je resterais à Madrid, jusqu'à ma guérison; que le docteur Saumell entreprendrait mon traitement et que je communiquerais le moins possible avec mes autres amis.

Ces précautions sévères étaient indispensables pour échapper à l'espionnage actif de l'inquisition. Afin de déjouer ses démarches, mes amis, au moyen de leurs relations, firent courir le bruit, soit à Madrid, soit dans les provinces, que j'avais quitté l'Espagne; et moi-même je me mis en devoir de servir leurs vues de ce côté. Je me souvins que le doyen Castagneda m'avait prié de lui écrire quand je serais en liberté. Le moment était venu de le satisfaire. J'avais d'ailleurs ici un autre but que mon intérêt personnel. Torrijos, Romero Alpuente et plusieurs des nôtres arrêtés à Alicante et à Carthagène, venaient d'être transférés dans les

prisons de l'inquisition de Murcie, et se trouvaient ainsi qu'Esby et Serafin del Rio sous la garde de Castagneda. J'espérais indirectement déterminer le doyen à suivre à leur égard la conduite généreuse qu'il avait tenue envers moi; et je lui adressai une lettre fort étendue que je datai de Bordeaux. En voici quelques passages :

« Après avoir obtenu par la force la liberté que j'ai attendue pendant 131 jours de la justice due à mon innocence.... je tiens la parole que je vous ai donnée de vous écrire aussitôt que je posséderais ce bien inappréciable.

« Je sais que ce n'est pas à un tel prix que vous auriez voulu que j'obtinsse ma liberté. Vous attendiez de mon entrevue avec le roi des révélations tout autres que celles que j'ai faites. J'ai parlé avec la franchise que j'avais promise : j'ai exposé au roi des vérités dont on connaîtra un jour la valeur.

«On a agi horriblement envers moi, on a fait usage de tourments et de violences; il paraît qu'on n'a rien voulu épargner de ce qui pouvait m'outrager et me détruire.... Si vous lisiez le procès qu'on a intenté contre moi, vous y verriez la confirmation de ce que je vous écris.

«Je suis déjà hors du pays chéri qui m'a vu naître; la paix de mon âme et la so-

ciété de quelques hommes estimables, voilà ce qui, dans mon exil, fera ma consolation. Si jamais je puis jouir de ces biens dans ma malheureuse patrie, j'y reviendrai plein de joie, pour adoucir l'affliction de mes parents, et réunir mes cendres aux leurs. Je m'estimerai heureux, si j'ai l'occasion de vous témoigner toute la reconnaissance due au désintéressement de vos procédés.

« Pénétré de ces sentiments, je vous fais mes adieux, peut-être pour toujours. »

Cette lettre fut remise par Polo à l'un de ses amis de France qui la fit parvenir de Bordeaux à son adresse. Castagneda crut au premier moment qu'elle avait été écrite dans l'endroit même d'où elle était datée; et il en remit une copie à ses amis de la cour (1).

(1) D'après plusieurs manuscrits intéressants de mes amis qui sont depuis peu de tems entre mes mains, il paraît que Castagneda ne fut pas toujours humain avec ses prisonniers. Torrijos, Pinto, Romero Alpuente et quelques autres, eurent plus ou moins à se plaindre de ses traitements; et telle fut la dureté de sa conduite à l'égard du curé Pigneda, aumônier du régiment de Lorraine, que cet ecclésiastique, désespéré, se donna la mort dans son cachot quelques mois après son arrestation.

CHAPITRE XX.

Recherches dirigées contre Van Halen. — Adieux de
ses amis.

LE lendemain de mon évasion, les inquisiteurs en rendirent compte au roi. Si j'en dois croire des témoins oculaires, S. M. se mit à rire en apprenant la nouvelle. Ramirez de Arellano qui tous les matins allait entendre la messe à une église voisine du palais, en fut informé en rentrant chez lui, et ne prit pas la chose aussi gaîment. A l'instant même, on le vit, la fureur dans l'âme, mettre en mouvement tous les ressorts de la Camarilla. Le grand-inquisiteur Mier et le ministère s'associèrent à ses efforts. Des circulaires furent adressées à toutes les inquisitions du royaume (1), à tous les capitaines-généraux des provinces ; mais, à vrai dire, quelques-uns de ces derniers ne déployèrent pas une grande promptitude à s'y soumettre : enfin l'on promit de fortes récompenses à quiconque

(1) Voir pièces justificatives, n°. 4.

me découvrirait. Arjona , créature et agent de la Camarilla , était alors corrégidor de Madrid. Il mit en campagne une armée d'espions , se faisant de mon arrestation un véritable point d'honneur ; mais par un contraste bizarre , son propre frère , chanoine de la cathédrale de Gordoue , qui demeurait avec lui sous le même toit , avait été l'un des premiers à protéger ma fuite. Et tandis que le corrégidor infatigable à ma poursuite redoublait d'efforts pour s'emparer de ma personne , le chanoine attentif aux démarches de son frère ne montrait pas moins d'ardeur à me mettre à couvert de ses perquisitions.

Nugnez de son côté , secondé par un de ses amis , avait dressé son plan de défense , et l'amitié triomphait des intrigues de la Camarilla et de l'inquisition. Depuis le premier jour , Polo ne m'avait pas quitté. La nuit excepté , il était toujours avec moi. Belda , Nugnez d'Arenas , Zorraquin , Arco Arguero , Infantès et Manzanarès étaient les seuls qui connussent ma demeure : à eux seuls il était permis de me visiter. La prudence exigeait que je fusse privé de la société des autres. Cependant , pour satisfaire le désir bien naturel que j'avais de les voir et de leur témoigner ma reconnaissance , on convint qu' aussitôt que je serais en état de sortir , on pro-

fiterait de la première nuit obscure pour me mettre en rapport avec eux. La promenade du Prado, fort solitaire à cette époque de l'année, fut choisie pour lieu du rendez-vous. Les soins du docteur Saumell, plus efficaces que ceux de son collègue Gil, firent avancer rapidement ma guérison, et je fus bientôt sur pied. Le cousin Murphy avait été désigné pour la première visite. Polo fut chargé de l'en avertir. En entrant chez lui il y trouva mon père qui, sur un bruit vague que son fils était de réchef arrêté, avait conçu de nouvelles inquiétudes et venait auprès de Murphy chercher des consolations. Murphy rentra dans la salle avec Polo, et le présentant à mon père comme un de mes amis : « D'après ce que j'apprends à l'instant de Monsieur, lui dit-il, vous pouvez être tranquille ; votre fils est en sûreté, hors du royaume. » Et cette consolante fiction rendit l'espoir et le courage à ma famille.

Comme on le pense bien, le principal objet de mon premier entretien avec Murphy fut Ramona. Son zèle à me servir, la circonspection de toutes ses démarches, la franchise et la fermeté de ses réponses, son désintéressement qui lui fit constamment repousser toute espèce de récompense, avaient captivé au plus haut degré l'estime

et l'admiration de Murphy. Depuis mon évasion, nous ne savions rien de son sort ; un voile impénétrable cachait toutes les menées des inquisiteurs. Murphy connaissait les heures auxquelles elle avait l'habitude de sortir. Aussitôt qu'il apprit mon évasion, il avait été plusieurs fois pour la rencontrer ; mais toujours inutilement. Dès lors, il ne douta plus que la rigueur de l'inquisition ne pesât sur elle ; mais quoiqu'il fût le seul que les aveux de Ramona pussent compromettre, la discrétion de la jeune fille et sa constance à lui bien connues devaient suffire pour le garantir de la crainte du danger.

Un jour que Murphy voulait s'assurer de la fermeté de Ramona, elle lui dit du ton sec qui lui était habituel : « Depuis mon enfance j'ai vécu avec ces gens-là : l'inquisition ne m'effraie pas ; le prisonnier seul m'inspire de la pitié. » Une autre fois qu'il lui exprimait sa surprise de voir que les inquisiteurs avaient confiance en une femme, elle dit : « Si toutes les femmes avaient été à la même école que moi, elles sauraient mieux ce qu'elles valent, et combien la plupart des hommes sont cruels et faibles. » Enfin Murphy se laissant aller à une supposition assez naturelle, la plaisantait un jour sur la cause de l'intérêt qu'elle me portait. Ramona rougit, le regarda

d'un air dédaigneux , et lui tournant le dos :
« Monsieur , ne me donnez pas mauvaise opinion de vous : croyez-vous que je n'ai pas de caractère ? Parce qu'une femme s'intéresse à la vie d'un homme , faut-il pour cela qu'on la croie faible ? »

La conduite de Ramona prouva qu'il n'y avait pas de vaine jactance dans ses paroles. Murphy ne fut en aucune manière inquiet : ce qui eût été pour lui d'autant plus malheureux , qu'avant la première visite de Ramona , il n'avait jamais pris une part active aux affaires politiques. Son amitié seule pour moi l'avait engagé à me servir. Loin de faire partie d'aucune société secrète , il avait conçu pour tout ce qui ressemble à ce genre d'association une répugnance invincible , depuis qu'à son retour d'Amérique , en passant par la France , des escrocs de Paris sous le prétexte de l'affilier à une loge prétendument maçonnique , lui avaient escamoté son argent. Le mépris de Murphy pour la maçonnerie avait pris en lui de si fortes racines , que si , au lieu de ma jeune messagère , il s'était présenté chez lui un inconnu faisant des signes maçonniques , mon envoyé , disait-il , courait risqué d'être mis à la porte , et moi de rester à l'inquisition.

Les rendez-vous nocturnes continuèrent d'avoir lieu au Prado : mais plus d'une fois nos expéditions ne se firent pas sans danger ou du moins sans alarme.

Le premier soir que je sortis avec Polo, je voulus passer devant la maison de mes parents, située dans le voisinage de ma retraite. Mes sœurs étaient au balcon, tranquillement occupées autour de ma mère. Tandis que mes yeux contemplaient ce spectacle avec attendrissement, Polo remarqua plusieurs hommes placés comme en sentinelles dans la rue, qui semblaient observer la maison. Dès lors il fallut songer à faire prudemment retraite, et enveloppés dans nos manteaux, nous eûmes le bonheur d'échapper inaperçus.

A certaines époques de l'année, nombre de fainéans circulent le soir dans les rues de Madrid, portant une lanterne et une sonnette, chantant des cantiques lugubres et monotones, exhortant les passants à faire pénitence de leurs fautes, et demandant l'aumône pour dire des messes destinées au repos des âmes de ceux qui sont morts en péché mortel. Les idées dominantes du gouvernement étaient alors si basement flattées dans certaine classe de la nation, qu'il n'était pas rare de rencontrer dans les rues des militaires même

décorés qui, pour se recommander auprès du ministre Eguia, portaient, avec l'épée, une sonnette et une lanterne. Cette espèce de confrérie était connue sous le nom de *Hermanos del pecado mortal* (Frères du péché mortel). Un soir au détour d'une rue, un de ces *hermanos del pecado mortal* vint nous présenter sa lanterne, en agitant sa sonnette et nous exhortant à contribuer au salut des âmes moins noires que la sienne. A qui pensez-vous que nous avons affaire ? A un lieutenant-colonel attaché au régiment de Valencey ; à ce même fiscal militaire qui s'était tant occupé de moi dans l'inquisition.

A quelques pas de là, nous eûmes une autre surprise moins plaisante. Une patrouille de gens armés commandée par le corrégidor Arjona, et barrant la largeur de la rue, marchait droit sur nous. Reculer était impossible sans exciter les soupçons : il fallut bien se résoudre à passer au milieu d'eux, et mon coude heurta celui du corrégidor, qui venait, à ce qu'on nous apprit plus tard, de faire des visites domiciliaires dans plusieurs maisons voisines de la mienne.

Ces divers accidents nous rendirent plus circonspects à l'avenir, et firent que Nugnez redoubla d'adresse pour parer le danger. Le marquis Mata Florida, bien connu aujourd'hui, l'un des

familiers les plus fanatiques du Saint-Office, avait organisé de sa seule autorité une troupe d'espions, qu'il payait de ses propres fonds, et qu'il avait lâchés contre moi. La maîtresse de l'hôtel où il était logé avait deux ou trois demoiselles. Nugnez fréquentait la maison depuis plusieurs années, et la famille, à l'insçu de l'hôte illustre, lui témoignait une estime particulière. Une muraille très mince séparait la chambre à coucher des demoiselles de l'appartement du marquis. Nugnez avait chargé l'une d'elles d'écouter attentivement tout ce qui s'y disait, et la demoiselle, empressée de lui faire plaisir, avait pratiqué dans le mur de séparation un trou étroit que cachait, du côté du marquis, un des tableaux qui ornaient la chambre. Chaque fois qu'elle voyait entrer quelqu'un chez le marquis, elle s'établissait en faction, prenait note de la conversation, et faisait son rapport à Nugnez qui toujours exactement averti détournait habilement les coups qui nous menaçaient.

Un des nôtres, très lié avec Nugnez, M. de C., le secondait avec activité dans ses opérations. Comme il fréquentait les principales maisons de Madrid, il nous fournissait souvent des renseignements fort utiles. Et non-seulement il surveillait les inquisiteurs, mais il trouvait encore le moyen de faire rire à leurs dépens.

Le conseiller de l'inquisition Etenar , dont j'ai déjà parlé , livré au plaisir du grand monde , donnait à l'occasion du jour de sa fête un grand dîner , où il avait invité plusieurs diplomates étrangers. L'ami de Nugnez était au nombre des convives. Beaucoup de personnes vinrent , suivant l'usage , déposer leurs cartes de visite sur la table du portier. Après le repas , on passa dans le salon pour prendre le café. L'ami de Nugnez , se découvrant à un jeune diplomate étranger qui n'avait rien à craindre de l'inquisition , l'initia dans la plaisanterie qu'il avait préparée , et au plus fort de la gaîté , le jeune diplomate adressant la parole au conseiller devant toute l'assemblée : « M. Etenar , vous aurez sans doute reçu aujourd'hui beaucoup de monde » ; et continuant sur un ton propre à flatter la vanité de l'inquisiteur , il finit par l'engager à faire apporter toutes les cartes de visite. Un domestique en présenta un cabaret tout rempli. On procéda à l'examen. Dans la revue générale des visiteurs , le nom de certaines dames connues fit sourire l'assemblée à plusieurs reprises ; mais quel fut l'étonnement , quand au milieu de cette collection de cartes de toute espèce , on en trouva une ornée d'allégories patriotiques , sur laquelle on lisait *Juan Van Halen en personne*. Tous les

regards se tournèrent vers le maître de la maison. La surprise se transforma en un rire général; le conseiller Etenar, en homme de société, rit avec les autres; l'anecdote se divulgua et les oisifs de Madrid en glosèrent chacun à sa manière.

C'est ainsi que, grâce à l'infatigable dévouement de mes amis, je bravai pendant plusieurs mois, au sein même de la capitale, et comme à leurs portes, les familiers du Saint-Office. Chaque jour cependant, le danger devenait plus imminent; je ne pouvais pas espérer d'échapper toujours à leurs mains, et il était évident que, pour me mettre en sûreté, le seul parti à prendre était de quitter l'Espagne. Mes amis estimaient mon prompt départ indispensable, mais non de facile exécution; car les recherches de la police inquisitoriale ne se bornaient pas à la capitale, elles s'étendaient dans toutes les directions et me tenaient comme en état de blocus à Madrid. Des avis particuliers qui arrivaient des provinces nous apprirent que des agents de l'inquisition, suivis, tantôt de paysans, tantôt de la force armée, avaient fait des visites domiciliaires dans la ville de Ronda, en Andalousie, et parcouraient les routes environnantes. Par là, le chemin de Gibraltar m'était fermé. Des recherches non

moins rigoureuses dans l'Estramadure m'interdisaient également l'entrée du Portugal ; enfin , en même tems qu'on interrompait le sommeil des paisibles habitans de Ronda , on me cherchait soigneusement à Victoria , où nul n'avait peut-être jamais entendu parler de moi.

Un des nôtres qui habitait Miranda sur l'Èbre , et entretenait une correspondance active avec les patriotes des environs, écrivit à Polo le 26 Avril : « Il faut que l'amí Suelto (c'est le nom qu'ils m'avaient donné) soit bien sur ses gardes en passant les ponts et les bateaux ; car tous les gardes sont très vigilants, et on leur a promis de bonnes récompenses, s'ils l'arrêtent. » Un autre nous écrivait qu'il savait d'une manière positive que chaque semaine l'inquisition de Madrid recevait de tous les points de la Péninsule des circulaires relatives à l'ordre de mon arrestation. Ces divers renseignements s'accordaient avec ceux que Nugnez recueillait à Madrid même , et nous firent voir que ma lettre à Castagneda, bien qu'il l'eût transmise à ses collègues, n'avait pas produit l'effet désiré. Quoi qu'il en soit, ma fuite par les Pyrénées fut arrêtée comme la plus praticable et la plus exempte de dangers. L'état de ma santé me permettait d'entreprendre le voyage. Nous étions à la fin d'Avril ; le printemps avançait ; les

neiges des Pyrénées commençaient à fondre ; mon départ fut résolu.

J'ai déjà dit que mes amis , par des précautions qui affligeaient mon cœur , et que pourtant la prudence commandait , avaient soigneusement caché à ma famille ma présence à Madrid. Un de mes frères qui voyait souvent le colonel du régiment de Valençey , Don Patricio Dominguez , lui exprimait chaque fois les plus vives inquiétudes sur mon compte. Dominguez , touché de sa peine , n'eut pas la force de pousser la discrétion aussi loin que Murphy. Mon frère le pressa , revint tous les jours à la charge , et Dominguez , prêt à tout lui avouer , traça de couleurs si vives devant nous la situation de mon frère , qu'il reçut l'autorisation de découvrir enfin un secret que moi-même j'aurais eu de la peine à tenir plus long-temps caché.

Le lieu du rendez-vous fut fixé au Prado. Mes deux frères s'y rendirent. Quand le moment arriva de se séparer , Dominguez , Polo et Murphy crurent leur donner l'exemple en se retirant les premiers ; mais eux , se voyant seuls avec moi , me déclarèrent qu'ils ne voulaient plus me quitter. En leur faisant connaître ma demeure , j'aurais pu compromettre , et à coup sûr , j'aurais mécontenté mes amis qui , par mesure de prudence , et

pour eux et pour moi, avaient environné mon domicile du plus grand mystère. Je fus donc obligé d'user d'adresse avec mes frères. Après leur avoir fait parcourir les deux tiers de Madrid, je feignis d'être arrivé près de ma demeure, et j'obtins enfin, non sans grande peine, qu'ils me fissent leurs adieux.

Je m'étais si bien éloigné de ma route, que près d'une demi-lieue me restait à faire pour arriver à mon véritable domicile. Cette fois, je ne pris pas les détours ordinaires, et je me vis forcé de traverser quelques-unes des rues qui avoisinent le théâtre. Le spectacle venait de finir. Enveloppé dans mon manteau, je me mêlai à la foule qui sortait. Une dame, éclairée par un laquais, marchait derrière moi, suivant de près mon pas rapide. Ni mon déguisement, ni la nuit n'avaient pu me cacher à son œil pénétrant. Elle s'approche, me tire doucement par le manteau, et me dit à voix basse certaines paroles qui ne pouvaient être comprises que d'elle et de moi. Je continue ma route en doublant le pas, et feignant de ne pas l'entendre. Ce silence ne fait qu'irriter son obstination : elle persiste à me suivre, jusqu'à ce qu'enfin arrivé dans une rue peu fréquentée, force me fut de m'arrêter et de répondre. Cette ombre opiniâtre à m'accompagner était une dame

du grand monde, non moins favorablement dotée par la nature que par la fortune. Dès qu'elle me reconnut, un mouvement généreux l'avait déterminée à me suivre, afin de m'offrir les secours dont elle supposait que, dans ma situation, je pouvais avoir besoin. Touché de cette démarche hardie et généreuse, j'en témoignai ma reconnaissance, mais sans accepter pourtant les services qu'on m'offrait. On insista vivement, et l'on ne céda enfin que lorsque mes observations eurent démontré que non-seulement ces secours m'étaient inutiles, mais qu'ils pouvaient m'être préjudiciables (1).

Cependant les préparatifs de mon voyage continuaient à se faire dans le secret, et le moment du départ approchait. Polo avait juré qu'il ne se séparerait de moi que lorsqu'il me verrait hors de danger. Il fut décidé que je partirais à cheval avec lui, tous deux revêtus d'un caractère public capable d'imposer du respect à ceux qui voudraient inquiéter notre marche. Nous de-

(1) Je n'ai plus eu depuis l'occasion de voir cette dame; elle n'existe plus. Un écrivain accrédité, trompé par le récit de quelqu'un de mes compatriotes mal informé, a rapporté cette singulière rencontre d'une manière toute différente dans un ouvrage qui a paru à Londres au commencement de 1826.

vions nous diriger vers la Navarre, traverser les Pyrénées, la France, et passer à Londres, d'où mon compagnon retournerait à Madrid. Polo, sous le prétexte d'aller passer quelques mois chez ses parents dans les environs de Burgos, obtint du gouvernement une permission temporaire.

Restait une dernière démarche qui n'était pas la moins difficile : celle de se procurer un passeport signé en blanc de la main du ministre d'état. Le passeport fut délivré (1). Une fois hors de l'Espagne, cette sauve-garde ne pouvant plus nous servir, nous prenions, Polo et moi, un rôle plus modeste. Nous nous faisons passer pour des marchands de laine de la Castille. Et à cet effet, nous eûmes la précaution de nous pourvoir d'une certaine quantité d'échantillons ainsi que d'un passeport de l'autorité civile.

Quelques jours avant mon départ, mes amis préparèrent une réunion patriotique extraordinaire. La maison des deux P....., qui par sa position écartée offrait le plus de sûreté, fut choisie pour le rendez-vous nocturne. A l'heure indiquée, Polo m'engagea à sortir avec lui. Après avoir traversé les deux tiers de la ville, nous arrivâmes devant la porte d'une maison qui m'était inconnue. Tout était fermé et tout silen-

(1) Voir pièces justificatives, n° 5.

cieux. Polo frappe trois coups. Un des maîtres de la maison ouvre, me prend par la main, me remet une épée nue. Nous montons un petit escalier obscur, et je me trouve dans une salle allégoriquement illuminée. Au-dessus de la porte, on lisait une inscription, emblème distinctif de notre institution.

Dans cette mystérieuse enceinte, étaient rangés en demi-cercle un nombre choisi d'amis qui m'attendaient pour me donner un solennel adieu. Leur commune bienveillance m'appela à l'honneur de présider l'assemblée. L'un d'eux prit la parole et prononça un discours aussi touchant qu'énergique. J'exprimai, à mon tour, tous les sentiments dont mon âme était pénétrée, et je priai mes amis d'être les organes de ma reconnaissance envers tous ceux qui, de la Corogne à Valence, de Cadix à Bilbao, s'étaient intéressés à la conservation de mes jours. Au moment de me séparer d'eux, je reçus, entre autres gages d'estime et d'amitié, un certificat revêtu de leurs signatures qui constatait mes souffrances à l'inquisition. Ce précieux diplôme était orné de dessins allégoriques représentant les circonstances les plus intéressantes de mon évasion (1).

(1) Il se trouve depuis 1818 entre les mains du duc de Sussex.

Mes deux frères, n'étant pas affiliés aux sociétés secrètes, n'avaient pu être admis à la réunion. Quand je leur appris mon départ, et que Polo seul, avec un autre ami, était autorisé à m'accompagner, leurs reproches éclatèrent, et ils déclarèrent que rien au monde ne les empêcherait de partager avec moi les dangers des premiers pas. En vain j'eus recours à tous les conseils que la raison me dictait, en vain Dominguez et Polo voulurent les détourner, en vain Murphy, touchant le côté sensible, leur représenta le triple malheur qui frapperait à la fois nos parents, si quelque accident imprévu nous arrêtait dans notre entreprise : tout fut inutile. Leur résolution de me suivre était inébranlable : leur chaleur entraînant triompha de nos craintes ; et dès lors ils travaillèrent activement à seconder ma fuite.

A l'heure de la soirée où la prudence exigeait que je quittasse ma retraite, le passage des portes était sévèrement gardé ; des patrouilles de cuirassiers circulaient dans les remparts. Pour éviter l'attention des douaniers, qui en Espagne sont en même tems employés du fisc et de la police, on convint que je sortirais à pied, accompagné de Belda. La ville d'Alcala de Henares, à 5 lieues de Madrid, fut l'endroit fixé pour

notre premier gîte nocturne. Polo alla m'y attendre avec un autre ami. Mes frères, sortis à cheval de la ville pendant le jour, étaient venus vers la soirée se promener dans la campagne à quelque distance de la porte d'Alcala. Huit heures sonnaient quand nous étions à la porte (1). Les douaniers, fort occupés autour d'une voiture qui venait d'arriver, ne prirent pas garde à deux piétons, et à cent pas de là nous rencontrâmes mes frères. L'un d'eux me céda sa monture. Accompagné de mon autre frère, je mis mon cheval au galop, et bientôt je perdis de vue la ville, emportant avec moi le regret bien sensible de ne pas avoir embrassé mon vertueux père, ma mère, mes sœurs, de n'avoir pu ni sauver ni revoir l'héroïque amie à qui je devais la liberté, et qui expiait cruellement dans les fers son dévouement et sa fidélité.

(1) Le jour même où je quittai Madrid, l'inquisiteur-général Mier mourut ; et tandis que je traversais le soir avec Belda les rues de la capitale, il était exposé au public, sur les velours noirs d'un des salons de son palais.

CHAPITRE XXI.

Expatriation. — Arrivée à Londres. — Polo.
Ramona.

Après quatre heures d'une course rapide, sans autre accident que la rencontre d'une patrouille de cuirassiers qui nous causa un instant une chaude alarme, nous étions dans la plaine d'Alcala. Infantès, attaché à l'école du génie établie dans cette ville, y tenait un appartement; c'était chez lui que nous devions nous arrêter. Il se posta à l'entrée de la ville pour m'attendre, et dès qu'il m'aperçut, il vint au devant de moi. Je descendis de cheval, je serrai la main à mon frère qui tourna bride vers Madrid, et, au milieu du silence de la nuit, nous entrâmes dans la ville. Arrivés chez Infantès, j'y trouvai Polo et Zorraquin. Manzanarès ne tarda pas à nous rejoindre, et, après le souper servi par un fidèle domestique, nous nous préparâmes à partir. Le plan du voyage fut de nouveau arrêté. Notre direction était vers l'Èbre, en évitant autant que possible de traverser les villes. Je revêtis le costume qui conve-

nait au rôle que j'allais jouer. Polo devait passer pour mon secrétaire. Manzanarès nous accompagna à pied jusqu'au faubourg, et une fois sortis, nous précipitâmes notre course de toute la rapidité de nos chevaux. Notre but était de nous éloigner ce jour-là de Madrid autant que nous le pourrions, et de nous écarter du grand chemin de Guadalaxara avant la fin de la nuit. Un incident fâcheux nous fit perdre la direction de notre route. Après avoir traversé de grandes prairies couvertes de troupeaux de mérinos, nous arrivâmes vers midi près d'une maison de campagne, où nous voulûmes nous arrêter pour y rafraîchir. En entrant dans la cour, les chiens se mirent à aboyer avec un tel acharnement qu'ils firent accourir tous les domestiques de la maison, et avec eux l'intendant, dont la figure m'était si connue que je fis volte-face sans lui laisser le tems de reconnaître la mienne. Nous étions sur les terres du duc de l'Infantado; et il nous fallut une demi-heure de course pour en sortir.

Un petit hameau fut le premier gîte où nous nous arrê tâmes après avoir retrouvé notre route. Un bon vieillard, dont la vénérable chevelure s'échappait en boucles blanches de dessous sa *montera* à double corne, nous offrit l'hospitalité :

c'était le père du curé de l'endroit. Il nous présenta à sa femme qui se hâta d'aller préparer les lits, tandis que lui-même, occupé à apprêter le chocolat, nous avait installés sur les bancs de bois enfumés qui entouraient le foyer de sa cuisine. Polo, élevé à la campagne, fut bientôt familiarisé avec nos hôtes : de propos en propos, il lança le bon laboureur dans les matières politiques. Le vieillard ne se fit pas faute de répondre : et le poids des impôts, et les actes arbitraires des agents subalternes, et les privilèges de la noblesse furent tour-à-tour l'objet de ses lamentations.

Au point du jour, notre hôte vint nous éveiller, et s'offrit à nous conduire à travers les sentiers étroits et tortueux que nous avions à passer pour rejoindre notre route. Chemin faisant, le vieillard nous faisait remarquer avec orgueil l'effet pittoresque des belles vallées qui s'étendaient dans une longueur de plusieurs lieues, de son hameau aux montagnes de Somosierra. C'était par une matinée riante du printemps, et le soleil éclairait à souhait pour le plaisir des yeux ce grand et magnifique tableau. Le bon vieillard en nous quittant, nous serra affectueusement les mains ; et nous étions déjà loin de lui, que par ses gestes expressifs il nous adressait encore ses adieux.

Vers le milieu du jour, nous descendîmes dans une pauvre auberge du bourg de Torremocha. Tandis que la maîtresse s'occupait à grand bruit des apprêts de notre dîner, les cris des enfans, récolte toujours abondante dans la cabane du pauvre, nous annoncèrent qu'il arrivait des soldats; et un sergent suivi de douze fantassins entra dans l'auberge. Nous n'étions pas d'abord très rassurés sur l'objet de cette visite inattendue; mais au salut respectueux que me fit le chef de la troupe, je vis bien que ce n'était pas à nous qu'il en voulait. Il était à la recherche des malfaiteurs qui infestaient le pays; et telle était la misère des habitants de Torremocha, que la plupart en faisaient partie; aussi les soldats furent-ils traités en véritables ennemis. Ils avaient beau présenter leur mince bourse pour avoir à manger, il n'y avait rien pour eux dans l'auberge; ils demandèrent de l'eau, on leur en donna que nos chevaux avaient refusée. Ce genre d'accueil fait aux soldats nous donna à penser que pour mettre la main sur quelques-uns des malfaiteurs qu'ils cherchaient, il n'était pas besoin, peut-être, qu'ils sortissent de l'auberge.

La seconde journée de notre voyage se termina au village de Sauquillo. Nous trouvâmes

les principaux de l'endroit, au nombre desquels était l'alcade, réunis devant la boutique du maréchal-ferrant. L'alcade s'avança vers nous d'un air respectueux, non pour nous demander nos passeports, mais pour nous indiquer une maison où nous serions, disait-il; traités en grands seigneurs. Comme nous avons soin, à chaque station, de dire que nos domestiques s'étaient égarés, l'obligeant alcade poussa la complaisance jusqu'à nous fournir un palefrenier pour nos chevaux. Nous recommandâmes, en entrant dans l'auberge, de les tenir prêts pour le lendemain de bonne heure. « Demain, Messieurs, dit l'hôtesse, occupée en ce moment à déboutonner les guêtres de son gros époux, c'est un jour de fête; mais mon confesseur dit la messe à une heure fort commode pour les voyageurs. » Il fallut accepter l'invitation et se rendre, au lever de l'aurore, où nous appelait le son de la cloche pieuse.

D'aussi loin que le curé nous aperçut, il nous députa son sacristain, qui nous conduisit en grande cérémonie auprès du maître-autel, au banc où siégeait le Conseil de ville. Le service fini, voulant reconnaître la civilité du curé, nous l'engageâmes à prendre le chocolat avec nous, et nous partîmes, non moins satisfaits de M. le curé que de M. l'alcade de Sauquillo.

Afin de réparer le tems perdu, nous marchâmes toute la journée sans prendre de repos, jusqu'à ce que la nuit, déjà avancée, nous força de faire halte dans un endroit nommé Moncayo, situé au pied de la fameuse montagne de ce nom, qui s'élève, entre la Castille et l'Arragon, comme une énorme pyramide d'où s'échappent, soit par des sources, soit en cascades, les eaux qui vont baigner les deux provinces qu'elle sépare.

En partant de Moncayo, nous suivîmes le grand chemin qui conduit de cet endroit à l'Èbre : c'était le seul moyen de traverser, sans crainte de nous égarer, ce pays montagneux. Suivant notre itinéraire, nous devions passer, ce jour-là, par Sefra ; une pluie abondante favorisa notre entrée et notre passage, et nous traversâmes les rues sans autre rencontre désagréable que les armoiries de l'inquisition qui décoraient la porte de quelques maisons.

En descendant de la hauteur où s'élève Sefra, nous trouvâmes, sur le côté de la route, une auberge où la pluie, toujours croissante, nous força de chercher un abri. Les fatigues du voyage, et sans doute aussi le mauvais tems, avaient renouvelé les douleurs que j'éprouvais au bras. Le lendemain, il ne me fut pas possible de me remettre en route. Mais grâce aux bons soins de

mon fidèle compagnon devenu mon médecin et mon garde-malade, dès le jour suivant, j'étais sur pied et capable de continuer le voyage. Nous fûmes redevables à notre hôte, assez bavard, de quelques communications intéressantes dont nous ne manquâmes pas de faire profit. Il nous raconta comment, deux ans auparavant, le général Renovales, qui, impliqué dans une affaire d'état, avait été forcé de s'expatrier, était venu, sous les habits d'un moine, prendre un gîte dans son auberge. Sur quoi il ajoutait cette réflexion tout-à-fait touchante : « Ah ! si j'avais pu deviner cela, je n'aurais pas manqué de livrer M. le général à la justice de Safra, et je serais maintenant plus riche que je ne le suis. » Ce brave homme apprit aussi à Polo que les postes de l'Èbre étaient relevés chaque jour par les douaniers de Safra ; que ces Messieurs avaient l'habitude de s'arrêter chez lui en passant, et qu'il les attendait d'un moment à l'autre. Polo accourut me donner la nouvelle ; mais la nuit était trop avancée et trop obscure pour songer à quitter l'auberge.

Au premier crépuscule, nous vîmes s'avancer vers la maison six douaniers armés qui, de la crosse de leurs fusils, se mirent à frapper avec violence contre la porte. Polo descendit, s'approcha d'eux familièrement, et leur demanda

d'un ton dégagé si, par hasard, ils n'avaient pas rencontré les domestiques du colonel *Don Manuel Suelto* qui s'étaient égarés. A ce mot, les douaniers s'inclinèrent devant le secrétaire du colonel, burent une rasade d'eau-de-vie à la santé des voyageurs, et sortirent de l'hôtel sans attendre le réveil de l'hôte. Nous ne tardâmes pas à les suivre. Arrivés sur les bords de l'Èbre, d'autres douaniers vinrent à notre rencontre ; je leur montrai sous mon manteau les insignes de mon grade (1). Polo leur recommanda de dire à nos gens, quand ils se présenteraient, de presser leur marche. On nous laissa passer sans obstacle, et bientôt nous fûmes à l'autre côté de l'Èbre. Mais, en laissant le fleuve derrière nous, nous entrions dans la Navarre, où la route devenait à chaque pas moins sûre.

La ville d'Olité, fort anciennement connue dans les fastes de la Navarre, se découvrit à nous vers la fin de la journée. Dans le grand nombre d'habitants que cette ville renferme, nous n'avions pas un ami sur lequel nous pussions compter. Le cheval de Polo étant déferré, il fallut y passer la nuit.

(1) Les chefs, en Espagne, les portent comme les Autrichiens, sur les revers des manches.

Polo, au moyen de mon passeport, nous fit donner un logement dans une maison particulière qui offrait plus de garantie qu'un hôtel contre la police. Aux armoiries taillées en relief au-dessus de la porte de la maison, nous vîmes que nous étions logés chez un de ces nobles dont fourmille Olité. L'accueil qui nous fut fait, avait quelque chose de chevaleresque ; la dame de la maison nous traita avec des égards dignes d'anciens preux, et nous témoigna le regret que son mari ne pût partager avec elle les soins de l'hospitalité. Un gentilhomme campagnard, un curé, un capucin, une collection de vieilles femmes composaient la société de la dame. On servit un abondant souper : la maîtresse me fit asseoir à côté d'elle, et Polo entre le curé et le capucin. Le premier portait sur ses habits l'odieuse décoration du Saint-Office, auquel il se faisait gloire d'appartenir. Il vanta à son voisin l'éclat de la cour, les bontés du roi, le bonheur de ses sujets : et Polo d'applaudir, et de surenchérir sur les louanges du curé, exaltant d'une voix pathétique la prépondérance diplomatique du gouvernement, les bienfaits de l'inquisition, l'influence de la Camarilla. De là, on se jeta dans la politique extérieure : le familier qui n'était pas de première force sur sa carte d'Europe,

parla de la Suisse et de la Suède comme d'un seul pays ; et Polo, avec un sérieux imperturbable lui glissa adroitement un compliment sur ses connaissances géographiques. Pour moi , je craignais à chaque instant de nous trahir en éclatant, et je ne vis pas sans plaisir s'abrégér les longueurs du dessert. La digestion bruyante de l'inquisiteur, les bâillements du moine, l'assoupissement des vieilles femmes, annoncèrent la fin du repas. La maîtresse de la maison nous permit de nous retirer ; mais avant de nous livrer au sommeil, nous eûmes soin de nous assurer que l'inquisiteur avec lequel nous étions destinés à passer la nuit sous le même toit, était de son côté profondément endormi. Le moine et l'inquisiteur devaient retourner le lendemain à Pampelune, à l'occasion de la Fête-Dieu. Peu désireux d'avoir ces deux Messieurs pour compagnons de route nous primes les devants, et le jour n'avait point paru que déjà nous tournions le dos à la noble cité d'Olité.

Après Olité, la première ville que nous devons rencontrer avant d'arriver aux Pyrénées, était Pampelune, résidence du vice-roi, dont la famille me connaissait très particulièrement. Laisant cette place sur notre gauche, nous nous arrêtàmes à trois lieues de là, dans une auberge

où Polo retrouva trois demoiselles qu'il avait connues à l'époque du siège de Pampelune , en 1813.

Un de nos amis de Madrid nous avait recommandé une auberge qui n'était éloignée que d'une journée du terme de notre voyage. Il nous avait donné l'assurance que nous pouvions nous fier au maître de la maison, et nous en rapporter en toute sécurité aux renseignements que nous lui demanderions pour passer la frontière. Le brave aubergiste à qui l'on nous avait adressés avait fait ses preuves de patriotisme. Au tems de la guerre de l'indépendance, il avait été en mainte occasion fort utile aux opérations du général Mina qui l'estimait beaucoup, et pour lequel il était facile de s'apercevoir que l'aubergiste avait conservé un vif attachement. Le premier conseil qu'il nous donna, ce fut de nous mettre à la suite de plusieurs contrebandiers, qui, traversant les neiges par des sentiers presque inaccessibles, devaient passer les Pyrénées le lendemain. Ce projet nous parut sujet à des inconvénients. Prendre un guide était plus convenable ; mais la difficulté de nous procurer un homme sûr nous fit renoncer à cette idée. Enfin après beaucoup d'incertitudes, nous confiant au sort qui nous avait jusqu'alors protégés, nous résolûmes, quoi-

qu'il en pût arriver, de nous présenter hardiment à la frontière, sous la seule garantie de notre passeport.

Nous partîmes de grand matin. A midi nous étions à Berrueta, petit village placé sur une éminence, d'où nos yeux découvrirent la riante vallée d'Elizondo, fermée au loin par les monts Pyrénées couverts de neige à leur sommet.

Elizondo, dernier village espagnol, qu'on rencontre avant la frontière, se compose d'une seule rue qui s'étend de chaque côté de la grande route.

Les douaniers nous laissèrent passer sans difficulté, trompés, sans doute, par les insignes de colonel que je laissais voir à dessein.

Restait la dernière ligne à traverser. Après deux heures de marche sur une montagne escarpée, nous nous trouvâmes en présence des douaniers. A l'instant même, l'un d'eux s'avance pour nous demander notre passeport. Je le remets d'un air calme. Un quart d'heure s'écoule, et rien ne reparait. Quelques-uns des douaniers qui nous entouraient s'approchent de nos chevaux, et nous examinent d'un œil soupçonneux. Polo allume son cigarre au cigarre de son voisin : il entame gaîment la conversation ; mais, pour toute réponse, on nous prie, avec une

politesse fort équivoque, de descendre de cheval. Dans le même moment, j'aperçois à la fenêtre du bureau où l'on examinait mon passeport, deux yeux perçants fixés sur moi avec attention. Alors le chef du poste se montre, tenant mon passeport, qu'il confronte avec une autre feuille. « Votre signalement, me dit-il, s'accorde parfaitement avec celui que j'ai ici. J'ai ordre de ne donner crédit qu'aux passeports signés par le vice-roi de Navarre. Avez-vous vu les autorités de Pampelune? » Je répondis, avec une certaine dignité qui parut imposer aux douaniers, que je croyais que la signature du ministre apposée à mon passeport, et que les fonctions dont j'étais revêtu, m'auraient dispensé de tant de formalités; qu'apparemment les autorités de Pampelune en avaient jugé ainsi, puisqu'elles m'avaient laissé passer sans mot dire. Le chef des douaniers, pendant que je parlais, nous regardait alternativement, Polo et moi; et d'un air plus embarrassé que respectueux, il rentra dans son bureau. Dix minutes après il revint, le bonnet à la main, et me remettant le passeport: « M. le colonel, exécutez-moi si je vous ai fait attendre; mais votre signalement a tant de ressemblance avec celui d'un certain officier, nommé Van Halen, que

j'ai cru un instant..... Mille pardons, M. le colonel. » Et faisant signe d'ouvrir la barrière, il nous souhaite un bon voyage.

La barrière franchie, les douaniers nous ont bientôt perdus de vue; les pas de nos rapides coursiers foulent le sol de la France, nous mettons pied à terre, et, comme deux amis échappés du naufrage, nous nous tenons long-tems embrasés. Ici finit notre rôle de diplomates: mes insignes de colonel sont déposés. *Don Manuel Suelto* se transforme en marchand de laine; son secrétaire en commis; et, sous ce rôle plus modeste, après un court séjour à Bayonne et à Bordeaux, nous arrivons à Paris, et nous descendons à l'*Hôtel de la Belgique*, rendez-vous de plusieurs de nos compatriotes les plus respectables parmi les réfugiés. Vingt jours après, nous débarquions (vers la fin de Juin 1818) sur les côtes d'Angleterre, terme définitif de notre voyage. C'était justement l'époque des élections parlementaires. La physionomie bizarre et pittoresque qu'offre en ces circonstances cette terre de la liberté, fut pour nos yeux un spectacle aussi nouveau que récréatif.

Le lendemain de notre arrivée à Londres, Polo se fit connaître à deux réfugiés espagnols, qui lui procurèrent les moyens d'un prompt

trajet. Le but de mon généreux compagnon était rempli : j'étais en sûreté, j'étais libre ; mais pour lui allait recommencer le danger. Son absence prolongée était de nature à le compromettre gravement en Espagne. Un brick anglais marchand étant prêt à mettre à la voile pour l'un des ports septentrionaux de la Péninsule, le capitaine, bon Écossais, instruit de la situation de Polo, se montra disposé à lui rendre tous les services qu'elle exigeait. Polo se décida à partir, et trois jours après mon arrivée à Londres ; je reçus, à l'embouchure de la Tamise, les adieux d'un ami qui, pendant cent cinquante jours d'agitation presque continuelle, ne s'était pas détaché d'auprès de moi ; qui, avec une égalité d'esprit inaltérable, partagea les dangers dont j'étais menacé, et se dévoua tout entier à l'amitié, avec autant de désintéressement et de courage, qu'il se sacrifia peu après pour la patrie.

Le brick anglais mit à la voile. En quelques jours la traversée fut faite. Polo vint débarquer secrètement à la Corogne. Nos amis du port l'accueillirent, le cachèrent, lui donnèrent les moyens de continuer sa route jusqu'à Madrid. A son arrivée, ceux qui n'étaient pas dans le secret lui demandèrent s'il s'était bien amusé à la campagne.

Un an après, et pour une cause étrangère à ce voyage, Polo subit à son tour, ainsi que Nugnez, Belda et plusieurs autres, les persécutions de nos ennemis. Accablé de souffrances, près de succomber dans un des cachots de la prison publique de Madrid, Polo dut la vie et la liberté à l'élan national de 1820. Ce ne fut aussi qu'à cette époque qu'Esby et Serafin del Rio sortirent de l'inquisition de Murcie. Les malheurs qui suivirent jetèrent Polo, avec tous ses amis, sur la terre d'exil. Réfugié d'abord en Angleterre, Polo, dont l'âme ardente et généreuse ne pouvait s'habituer au spectacle déplorable que présente notre malheureuse patrie, alla se réfugier à Gibraltar, prêt à voler au premier signal de liberté qui partirait de la Péninsule.....

Au moment où ma plume se plaisait à tracer ces souvenirs, un coup inattendu est venu frapper Polo dans la force de son âge. Fidèle à son caractère, invariable dans ses sentiments, il a fermé les yeux en chantant des airs patriotiques. Son pays a eu sa dernière pensée, et ses derniers accents ont été pour la liberté.

On se rappelle que le lendemain de ma fuite, Ramona avait été enfermée en même tems que Marcelino dans un cachot, privée de toute

communication et livrée à la garde de Don Juanito. Elle était accusée, la malheureuse, sur la déclaration de Don Marcelino, de ne pas avoir fermé la porte de la prison qui communiquait avec l'appartement de son maître, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre. Et c'en était assez pour autoriser contre elle les persécutions du Saint-Office. Huit mois entiers elle fut soumise aux épreuves les plus cruelles. Un seul mot pouvait la sauver : en nommant Murphy, elle détournait sur lui toutes les vengeances. Ramona soutint jusqu'au bout son inébranlable fermeté; jusqu'à ce qu'enfin l'inquisition, lasse de rigueurs inutiles, se débarrassa de la victime, en la condamnant à passer le reste de sa vie dans une maison de réclusion (1). Elle fut comme les autres

(1) Marcelino fut envoyé aux galères pour dix ans. Redevenu libre à la même époque que Ramona, il retourna à Madrid et obtint du gouvernement constitutionnel un emploi dans l'administration des finances. Il est probable qu'au retour de l'absolutisme, il aura trouvé moyen de conserver sa place.

De tous les familiers actifs de l'inquisition, Don Juanito fut le seul qui osa rester à Madrid en 1820 et braver l'exaspération du peuple. Quand il vit son ancien camarade placé, possédé comme tant d'autres de la manie des emplois, il chercha à se recommander à la bienveillance du gouvernement en s'enrôlant comme volontaire dans la

délivrée au commencement de l'année 1820, après vingt-cinq mois de captivité.

Étrangère aux opinions politiques dont le triomphe la sauva, Ramona avait tout fait pour un homme dont le malheur seul avait excité sa pitié. Ferme, autant que compatissante, en me secourant elle ne suivit que la seule impulsion de son cœur.

Fidèle à ses premiers sentiments, elle donna sa main à l'homme qu'elle aimait avant son infortune, et inaccessible à l'ambition comme à l'intérêt, jamais elle ne chercha à sortir de son humble condition.

A mon retour en Espagne, Ramona trouva en moi un frère reconnaissant. Du jour où je m'unis à la femme de mon choix, elle devint l'amie de ma nouvelle compagne. Depuis qu'un second

compagnie des grenadiers du 1^{er} bataillon de la milice nationale de Madrid, commandé par un de mes deux frères. Celui qui tout à l'heure portait sur la poitrine les décorations sanguinaires du Saint-Office, prit la cocarde patriotique, et remplit avec une exactitude exemplaire ses devoirs de milicien. Dans la célèbre journée du 7 Juillet 1822, où la garde royale insurgée fut repoussée jusque dans le palais du monarque par les miliciens accourus aux armes, Don Juanito, ferme à son poste, se distingua dans l'action. Il reçut un coup de balle à la tête et tomba mort devant les balcons du roi.

exil m'a séparé d'elle, j'ai fait tous les efforts que permet ma position pour attirer Ramona auprès de moi ; mais se croyant par son état d'obscurité à l'abri de nouvelles persécutions, et vouée toute entière aux soins de son époux malade et souffrant, Ramona m'a jusqu'aujourd'hui refusé cette dernière preuve d'amitié.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

PIÈCES
JUSTIFICATIVES

DE LA

Première **P**artie.

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

(N^o 1, page 5.) *Lettre de Van Halen au comte
Survillers.*

Monsieur ,

Fidèle à ma parole et suivant l'exemple des personnes respectables qui vous entourèrent en Espagne , j'ai sacrifié auprès de vous les premières années de ma jeunesse. Des outrages ineffaçables dans mon cœur en ont été le seul résultat. Je les ai cachés à tout le monde aux dépens , peut-être , de ma réputation. J'aurais voulu pouvoir aussi les cacher à moi-même. Ma discrétion vous est connue et tout commentaire serait inutile pour vous. Je vous avais cherché magnanime et reconnaissant à l'époque où vos droits monarchiques étaient expirants ; ce que je vous ai trouvé , il est désagréable d'en faire le récit : le salon de votre bibliothèque , vos anciens serviteurs , et même votre digne et respectable épouse furent témoins de cette scène.

Comme monarque vous avez témoigné de l'estime pour mon attachement à l'indépendance raisonnable de mon pays , que vous avez vu , s'il m'est permis de le dire , scellé de mon sang , en luttes partielles avec ceux qui , tout en prétendant vous soutenir , osèrent insulter ma patrie.

Comme prince français , et comme tel , totalement étranger pour moi , vous me fîtes douloureusement sentir

que de votre procédé envers moi à ma réconciliation avec le pays auquel je dois le jour, il n'y avait qu'un pas : il fallait le faire ; je le devais, je le fis.

Les vicissitudes humaines, après douze ans de singuliers et extraordinaires événements, nous font rencontrer sur cette terre hospitalière. Je dois donc saisir avec empressement cette occasion de vous demander une explication de l'affront personnel, aussi peu attendu de ma part qu'injuste de la vôtre, que je reçus alors. Je la demande et ose l'attendre de votre bonté. J'attends plus. Je me flatte que vous n'attribuerez pas cette requête à des motifs indignes de moi, que vous n'ajouterez pas à une première offense, celle d'imaginer qu'un intérêt vénal soit capable d'en effacer la pénible impression.

Non, Monsieur, trois lignes d'explication sur un ancien événement si pénible à mon âme, sont seules capables de la tranquilliser. C'est tout ce que je demande ; et ce que je me flatte que vous ne me refuserez pas.

J'ai l'honneur, etc.

D. J. VAN HALEN.

Philadelphie, le 20 août 1825,
rue Seconde, sud, n° 129.

(N° 2, page 26.) *Circulaire du ministère de la guerre adressée à tous les capitaines-généraux des provinces.*

Capitanie générale de l'Andalousie.

S. Exc. le secrétaire d'état au département de la guerre me dit en date du 28 avril dernier ce qui suit :

« Excellence, je viens de faire part au roi d'un exposé

que lui a adressé Don Juan Van Halen, capitaine au régiment de chasseurs à cheval de Madrid, dans lequel il demande qu'on rende publique son innocence, attendu qu'il n'a pas mérité la prison qu'il a soufferte, ayant été conduit à Marvella en criminel d'état. En considération de sa juste demande et ayant sous les yeux les ordres expédiés pour son arrestation, lesquels ont été supposés, et pour lesquels l'on fait maintenant les recherches nécessaires, S. M. a daigné y consentir.

» Par ordre du roi, je le communique à V. Exc. pour le faire connaître à tous les corps sous votre commandement. »

(*Ordre du jour de la garnison de Cadix, 13 mai 1816.*)

(N^o 3, page 169.) *Enquête judiciaire faite à Madrid, le 15 juin 1821, par le juge de première instance, ministre honoraire, magistrat Don Angel Fernandez de Los Rios, à la sollicitation de Don Juan Van Halen, etc. (1).*

A. F. de Los Rios à Don Juan Romero Alpuente.

Signor Don Juan Romero Alpuente, député aux Cortès :

Don Juan Van Halen se présenta à mon bureau le 3 du courant (Juin), demandant acte de son adhésion au

(1) Van Halen, à son retour de Russie en Espagne en 1821, a voulu se procurer des preuves authentiques de ce qui avait rapport aux événements antérieurs. Il fit des démarches auprès des patriotes qui se trouvaient alors à Madrid, pour qu'ils déclarassent solennellement la vérité des faits qui étaient à leur connaissance. On reproduit ici une partie de ces témoignages.

ystème constitutionnel, pour lequel il a souffert les plus horribles persécutions,..... et il a demandé que je vous fisse passer cette lettre officielle conjointement avec une copie des pièces, afin que, après avoir obtenu le consentement des Cortez, vous veuillez bien faire votre déclaration à propos.

Dieu garde, etc.

A. F. DE LOS RÍOS.

Réponse de Romero Alpuente.

Je sais positivement que Don Juan Van Halen a été et est très-dévoué à la Constitution politique de la Monarchie, et que, pour cela, il a souffert la plus horrible persécution, et a enduré les plus grands maux.

Je sais positivement qu'il est extraordinairement dévoué au système de la Constitution, parce qu'il a travaillé avec moi et avec d'autres individus dans différens endroits de la Péninsule, afin de le rétablir. Je n'ai jamais connu aucun Espagnol qui le surpassât en activité et en efforts constants à faire tout ce qui convenait à cette opération.

Je sais aussi positivement qu'il a été persécuté, et qu'il a beaucoup souffert ; car il a été arrêté comme moi et comme les autres Espagnols, qui, tous réunis, travaillions dans la ville de Murcie, et étions en correspondance avec Cadix, Grenade, Valence, Barcelonne et Madrid, pour le rétablissement de la Constitution : et il a été transféré des prisons de Murcie à celles de la Cour ; (et après avoir fait mention de la fuite de Van Halen, Romero Alpuente continue ainsi :) Ni les rigueurs, ni les assurances de la liberté que les agents du dernier gouvernement lui don-

naient, s'il découvrait ses compagnons, ne purent jamais lui arracher un seul mot capable de servir de chef d'accusation. Tout cela, je l'affirme, quant à moi, d'après l'espèce d'interrogatoires que le juge, chargé de la procédure, m'a faits, et l'importance de ceux qu'il a négligé de me faire. Je crois qu'il en sera de même des autres; car je les ai entendus parler dans le même sens.

C'est tout ce qu'avec la permission des Cortez, et en réponse à votre dépêche, je puis déclarer et faire connaître à Votre Seigneurie. Dieu garde, etc.

Signé, ROMERO Y ALPUENTE (1).

Déposition de Don Jose Nugnez devant le même magistrat, assisté d'un notaire.

Acte suivant; comparut devant le susdit magistrat, Don Jose Nugnez de Arenas, capitaine d'artillerie, duquel Sa Seigneurie reçut, par devant moi notaire, le serment qu'il prêta, suivant ses qualités, et sous lequel il promet de dire la vérité sur tout ce qui lui serait demandé; et lui ayant fait les mêmes questions qu'aux précédents (2), il déclara :

Qu'ayant été occupé, l'an 1817, dans cette capitale,

(1) Voyez planche 1^{re}, *fac-simile* n° 1.

(2) Outre les témoignages qui se trouvent ici consignés, Van Halen a entre les mains d'autres déclarations authentiques, ainsi que des lettres confidentielles conçues dans le même sens. Elles sont de Don Ignacio Lopez Pinto, Don Facundo Infantès, Don Salvador Manzanarès, Don Francisco Belda, Patricio Dominguez, du comte de Montijo, de Serafin del Rio, et s'accordent, quant aux faits qui ont rapport à chacun d'eux, avec ce qui a été dit dans l'ouvrage. (Voyez pl. 1^{re}, *fac-simile* n° 2, 5, 7, 8, 9, 10 et 11.)

avec plusieurs de ses compatriotes, à former le plan politique combiné de la manière qu'il a été réalisé, il apprit que le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen (qu'il connaît depuis l'an 1814) fut arrêté au mois de Septembre de la susdite année 1817, écroué dans l'inquisition de Murcie, et transféré secrètement à celle de Madrid. Sachant qu'il était en correspondance avec plusieurs individus liés avec le témoin, aucun d'eux ne doutait que le motif de son arrestation ne fût son grand enthousiasme pour la bonne cause, et ils se décidèrent à lui procurer toute l'assistance qui fût en leur pouvoir, faisant, à cet effet, toutes les démarches possibles dans des circonstances si épineuses. Dans ce moment-là, le témoin reçut pour la première fois, par l'entremise du digne patriote Don Jacobo Murphy, capitaine de frégate, un billet écrit avec du sang adressé au lieutenant-colonel Don Facundo Infantès, dans lequel Van Halen dépeignait, entr'autres choses, sa situation déplorable, recommandant très particulièrement qu'on donnât avis à ses correspondants que l'état de son procès, jusqu'à ce jour, ne compromettait absolument personne;

Que, pendant cette correspondance commencée vers la mi-Décembre 1817, et continuée jusqu'à la fin de Janvier 1818, le témoin reçut plusieurs autres billets par la même voie. Dans les uns, Van Halen assurait de nouveau que pas même la violence des tourments n'avait pu lui arracher le secret du nom et de la qualité des individus avec lesquels il était en correspondance; dans les autres, il désignait ce qu'on devait faire connaître aux capitaines Gonzales et Valle et au directeur de la poste de Grenade, Don Juan Avazcal, ainsi qu'au brigadier-général Torrijos à Alicante, afin que, s'ils venaient à être arrêtés ou interrogés,

ils éludassent les chefs d'accusation qu'on pourrait diriger contre eux, certain que ces accusations ne pouvaient avoir d'autre base que celle qui résultait de la confrontation des écritures des lettres qui furent saisies avec d'autres papiers. Dans ses derniers avis, il parlait de la possibilité de son évasion. Les amis de Van Halen, étant fermement convaincus que ses souffrances dont le témoin a eu la pénible occasion de s'assurer de ses propres yeux, pourraient mettre fin à ses jours dans cette prison fétide, on se prépara immédiatement pour le 30 Janvier de la susdite année;

Que, ni la situation dans laquelle le témoin se trouve, ni l'objet ne permettent qu'il nomme individuellement tous les dignes citoyens avec lesquels il était lié, dans le dessein de réaliser ce projet, auquel un des héros de notre liberté a pris part (Arco Agüero); mais il croit qu'il est nécessaire de rapporter avec détail comment cette entreprise s'effectua; et, à cet effet, il dit qu'il a en son pouvoir des pièces originales de l'inquisition qui prouvent jusqu'à l'évidence que Van Halen a été mis en jugement, prévenu d'un crime d'état, et que pour cela même il a été arrêté et déposé dans les prisons secrètes de l'inquisition, afin d'y être traité avec plus de rigueur, et d'être privé de toute communication. Par les susdites pièces originales, on aperçoit distinctement quels furent les moyens dont Van Halen se servit pour réussir dans sa fuite; moyens qui s'accordent avec ce qu'il dit dans ce tems-là au témoin relativement à ce sujet.

(Ici le témoin expose tous les détails de l'évasion de Van Halen jusqu'à sa sortie de la prison, conformément à ce qui a été rapporté.)

Parvenu dans le plus grand trouble à la rue où l'at-

tendaient le témoin, les lieutenants-colonels Don Patricio, Don Joaquín Dominguez et Don Salvador Manzanares, avec les capitaines Don Eusebio Polo, Don Juan Herrera Davila et le lieutenant Don Francisco Belda, postés sur les différents points par où il devait passer, selon le croquis qu'on lui avait remis à cet effet, pour qu'en cas de contretemps, il pût aller tout seul à la maison qui lui était préparée, et dans laquelle il est resté jusqu'à son parfait rétablissement, dû aux soins et au bon traitement du chirurgien du premier régiment des gardes, Don Jose Saumell, qui l'assista pendant quatre mois.

Signé, D. J. NÚÑEZ DE ARENAS (1).

Extrait de la déposition du docteur Saumell.

Au commencement de l'année 1818, je fus appelé secrètement par ses amis pour traiter dans son asile le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen, qui se trouvait malade à la suite des horribles souffrances essayées de la part du pouvoir infâme de l'inquisition, et dont il venait, d'une manière si audacieuse, de se délivrer, etc., etc.

Signé, D. J. SAUMELL (2).

Extrait de la déclaration du général Torrijos.

Aussitôt que je fus arrêté, et ayant appris la fuite du susdit lieutenant-colonel Van Halen, je n'ai pas un moment balancé, et nous convinmes tous les prisonniers de l'inculper en tout, afin de mitiger, par ce moyen, notre

(1) Voyez pl. 1^{re}, fac-simile n^o 3.

(2) Voyez pl. 1^{re}, fac-simile n^o 4.

malheur, sans lui causer le moindre préjudice, puisqu'il n'était plus entre les mains du pouvoir tyrannique qui lui a fait tant de mal. Le juge, délégué dans la procédure qu'on nous intenta à Marcie, Don Juan Castagneda me dit : *que Van Halen avait été très heureux de s'évader ; car, dans le cas contraire, il aurait fini indubitablement sur un gibet ; car il niait des choses si évidentes pour nous sauver, qu'on aurait augmenté ses souffrances, et que, malgré cela, il ne nous aurait pas sauvés.* Ces circonstances et mille autres favorables, trop étendues pour être détaillées, m'ont toujours fait croire que, de même que Van Halen a été si vaillant, si généreux avant son arrestation, il n'a pas été moins délicat sur le point d'honneur dans le dur emprisonnement qu'il a souffert, et dont il n'a pu se délivrer que par son intrépidité, son sang-froid et son audace, secondés par l'amitié.

Lettre de Torrijos à Van Halen (1).

(Traduction littérale.)

Mon cher Van Halen,

Je reçois en ce moment ta lettre du 20 par l'entremise de Quiroga. Tu me demandes une relation des inculpations qui t'ont été faites depuis ta fuite de l'inquisition, et qu'à tant de reprises je t'ai expliquées verbalement avec ma franchise ordinaire. Supposant que cela doit être utile, et que peut-être tu veux conserver la re-

(1) Cette lettre, que Van Halen reçoit au moment où l'ouvrage est sous presse (1827), contient une explication sur l'insultation dirigée contre lui par ses amis, après son évasion.

lation écrite de ma propre main, je crois qu'il est dû à notre amitié et à la justice de te le répéter par écrit pour l'usage quelconque que tu veuilles en faire.

Tu as été la première victime, c'est-à-dire, le premier que le maudit Saint-Office, uni à la commission centrale de l'état, fit emprisonner. Cette nouvelle, jointe à celle de l'arrestation de Rio et d'Esby, a répandu l'alarme et la surprise parmi nous tous. Quelque tems après, je fus arrêté, ainsi que plusieurs autres successivement; et comme il y eut un intervalle d'une arrestation à l'autre, il est clair que les charges qui devaient résulter contre nous s'affaiblissaient, autant par suite d'accords particuliers, que par les moyens que chacun employait personnellement pour les esquiver. Mais tu n'ignores pas combien ces moyens auraient été inefficaces contre les perfides intentions de la commission nommée pour l'instruction de notre procès. Ta fuite nous ouvrit un chemin auquel nous ne pouvions nous attendre. Elle nous fut annoncée avec une espèce d'enthousiasme par nos amis de Madrid, et ce fut pour nous un trait de lumière qui nous tira de notre fatale position. Dès lors, toi et seulement toi fus le conspirateur. Tu avais invité tout le monde, tu avais reçu les mépris, même les menaces de tous; enfin, toi, chose dure à répéter, tu t'étais servi de nos noms, tu avais supposé plusieurs signatures, et même des lettres tout entières de mon écriture, pour te donner de l'importance, et en séduire d'autres au moyen de notre influence. En un mot, c'était une trame ourdie par toi qui avait causé la ruine d'une portion d'hommes respectables par leurs services et leurs qualités. Réduit à l'horizon des murs opaques de l'inquisition, ce langage ne pouvait produire un effet quelcon-

Pièces justificatives.

que, puisque les juges mêmes ne pouvaient laisser de soupçonner qu'un tel système était la suite naturelle d'un plan de défense, et le seul capable de paralyser ou de détruire les charges portées contre nous. Cela est si vrai, que Castagneda me dit à moi que si tu ne t'étais pas sauvé, tu aurais péri sur l'échafaud; et que notre crime, comme il l'appelait, aurait pu être prouvé plus clairement que la lumière, parce que nul n'aurait osé dire, te trouvant toi encore arrêté, ce qu'on disait ensuite de toi; mais que cependant les preuves ne manquaient pas.

Par suite de ce mouvement imprimé (au procès) par nous et par les amis, l'opinion qui nous était favorable, eu égard tant à la cause pour laquelle nous souffrions, qu'aux qualités personnelles de plusieurs d'entre nous qui étaient assez connus, les craintes que l'on concevait pour le sort de tous et l'existence de quelques-uns, et la compassion que nous inspirions, fit adopter de bon gré une opinion qui nous délivrait de la situation embarrassante et périlleuse où nous nous trouvions; et chacun, soit par amitié, soit par intérêt, ou par sympathie avec un ou plusieurs des prisonniers, se constituait ton accusateur.

Pendant près de trois ans, transmis de bouche en bouche, ces propos, glosés et défigurés d'après la volonté de chaque commentateur, firent naturellement que pas peu de personnes te crurent, de la meilleure foi du monde, un intrigant de premier ordre, avec le relief de quelque chose de pire. Tu étais absent: ce qui convenait, c'était de nous sauver; et, par conséquent, nos amis et nous-mêmes, bien que nous n'eussions pas voulu que la chose allât aussi loin, il ne nous était pas possible d'arrêter le mouvement sans danger, pour celui qui le tenterait, de se rendre sus-

pect, et de détruire les salutaires effets de la fiction qui avait agi à tel point sur l'opinion, que les juges crurent que, sans s'exposer à un scandale et s'opposer aux vues mêmes du gouvernement, il ne leur était pas permis de nous sacrifier; et, en conséquence, ils résolurent de traîner le procès en longueur.

Le mouvement que déjà alors on projetait, et qui donna la liberté à la patrie en 1820, nous fit voir avec plaisir cette résolution, puisque, quoiqu'elle prolongeât nos souffrances, elle nous laissait l'espoir de recevoir la liberté des mains de nos compatriotes unis à nous par les mêmes opinions et les mêmes sacrifices.

Il en arriva ainsi : effectivement nous fûmes mis en liberté; la nation récupéra de nouveau sa dignité; nous retournâmes au sein de nos familles, appréciés et estimés par tous, et nous nous réjouîmes du double plaisir d'être délivrés et d'être libres. En ce moment, si l'amitié jeta quelques regards sur le sort qui t'avait été réparti; si nous rectifiâmes les faits, si l'on tâcha, par un simple récit des événements, de faire voir ton innocence, c'est-à-dire, que tu n'avais fait que ce que nous tous avions fait, tous ne le crurent pas encore, supposant sans doute qu'on voulait te disculper d'une faute réelle, ou que nous tâchions de nous attribuer des services que nous n'avions pas rendus.

Cette seconde idée, toi-même l'as vue corroborée à ton arrivée à Madrid, quand, suivant ce que tu m'as raconté, un personnage te demanda si effectivement nous avions fait des efforts pour donner la liberté à la patrie. Ne crois pas que cette demande fût fortuite : elle fut produite par un plan mesquin, au moyen duquel quelques-uns voulaient se dire les pères de la liberté, et disputer ce titre aux li-

érateurs mêmes. Tu sais bien de qui je te parle, il est inutile de t'en dire davantage.

Ce récit franc et simple répond complètement ; je pense, au but de ta lettre, puisque de tout cela il résulte : 1° qu'on t'a attribué, et qu'on a désigné comme œuvre et fiction de ta part, toutes les démarches réelles et les efforts que nous avons faits de concert pour délivrer la patrie ;

2° Qu'aux yeux des juges, l'inculpation ne se présentait que sous son véritable point de vue, puisqu'il ne pouvait être caché à leur sagacité que c'était un plan de défense appuyé sur ta fuite. Ce plan fut presque spontané. Tu sais bien que dans les grandes crises, quoiqu'il n'y ait qu'un sentier pour se sauver, tout le monde le trouve. Cela est bien clair ;

3° Que l'effet qu'avaient produit sur l'esprit des ignorants les propos de la généralité des gens qui ne prenaient pas garde à l'erreur grossière qu'on commettait, devait nécessairement te faire trouver un accueil peu favorable auprès de ceux qui ne connaissaient pas les vrais détails de l'affaire.

Alors tu vins à nous ; nous déclarâmes la vérité et la justice dans les certificats que nous te donnâmes, et l'opinion se rectifia avec la publicité de ton manifeste imprimé à Madrid. Cependant il ne te manquait pas d'ennemis ; mais ces ennemis étaient déjà de la classe de ceux que nous avons tous, c'est-à-dire, de ces aspirants infatigables qui, à l'ombre de services exagérés et même inconnus, voulaient prospérer, et qui en effet prospérèrent. Ces hommes, tranquilles tant que dura notre silence, sentirent naître des craintes à ton arrivée de Russie, parce qu'ils savaient que tu pouvais dire plusieurs choses ; que tu étais

se présentait dans votre ville ou dans quelque autre endroit de votre district ; on le capturât et on enfermât sa personne dans les prisons du Saint-Office, nous donnant immédiatement avis pour ordonner qu'il soit conduit et restitué à celles de ce Saint-Office ; et maintenant, V. S. nous donnerez avis de la réception de la présente avec les instructions que vous voudrez.

Notre seigneur garde, etc.

Signé : Docteur en théologie Luis CUBERO ;
D. Mariano Martinez ESPÉRANZA ;
D. Vicenti ALONZO DE VERDEJA (1).

*Circulaire de l'inquisition de Barcelonne à tous les agents
du district.*

Vû qu'il convient d'arrêter le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen, (ici on répète le signalement qui se trouve dans la circulaire de Madrid), nous vous chargeons, après avoir fait des démarches nécessaires avec précaution, dissimulation, prudence et secret pour trouver l'endroit où reste le susdit-colonel, soit dans cette ville, dans la vôtre ou ailleurs, de l'arrêter immédiatement, après avoir donné les avis, au nom de ce tribunal, aux justices de l'endroit où on le trouvera, et prenant toutes les mesures de sûreté pour empêcher sa fuite, avec l'intervention, à cet effet, du chef militaire sous la direction duquel il pourrait se trouver, afin qu'il facilite tous les secours nécessaires et tout ce qui pourrait convenir pour vous emparer dudit Don Juan Van Halen ; donnant immédiate-

(1) Voyez pl. 2^e, fac-simile n^o 1, 2, 3.

ment avis de l'arrestation, pour qu'après avoir reçu les instructions convenables, il soit conduit aux prisons secrètes de ce tribunal, dans la forme et de la manière que ces réglemens le prescrivent. Le principal objet de cette commission que nous donnons étant pour le présent de vérifier sans délai et par les moyens les plus efficaces et réservés, le lieu où est le susdit Van Halen; donnant immédiatement avis du résultat, sans retard ni délai; renvoyant, lorsqu'il sera tème, cette commission et mettant à la suite d'elle les démarches qu'on aurait faites pour son exécution et accomplissement.

Notre Seigneur garde, etc.

Signé : D. Don Juan BLAHA Y DE CASALS, secrétaire.

D. Don Juan Manuel DE CEA ESCUDERO.

D. Don Juan CALVA Y MARTI, secrétaire (1).

Palais royal de l'inquisition de

Barcelonne, 11 Février 1818.

Réponses de quelques-uns des familiers de différents endroits.

A l'illustrissime Seigneur D. Don Juan Manuel de Cea y Escudero, inquisiteur du Saint-Office de Barcelonne.

Très illustre Seigneur, en exécution de la commission secrète qui m'a été donnée par ce tribunal, de faire des recherches avec précaution, dissimulation et secret, pour découvrir le séjour du lieutenant-colonel Don Juan Van Halen, dont le signalement y est consigné, j'ai fait avec le secret et la prudence requise des recherches pour voir s'il se trouvait dans cette ville : je n'ai pu d'aucune

(1) Voyez pl. 2^e, *fac-simile* n° 9, 5 et 7.

manière découvrir que ledit Van Halen soit dans cette ville. Cependant désirant faire la commission dont on m'a chargé, je continuerai à pratiquer avec la même dissimulation ce qui peut me paraître convenable, non seulement pour m'assurer si ledit lieutenant-colonel se trouve dans cette ville, mais aussi s'il se trouve dans une autre ville ou village du district du tribunal. Si par les démarches que je ferai, je découvre le lieu où il se trouve, je m'assurerai de sa personne au moyen de sa capture avec l'aide de la justice de l'endroit où il pourrait se trouver, et je donnerai incontinent avis au tribunal pour qu'en vertu des instructions de celui-ci, il soit conduit aux prisons secrètes de ce tribunal.

Notre Seigneur garde, etc.

Signé : José VILADESAU (1).

Mataro ; le 21 Février 1818.

Autre réponse.

Illustre Seigneur, aussitôt que j'ai reçu la dépêche de V. S. du 11 courant, j'ai tâché de faire avec la prudence et le secret convenables la commission que V. S. a voulu me confier, d'arrêter le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen. En premier lieu, j'examinai la note de tous les officiers ; de ceux que j'ai eus en mon pouvoir du tems de mon bailliage, de ceux qui sont en retraite, dispersés ou passagers, et qui m'ont été présentés : je n'y ai pas trouvé un nom semblable, et pour plus grande précaution, je me suis entretenu avec mon ami, Monsieur le commandant d'armes,

(1) Voyez pl. 2^e, *fac-simile* n^o 6.

brigadier-général et colonel du régiment de cavalerie *du Prince* ; et lui non plus n'a pu m'en donner aucune nouvelle ; j'ai seulement appris d'un capitaine de ce régiment, et qui était auparavant dans celui de Van Halen qui se trouvait dans le tems à Murcie, qu'on arrêta ledit officier par ordre du gouvernement et qu'on le conduisit prisonnier à Madrid ; que depuis ce tems là il n'a rien su concernant Van Halen. Si V. S. me le permet, je garderai provisoirement la dépêche, pour que, dans le cas où on le rencontrerait, je fusse à même d'exécuter les ordres de V. S., et dans le cas qu'il ne reviendrait pas, je gardasse la dépêche. V. S. pourra me le faire connaître, et alors je la lui ferai parvenir de suite par le courrier.

Dieu garde, etc.

Signé : MARIANO THOMAS, familier (1).

Reus, le 22 Février 1818.

Autre réponse.

Très illustre Seigneur, aussitôt que j'eus reçu la commission dont V. S. a jugé à propos de me charger, j'ai fait avec précaution, les démarches nécessaires pour trouver Don Juan Van Halen ; et quoique je n'aie rien omis de ce qui m'a paru praticable, je n'ai rien pu découvrir si ce n'est qu'il a été ici en passant il y a bien long-tems ; mais on ignore à présent sa résidence. Je ne puis pas en dire davantage dans ce moment-ci.

Dieu garde, etc.

Signé : FRANCISCO OMS (2).

Manresa, le 2 Mai 1818.

(1) Voyez pl. 2^e, *fac-simile* n^o 4.

(2) Voyez pl. 2^e, *fac-simile* n^o 10.

Autre réponse.

J'ai eu beau faire toutes les démarches possibles tant par moi même que par le familier Don Juan Mas, je n'ai rien pu découvrir, pas même le séjour du lieutenant-colonel Don Juan Van Halen.

Notre Seigneur garde, etc.

Signé : EL MARQUÉS DE PALMEROLA (1).

Barcelonne, le 2 Mars 1818.

Rapport du licencié Basarrate au très illustre Seigneur, secrétaire du Saint-Tribunal de l'inquisition.

L'inquisiteur fiscal, vû les réponses des personnes chargées de faire des recherches pour connaître le séjour de Don Juan Van Halen et pour l'arrêter, et considérant que, pour le présent, il n'y a plus rien à faire à ce sujet, est d'avis que cette affaire cesse, et qu'on ne perde pas de vue ce dossier quand l'occasion se présentera.

Licencié, BASARRATE (2).

Chambre du secret, Barcelonne,
le 19 Août 1818 (3).

(1) Voyez pl. 2^e, *fac-simile* n° 8.

(2) Voyez pl. 2^e, *fac-simile* n° 12.

(3) Ces différentes pièces officielles, les moins monotones et les plus intelligibles du dossier, le hasard les fit tomber entre les mains de Van Halen. A la suite de l'élan national de 1820, les patriotes de Barcelonne firent sortir les prisonniers de l'inquisition et mirent en désordre les archives du tribunal. Les documents qu'on vient de lire se trouvaient avec d'autres entre les mains d'un volontaire

(N^o 5, page 194.) *Passeport délivré à Van Halen.*

(Traduction littérale.)

Don José GARCIA DE LEON Y PIZARRO, Chevalier pensionné de l'ordre royal et distingué de Charles III, grande-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse, conseiller d'état et du département universel; surintendant-général des routes de courrier et de poste en Espagne et aux Indes, etc., etc., etc.

Vû que le roi, que Dieu conserve, a résolu d'accorder un passeport à *Don Manuel Suelto*, colonel des armées royales de S. M., lequel, chargé d'une mission près du ministre d'Espagne dans les Pays-Bas, se rend à Bruxelles; c'est pourquoi S. M. ordonne aux capitaines-généraux, aux commandants, aux gouverneurs, aux intendants, aux corregidores et à toutes les autres autorités et ministres de ses domaines et à ceux qui ne le seraient pas, S. M. prie et charge de ne point opposer le moindre obstacle au voyage du susdit colonel *Don Manuel Suelto*, au contraire, de lui prêter toute l'assistance et protection dont il pourrait avoir besoin; car telle est la volonté de S. M.

Signé : José PIZARRO (1).

Madrid, le 4 Mai 1818.

national des bataillons de Barcelonne, qui faisait la guerre sous les ordres de Van Halen. Supposant que c'était de ce dernier qu'il s'agissait dans ces papiers, il les lui remit à Barcelonne, au mois de Septembre 1822, dans le même état qu'il les avait trouvés.

(1) Voyez pl. 2^e, fac-simile n^o 11.

.....

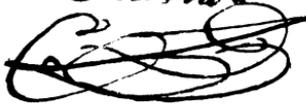
TABLE

DES CHAPITRES

DE LA

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I. Premières années de Van Halen.	Pages	1
CHAPITRE II. Première arrestation de Van Halen.		15
CHAPITRE III. Seconde arrestation de Van Halen.		27
CHAPITRE IV. Inquisition de Murcie. — Serafin del Rio. — Esbry. Doyen Castagneda.		42
CHAPITRE V. Départ pour Madrid.		55
CHAPITRE VI. Entrevue avec le roi Ferdinand.		69
CHAPITRE VII. Exposé au roi. — Influence de la <i>Camarilla</i> .		80
CHAPITRE VIII. Enquête militaire. — Villar Frontin.		86
CHAPITRE IX. Procédure du Saint-Office.		97
CHAPITRE X. Premiers actes de violence.		107
CHAPITRE XI. Torture.		114
CHAPITRE XII. Scènes extérieures.		118
CHAPITRE XIII. Docteur Gil. — Jeune fille.		125
CHAPITRE XIV. Visite des prisonniers. — Boucle d'oreille.		129
CHAPITRE XV. Ramona.		135
CHAPITRE XVI. Communications avec l'extérieur.		145
CHAPITRE XVII. Dernier jour de cachot.		153
CHAPITRE XVIII. Fuite.		162
CHAPITRE XIX. Suites de l'évasion.		170
CHAPITRE XX. Recherches dirigées contre Van Halen. — Adieux de ses amis.		180
CHAPITRE XXI. Expatriation. — Arrivée à Londres. — Polo. Ramona.		198

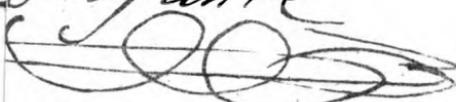
3.
J.º Vizcoy de
Quena


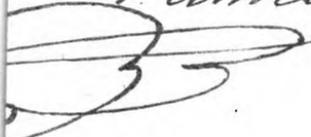
4.
Infante


9.
Patricio


Senatus


3.
D.º vnos de
Cunha

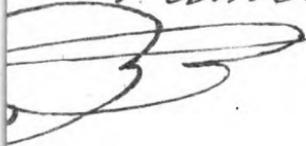

4.
Infante


9.
Patricio


Senatur


3.
D^o Vinçoz de
Ourense


4.
Infante


9.
Patriarch


Senatur


9.

MÉMOIRES
DE
DON JUAN VAN HALEN.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT

**LE RÉCIT DE SON VOYAGE EN RUSSIE, DE SA CAMPAGNE
AU CAUCASE SOUS YERMOLOW, EN 1819 ET 1820,
ET DE SON RETOUR EN ESPAGNE.**

IMPRIMÉ CHEZ LEBEAU-OUWERY,

PLACE DU SPECTACLE, A LIÈGE.



YERMOLOW.

MÉMOIRES

DE DON JUAN

VAN HALEN,

Chef d'Etat-Major

D'UNE DES DIVISIONS DE L'ARMÉE DE MINA

EN 1822 ET 1823 ;

ÉCRITS SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

PAR CH. ROGIER.

SECONDE PARTIE,

ACCOMPAGNÉE DE PIÈCES JUSTIFICATIVES, ORNÉE DU PORTRAIT D'YERMOLOW,

DE DIVERS FAC-SIMILE ET D'UNE CARTE DE LA GÉORGIE.



BRUXELLES.

H. TARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, n° 306.

1827.

AVANT-PROPOS.

CETTE seconde partie est consacrée à la description du voyage de l'auteur en Russie, de son séjour en Géorgie, de son expédition au Caucase, pendant sa première expatriation. Le lecteur y trouvera, croyons-nous, des aperçus nouveaux sur les peuplades qui habitent cette dernière contrée, sur les efforts tentés pour les soumettre et les civiliser, sur l'administration ferme et habile d'un général célèbre, enfin sur les rapports qu'a eus l'auteur, soit à Pétersbourg soit en Géorgie, avec plusieurs hommes connus ou dignes de l'être. Les traits de caractère qui ressortent de leur conduite et de leurs relations avec l'auteur, donnent le type général de ce qui forme aujourd'hui la portion éclairée du peuple moscovite. Ces relations n'ayant rien en de commun avec la politique intérieure de

l'empire, nul inconvénient ne s'opposait à ce que ces personnes figurassent dans le cours du récit.

Il n'en était pas de même dans la première partie de ces Mémoires : les liaisons de Van Halen avec ses compatriotes avaient été d'un tout autre genre ; et, vu l'état actuel de la Péninsule , il y aurait eu plus que de l'indiscrétion à découvrir des individus que la publicité pouvait compromettre. Il a donc fallu se borner à ne nommer que ceux dont la conduite politique a été généralement connue , et qui , comme l'auteur lui-même , ne sont déjà que trop compromis pour qu'aucune publicité puisse leur nuire.

Si l'on s'adressait à des lecteurs espagnols , on se dispenserait d'entrer ici dans des éclaircissements pour eux superflus. Il n'en est pas un , sans doute , un peu au courant des affaires de son pays , qui ne connaisse , depuis des années et dans ses principaux , détails la vie politique des personnes désignées par l'auteur dans sa première partie ; et ce n'est pas de l'homme qui avait su se taire en présence de la torture , que l'on avait à craindre , alors qu'il était libre , des révélations indis-

crètes. L'auteur s'en est expliqué d'une manière précise dans son introduction et dans une note du chapitre II : cependant comme il est possible que les explications sur lesquelles Van Halen n'a pas cru nécessaire d'insister, n'aient point paru assez complètes à certains lecteurs non familiarisés avec les affaires d'Espagne, de nouveaux éclaircissements, ne seront peut-être point ici inutiles.

Il n'y a pas un seul individu désigné dans la première partie, qui depuis l'année 1820 n'ait été signalé personnellement, soit dans les journaux, soit dans des brochures, et même dans des publications de plus longue haleine (1). Dès l'année 1821 (Mai et Juin), l'auteur, à son retour

(1) Une de ces publications a pour titre *Précis historique des principaux événements, etc., qui ont amené la Révolution d'Espagne*, par M. Louis Jullian. Paris 1821, 1^{re} édition, chez P. Mongie aîné. Une autre, basée sur des renseignements fournis en grande partie par Polo, a été publiée l'année dernière à Londres, chez Colbourn, sous le titre de *Sandoval*, par celui même qui vient de traduire en anglais l'original espagnol de l'auteur.

de Russie, publia deux brochures (1), dans lesquelles il se plut à consigner les noms de ses libérateurs et particulièrement ceux de Polo, Belda, Herrera-Davila, Infantès, Patricio et Joachim Dominguez, Mazanarès, etc; et non-seulement chacun d'eux en fut satisfait, mais parmi ceux qu'il n'avait pas nommés, il s'en trouva plusieurs qui se plainquirent à lui, dans des lettres que l'auteur conserve encore, d'avoir été passés sous silence.

Le petit nombre des compatriotes de Van Halen, dont il est question dans son ouvrage, étaient informés long-tems d'avance de sa publication. Aucun d'eux n'a demandé que son nom fut omis; plusieurs mêmes se sont empressés de communiquer à l'auteur des détails inédits qui sont entrés tout entiers dans l'original espagnol.

Les faits rapportés dans la I^{re}. *Partie* datant d'une époque antérieure à la révolution de l'île

(1) *Dos palabras al publico por una victima de la inquisicion. — Verdades oportunas expuestas à Su Majestad, por Don Juan Van Halen.* Imprenta del censor.

de Léon, ont été suivis par d'autres plus éclatants et plus dignes d'exciter le courroux de la faction dominante. Quatre années de liberté et de régime constitutionnel, où chacun à l'envi s'est mis en avant, soit en rappelant ses efforts secrets pour établir la constitution, soit en briguant l'honneur de la servir une fois qu'elle fut établie, ont compromis plus de monde, ont fait à Ferdinand et à ses ministres plus de révélations que cent volumes d'indiscrétions n'auraient pu le faire. Que si par hasard, il arrivait que quelqu'un de ces hommes qui se sont montrés amis de la constitution, alors qu'elle florissait, la reniant aujourd'hui qu'elle est persécutée, voulait pactiser avec ceux qui l'ont violé ; ce ne serait pas sans doute pour des faits passés il y a dix ans qu'on exigerait de lui une amende honorable ; et dans tous les cas, la sincérité du repentir et l'humilité de la demande suffiraient à coup sûr pour faire oublier les *fautes passées*, et toucher la *clémence infinie* du pouvoir apostolique.

RÉCIT HISTORIQUE

DE

DON JUAN VAN HALEN.



CHAPITRE PREMIER.

Départ de Londres. — Arrivée à Saint-Pétersbourg.

IL y avait quatre mois que j'étais à Londres, et mon état d'oisiveté me devenait de jour en jour plus insupportable. Je ne voulais ni je ne devais continuer de vivre à la charge des amis généreux qui m'avaient délivré et dont les sacrifices augmentaient avec l'oppression qui pesait sur mon pays. Encore dans tout le feu de la jeunesse, habitué à une vie active et militaire, j'éprouvais une vive impatience de sortir de la situation où je me trouvais. Mes regards se tournèrent vers la Russie ; les qualités que montrait le prince qui la gouvernait, l'accueil qu'y avaient reçu jusqu'alors les étrangers, le peu de probabilité que jamais cet empire fût engagé dans une lutte contre l'Es-

pagne ; ces considérations suffirent pour me confirmer dans la résolution d'aller y chercher du service , jusqu'à ce que des circonstances plus heureuses me r'ouvrissent l'entrée de ma patrie.

Un digne compatriote, Don Juan Yandiola , le même qui avait facilité l'embarquement de Polo , et un ancien banquier espagnol , Don Firmin Tastet , établi à Londres , furent les premiers à qui je fis part de mon projet. Ils en furent surpris et le désapprouvèrent d'abord , cherchant à me démontrer combien les espérances dont je me flattais étaient chimériques. Cependant forcés de reconnaître que si cette résolution n'était sage , elle avait du moins quelque chose de louable , ils se décidèrent à la seconder. Le banquier Tastet qui , pendant plusieurs années , avait été chargé des intérêts de l'ambassade russe , avait conservé une sorte d'influence sur quelques-uns des employés de la légation. Ses relations étaient encore très étendues. Il me procura la connaissance de diverses personnes qui me remirent des lettres pour Berlin et Saint-Pétersbourg. Je fus présenté par un gentilhomme russe (1) à M. Bludoff , qui ,

(1) Aujourd'hui gouverneur de Toula. Il avait perdu une jambe dans la campagne de Russie.

à cette époque, remplissait à Londres les fonctions de chargé d'affaires. Il me reçut avec politesse, mais il ne me dissimula pas que sans de puissantes recommandations il ne me serait pas facile d'être admis au service de son pays, parce que l'empereur Alexandre, pour mettre un terme à toutes les pétitions qu'on lui adressait de la France et de l'Allemagne, venait de déclarer dans un *oukase* (1), qu'à l'avenir il n'admettrait plus d'officiers étrangers dans son armée. M. Bludoff me promit cependant le passeport que je lui demandai, et me dit que je le recevrais par l'entremise du banquier.

Dans les derniers instants que je passai à Londres, je reçus d'une dame de Cadix une lettre dans laquelle je fus bien agréablement surpris de trouver un *post-scriptum* tracé par un de mes anciens camarades de garnison à Jaen, et qu'on lira sans doute ici avec intérêt. C'était du colonel Don Antonio Quiroga. Voici ces lignes littéralement traduites :

P. S. Je vous écris deux mots dans la lettre de la marquise. Je viens de prendre le commandement d'un régiment qui est dans l'état le plus bril-

(1) Tous les mots russes que le lecteur rencontrera sont écrits comme ils doivent se prononcer.

lant; j'espère, à la tête de ce régiment, donner un jour de gloire à ma patrie, et ce moment n'est pas éloigné. Faites connaître cela à nos amis dans le pays où vous êtes, et dites leur qu'ils peuvent compter sur la décision de

*Votre compagnon au jeu de tréсило
chez la vicomtesse, à Jaen,*

ANTONIO (1).

Huit mois après, les troupes expéditionnaires étant campées au *Palmar*, dans les environs de Cadix, Quiroga se préparait à accomplir sa promesse, quand le manque de foi du général en chef l'Abisbal l'empêcha de poursuivre ce généreux dessein. Sommé par ce même général de déposer son épée, il la brisa à ses yeux et en jeta les morceaux à terre, témoignant ainsi que ceux qui l'avaient trahi n'étaient pas dignes de recevoir ses armes. Alors il fut conduit en prison avec Arco Aguero, Rotten, etc., et resta captif jusqu'à ce que l'effort plus heureux, tenté plus tard par son illustre compagnon d'armes, Riégo, lui donna à la fois la liberté et le commandement.

Nous étions au commencement de Novem-

(1) Voyez *fac-simile*, planche 1^{re}.

jetions l'ancre devant Hambourg. Le capitaine fit mettre son canot à la mer et bientôt nous abordâmes au quai, où mon bagage fut moins

Nous étions au commencement de Novem-

(1) Voyez *fac-simile*, planche 1^{re}.

bre 1818, et la navigation de la Baltique allait bientôt devenir impossible ; j'aurais désiré faire par mer mon trajet à Saint-Pétersbourg : mes ressources pécuniaires l'exigeaient ; mais le dernier navire pour Riga mit à la voile de la Tamise le 10, et j'ai dû laisser échapper cette occasion, parce que mon passeport, malgré toutes mes démarches, ne me fut délivré que le 20. J'ai su depuis que la source des retards que j'éprouvais ne venait que des menées de la légation espagnole à Londres.

Les préparatifs de mon départ furent bientôt faits. L'actif de mon budget, reste modique des secours de mes libérateurs, ne me permettait pas de me fournir, à beaucoup près, de tout ce qui m'était indispensable. Une petite malle, une bonne santé, une ferme résolution, et des espérances incertaines, voilà le léger bagage avec lequel je me disposai à aller chercher asile chez une nation lointaine, dont je ne connaissais pas même le langage.

Le 24 Novembre, je m'embarquai à Gravesend, sur un brick anglais ; et après une traversée orageuse, le 29, à dix heures du matin, nous jetions l'ancre devant Hambourg. Le capitaine fit mettre son canot à la mer et bientôt nous abordâmes au quai, où mon bagage fut moins

soigneusement examiné par les douaniers qu'il ne l'avait été sur le rivage de l'Angleterre.

La première personne que je visitai fut le consul-général russe, M. Strub, qui m'invita à le voir souvent pendant mon séjour à Hambourg. Mes lettres d'introduction auprès de quelques négociants de cette ville ne me furent pas de grande utilité, et j'aurais quitté Hambourg sans en emporter des souvenirs fort agréables, si une heureuse méprise ne m'avait conduit dans la maison d'un gentilhomme hambourgeois, M. Von Beseler. Tandis que je me confondais en excuses, M. Von Beseler s'offrit à être mon guide, ajoutant qu'il se félicitait du hasard qui avait amené un Espagnol chez lui. Il me présenta à sa famille, qui ne me fit pas un accueil moins aimable, et, dès ce moment, je me vis traité comme une ancienne connaissance de la maison.

Le lendemain de mon arrivée à Hambourg, un certain Don S..... L..., que j'avais jadis connu à Madrid solliciteur intrépide d'emplois, et qui était alors secrétaire du consul-général d'Espagne à Hambourg, entra sans se faire annoncer dans l'appartement que j'occupais à l'hôtel. La visite inopinée de cet homme me parut assez suspecte. La nature des questions qu'il me fit augmenta ma défiance. Il me croyait

agent des Américains du sud , et il aurait voulu pénétrer les motifs de mon voyage. L'arrivée de M. Von Beseler m'en débarrassa. Une certaine inquiétude se peignit sur le visage du bon Hambourgeois à la vue de S..... L.... Il le connaissait assez pour savoir ce que j'en pouvais attendre. En effet, nous apprîmes depuis que cet homme, d'ailleurs plus ridicule que méchant, avait voulu engager le consul d'Espagne, Don Evaristo Perez de Castro, à me réclamer ; mais ceux qui connaissent la droiture de l'honorable diplomate doivent supposer que cette proposition fut repoussée avec le mépris qu'elle méritait.

Le moment de mon départ étant arrivé, je fis mes adieux à l'intéressante famille hambourgeoise et pris place dans la diligence de Berlin. Je trouvai sur la route deux auberges tenues par des Espagnols qui avaient servi dans le corps d'armée du marquis de la Romana. Retenus dans les hôpitaux, lors de l'embarquement de ce corps, ils se virent forcés de rester dans le pays, où ils se marièrent ensuite et formèrent des établissements. Je voulus savoir de l'un d'eux s'il se souvenait de ses camarades et de ses drapeaux. « Oui, oui, reprit-il, mais je me souviens encore » plus du maudit chirurgien qui nous retint à

» l'hôpital et nous empêcha de rejoindre notre
» régiment et de rentrer dans notre pays. »

Après deux jours d'une marche mortellement lente, notre voiture traversait à midi les rues longues et régulières de Berlin. Je descendis à l'hôtel de l'*Ange-d'Or*, tenu par l'honnête M. Gustmann, que je recommande aux voyageurs qui veulent trouver dans leur hôte de la discrétion et de la probité. J'avais deux lettres pour Berlin ; l'une, adressée à M. Von Hall, négociant israélite, et l'autre à un conseiller-d'état, M. de Kraft, secrétaire de l'ambassade russe.

Ce fut chez M. Von Hall que, par un hasard fort extraordinaire, je fis rencontre, le soir même de mon arrivée, d'un de mes plus anciens amis, le colonel d'état-major Don Luis Landaburo, gravement compromis dans mon procès de l'inquisition, mais dont le nom ne fut pas découvert. Don Luis ne connaissait des circonstances de mon emprisonnement, que ce qui en avait été rapporté dans les journaux anglais. Il avait suivi, comme simple voyageur, son frère, ministre d'Espagne en Prusse, et, après la mort malheureuse de ce dernier, empoisonné par accident, il fut provisoirement chargé de ses fonctions.

Pendant mon court séjour à Berlin, Landa-

buro me fit voir les principales curiosités de cette capitale, trop connues pour être ici décrites. Je rappellerai seulement ce qui, dans nos courses, attira le plus mon attention.

La demeure habituelle du roi, qui ne se distingue en rien des autres hôtels du voisinage, est située dans la grande rue qui conduit à la belle promenade dite des *Tilleuls*. Il y vit en simple particulier et sans la moindre pompe. Deux factionnaires placés à la porte principale forment toute sa garde. Quand il sort, soit à pied, soit à cheval, ou en voiture, un seul domestique l'accompagne, et il serait difficile de le distinguer de tout autre citoyen. Noble confiance dans un prince qui ne se croit jamais mieux gardé que par l'amour du peuple, et dont nous voyons chaque jour l'exemple se renouveler dans le pays hospitalier où tant de proscrits sont venus trouver un asile.

A peu de distance de la demeure du roi, je rencontrai un jeune officier qui se tenait dans une attitude respectueuse, tandis qu'un général lui parlait. « Ce jeune homme que vous voyez, me dit Landaburo, grand admirateur du système militaire de la Prusse, c'est un des fils du roi; voilà jusqu'où va, dans ce pays, la sévérité de la discipline. »

Mon logement était séparé du principal quartier de Berlin par la Sprée, qui divise cette capitale en nouvelle et ancienne ville. Le pont, que j'avais à traverser, est orné d'une statue équestre, en bronze, de l'électeur de Brandebourg, père du premier roi de Prusse. Ce monument, destiné à transmettre à la postérité les exploits du grand électeur, présente, autour de son piédestal, des statues enchaînées. Cette ostentation ridicule me rappelait la place de Madrid, où s'élève une statue de Charles V, dont le sculpteur a gâté, par de semblables attributs, la belle simplicité.

Au moment où je me disposais à continuer ma route pour Pétersbourg, M. Koch, secrétaire de légation à Hambourg, que j'avais vu fréquemment chez M. Kraft, me fit offrir par ce dernier une place dans sa voiture. Il se rendait à Dorpat, dans la Livonie, sa patrie, où des intérêts de famille l'appelaient. Le caractère de M. Koch, ses opinions, la variété de ses connaissances, tout me promettait un compagnon de voyage agréable. L'offre, faite avec autant de délicatesse que de franchise, fut acceptée avec reconnaissance; et notre bourse, quoique très inégalement fournie, devint commune.

Le jour fixé pour le départ, je pris congé de

M. Von Hall, qui promet de me faire passer en Russie la correspondance de ma famille et de mes amis, et il s'est toujours acquitté de ce soin avec la plus grande exactitude. Je me rendis ensuite à l'hôtel de M. Koch, où je reçus les adieux de Landaburo et de M. Kraft, et le 18 Décembre, à midi, nous sortions de la capitale de la Prusse.

Malgré le retard occasionné par la rencontre de la suite de l'impératrice-mère, qui se rendait de Berlin à Saint-Pétersbourg, deux jours suffirent pour arriver à Culm. Le cours de la Vistule étant déjà obstrué par les glaçons, il fallut nous confier à l'adresse des bateliers, qui, après avoir lutté trois heures contre le courant, nous débarquèrent sains et saufs sur la rive opposée. Nous entrions alors dans la Pologne-Prussienne. Là, nous commençâmes à trouver de meilleurs relais et à être mieux servis dans les auberges. Mais le froid se faisait plus vivement sentir. M. Koch remarqua que mon manteau espagnol (celui-là même dont Patricio Dominguez me couvrit lorsque je m'évadai de l'inquisition) était insuffisant pour me garantir. Pour moi, par un mouvement d'amour-propre, qu'il qualifia de fierté castillane, je voulus lui persuader que je préférerais ce vêtement à ses meil-

leures fourrures, et que les Espagnols (chose d'ailleurs bien constatée), quoique nés sous un ciel brûlant, supportent mieux que tout autre peuple un climat rigoureux.

Cinq jours après notre départ de Berlin, nous arrivâmes à Koenigsberg. Cette ville, capitale de l'ancien duché de Prusse, est bâtie sur un terrain très inégal, et traversée par la rivière Frischast. C'est à Koenigsberg que résidait jadis le grand-maître de l'ordre Teutonique. Son palais est aujourd'hui très délabré. Nous voulûmes le visiter. Le vieil invalide qui nous conduisait nous fit monter au haut de la tour dite *Teutonique*, pour contempler l'étendue de la ville, la beauté et la richesse de ses environs. La vue, de ce point, est en effet très vaste. Mais quant à la variété des sites, il fallut que notre imagination en fit tous les frais; car la campagne, couverte de neige, ne présentait que la plus triste uniformité. De notre position élevée, M. Koch me montra les deux routes qui conduisent en Russie, celle de Tilsitt et celle de Mémel. Ce fut cette dernière que nous suivîmes, et par là, je fus privé de voir l'endroit mémorable, où deux puissants monarques, réunis sur un frêle radeau, avaient disposé des destinées de l'Europe.

Nous partîmes de Koenigsberg, trente-six heures

après notre arrivée, nous dirigeant sur Mémel. La route que nous suivions est formée d'une langue de sable, faible barrière qui sépare les eaux de la Baltique d'un lac considérable, appelé Cardischoff. C'est de ce lac que sort la rivière Mémel, qui va se jeter dans la mer, sous les murs de la ville à laquelle elle donne son nom. Le tems était fort mauvais, le chemin détestable ; nous avançons sans trop savoir si c'était le vent, les flots, ou nos quatre chevaux qui mettaient en mouvement la mauvaise cariole où M. Koch et moi nous étions encaissés avec nos malles. Ce ne fut qu'à dix heures du soir que nous atteignîmes l'extrémité de la langue de terre. Les feux allumés sur le phare de Mémel furent salués par nous, comme par des marins qui arrivent au port après une longue traversée. Nous étions en face de la ville, une barque vint nous prendre et nous transporta de l'autre côté de la rivière. Le lendemain matin en quittant la ville, je remarquai, dans les environs, une quantité considérable de moulins ; et sur les bords de la Baltique, différentes troupes de pêcheurs occupés à recueillir l'ambre qui, avec les bois de construction que lui envoient la Pologne et la Lithuanie, forment la principale richesse du commerce de Mémel.

Le tems était devenu plus beau , et la route aussi bonne que nous l'avions trouvée désagréable le jour précédent. Dès que nous eûmes dépassé Nimmersatz , notre dernier relai en Prusse , mon compagnon de voyage , toujours en guerre avec mon manteau , me dit en riant : « Voilà les Cosaques : ôtez ce manteau. La vue de cet étrange vêtement pourrait vous susciter quelque affaire incommode. Les enfants vont courir après vous. »

Nous franchîmes gaîment la frontière ; le commandant du poste ne nous retint que quelques instants ; mais , selon la coutume , il nous fit suivre par un Cosaque jusqu'à Polangen. Là , on nous fit descendre aux bureaux de la douane. Le commis de la police prit note de mon nom , de l'objet et des circonstances de mon voyage. Cette note , portée par l'estafette de chaque jour , devait arriver à Saint-Pétersbourg , longtemps avant moi , car la Russie n'a rien à envier aux autres pays pour l'organisation de sa police.

En Russie , les distances se comptent par werstàs ; quatre werstàs et demie équivalent à une de nos lieues. Les werstàs sont marquées par de grands poteaux peints , comme les barrières , des couleurs nationales *orange* , *noir* et *blanc* , et sur lesquels est indiqué le nombre des werstàs

jusqu'à Pétersbourg. Chaque station de poste, selon les difficultés du terrain, est graduée depuis onze jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six werstas.

Après Polangen, commencent les belles forêts de sapin de la Courlande, dont le parfum résineux frappe l'odorat du voyageur. Nous étions surpris de la douceur et du changement subit de la température ; car il serait difficile de voyager dans le midi de l'Europe à la fin de Décembre, sous un ciel aussi pur et dans un climat moins rigoureux. Six années auparavant, une circonstance pareille aurait eu probablement une influence décisive sur le sort de deux grands empires.

Ce ne fut que dans la nuit de notre arrivée à Mittau, que l'hiver commença à se déclarer, mais avec une intensité telle, que le lendemain, la rivière et le lac voisin étaient déjà pris. Mittau, ancienne capitale du duche de Courlande, n'offre rien de remarquable. C'est une ville très propre et assez bien bâtie, quoique la plupart des maisons y soient en bois. Le palais des anciens ducs, que Louis XVIII habita pendant son exil, se trouve à quelque distance, sur la route de Riga.

A moitié route de Mittau à Riga, on traverse la rivière de Grossbach sur un pont, où, en 1812,

l'aîle gauche de l'armée française, lors de l'invasion de la Russie, parvint à se porter. A onze heures du soir, nous étions sur les bords de la Dwina, que, d'après les rapports des voyageurs, nous nous attendions à trouver encore navigable. Mais déjà la gelée venait de fermer cette large rivière, et nous étions les premiers destinés à tenter le passage sur la glace. La lune nous éclairait d'une assez faible lumière. Notre postillon, qui ne manquait ni d'adresse, ni d'intrépidité, nous conduisit sans accident à l'autre bord, après une demi-heure de trajet. Nous entrâmes vers minuit dans les rues solitaires de Riga. La rivière que nous venions de traverser offrait le lendemain l'aspect d'une promenade publique. Hommes et femmes en patins, ou dans d'élégants traîneaux y circulaient dans tous les sens et remplaçaient les nombreux navires qui tout à l'heure encore la couvraient.

Devant les fenêtres de notre hôtel, nous avions une statue de la Victoire, élevée sur la place d'armes, pour consacrer le souvenir des avantages obtenus par les Russes en 1812. Une inscription tracée sur le piédestal en russe et en français rappelle ce grand événement.

En allant le soir au théâtre, nous y trouvâmes un usage qui sans doute n'existe dans aucune

autre ville de l'Europe. A peine entrés, nous vîmes presque toutes les loges se remplir peu à peu de femmes d'une mise simple, qui, en s'asseyant, tiraient un tricot de leur sac à ouvrage, et n'interrompaient point leur travail, lors même que les acteurs se trouvaient sur la scène.

On compte environ 560 werstàs de Riga à Pétersbourg. Mon compagnon loua une de ces petites voitures ouvertes, mais plus commodes que celles de la poste, que l'on trouve facilement à Riga et qui devait nous conduire jusqu'à Dôrpat, lieu fixé pour notre séparation. Sur les routes de la Livonie, sont établies, de distance en distance, de mauvaises gargotes qu'on appelle dans le pays *khartchmà*. A la porte de ces espèces de cabarets stationne une quantité de charrettes et de mauvais traîneaux. Les paysans chargés de les conduire s'enivrent, dans le *khartchmà*, d'eau-de-vie et d'autres liqueurs spiritueuses, tandis que les malheureux chevaux, qui, comme leurs conducteurs, appartiennent à des particuliers, restent pendant plusieurs heures sans nourriture, exposés, le jour comme la nuit, à toute la rigueur de la saison.

Pour donner une idée de l'abrutissement où sont plongés les paysans livoniens, les plus stu-

pides de l'empire russe, il suffira de rappeler que lorsque l'empereur Alexandre voulut rendre la liberté aux serfs de quelques-uns de ses domaines en ce pays, loin qu'elle fût acceptée par eux comme un bienfait, ils se révoltèrent, et l'on dut avoir recours à la force armée pour faire cesser les désordres. Ces malheureux aimèrent mieux vivre esclaves que dans un état de liberté, où ils seraient obligés de s'occuper du soin de leur entretien.

Il nous fallut cinq jours pour aller de Riga à Dörpat, terme du voyage de mon compagnon. En me quittant, M. Koch me laissa un itinéraire tracé de sa main, et une feuille de poste qui m'était indispensable pour continuer ma route, aidé du peu de mots russes qu'il m'avait appris.

La chaise, ou plutôt charrette de poste qu'on nomme *téléga*, vint me prendre à la porte de l'hôtel. Le *téléga* est une espèce de caisse étroite et découverte placée sur quatre roues et traînée par deux petits chevaux. A chaque station, on change de *téléga*. Quelques pièces de cuivre, distribuées à propos, me faisaient avancer rapidement; mais cette vitesse faillit à me coûter un peu cher. Nous venions de côtoyer le lac *Péïpous*, lorsque tout-à-coup l'essieu du rapide *téléga* se brisant, je fus jeté contre une pierre, sur le

bord de la route. Le coup violent que je reçus à la poitrine me laissa quelque tems sans mouvement, tandis que le postillon était entraîné au loin sur un des débris de la charrette. On vint à mon aide, mais je ne pus me faire comprendre de ceux qui m'entouraient. Ils voulaient, bon gré mal gré, que le chirurgien de l'endroit exerçât sur moi son savoir-faire, et j'eus toute la peine du monde à m'en défendre. Comme dans l'état où ma chute m'avait mis, le mouvement d'une charrette m'eût été incommode, j'échangeai mon téléga contre un traîneau. La neige qui avait commencé à tomber permettait déjà ce moyen facile de transport, et vingt-quatre heures après mon départ de Dörpat, j'avais atteint la ville de Narva, d'où, pour une somme très modique, un cocher russe s'engagea à me conduire à Pétersbourg. Sa voiture, assez grande pour contenir la paillasse et le matelas où l'on me plaça, était traînée par trois chevaux attelés de front. Suivant l'usage, la tête de celui du milieu était surmontée d'un demi-cercle de bois qui va de l'un à l'autre timon, et au sommet duquel est suspendue une grosse clochette, qui distingue toujours les voitures de voyage de celles de ville. Mon cocher, avec sa barbe blonde bien peignée, son bonnet garni de peau, ses grandes bottes, le *kaftan*

serré à la taille par une ceinture de différentes couleurs, se tenait debout, en bon conducteur russe, ne cessant de converser sur tous les tons avec ses chevaux, qu'il appelait chacun par son nom et dont l'oreille mobile et attentive semblait être sensible aux paroles encourageantes de leur guide. Le lendemain de notre départ de Narva, à l'heure indiquée par mon cocher, nous entrions dans la longue avenue qui conduit à la capitale et qui, dans une étendue de cinq à six werstàs, est bordée de charmantes maisons de campagne, où l'on trouve, dans la bonne saison, tous les agréments que le pays le plus policé de l'Europe pourrait offrir.



CHAPITRE II.

Hospitalité russe.

ALEXANDRE, de retour du congrès d'Aix-la-Chapelle, venait d'arriver à St-Pétersbourg, où toute la famille impériale s'était réunie pour assister à la solennité du jour des Rois. Le lendemain de mon arrivée, de la croisée de mon appartement, je vis, dans son magnifique ensemble, la célébration de cette fête, l'une des plus pompeuses de la cour de Russie, et dont l'objet principal est la bénédiction des eaux de la Néva.

Quarante mille hommes, de toute arme et dans la plus brillante tenue, se dirigèrent vers le palais impérial, situé en face de mon hôtel. Bientôt l'on vit sortir à pied l'empereur suivi de toute sa famille et d'une cour nombreuse. Derrière venait un chœur des chantres de la chapelle du palais. Ce cortège imposant s'avança sur la Néva, qui n'offrait plus alors qu'une masse solide de glace, sur laquelle on avait élevé un temple de bois richement orné. C'est de là que l'archimandrite, au milieu des chants religieux et

des salves d'artillerie, bénit les eaux du fleuve. Après cette cérémonie, la cour se retira vers le palais, suivie des régiments de la garde, qui, après avoir manœuvré sur la glace, vinrent défilér, l'empereur en tête, sous les balcons de l'impératrice-mère.

Rétabli de ma chute au bout de quelques jours, je me disposai à faire mes premières visites. Les lettres dont j'étais porteur, faisaient plus ou moins allusion à l'événement politique qui m'amenait en Russie. De tous ceux à qui elles étaient adressées, le comte de Romanzoff, les deux frères Tourguéniew, conseillers d'état, et le général Bétancourt, m'avaient été désignés par M. de Kraft, à Berlin, comme les plus à même de seconder d'une manière efficace mes démarches auprès du gouvernement.

Le comte de Romanzoff, grand-chancelier de l'empire, chez qui je me présentai d'abord, me reçut avec toute la politesse d'un ancien courtisan, me faisant asseoir sur un canapé à côté de lui. Alors il interposa un large cornet entre mes paroles et son oreille, et tant par signes que par cris, je parvins à lui faire comprendre le motif de ma visite. Je lui remis aussi la lettre du banquier Tastet, qu'il plia dans sa poche sans la décacheter. Alors, en me donnant l'assurance de

sa protection, il m'engagea à voir le major-général prince Wolkonsky (1), qu'il s'empresserait, disait-il, de prévenir en ma faveur.

La tête toute échauffée de cette promesse, je ne tardai pas à paraître devant le général Wolkonsky, auquel il est à croire que le comte de Romanzoff ne m'avait pas recommandé; car dès les premiers mots qui sortirent de ma bouche, « Cela ne peut pas être, me dit-il brusquement en très bon français (2), S. M. l'empereur ne veut plus d'étrangers... » Et, sur une observation que je me permis : « L'armée n'en a pas besoin, continua-t-il en me tournant le dos, il n'y en a déjà que trop. »

Fort désappointé du mauvais succès de mes premiers pas dans la carrière de solliciteur, j'en rendis compte au plus jeune des deux Tourguéniew, dont les conseils furent loin de m'en-

(1) En Russie, les titres de *prince*, *comte*, etc., passent en héritage à tous les enfants de la famille. De là, la quantité prodigieuse de gens titrés qu'on y rencontre. Au reste, ce n'est point aux titres des individus que les Russes attachent de la considération, mais au rang qu'ils occupent dans la hiérarchie militaire ou civile.

(2) On sait qu'en Russie la langue française est aussi familière aux personnes bien élevées que la langue du pays, et que, même en famille, on parle habituellement français.

courager. Le contenu de mes lettres avait paru exciter vivement son intérêt ; mais ce qui était à ses yeux un titre de recommandation , ne devait servir , selon son expression , qu'à me montrer ailleurs sous un jour défavorable.

Tourguéniew , jeune homme d'un extérieur très prévenant , d'un âme forte , d'un esprit élevé et avide de connaissances , se montrait chaud partisan de toutes les doctrines libérales , mais sans croire possible leur immédiate application à tous les pays , et particulièrement à la Russie. Il insista de nouveau sur l'inutilité de mes démarches auprès de son gouvernement. « Quant à moi , disait-il , je vous aiderais bien volontiers ; mais , autant que je le puis , j'évite les cercles de la cour. Sous ce rapport , mon frère , qui s'intéresse aussi beaucoup à vous , plus répandu que moi , pourrait vous être plus utile. Mais ne vous bercez pas , Monsieur , de l'espoir de trouver de l'emploi dans notre armée : contentez-vous plutôt de l'accueil hospitalier d'hommes capables d'apprécier votre position politique et de sympathiser avec vous. Ces hommes-là ne sont pas rares chez nous » (1).

(1) C'est ce même conseiller d'état , Tourguéniew , que l'on a vu figurer dans la liste des condamnés à mort , à la

Je sortis vivement touché de ces dernières paroles, mais entièrement découragé. La maison du baron Rall qui, du premier moment, m'avait fort bien accueilli, entretenait des relations de commerce avec la Suède. Fort incertain de mon sort à venir, mais voulant quitter le plutôt possible une ville naguère objet de toutes mes espérances, je priai M. Rall de me procurer le moyen de passer à Stockhølm, sans trop savoir pourtant ce que j'allais y chercher. M. Rall se montra tout disposé à m'obliger; mais un de ses fils, que notre conformité d'âge avait mis en rapport plus intime avec moi, était mieux que son père au courant des embarras de ma position. Il chercha à me détourner de mon dessein hasardeux et à me retenir à Saint-Pétersbourg. Lié avec quelques personnes de la cour, il me fit faire, dans un déjeuner, la connaissance du prince André Galitzin, aide-de-camp de l'empereur. Ce jeune homme, d'une imagination vive et d'un cœur excellent, exigea de moi la promesse de retarder, pour le moment, l'exécution de mon projet, m'assurant que rien n'était désespéré, et qu'il parlerait à l'empereur.

suite des événements du 26 Décembre 1825. Lors de cette terrible explosion, il voyageait en pays étranger, et cette circonstance lui sauva la vie.

A la suite du déjeuner, André Galitzin m'amena chez lui, me présenta à sa famille, l'une des plus anciennes de l'empire, voulut, dès ce jour, me faire connaître de tous ceux qu'il croyait gens à s'intéresser à mon sort; et en peu de tems, j'entrai en relation avec beaucoup de personnes qui, bien que peu influentes à la cour, y préparèrent cependant l'opinion en ma faveur.

Je commençai aussi à voir plus souvent le général Bétancourt, dont m'avaient éloigné d'abord quelques préventions, fondées sur les liaisons d'amitié que son original de neveu, secrétaire du consul d'Espagne à Hambourg, m'avait dit exister entre son oncle et lui.

Don Augustin de Bétancourt, né aux îles Canaries, occupait, sous Charles IV, la place d'intendant de province, lorsque, par suite des désagréments que lui suscita injustement le trop fameux *Prince de la Paix*, il fut forcé de s'expatrier avec sa famille.

Arrivé à Paris, des propositions lui furent faites de la part d'Alexandre, jaloux d'attirer à lui un homme dont les grands talents pouvaient seconder ses vastes projets pour l'amélioration intérieure de ses états. Bétancourt vint alors s'établir à Pétersbourg, où il arriva successivement jusqu'à la direction générale des ponts et chaussées

de l'empire, poste qu'il occupait à l'époque où je vins en Russie, et qui lui donnait un accès fréquent auprès du monarque. Mon nom n'était pas étranger à Bétancourt : il avait connu mon père à Madrid en 1807. Sa conduite à mon égard me prouva bientôt combien mes préventions étaient injustes : il me traita avec toute la cordialité d'un bon compatriote, et m'introduisit dans sa famille, où je ne trouvai pas moins d'affection et de soins qu'auprès de mes propres parents.

Douze années de séjour à l'étranger n'avaient pas éteint dans le cœur de Bétancourt et de ses enfants l'amour et le souvenir de la patrie. Ce furent les propres filles de ce général qui brodèrent de leurs mains le drapeau destiné au régiment espagnol qui, conduit en Russie par Napoléon, fut fait prisonnier dans la retraite de Moscou, et qu'Alexandre équipa à ses frais avant de le renvoyer dans la Péninsule. Ce régiment, appelé dès lors du nom de ce prince, est le même qui se distingua sous le brave Alexandre O'Donnell en défendant la cause nationale dans les années 1822 et 1823.

Il y avait un mois que j'étais arrivé à Pétersbourg : le cercle de mes relations amicales allait chaque jour en s'élargissant ; chaque jour je me liais de plus près avec des hommes dignes de

servir de modèles pour la droiture des principes, la fermeté de caractère, la chaleur de sentiments. L'idée de mon voyage en Suède était déjà bien loin de mon esprit. J'avais retrouvé espoir et courage; mais l'état de mes ressources financières ne se présentait pas sous un aspect des plus florissants, et je me voyais à la veille de me trouver fort embarrassé vis-à-vis de mon hôte, qui ne traitant pas avec plus d'égard la bourse d'un émigré que celle d'un grand seigneur, m'imposait la nécessité de quitter au plus tôt son hôtel pour un gîte plus modeste. Une autre circonstance qui ne m'inspirait pas un moindre désir de déloger, c'était la présence d'un certain personnage dont le voisinage inattendu ne m'était pas, je dois l'avouer, d'un grand agrément. Je veux parler du ministre espagnol, Zea Bermudez, qui de retour d'Aix-la-Chapelle était venu, sans y songer, prendre dans mon hôtel un appartement qui n'était séparé du mien que par une porte commune.

Un matin, le comte M. entre chez moi. « Nous avons résolu, me dit-il, de vous faire sortir d'ici. Le voisinage que vous avez ne vous convient pas; M. Skaratin est sur le point de partir pour ses terres, au-delà de Moscou. Il vous fait offrir un logement indépendant dans son hôtel

ici en ville. Il n'y a pas, sans doute, d'inconvénient à ce que vous acceptiez : ainsi, faites votre paquet. » L'invitation était pressante ; je n'étais pas d'ailleurs en mesure de faire le fier : je quittai donc l'*Hôtel-de-l'Europe* pour l'hôtel de M. Skaratin, où l'intendant me présenta, en entrant, un serf destiné à mon service. D'autres mirent de même à ma disposition, table, maison, domestiques, équipage ; enfin au bout de cinquante jours de résidence à Saint-Pétersbourg, il n'est pas de bons offices, d'égards, je dirai même d'attentions délicates qui ne me furent prodigués par ces hommes hospitaliers, dont les nobles sentiments, plus encore que les nombreux services, ont pour toujours captivé mon vif attachement.

L'arrivée du ministre Zea Bermudez, qui fréquentait souvent la maison de Bétancourt, m'avait forcé d'y rendre mes visites plus rares. Bétancourt m'ayant fait appeler, je le trouvai seul dans son bureau ; et là, me parlant avec une certaine circonspection qui lui était assez habituelle : « J'ai travaillé hier avec l'empereur : il m'a questionné sur votre compte. Je lui ai conté votre mésaventure avec le prince Wolkonsky... Il serait peut-être convenable d'adresser une pétition à S. M. : de cette manière, il se pourra qu'il

me parle encore de vous. Alors je pourrai entrer dans plus de détails. »

Peu de tems après me trouvant à dîner chez le comte M. W. avec plusieurs amis, le prince Galitzin, de service ce jour-là auprès de l'empereur, se présenta d'un air empressé au milieu de nous, et me sautant au cou avec sa vivacité naturelle ; « Mon cher, votre affaire est faite ; que je vous fasse mon compliment ; » et chacun aussitôt de me féliciter, et de porter des toasts de réjouissance. Galitzin, plein d'ardeur pour m'obliger, avait à plusieurs reprises sollicité l'empereur pour moi. Le monarque, fatigué sans doute de ses importunités, lui avait répondu pour s'en débarrasser : *C'est fait* ; et le jeune aide-de-camp, pressant au gré de son envie le cours naturel des choses, avait pris le mot au sérieux, et de suite était accouru m'apporter la bonne nouvelle. Moi-même, dans le moment, j'en fus tellement étourdi, que je ne songeai pas que ma pétition n'était pas seulement faite. Je me hâtai de mettre la main à l'œuvre, et voici le commencement de cette supplique, dont les premières lignes furent tracées de la main du comte de Czernitscheff, chambellan de l'empereur :

« Sire, victime innocente d'un fanatisme tyrannique qui me fit éprouver, pendant cinq mois, ses

plus horribles effets dans les cachots de l'inquisition, j'eus le bonheur, grâce à la Providence, de m'en délivrer. Condamné à fuir loin de ma patrie, ayant tout perdu (sauf, j'ose le dire, l'honneur, et l'estime de mes compatriotes), des hommes bienfaisants m'ont procuré, outre les moyens de me soustraire à mes persécuteurs, ceux de pouvoir me jeter aux pieds du trône de V. M. » Après un exposé rapide de ma situation, je suppliais S. M. « De m'accorder un asyle honorable dans les rangs de son armée, où je désirais servir, jusqu'au moment où d'heureuses circonstances m'ouvriraient les portes de ma patrie. » Accompagné de Galitzin, je remis, vers la fin de Février, à l'un des secrétaires de l'empereur, ma pétition qui, pendant quelque tems, ne fut suivie d'aucun résultat. Quelques observations et anecdotes que, dans l'intervalle, j'eus l'occasion de recueillir à Pétersbourg, trouveront place dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Quelques semaines à Pétersbourg. — Anecdotes.

CHEZ les Russes, de même que chez toutes les nations catholiques, le carnaval est une époque marquée pour le plaisir. La *semaine de beurre*, ainsi appelée sans doute parce que pendant cette semaine on fait une grande consommation de tout ce qui est gras, est entièrement consacrée aux réjouissances publiques. Le cours des affaires est arrêté, les travaux suspendus ; ateliers, boutiques, écoles, tout est fermé. La foule se porte en masse sur la Néva, devenue le théâtre d'amusements populaires de toute espèce. Sur un plancher de glace de l'épaisseur de quatre à cinq pieds, viennent s'établir des danseurs, des chevaux de bois, des escarpolettes dont le balancement plaît beaucoup aux Russes, des tentes où l'on vend des boissons et des comestibles. A travers la foule des curieux rassemblés, on voit circuler avec une incroyable vélocité une multitude de traîneaux contenant une ou deux personnes, et attelés le plus souvent de deux che-

vaux, dont l'un va au trot, tandis que l'autre galoppe avec grâce à ses côtés.

Au milieu de ce tableau joyeux et varié, s'élèvent d'espace en espace les montagnes russes ou *montagnes de glace*, semblables de loin à des pyramides égyptiennes. A l'approche des fêtes, on élève des échaffaudages à la hauteur de 50 pieds environ sur 15 à 20 de largeur. De la plate-forme qui se trouve au sommet, où l'on arrive par un escalier intérieur, descend dans une longueur de 80 à 100 pieds une pente construite en planches, qui recouverte d'une couche de neige sur laquelle on a fait couler plusieurs fois de l'eau, est devenue en peu de tems unie comme un miroir. Le jour où commence le divertissement, on voit par centaines de petits traîneaux, supportés sur deux lames de fer, recevoir chacun deux personnes de sexe différent portant le costume national d'un effet si pittoresque (1). L'homme

(1) Le bonnet, les grandes bottes, le *kaftan* forment le costume des hommes. En été, le bonnet est remplacé par un chapeau rond. Les postillons et les paysans se couvrent d'un surtout de peau de mouton, qui leur sert en même tems de lit. Le costume des femmes se distingue par une jupe courte serrée à la taille, et un bonnet en forme de large diadème, qui, chez les nourrices des nobles en particulier, est remarquable par la prodigalité des

s'assied d'abord , croisant les jambes à la manière orientale ; et ses jambes ainsi placées servent de siège à la femme , qui invitée à partager avec lui l'émotion de la descente , occupe le devant du traîneau et saisit , en arrière , les bords de la planche ou les cuisses de son cavalier. Ainsi accouplés , ils se précipitent ; le traîneau disparaît avec la rapidité de l'éclair , et telle est la force de l'impulsion qu'il , long-tems après être arrivé au bas de la montagne , il continue à glisser au loin dans la plaine , dirigé par les mains du cavalier qui servent de gouvernail , et dont le talent brille à bien diriger la frêle embarcation. La course finie , le cavalier offre le bras à sa compagne , et , son traîneau sur le dos , regagne l'escalier de la montagne pour recommencer la partie avec une autre , au moyen de quelques *kopeïka* (centimes) ; car dans les bals ordinaires , c'est la danseuse qui engage son cavalier ; mais aux montagnes de glace , c'est l'usage que le cavalier aille choisir sa compagne.

ornements. Lorsque les dames dansent , par fantaisie , la *mazoûrka* , danse nationale très animée , elles adoptent ce costume , propre à relever leurs attraits. Seulement elles ajoutent au bonnet un voile blanc très léger qu'elles agitent avec beaucoup de grâce autour de leur visage , d'où s'échappent souvent les regards les plus expressifs et les sourires les plus piquants.

Outre ces montagnes exclusivement livrées aux classes inférieures, il est aussi d'usage dans la classe supérieure d'en élever au milieu des jardins pour le plaisir de la société qu'on invite, et qui vient là comme à un bal. Une réunion de ce genre avait lieu chez le comte M. W. Chaque couple se livrait, de la manière que j'ai indiquée, à la rapidité de la pente; et c'était à qui ferait le plus de descentes. L'envie me prit aussi de tenter le voyage. Seulement, par prudence, je n'engageai aucune des aimables personnes de la société à descendre avec moi. A peine lancé, conducteur sans expérience, j'allai me heurter contre un des rebords de la montagne, et, par la violence du choc, séparé de mon traîneau, j'arrivai en roulant avec lui au bas de la montagne, accompagné des applaudissements des dames, fort satisfaites de n'avoir point partagé avec moi les chances du voyage.

Pendant la *semaine de beurre*, le jour comme la nuit, le *Grand-Théâtre* (1) est ouvert aux mas-

(1) Le *Grand-Théâtre*, digne par sa belle construction de la capitale de l'empire, est celui où sont représentées les pièces écrites en langue russe. Ces pièces traduites pour la plupart du français et de l'allemand sont jouées par d'excellents acteurs. Un conservatoire a été créé par le gouvernement, où l'on élève pour ce théâtre de jeunes garçons et de

ques. On ne les voit pas circuler à pied dans les rues : la mascarade est un plaisir réservé à la classe riche ; mais l'intrigue n'y paraît jouer qu'un rôle fort accessoire. Il est vrai qu'il n'est pas permis aux officiers qui , en Russie , forment la portion brillante de la société, de se couvrir la figure d'un masque , par respect pour l'habit et l'état militaire. A cet égard, la discipline est si sévère, que dans toute l'étendue de l'empire il est expressément défendu à tout officier de porter un autre costume que l'uniforme.

Alexandre , rigide observateur lui-même de cette règle constante de discipline , n'en pouvait souffrir la moindre violation. On le vit un jour , en parlant à l'un des cousins du prince Galitzin , capitaine d'état-major des gardes , faire rentrer de ses doigts , sous la cravate de l'officier , les deux coins du col de la chemise qui la dépassaient. Tous les matins , quelle que fût la rigueur de la saison (1), Alexandre assistait à la parade

jeunes filles tirés des maisons de bienfaisance. Il y a aussi à Pétersbourg un théâtre allemand et un théâtre français , mais rarement bien servis.

(1) Il existe à Pétersbourg une vaste salle , carrée et couverte , destinée pendant l'hiver aux manœuvres du bataillon de la garde , qui doit faire le service du jour. Tous les matins Alexandre s'y rendait à cheval , suivi de son

vêtu d'un simple uniforme, et forçant ainsi chaque officier à ne pas se couvrir plus chaudement que lui. Après la parade, il sortait seul, et le plus souvent à pied, en uniforme de général ; ce qui obligeait chaque officier à se tenir sur ses gardes pour ne pas être pris en défaut par l'empereur.

Alexandre, sans posséder toutes ces qualités guerrières, capables d'entraîner l'enthousiasme des soldats, avait trouvé cependant le secret de s'en faire aimer, et le trait suivant prouve qu'il ne négligeait rien pour accroître dans l'armée sa popularité.

Après sa campagne en France, le sénat de Russie fit élever, en son honneur, au célèbre lieu de plaisance de Tzarskoïe-Selo, un arc de triomphe tout en bronze. Alexandre recommanda qu'on lui laissât à lui-même le soin de fournir l'inscription. A son retour en Russie, la garde impériale passant à Tzarskoïe-Selo, lut, en approchant du monument triomphal sous lequel on la fit défilér, l'inscription suivante, marquée

état-major et d'un détachement de cavalerie ; et c'était toujours lui qui commandait les évolutions. Cette salle est surtout remarquable par l'étendue de son plafond qui ne repose sur aucune colonne. Moscou en possède une de ce genre, mais plus grande encore, qui a été construite sur le plan et sous la direction du général Bétancourt,

en lettres d'or sur la corniche : *A mes chers compagnons d'armes.*

Alexandre aimait à parcourir, vêtu d'un surtout militaire, les rues de la capitale. Il lui est souvent arrivé, quand il rencontrait un étranger, de s'arrêter pour s'entretenir avec lui, et la facilité avec laquelle il parlait plusieurs langues, lui donnait les moyens de satisfaire sa curiosité. Il n'était pas rare non plus de le trouver, le soir, dans telle société particulière qu'il fréquentait familièrement. Là, simple sans affectation, poli avec tout le monde, prenant part aux entretiens comme aux plaisirs de la soirée, il faisait voir que l'homme le plus puissant de l'empire n'en était ni le moins galant, ni le moins aimable.

« Je suis persuadé, me disait, en parlant de l'empereur, un ancien serviteur de la cour de Paul I^{er}, que l'Europe d'aujourd'hui serait plus heureuse, si les deux monarques avaient songé, à Tilsitt, à échanger leurs couronnes. Alexandre, par son bel extérieur, sa modération et ses manières affables, aurait renouvelé, chez les Parisiens, le souvenir de leur Henri IV; et nous, à notre tour, avec l'ardeur belliqueuse du moderne Cromwel, secondé par nos braves et nombreuses légions, nous aurions volé sous les murs de Byzance,

inondé de nos armes le sol de la Turquie, et la grande confraternisation grecque, objet de tous nos vœux, se serait réalisée au profit de la civilisation européenne. A son tour, l'Asie offrait à l'ambition du conquérant une immense carrière que toute sa vie n'eût pas suffi pour remplir..... »

De la prépondérance de l'état militaire et des prérogatives qui s'y rattachent, il résulte que la ligne de séparation entre la classe des militaires et celle des négociants est plus prononcée en Russie que dans tout autre pays de l'Europe. Et telle est l'espèce d'antipathie qui divise ces deux classes, qu'on trouverait difficilement assis à la même table, ou réunis dans une même société, l'homme des camps et l'homme de comptoir.

Quelle que soit l'ardeur avec laquelle la haute classe se jette dans la carrière militaire, on y rencontre cependant des hommes qui sont loin de partager pour cet état l'engouement général.

Un jour que l'on s'entretenait, dans un cercle, de la beauté d'une revue passée par l'empereur : « Tout cela ne signifie rien, dit avec vivacité le comte de *** placé debout contre la cheminée ; et relevant la tête avec une fierté toute républicaine : Parlez-moi d'un rassemblement populaire ! » Puis faisant allusion aux élections anglaises qui venaient de se terminer : « Que j'envie

le sort de sir Francis Burdett suivi de trente mille citoyens ! Voilà ce qu'on peut appeler une belle parade. »

Le carême des Russes, et l'on n'en compte pas moins de quatre par année, impose des privations bien autrement rigides que le carême des catholiques ; et cependant il serait difficile de trouver, même dans les classes les plus éclairées, une personne qui se permette de s'y soustraire. Sous ce rapport, on ne peut pas dire que la Russie renferme beaucoup de ce qu'on appelle *esprits forts*. Le peuple, très tolérant d'ailleurs pour les cultes dissidents, pousse la ferveur jusqu'à la superstition. Nul n'est plus prodigue de révérences, de signes de croix, etc. ; et ces actes extérieurs de dévotion ne sont pas seulement pratiqués dans les basses classes : j'ai vu, en plein midi, dans l'église de Kasan, le père du prince Wolkonsky lancer son mouchoir contre les images des saints collés aux murs, le baiser avec respect, le jeter de nouveau, le baiser encore, et renouveler jusqu'à épuisement des forces cette édifiante cérémonie.

Après quarante jours de la plus rigoureuse abstinence, on voit renaître et se succéder rapidement les fêtes publiques. Celle de la Pâques, qui donne le signal, n'est pas la moins curieuse.

A minuit précis, le canon de la citadelle annonce le commencement de la fête : *Il est ressuscité*, s'écrie-t-on, en s'embrassant; et depuis le monarque jusqu'au dernier soldat, depuis le plus noble seigneur jusqu'au plus humble serf, toute offense réciproque doit être oubliée. Dans le moment où partent les coups de canon, les grands ducs, les hauts fonctionnaires, les officiers de la cour, tous ceux qui occupent dans l'état un rang distingué paraissent, en grand costume, devant l'empereur et l'impératrice qui reçoivent, sans désespérer, l'accolade fraternelle de tout le cortège.

Cette nuit-là je me rendis, avec la foule, à l'église de Notre-Dame de Kazan que remplissait dès l'entrée une masse impénétrable de Fidèles. Cependant, à l'aide des coudoiemens à l'anglaise, dont j'avais fait l'apprentissage à Londres, je parvins à me frayer un passage jusqu'au centre de la nef principale. Aussitôt que les cantiques, les sons des cloches et les coups de canon eurent annoncé la fin de la cérémonie, je ne fus pas peu surpris de voir hommes et femmes, après maintes félicitations, s'asseoir pêle-mêle sur le pavé du temple (1), et faire

(1) Il n'y a, dans les temples grecs, ni bancs ni chaises;

cerclé autour de pâtés froids , que chacun se mit à manger de fort bon appétit.

En sortant du temple , on parcourt jusqu'au jour les rues illuminées de la capitale ; on s'aborde en se félicitant , on s'offre en présent des œufs de couleur , on s'embrasse en répétant : *Il est ressuscité* ; et la fête continue jusqu'à la nuit prochaine. Dans la bonne société , il est d'usage d'offrir aux dames de sa connaissance des œufs de porcelaine ou de cristal garnis de rubans. La dame , en recevant votre cadeau et votre compliment , vous présente sa main à baiser , et se penchant en même tems vers vous , dépose naïvement sur votre joue tendue la fraîcheur de ses lèvres.

Quelques semaines après Pâques , les rigueurs de l'hiver se font encore sentir ; mais au mois de Mai , il y a un changement de température si subit , qu'en moins de quinze jours la Névà redevient navigable. A peine dégagée de la neige durcie qui la cacha si long-tems , la terre se pare de verdure , les arbres de fleurs ; la ville est désertée pour la campagne ; et soit le brusque pas-

chacun est obligé de s'y tenir debout : l'empereur lui-même ne jouit pas du privilège de s'asseoir. Toute musique instrumentale est bannie du temple ; mais la voix harmonieuse des chantes invite l'âme au plus religieux recueillement.

sage d'une saison à l'autre, soit les soins que mettent les Russes à profiter des quatre mois de la belle saison, il n'est peut-être pas de pays en Europe où le printems reparaisse plus animé et plus riant.



CHAPITRE IV.

Entrée au service. — Départ de Saint-Pétersbourg.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que ma pétition avait été remise à l'empereur, lorsque je reçus du comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, un billet par lequel il m'engageait à passer à la chancellerie. Après un assez long préambule sur les causes de mon voyage en Russie, et sur l'objet de ma pétition, M. de Nesselrode me fit entendre que le ministre d'Espagne, ayant appris que je sollicitais du service en Russie, avait témoigné que la faveur que l'on pourrait m'accorder dans ce pays ne serait pas agréable à son gouvernement. Dans le peu de mots qu'ajouta M. de Nesselrode, il insinua, en passant, le conseil de me présenter chez M. Zéa Bermudez.

Le général Bétancourt informé par moi du résultat de cette visite, me dit qu'il serait en effet convenable de voir le ministre d'Espagne, et donnant ordre d'atteler sur le champ sa voiture, il me recommanda de revenir le jour suivant.

« Zéa Bermudez n'est pas content de vous, me dit-il, quand j'entrai le lendemain dans son cabinet ; mais ses griefs ne sont pas sérieux. Il se plaint de l'espèce d'affectation que vous avez mise à l'éviter. Vous avez logé dans le même hôtel que lui, vous le rencontrez souvent dans la société, et vous ne lui parlez jamais ! Il faut aller le voir. » Je fis observer à Bétancourt qu'il y aurait de ma part une sorte d'inconvenance à paraître devant le représentant d'un gouvernement que j'avais cessé de regarder comme le mien. « Cela ne signifie rien ; il faut le voir, vous dis-je ; j'ai donné pour vous ma parole à Zéa. Allez donc, et revenez bientôt me rendre compte de votre entrevue ; car vos affaires ne m'intéressent pas moins que les miennes. »

Le ministre espagnol me reçut avec beaucoup de politesse, et après quelques allusions à ses antécédents politiques (1), quelques légers repro-

(1) Un agent secret espagnol, dévoué à la constitution des Cortez fit, en 1812, à travers le continent, le voyage de Cadix au quartier général d'Alexandre pour lui offrir un traité d'alliance avec la régence qui gouvernait au nom de Ferdinand VII. Cet agent fut Zéa Bermudez, simple négociant jusqu'alors. La bonne réussite de sa démarche lui donna l'entrée dans la carrière diplomatique. Depuis il a changé et de conduite et d'opinions.

ches sur l'éloignement où je m'étais tenu d'un compatriote, venant à ce qui me regardait personnellement : « Ainsi donc, il paraît que c'est bien décidément que vous voulez entrer au service de la Russie. — Oui, Monsieur, je ne suis venu à Pétersbourg que pour cela. — Mais y avez-vous bien réfléchi? Ne savez vous pas qu'il n'est pas du tout ordinaire de voir les Espagnols servir comme des Suisses, tantôt dans un pays, tantôt dans l'autre. — Mais, Monsieur, il est encore bien plus extraordinaire de voir, dans le tems où nous vivons, les persécutions qui les réduisent à ces extrémités. — Ne croyez-vous pas qu'il y aurait moyen de concilier tout cela? Seriez-vous éloigné de retourner en Espagne, de reprendre votre rang sous les ordres du comte d'Abisbal, dans l'armée expéditionnaire d'outre-mer. Je puis vous promettre au nom du roi l'oubli du passé. S. M., j'en ai la certitude, approuvera tout ce que je vous propose..... »

Tout en remerciant l'adroit diplomate de ses intentions bienveillantes, je lui fis sentir qu'elles ne pouvaient être pour moi une garantie suffisante, et que pour le moment, mes désirs se bornaient à être admis dans l'armée d'Alexandre.

Quelques jours après cette entrevue, je pus comprendre, dans un second entretien avec

le ministre Nesselrode , que l'agent espagnol s'était désisté de ses réclamations contre mon entrée au service , et que le moment ne pouvait être éloigné où S. M. ferait connaître sa décision à cet égard. Je témoignai au comte que , dans le cas où l'empereur daignerait m'admettre à son service , il me serait agréable d'être employé à l'armée de Géorgie. Mes amis , persuadés que c'était là un moyen d'abréger les difficultés , m'avaient conseillé de demander à être envoyé dans ce pays , que les courtisans , d'après un mot attribué à l'empereur , appelaient ironiquement la *Sibérie chaude* (1). Tout le monde me parlait d'ailleurs des grandes qualités du général qui commandait au Caucase. Tous les militaires qui avaient servi sous ses ordres dans les dernières campagnes conservaient pour lui beaucoup d'attachement , et ne prononçaient qu'avec enthousiasme et respect le nom d'Yermolow.

Nous venions de faire un voyage de plaisir à Cronstadt , lorsque à notre retour , (c'était précisément le jour anniversaire de mon départ de Madrid) nous apprîmes en arrivant chez le

(1) Sans doute parce que le gouvernement envoyait là les officiers dont les opinions politiques lui paraissaient dangereuses.

comte M.... W.... qui était de la partie, que le *Prikaz* (1) annonçait mon admission au service en qualité de major d'un régiment de dragons de l'armée du Caucase (2).

Ainsi la plupart de ceux qui avaient hâté de leurs vœux ou par leurs démarches le résultat de l'affaire, en connurent le bon succès en même tems que moi. Les plus vives démonstrations de joie accueillirent la nouvelle. Chacun se disputait la lecture du *Prikaz*, cherchant mon nom avec empressement, le répétant comme en triomphe, et témoignant le désir de voir, au plus tôt, le nouveau camarade revêtu de son uniforme.

Aidé par le général Bétancourt, qui était sur le point de faire un voyage dans l'intérieur de l'empire, je ne tardai pas à m'occuper de mon mieux des apprêts de mon équipement. Galitzin m'accompagna aux *Salons des Modèles* (3). Quel-

(1) Le *Prikaz* (ordre du jour), imprimé par la presse de l'état-major-général, paraît tous les soirs. Il contient les mutations, avancements, congés d'officiers de tous grades, et il est expédié à tous les états-majors et à tous les chefs de corps.

(2) Voir pièces justificatives, n° 1 et 2.

(3) On trouve classés avec ordre, dans ces salons, les modèles de tout ce qui constitue l'équipement complet

ques jours après, comme je me disposais à sortir, encore en habit bourgeois, des domestiques entrèrent dans mon appartement, porteurs de divers paquets, qui contenaient un uniforme complet depuis le casque jusqu'aux éperons. Kruglikow, Mamonow, Galitzin et d'autres officiers aux gardes, désirant que j'emportasse d'eux un souvenir au Caucase, avaient voulu contribuer chacun pour quelque chose à mon équipement, et leur amitié m'avait préparé cette surprise. Bientôt, Mamonow se présente d'un air joyeux; m'engage à déposer le costume bourgeois, et prenant des deux mains l'habit de dragon: « Permettez, mon cher, que je vous traite en camarade: laissez-moi vous aider à vous habiller; et dépêchons-nous, car on nous attend chez le comte M... » Nous montâmes en voiture, et je trouvai en arrivant la plupart des officiers de ma connaissance que le comte avait réunis pour fêter en un joyeux banquet leur nouveau compagnon d'armes.

du soldat de chaque régiment. Quand il se fait quelque changement dans l'uniforme, les harnais, etc., un modèle approuvé par l'empereur est déposé aux salons, et un autre envoyé au colonel du corps, qui doit veiller à ce que le changement soit rigoureusement exécuté d'après le modèle.

L'étiquette russe exige que tout officier qui a reçu quelque faveur de l'empereur, vienne lui adresser des remerciements. En hiver, c'est dans le *Salon des drapeaux de la garde* qu'Alexandre donnait, après la parade, ces sortes d'audience. La cour, selon l'usage, avait quitté Pétersbourg pour aller passer la bonne saison à Tzarskoïe-Selo. Presque chaque jour, l'empereur se rendait de cet endroit au camp de Krasnoïe-Selo, pour diriger les grandes manœuvres de sa garde qui ont lieu en Juin et Juillet. Je vins à Krasnoïe-Selo dans l'intention de me présenter à lui en qualité d'officier de son armée. Alexandre, une lorgnette à la main, paraissait suivre avec attention les mouvements des colonnes. Il passa plusieurs fois assez près de moi pour m'apercevoir, mais je ne trouvai pas l'occasion de lui parler. « Si vous aviez plu à l'empereur, me disait, à cette occasion, un ancien général, il serait venu à vous et vous aurait questionné, selon son habitude. Il vous a reçu à son service pour faire taire ceux qui vous veulent du bien et pour contenter le général Bétancourt qu'il favorise particulièrement. Mais, croyez-moi, quelle que soit l'opinion qu'on ait pu faire adopter à Alexandre sur les événements de votre vie politique, il suffit que vous soyez qualifié de patriote, pour

n'en être accueilli qu'avec défiance, et pour être envoyé au Caucase. Mais tout à ses compensations ; vous y servirez du moins sous les ordres du meilleur des hommes. »

Mamonow, jeune officier d'un mérite très distingué, aide-de-camp du chef d'état-major de l'empereur, et qui avait servi en cette qualité auprès d'Yermolow en 1813 et 1814, venait de recevoir la mission d'aller lever le plan du terrain où s'était livrée la bataille de Smolensk. Il me proposa de faire le voyage avec lui jusqu'à Moscou, et le 23 Juillet, nous partîmes de Pétersbourg. Nos amis nous avaient donné rendez-vous à Tzarskoïe-Selo, (à 25 werstas de la capitale) séjour ordinaire du beau régiment des hussards de la garde, dont je connaissais la plupart des officiers. C'est là que je vis cette fameuse rotonde bâtie par Catherine II et dans laquelle elle célébrait ses banquets secrets. Les tables, les mets, les assiettes montaient ou descendaient par des ressorts cachés. Au signal d'une sonnette, le plat que chaque convive avait demandé par écrit, lui arrivait, comme par enchantement, de l'étage inférieur, et il n'y avait point de fantaisie gastronomique qui ne fût à l'instant satisfaite. Entr'autres curiosités, on voit encore à Tzarskoïe-Selo une immense salon où sont exposés les

costumes différents et bizarres de toutes les provinces et peuplades de l'empire. Je remarquai aussi dans les jardins , d'ailleurs dignes de ce magnifique séjour , le tombeau de la petite chienne favorite de Catherine II , avec l'épithaphe envers faite par M. de Ségur , à la prière de l'impératrice.

Après un joyeux souper où quelques amateurs de musique chantèrent des couplets espagnols que je leur avais appris, Mamonow ayant donné le signal du départ, je serrai dans mes bras mes amis , laissant parmi eux , comme souvenir, la clef que j'avais emportée de l'inquisition.



CHAPITRE V.

Trajet de Tzarskoïe-Selo à Nijni-Novgorod.

Foire de Saint-Makàrieff.

Il était minuit quand nous quittâmes Tzarkoïe-Selo. La chaleur était insupportable ; et la nuit qui à cette époque de l'année ne dure pas dans ces climats plus de deux à trois heures, ne rafraîchissait que faiblement l'atmosphère. Après trois jours d'un voyage qui n'offrit rien d'assez remarquable pour arrêter l'attention, nous montions dans la journée du 27 une petite colline, quand arrivés au sommet, mon compagnon étendant la main vers la droite, me dit : Voilà Moscou. En effet cette ville immense dont nous étions encore éloignés de près de deux lieues, se déploya à mes regards, dans une étendue de 14 à 15 werstas, avec la quantité innombrable de ses dômes dorés, resplendissants aux rayons du soleil, et le fameux Kremlin s'élevant majestueusement au centre (1).

(1) Le Kremlin, bâti à la fin du 14^e siècle par le Tzar

Nous entrâmes à sept heures du soir dans Moscou, qui déjà n'offrait presque plus de traces de l'incendie qui l'avait détruit en 1812. Comme je n'y devais passer que peu de tems, le lendemain de mon arrivée, je me rendis chez le gouverneur-général pour faire viser ma feuille de poste(1), et après quatre jours de résidence agréable, je quittai Moscou enfermé avec mes livres dans un *Kibitka*, voiture à quatre roues, recouverte d'une toile cirée et assez semblable à un berceau d'enfant. Des deux sièges extérieurs placés sur le devant, l'un était occupé par le cocher, l'autre par mon domestique, petit nègre du Bré-

Dimitry Donsky, est entouré de plusieurs centaines de canons abandonnés par les Français dans leur désastreuse retraite. Dans le voisinage du Kremlin, on voit la statue équestre de Kouzmà Miminn, ancien héros moscovite : c'est un monument de la reconnaissance nationale élevé à cet homme qui, simple boucher de Nijni-Novgorod, délivra au commencement du 17^e siècle, Moscou assiégé par les Polonais, et chassa les envahisseurs du sol de son pays. Un an après, les événements politiques installèrent sur le trône de Russie la dynastie des Romanow, qui règne aujourd'hui.

(1) Lorsqu'un officier russe se rend à sa destination, le ministère de la guerre lui délivre une feuille de poste, appelée *podarojenyi*, et lui fournit l'argent nécessaire (*pragones*), pour payer les relais.

sil (1), qui m'avait été cédé pour mon service par la famille Galitzin.

La route du Caucase ou de la Perse va directement de Moscou sur Woronèje, en passant par Toula. C'était celle-là que j'aurais suivie, si je n'avais résolu de faire un détour pour revoir le général Bétancourt, qui, parti de Pétersbourg le lendemain de ma nomination, se trouvait à Nijni-Novgorod, ville importante sur la route de la Sibérie, à 126 lieues E. de Moscou.

De Moscou à Nijni-Novgorod, le trajet se fit en quatre jours. Entre ces deux villes, on rencontre Wladimir, capitale du gouvernement de même nom, située sur le penchant d'une colline, au pied de laquelle coule une rivière que l'on traverse sur un pont flottant. C'est l'une des villes les plus jolies et les plus propres de l'intérieur de la Russie. C'est aussi sur cette route que sont établies les colonies militaires agricoles de Soudagda, sur le même plan que celles de Novgorod, entre Pétersbourg et Moscou.

(1) Les nègres sont très recherchés en Russie. Ils y jouissent de la même liberté que tous les étrangers qui arrivent dans le pays. La plupart des grandes maisons en ont à leur service. C'étaient de jeunes nègres à gages qui servaient ordinairement, au palais, la table de l'empereur et même celle des aides-de-camp. Ils étaient placés sous la surveillance d'un gouverneur.

Des hauteurs qui dominent la ville de Nijni-Novgorod, on aperçoit le point où se réunissent les eaux majestueuses et tranquilles de l'Oka et du Wolga. Dans un des deux angles formés par la jonction de ces deux rivières sont établis les vastes hangards sous lesquels se tient la grande foire connue par toute la Russie sous le nom de foire de Saint-Makàrieff, parce qu'elle se terminait autrefois le jour de la fête de ce saint.

Le marché était naguère établi à quelques werstas de Nijni sur les rives du Wolga, et dans la propriété d'un noble du pays, oncle du prince André Galitzin. Un incendie, causé, dit-on, par la malveillance, détruisit en peu de minutes les magasins et les bâtimens, dont les revenus très considérables formaient la richesse du propriétaire. Le gouvernement ne voulut pas lui permettre de relever ce que les flammes avaient ravagé, et se chargea de construire lui-même un nouveau marché afin de s'approprier le monopole des loyers des magasins. Entre l'église grecque et le bel hôtel du gouvernement s'élèvent vingt galeries parallèles soutenues par des pilliers de fer, formant un parallélogramme immense dont chaque côté a mille toises environ de longueur. Un canal, alimenté par les eaux de l'Oka, embrasse ce vaste marché et facilite ainsi

le transport des marchandises. A mon passage a Nijny deux galeries restaient encore à achever. Les travaux, commencés depuis quatre ans, s'exécutaient sous la direction du général Bétancourt qui en avait donné le plan, et de trois officiers espagnols Bauza, Espejo et Biado (1).

Les frais de construction étaient estimés à plus de 10 millions de roubles ou francs (2). Il faut observer que la majeure partie de cette somme fut absorbée par les travaux souterrains qu'on a dû faire à cause des marais et des sables mouvants sur lesquels il fallait bâtir. Une fois achevés et livrés aux marchands, les nouveaux magasins promettaient, selon les calculs les plus exacts, un million et demi de revenus par an.

Les affaires les plus considérables se font entre les Russes et les Boukhares. Ceux-ci apportent des étoffes de soie et de coton, des schalls de

(1) La ville de Varsovie doit aux talents de Bauza un pont suspendu, remarquable par la hardiesse de sa construction. Ainsi que les deux autres officiers, il servait depuis peu de tems en Russie. Il avait amené avec lui une vieille servante d'Andalousie qui nous prépara un dîner à la manière espagnole.

(2) Le rouble en argent équivalait à 4 francs. Le rouble en papier perd en tout tems 75 p. 100. Dans les provinces du nord, à cause de l'abondance du cuivre, le rouble en papier s'échange contre 100 kopéïka ou centimes.

Kachemire, des turquoises, des lapis-lazuli, du salpêtre, des poils de chèvre, des fruits secs. Ils exportent, en retour, du sucre, du café, des draps de laine, de la quincaillerie, des armes, provenant presque exclusivement des fameuses fabriques de Toula, capables de rivaliser avec les meilleures d'Angleterre.

Les Boukhares, réunis en nombreuses caravanes, arrivent à Nijni, en remontant le Wolga sur des bateaux à vapeur. Cette peuplade tartare, industrielle et paisible, est soumise à un Khan indépendant qui réside à Boukhàra, dans le district de Sàmarkande. Comme ce district est peuplé de voisins enclins au brigandage, quand les Boukhares le traversent pour aller en Russie, ils se font accompagner, moyennant quelque traité particulier, par des hordes armées de Kirguisses qui les protègent jusqu'à la frontière. Ces Tartares ont un certain degré de civilisation qu'ils doivent sans doute à leur industrie et à leurs voyages. J'en ai vu parmi eux qui connaissaient l'histoire de Napoléon, jusqu'en 1810. Plusieurs avaient entre les mains un livre imprimé en France en langue arabe.

C'est de Moscou que vient la plus grande affluence de Russes : avec eux se mêlent d'ordinaire plusieurs marchands et modistes français,

qui retirent de leur commerce de gros bénéfices. On remarque encore à cette foire des Arméniens qui font, à eux seuls, tout le commerce dans plusieurs provinces du midi, des Turcs et des Grecs, mais en petit nombre, qui viennent vendre, entr'autres objets, l'essence de rose dont ils emportent le produit en numéraire.

Le thé est un article dont la consommation en Russie est générale : dans les familles aisées, on en fait usage à toute heure de la journée ; aussi la vente en est considérable à cette foire. Un seul marchand, nouvellement arrivé de Kiakhta, sur les frontières de la Chine, en avait apporté pour une valeur de trois millions de roubles. Cet homme, qui était toujours accompagné dans ses voyages de son épouse, jeune et très jolie Russe, faisait chaque année le voyage de la Chine à la tête de sa caravane. Nous trouvâmes un jour cette dame dans une boutique où elle venait d'acheter pas moins de quatre schalls : c'était un caprice qui lui coûtait environ dix à douze mille roubles. Comme nous paraissions surpris qu'une femme qui passait toute sa vie en courses lointaines achetât des objets de luxe pour une somme aussi forte, elle nous fit comprendre, d'une manière très gracieuse, que la toilette européenne avait

pour elle un charme de plus quand elle la faisait au milieu des déserts de l'Asie, dans le seul but de plaire à son mari et d'embellir son cortège.

Le nombre des marchands qui, cette année, s'étaient rendus à Nijni-Novgorod, s'élevait de cent trente à cent quarante mille. Cette multitude présentait une variété infinie de costumes, de mœurs, de traits et de langage. Le marchand russe, enveloppé dans son kaftan, à côté de sa femme vêtue aussi de l'habit national; le Perse et l'Arménien avec leurs grands bonnets noirs et leurs longues manches pendantes; le Tartare de Boukhàra, à la figure noble et modeste; celui de Kasan et de Mongol, aux larges pantalons; le Turc, à la démarche indolente; le marchand allemand avec son air impassible; la modiste française, gracieuse et légère; quelques Anglais que l'avidité de tout voir avait seule attirés, donnaient à cette Babel commerçante l'aspect le plus curieux et le plus pittoresque. On aurait pu se croire dans la capitale de l'Europe et de l'Asie.

Le soir, la foire se transforme en une espèce de Tivoli, où l'on trouve un théâtre, des danseurs de cordes, des balançoires russes, des marionnettes, tous les genres de spectacle enfin offerts de coutume à la curiosité publique. La

salle de spectacle et le monopole du théâtre appartiennent à un certain seigneur russe, qui afin de doubler ses bénéfices n'y appelle point de comédiens étrangers, mais transforme en musiciens et en acteurs ses serfs les plus intelligents. On ne pouvait se défendre d'une impression pénible, en songeant que le malheureux qui venait de faire sur la scène le héros intrépide ou le tyran farouche, était, en rentrant dans les coulisses, menacé du *knout* pour un léger manque de mémoire ou quelque geste maladroit.

Non loin du lieu de la scène, est un appartement spacieux, éclairé d'une faible lampe, où dorment pêle-mêle sur la terre tous les artistes de la troupe, jusqu'à ce que les cris de leur maître les réveille pour la répétition. Le grand nombre de familles Russes qui viennent des provinces environnantes jouir du séjour animé de Nijni, rend cette spéculation théâtrale très lucrative; mais l'entrepreneur, homme avare et dur, n'est regardé qu'avec mépris par la noblesse.

Pendant la foire, les cercles du soir ne sont pas moins brillants à Nijni qu'à Pétersbourg. Un Anglais s'étonnerait de la décence et du bon ton qui y règnent, et les Parisiens seraient for-

cés de reconnaître que les dames russes, si elles n'égalent en beauté les Françaises, ne leur cèdent en rien pour l'amabilité, la vivacité d'esprit et la grâce.

La foire se termine du 10 au 15 Août, trois semaines après la Saint-Makariëff. Alors arrive un grand nombre de bateaux sur lesquels s'embarquent avec leurs marchandises les Arméniens, les Boukhares et tous les autres Tartares. La plus grande partie descend ainsi le fleuve jusqu'à Astrakhàn, situé à cent cinquante lieues de Nijni-Novgorod.



CHAPITRE VI.

Départ de Nijni-Novgorod. — Arrivée à Mozdok.

Le père Henri.

Deux routes principales conduisent de Nijni aux frontières de Géorgie ; par l'une , on descend jusqu'à Astrakhàn ; et l'on gagne , par Kizliar et Mozdok , le pied du Caucase. L'autre , que je suivis , est un peu plus courte , passe par Arsama , Séransk , Péenza et Tambow , et aboutit à Woronèje , où l'on retrouve la grande route de Pétersbourg. Le 15 Août , après douze jours passés avec le général Betancourt , et les trois officiers Espagnols , m'étant muni d'un fusil de chasse , d'un crayon , de cigarres et d'une certaine quantité de vivres , je partis de Nijni dans mon kibitka , où je fis placer un bon matelas qui me servait à la fois de lit et de siège.

Les pluies abondantes , peu fréquentes dans ces contrées , avaient rendu très difficiles les chemins que je suivais. Cependant , le 16 au matin , je traversais Arsama , et le 17 , j'avais déjà atteint Séransk , où se tenait une grande foire aux che-

vaux. La plupart étaient des chevaux de trait d'une grande beauté. Je renouvelai à Séransk une partie de mes provisions ; et , à mon grand étonnement, moyennant deux roubles en papiers, je me fournis pour quatre ou cinq jours, de volailles et de fruits excellents. Les melons d'eau de Séransk sont d'un goût exquis.

Comme cette route est assez solitaire , les seigneurs russes , chargés par le gouvernement de maintenir la tranquillité publique dans leurs terres , établissaient chaque année, à l'époque des deux foires, des postes de paysans, dont la surveillance protégeait les voyageurs , soit contre les voleurs (fort rares d'ailleurs en Russie), soit contre les loups, très nombreux de ce côté, ou contre toute espèce d'accident.

De Péenza, capitale du gouvernement de ce nom , à 80 lieues de Nijni, jusqu'à Woronèje, où je devais reprendre la route du Caucase , c'est-à-dire, dans une distance de plus de cinq cents werstàs , on ne trouve d'autres endroits dignes d'être cités que Tambow, capitale du gouvernement de Tchembar, et Kirzànow : Korlow et quelques autres endroits semblables sont si peu considérables, par leur étendue et le nombre de leurs habitants , qu'à peine figurent-ils sur la carte.

Le 19, j'étais à Arguelék; c'est de là que je commençai à être conduit par des postillons tartares; c'est aussi dans cette bourgade, que, pour la première fois depuis mon arrivée en Russie, je rencontrai des mendiants.

La tabley agréable et varié que présente le chemin de Moscou à Nijni-Novgorod, va s'affaiblissant à mesure qu'on approche de Woronèje. Cette ville est régulièrement bâtie : comme dans beaucoup d'autres endroits de la Russie, les maisons y sont construites à l'anglaise; la population en est assez nombreuse, mais une fois hors de Woronèje, on ne rencontre que des déserts de plusieurs lieues d'étendue.

Les vastes plaines qui s'étendent le long des rives du Don, ont été, à différentes époques, le théâtre de grands événements. Un des plus remarquables est sans doute la bataille que, vers la fin du 14^e siècle, le Tzar Démitry livra, à la tête de 400,000 hommes, aux Tartares qui, au nombre de 700,000, ravageaient ces contrées. La victoire resta aux Russes. Une circonstance propre à faire connaître l'esprit du tems, c'est que le Tzar Démitry avait demandé au monastère de la Trinité deux moines célèbres pour lui servir de généraux.

Pawlowsk et Bobrów sont les seuls endroits

que l'on rencontre dans un espace de quarante-cinq lieues , depuis Woronèje jusqu'à Kasankaïa , ville placée sur les limites des deux gouvernements de Woronèje et des Cosaques du Don. C'est de ce point que ce fleuve court en ligne directe vers l'orient , et s'approche assez du Wolga pour rendre praticable le projet formé par Pierre-le-Grand , de joindre ces deux fleuves au moyen d'un canal d'une centaine de werstàs , et d'ouvrir ainsi une communication entre la mer Noire et la mer Caspienne , comme il en ouvrit une par le Wolga entre cette dernière mer et la Baltique.

Après avoir traversé à Kasankaïa le beau fleuve du Don , on entre de nouveau dans ces solitudes connues sous le nom de *steppes* , plaines nues et arides , où l'œil attristé cherche en vain un commencement de civilisation. Quelques hordes de Kalmoucks , errant avec leurs familles , en font toute la population. La vie de ces peuples est tout à fait nomade ; quand l'endroit où ils sont établis ne fournit plus de pâturages , ils se transportent avec leurs troupeaux sur un autre point. Quelques chevaux , quelques buffles , et deux ou trois chameaux , voilà , avec sa *kibitka* (1) , tout

(1) Espèce de tente qui sert d'habitation à toute la famille. Il en sera parlé ailleurs.

l'avoir d'un Kalmouck. Sans soins et sans inquiétude, après l'eau-de-vie et les boissons spiritueuses, il n'est rien qu'il aime tant que l'oisiveté.

Le 25 au matin j'arrivai à Bataïskaïa, ville cosaque, batië entièrement de bois et suivant le goût anglais. Les maisons m'y parurent d'une propreté remarquable; il y règne beaucoup d'ordre et d'économie; et aux ornements portés par quelques femmes, je vis que la réputation acquise par les Cosaques dans les campagnes d'Allemagne et de France, en 1813 et 1814, n'avait point été usurpée. Ces peuples cependant sont hospitaliers; tout étranger est accueilli par eux avec cordialité. Mais s'il n'est point de leur rit, dans leur fanatisme religieux ils brisent souvent l'assiette ou le verre dont leur hôte se sera servi.

Le petit nombre de Cosaques qui parviennent à être exemptés du service militaire se livrent au commerce avec ardeur et le font avec succès; et c'est sans doute cet esprit naturellement actif et industrieux qui les a conduits du fond de leurs steppes stériles sur les bords du Koubàn et du Don. Ce dernier fleuve est presque en tout tems couvert de trains de bois, qui descendent depuis Orel jusqu'à la mer d'Azoff, à 200 lieues de distance.

Sur une montagne non loin de Bataïskaïa , et dans la situation la plus pittoresque peut-être que j'aie vue en Russie , s'élève en amphithéâtre la ville de Tcherkask , résidence actuelle de l'hetman des Cosaques. Elle est séparée des steppes qui me restaient à traverser par une grande et fertile plaine qu'arrosent le Don et les petites rivières dont il reçoit les eaux. Des vignobles bien cultivés couvrent les hauteurs de Tcherkask ; quelques vigneronns français , établis dans cette contrée , ont obtenu un vin fort estimé des habitants , qui le comparent au champagne mousseux : on m'en fit goûter ; peut-être était-ce l'âge qui lui manquait , mais il me parut qu'il fallait être singulièrement prévenu en faveur des productions nationales pour songer à établir une telle comparaison.

A mesure que l'on s'éloigne de Tcherkask , les chevaux , les routes et les postes , tout devient de plus en plus mauvais.

Chaque station de poste (*stanitzi* en langage du pays) n'est ordinairement qu'une mauvaise baraque , divisée en deux parties ; l'une réservée aux voyageurs , l'autre aux postillons. Cette dernière chambre sert aussi de logement au commis de la poste et à l'économe ; l'un veille à ce que le service soit exécuté avec promptitude ,

il examine et il enregistre la feuille de poste du voyageur ; l'autre, vieux soldat retiré du service, est chargé d'entretenir le feu (on ne brûle jamais que de la paille), et il a de plus le département de la cuisine.

Depuis le moment où je quittai Tcherkask, accompagné d'une pluie abondante mêlée de grêle, je ne descendis de voiture que le 26 au soir au poste de Yéguerlick, petit village, où doivent faire quarantaine ceux qui, venant de Perse, entrent de ce côté en Russie. Yéguerlick est sur les limites du gouvernement du Don et de celui du Caucase. Là finissent aussi les postes des Cosaques, qui sont relevés par les Tcherkesses ou Circassiens.

Le costume de ces peuplades, généralement adopté par tous les habitants de cette partie du gouvernement du Caucase, n'est point sans élégance. Ils sont vêtus d'une tunique de drap, de couleur claire, courte, serrée à la taille, avec des manches très longues et très larges, et d'un pantalon assez semblable à celui des Mameloucks. Leur tête est couverte d'un bonnet de peau très léger et d'un capuchon à pointe qui les garantit de la pluie : ils portent à la ceinture un poignard et un pistolet ; un damas leur pend au côté ; ils ont en bandouillère un fusil

long, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Leurs chevaux, quoique maigres, sont vigoureux et légers. Comme les Arabes, ils se servent de leurs étriers pour éperons ; le fouet de cuir, qu'ils s'attachent au poignet, ne les quitte pas même durant le sommeil. Ils fument beaucoup et avec de courtes pipes, comme les autres habitants du Caucase. Leur teint est un peu plus brun que celui des Cosaques. De même que les Géorgiens, ils se distinguent des autres habitants du Caucase, en ce qu'ils ne laissent point croître leur barbe et qu'ils ne portent que des moustaches.

En arrivant à Stavropol, le voyageur découvre au loin, confondue avec les nuages, une grande partie de la chaîne élevée du Caucase, d'où se détache le double sommet du Chac-Gara ou mont Elborus. A la vue de cette masse nébuleuse et lointaine, la première impression que je sentis fut d'autant plus vive que plus de quarante lieues m'en séparaient, et que depuis Bayonne jusqu'à Stavropol, je n'avais, pour ainsi dire, parcouru que des plaines. Stavropol est une ville bien située, bâtie sur un bon modèle, et d'une étendue assez considérable ; mais le triste état de l'agriculture dans les campagnes environnantes ne répond pas aux efforts du gouvernement pour la prospérité de cette contrée.

A quelque distance de la ville de Ghéorguiewks, capitale du gouvernement du Caucase, je rencontrai quelques régiments d'infanterie tirés du corps d'armée du comte Woronzoff qui venait d'évacuer le territoire français. Des bords civilisés de la Seine, on les faisait passer dans la *Sibérie-Chaude*.

Depuis Nijni-Novgorode, j'avais couru la poste sans prendre aucun repos. Je trouvai à Ghéorguiewsk une maison de si bonne apparence que je ne fus pas fâché d'y passer la nuit. L'hôte, grand amateur de chasse, me fit servir à mon souper un de ces excellents faisans du pays, dignes de figurer sur nos tables les plus somptueuses.

De Ghéorguiewks à Mozdok où j'arrivai le lendemain, il n'y a aucun chemin tracé. Seulement deux lignes d'arbres, comme il s'en trouve sur toutes les routes de la Russie, à l'exception de celles qui traversent les steppes, indiquent au voyageur la direction qu'il doit suivre. Mozdok est une ville assez peuplée, située sur la rive gauche du Tereck, qui sortant du fond des monts Caucase, vient après de longs détours se jeter dans la mer Caspienne, et sert, de ce côté, de limite entre l'Europe et l'Asie.

Des missionnaires jésuites, établis à Mozdok depuis quelques années, y tenaient leur maison ouverte à tous les voyageurs. Le logement où j'étais descendu et qui paraissait un des meilleurs de l'endroit, avait un aspect de misère et de malpropreté fort peu engageant. C'était pourtant la demeure d'un noble ; mais la noblesse du pays, à cause de son extrême pauvreté, y fait une fort triste figure. D'après les conseils du commandant d'armes de Mozdok, je me rendis à la maison des jésuites, pour y demander un asyle pendant la nuit. La mission n'était composée que de deux jésuites ; l'un parcourait alors le pays pour confesser les Polonais et autres catholiques qui se trouvaient dans l'armée ; l'autre, qui se nommait le père Henri, me fit l'accueil le plus affable. Après m'avoir conduit dans un appartement meublé avec goût, mais sans luxe, il me fit servir un excellent repas ; j'eus ensuite sa visite, qui se prolongea d'une manière fort agréable, grâce à la conversation aussi variée qu'instructive du révérend père. A mon accent, il reconnut quel était mon pays ; mais il semblait fort curieux d'apprendre les motifs qui me l'avaient fait quitter, et pour provoquer ma confiance et m'engager à lui conter mes aventures, il commença le récit des siennes. Ce père Henri était

vraiment un homme extraordinaire. A la connaissance de presque toutes les langues de l'Europe, il joignait encore celle du Chinois, du Persan et du Géorgien. Né à Namur, il avait parcouru d'abord l'Italie et l'Allemagne. Forcé de quitter la France au moment de la révolution, il avait voyagé dans les contrées les plus éloignées, séjourné plusieurs années dans la Chine, puis de là, traversant l'Asie toujours prêchant et convertissant, il était venu se fixer à Mozdok, où sans doute, disait-il, il finirait ses jours. Les sentiments de respect que le père Henri avait d'abord fait naître en moi, furent un peu altérés par les préventions qu'il chercha à jeter dans mon esprit contre le général Yermolow. Le révérend père paraissait fort au courant de tout ce qui se passait autour de lui ; et bien qu'il ait toujours été défendu aux missionnaires jésuites de pénétrer dans le Caucase, il n'en avait pas moins une connaissance fort exacte des lieux. Il suivait, aussi bien que le commandant d'armes de Mozdok, la marche des opérations militaires dirigées par le général en chef, et il m'indiqua d'une manière précise le point où je devais rencontrer, trois jours après mon départ, le quartier-général.

De Mozdok part en ligne droite vers le Caucase la grande route qui conduit en Géorgie. A

gauche et dans la direction du Térék, est le chemin de Kizliar que je suivis le lendemain avec une escorte de cosaques fournie par le commandant militaire à tout officier qui fait route de ce côté.

CHAPITRE VII.

Gouvernement de la Géorgie. — Peuplades du nord et de l'est du Caucase. — Tchetchenskis.

Le gouvernement qu'on appelle de la Géorgie s'étend d'Europe en Asie, depuis le pays des Cosaques du Don et les bords de l'Oural, à 100 lieues au-delà du Wolga, jusqu'au fleuve de l'Araks qui le sépare de la Perse. La longue chaîne du Caucase le traverse dans toute sa largeur. Il est borné à l'occident par le Pont-Euxin, à l'est par la mer Caspienne.

Merveilleusement favorisée par son ciel et par sa position, sillonnée dans tous les sens par une multitude de courants d'eau, parsemée d'une population jeune et vigoureuse, offrant à la culture un sol vierge et fertile, cette grande et belle fraction de l'empire, capable de former un royaume florissant, ne fut d'abord pour la Russie qu'un pesant fardeau. L'administration, entravée par une foule d'embarras et d'insurrections résultant, soit de traités légèrement conclus avec la Turquie et la Perse, soit de la diversité

des provinces et du caractère indomptable de leurs habitants, appelait un chef qui, à l'habileté d'un homme d'état, joignît les talents d'un grand capitaine. Alexandre trouva réunies ces rares qualités dans la personne d'Yermolow, et au retour de la célèbre ambassade de ce général en Perse, il le mit à la tête de cette vaste administration.

Trois grands gouvernements divisés en beaucoup de provinces ou *khanats*, partagent tout le pays. Au nord, le gouvernement d'Astrakhan; au centre, celui du Caucase, et le gouvernement de Géorgie proprement dit, par delà le Caucase. Tiflis, capitale de ce dernier est le siège central de la haute administration, et la résidence ordinaire du général en chef.

Le gouvernement d'Astrakhan est peuplé de Russes, de Tartares, d'Arméniens, et en grande partie de Kalmoucks. C'est à Astrakhan que se trouve l'arsenal et les chantiers de la marine, et que sont stationnées les forces navales de la mer Caspienne, dont le commandement en chef appartient au gouverneur-général.

Kizliar, ville presque toute arménienne, située avantageusement sur les rives du Térék, à peu de distance de son embouchure, rivalise, par son importance chaque jour croissante, avec la

capitale du gouvernement. Elle doit sa prospérité à son industrie. Ses distilleries fournissent de l'eau-de-vie aux montagnards des environs ; la culture du coton et du ver à soie y fait de grands progrès, et ses vignobles (1), source principale de sa richesse, donnent un vin très estimé dans le pays.

Une forteresse reconstruite par Yermolow, armée d'une garnison respectable, défend la ville et son territoire contre les incursions des montagnards.

Dans le gouvernement du *Caucase*, on trouve répandus, du nord-ouest au sud-est, les Tcherkesses ou Circassiens, les peuplades de la grande et de la petite Cabarda, les Assétiniens ou Osètes et les Tchetchenskis.

La *Géorgie* d'aujourd'hui comprend la Cahétie, la Kartalinie, l'Imérétie, peuplées de Géorgiens, professant la religion grecque, d'Arméniens et d'un petit nombre de catholiques ; les provinces de Gangéa ou Elisabeth-Pol, de Karabach, du Chirvan, de Nougha et le pays des Lesghins. Le Daghestan, méridional et septentrional, habité par des Tartares de la secte d'Omar et d'autres

(1) Les vignobles les mieux cultivés et les plus productifs sont possédés par un riche négociant arménien, nommé Archeïf.

Mahométans de la secte d'Ali, forme avec la province de Kasikumik (Lesghins nouvellement soumis) un gouvernement séparé, qui correspond directement avec Tiflis. |

De toutes les peuplades comprises dans les trois gouvernements, les unes soumises à des commandants militaires Russes reconnaissent la souveraineté directe de l'empire. Telles sont les provinces d'Astrakhan, réunies depuis un temps reculé à la Russie. Celles de Géorgie, qui ne s'y sont trouvées annexées que successivement depuis le commencement du siècle, renfermaient encore beaucoup de germes de désordres à l'époque où le général Yermolow prit le commandement.

Dès long-tems les montagnes du Caucase ont été le réceptacle de peuplades nombreuses que des habitudes de rapine et de brigandage, leur humeur inquiète et belliqueuse, et un instinct d'indépendance si actif au cœur de l'homme de la nature, ont constamment soustraites à toute domination étrangère.

Tous ces montagnards, bien qu'ayant chacun sa physionomie propre, ont cependant des traits de ressemblance généraux : même amour des armes, même penchant au pillage, même fureur dans les combats, même besoin de ven-

geance, même respect pour les lois de l'hospitalité.

Tantôt unis pour dévaster les vallées et piller les troupeaux, tantôt divisés par des guerres intestines et réciproques, toujours secrètement excités contre la domination russe par la jalousie de la Turquie (1) et de la Perse, ces peuples s'offraient à la Russie moins comme des vassaux soumis et tributaires, que comme des ennemis redoutables à dompter.

Ce ne fut qu'après de longs et coûteux efforts que les Circassiens, les Assétiniens, les Kabardans, furent tenus en respect dans leur territoire; mais toute la partie du Caucase qui regarde la mer Caspienne restait invinciblement rebelle à toute espèce de pacification. Là séjournent les Lesghins et les Tchetchenskis, peuplades, plus que toutes les autres, redoutables par leurs habitudes belliqueuses, la soif du pillage, la sauvagerie âpreté de leurs mœurs.

Il sera parlé ailleurs des Lesghins. Entre leurs

(1) C'est par le port d'Anapa, forteresse située sur les côtes de la mer noire et rendue à la Turquie par le traité de paix de 1812, que les Turcs font parvenir aux peuplades du Caucase des armes et des munitions. Ils reçoivent en échange de jeunes garçons, et surtout des femmes que l'on choisit parmi les plus belles.

montagnes et le pays des Kabardans, habitent les Tchetchenskis, échelonnés depuis la crête des monts jusqu'aux rives du Térék. Ils sont d'une taille petite; mais d'une allure martiale. Leur costume, comme celui de tous les peuples du nord du Caucase se distingue par la courte tunique aux manches pendantes, les bottes aux longues pointes recourbées, le large pantalon, le bonnet rond et le capuchon pointu. La maison d'un Tchetchensk est construite en pierres rocailleuses et proprement tenue. Son lit est une peau de mouton, sa nourriture un pain mal pétri, cuit sur la pierre chaude, avec un morceau de viande saignant. Quand il peut y joindre un peu d'eau-de-vie, rien ne passe sa félicité.

Le sol fécond occupé par ces peuples ne reçoit de leurs mains presque aucune culture. Un peu d'orge, rarement du blé, du tabac, et beaucoup d'oignons, voilà ce qu'ils demandent à la terre. La chasse et le pillage les conduisent sans cesse hors de leurs foyers, et le butin qu'ils rapportent entretient la famille. Leurs femmes mènent une vie sédentaire et misérable. Les attrails que leur a prodigués la nature ne touchent guère le cœur farouche de leurs maîtres. Leurs chevaux et leurs armes sont placés beaucoup plus haut dans leur estime; et c'est là que se

concentrent toutes leurs affections. Quand le grand âge les force au repos, ils s'établissent dans le coin le plus obscur du logis, attendant la mort avec une stoïque tranquillité. Alors le fils aîné s'empare de la monture et revêt les armes paternelles qui se perpétuent ainsi dans la même famille avec un religieux respect. Ces armes consistent en un fusil, un pistolet, un poignard et quelquefois un sabre courbe. La lance et la flèche, armes ordinaires des Asiatiques de la plaine, se rencontrent rarement parmi eux.

Non moins jaloux de leur indépendance domestique qu'indociles au joug de l'étranger, les Tchetchenskis vivent entre eux dans une espèce de république fédérative. En temps ordinaire, les vieillards décident leurs différends : quand il y a guerre, ils mettent à leur tête le plus brave de leurs guerriers.

Jamais on ne voit un Tchetchensk désarmé. Comme ils dorment tout habillés, nuit et jour, ils ont la main posée sur l'horrible *kinnjâl* qui pend à leur ceinture. A la manière de le placer on reconnaît les différents degrés de fierté belliqueuse. Ce poignard, l'une des armes les plus meurtrières que l'on connaisse, n'a pas moins d'un pied et demi de longueur. Son double tran-

"

"

chant est tellement aigu et d'une si bonne trempe qu'il coupe facilement le poil de la barbe. Presque toute la largeur de la lame est imprégnée d'une composition vénéneuse qui rend presque toujours les blessures mortelles. Quand un de ces montagnards se voit trop vivement pressé par son ennemi, il saisit par la pointe son *kinnjâl*, et le lance contre son adversaire avec une dextérité souvent funeste ; ou bien dans sa fureur guerrière il l'enfonce en son propre sein.

Le pays florissant de Kizliar, la ligne du Térék récemment ouverte à la culture, étaient incessamment en proie aux incursions des Tchetchenkis qui descendant par milliers de leurs montagnes portaient la désolation dans le pays, enlevaient hommes, femmes, troupeaux, fruits de la terre, et regagnaient chargés de butin leurs repaires inexpugnables.

Le général Yermolow attentif aux progrès du commerce et de la civilisation dans cette intéressante partie de son gouvernement, et sentant la nécessité de la mettre enfin à l'abri de ce fléau dévastateur, fit avancer un corps de troupes sur ce point, quitta Tiflis dans le cours de l'été et vint se mettre à la tête de l'expédition.

CHAPITRE VIII.

Aspect du Caucase. — Cosaques du Térék. — Arrivée au quartier-général d'Andrewsk. — Yermolow.

C'EST en partant de Mozdok, suivant les bords du Térék, c'est au lever du soleil, quand le vent du nord purifie l'atmosphère, qu'il faut voir, dans son immensité, le magnifique tableau du Caucase, vaste enchaînement de montagnes de mille formes pittoresques et bizarres, amas de rochers énormes entassés les uns sur les autres, et dont les sommets toujours couverts de neige brillent aux rayons du soleil des couleurs les plus variées et les plus éblouissantes; barrière gigantesque qui, s'étendant de la mer Noire à la Caspienne, ferme majestueusement l'Europe dont elle semble défendre la civilisation contre les envahissements de l'Asie.

La route que nous suivions longe la rive gauche du Térék. A droite, dans une direction parallèle à cette route, et à 60 werstas environ de distance, court à l'est la chaîne du Caucase. La ligne du Térék, jadis déserte et dangereuse, est

occupée, depuis quelques années, par des colonies de Cosaques, qui ont défriché ces champs et bâti des habitations. Ces Cosaques diffèrent des autres par le costume, et par une plus grande activité, soit à la guerre, soit dans leurs travaux agricoles. Le chef militaire de chaque colonie en est en même tems le chef civil; c'est à lui qu'il faut s'adresser pour obtenir un logement, une escorte ou des relais, que les colons sont obligés de fournir à moindre prix aux officiers et aux courriers qu'aux autres voyageurs.

Les Cosaques du Térék sont ordinairement commandés par des officiers tirés de la cavalerie régulière. Réunis aux troupes de ligne, ils se montrent soldats aussi braves que soumis; mais s'ils sont en contact avec les montagnards, l'indiscipline se propage. Le général Yermolow, appréciant les avantages qu'on pouvait retirer des bonnes dispositions de ces colons, était parvenu à former, parmi eux, plusieurs compagnies d'artillerie qui étaient d'un grand secours dans les guerres des montagnards. Les Cosaques du Térék sont divisés en escadrons de campagne, où ils restent enrôlés depuis quinze ans jusqu'à cinquante. Outre les escortes qu'ils fournissent aux convois, courriers, etc.; ils doivent toujours se tenir prêts à entrer en campagne. Afin que les

travaux champêtres et les soins domestiques ne soient point trop long-tems négligés, le tiers de leurs forces est, à certaines époques, remplacé par un nombre égal. Ils sont aussi tenus d'envoyer en Géorgie un contingent d'un ou de deux escadrons, qui est relevé de quatre mois en quatre mois.

La masse de chaque escadron de Cosaques se compose d'une certaine portion des revenus de leurs terres mise en commun. Hors de leurs foyers, ils reçoivent une paie modique avec laquelle ils s'entretiennent eux et leurs chevaux.

Les Cosaques du Térék sont aussi hospitaliers mais non moins fanatiques que les Cosaques du Don. Lorsqu'ils servent d'escorte au voyageur, ils périraient plutôt que de l'abandonner ; mais rien au monde ne saurait les engager à se servir d'un ustensile qu'il aura touché. Ils bâtissent et réparent eux-mêmes leurs maisons, ainsi que celles de leurs chefs et de leurs officiers. Les habitations, toutes en bois, sont entretenues avec autant d'ordre que de propreté : dans la chambre principale sont suspendues les armes du maître du logis et les harnais de son cheval soigneusement nettoyés. Dans un des angles de l'appartement est une image de la Vierge ou de quelque saint, devant laquelle ils s'inclinent profondé-

ment, quand ils entrent ou qu'ils sortent, ou qu'ils se mettent au travail. Cet usage leur est commun avec tous les Russes. Les relations de commerce entre Tiflis, Astrakhan et Kizliar ont beaucoup gagné en sûreté et en facilité par l'établissement de ces colonies, qui protégées elles-mêmes par une ligne de forteresses contre les incursions des montagnards prennent de jour en jour un aspect plus florissant.

On arrive à Naour, établissement principal des colonies, à travers des plaines fertiles, quoique peu habitées. C'est un grand village, régulièrement bâti et entouré de redoutes qui le protègent contre les attaques inopinées des montagnards voisins.

Schalkowskoïè, à 90 werstès de Naour, est une bourgade moins considérable, bâtie et fortifiée de la même manière, et située aussi sur le Térék. J'y rencontrai deux régiments russes venant de France, et se dirigeant, comme ceux que j'avais laissés à Géorgievsk, vers le quartier-général établi à 40 werstès du Térék dans les montagnes du pays des Tchetchenskis. Je me joignis à eux pour achever ma route (1).

(1) Ce fut à Schalkówskoïè que je vis, chez une dame russe, épouse d'un officier en retraite, une jeune et jolie

Le jour de mon arrivée, le passage du fleuve avait commencé à s'effectuer, au moyen de grands radeaux faits de joncs et de bois. Trois cents charrettes de Kalmoucks, chargées de vivres pour l'armée, et traînées par des buffles aussi laids que leurs conducteurs, passèrent à la suite des deux régiments.

Ces Kalmoucks, quoique de la même origine que ceux qui habitent les steppes, ne sont pas nomades comme eux. On les trouve dans l'intérieur du pays, sur le Térék et à Astrakhan. Ce sont les peuplades les plus vigoureuses, les plus sobres et les plus soumises de ces contrées. Ils sont assujettis à certaines réquisitions pour des transports, et ils se présentent alors avec leurs mauvaises charrettes à roues mal arrondies.

Après deux jours employés à transporter de l'autre côté du fleuve cet immense attirail, nous traversâmes lentement, au pas de buffle, une belle contrée coupée de bois, de rochers, de torrents, où la vue rencontre à tout moment les sites les plus délicieux, où la terre, pour produire, ne demande que des bras. C'est le pays des Tchetchenskis. Les environs d'Andréïew

française de Nancy, qui après avoir quitté la maison paternelle avait suivi jusqu'aux bords du Térék un officier de l'un de ces deux régiments.

ou Andrewsk , leur capitale , étaient occupés par le quartier-général d'Yermolow. Toutes les troupes bivouaquaient en avant de la ville. A quelque distance du camp , les deux régiments firent halte , attendant les ordres du général en chef. Il était venu à leur rencontre à pied et sans aucun appareil ; mais à peine fut-il aperçu , que le nom d'Alexèï Pétrovitch répété avec enthousiasme dans toute l'étendue de la colonne , annonça la présence d'Yermolow.

Le lendemain , à six heures du matin , les officiers nouvellement arrivés devaient se présenter au général. Nous fûmes introduits dans la *kibitka* d'Yermolow , par le comte Nicolas Samoïelow , l'un de ses quatre aides-de-camp. Yermolow embrassa les officiers de tout grade qu'il connaissait et qui avaient fait , sous lui , les campagnes de 1812 et 1813. Ensuite il s'entretint long-tems avec tous les officiers qui , rangés en cercle autour de lui , recueillaient , avec une attention respectueuse , les paroles du général , et laissaient lire sur leurs physionomies l'expression la moins équivoque de la confiance et du vif attachement qu'il leur inspirait.

Yermolow est d'une taille presque colossale et très-bien prise , d'une constitution vigoureuse , d'une attitude martiale : ses traits , sans être durs ,

sont fortement prononcés ; sa physionomie est pleine d'énergie, de vivacité ; et son regard pénétrant dépèle l'homme supérieur. Nul ne cherche moins que lui à éblouir par un éclat emprunté ; il est vrai que nul n'en doit moins sentir le besoin. Un lit de camp, sur lequel étaient jetés son sabre et son bonnet de police ; voilà tout l'ameublement de sa kubitka. La capote militaire, avec un ruban de Saint-Georges à la boutonnière, voilà son costume.

En congédiant le corps d'officiers, Yermolow me fit signe de rester, et je me trouvai seul avec lui : alors croisant les deux mains derrière le dos, et m'adressant d'un air grave la parole en français, il me dit qu'il était prévenu de mon arrivée, me parla de la belle tenue du régiment de dragons où j'entrais, et finit par m'engager à dîner chez lui ce jour même avec d'autres officiers.

En sortant, je me présentai à la kubitka du chef d'état-major Wiliàminoff, élevée dans le voisinage de celle du général en chef, et construite sur le même plan.

Ces sortes de tentes sont façonnées par les gens du pays. Elles offrent la forme d'une ruche haute de trente pieds. Un treillage en bois, très léger, mais solide, élevé à la hauteur de cinq pieds et

couronné d'un cercle saillant forme la base. De là s'élèvent en s'arrondissant en ovale des joncs longs et forts, séparés à leur sommet par un second cercle beaucoup plus petit que le premier. Cette ouverture sert de cheminée et de fenêtre à la kibitka (1). La carcasse ainsi faite, on la recouvre de larges pièces de feutre très épais qu'on fabrique dans le pays avec le poil de chameau. Du côté où il ne fait ni vent ni soleil, ces couvertures se lèvent et se replient sur elles-mêmes, afin de donner à la tente plus d'air et plus de jour. Les kibitka se démontent très facilement; elles se transportent même quelque fois tout entières d'un lieu à l'autre.

Trois jours avant notre arrivée au quartier-général, une victoire décisive avait été remportée sur les peuplades de la contrée, commandées par un de leurs princes qui, abandonnant dans la déroute, le camp, les blessés et sa capitale, s'était retiré avec les débris de l'armée dans le fond des montagnes. Des 20,000 habitants mahométans ou juifs, que renferme Andrewsk, un prêtre et quelques vieillards réfugiés dans la

(1) Celle d'Yermolow, présent de quelques nobles montagnards, et construite avec un soin particulier avait dans le treillage une fenêtre coulante en face de la porte.

mosquée étaient les seuls qui n'eussent point déserté la ville. Yermolow usant de l'intervention des vieillards pour faire connaître aux vaincus ses intentions pacifiques, parvint à faire renaître la confiance. Peu à peu les familles errantes dans les montagnes regagnèrent leurs foyers ; et les manufactures reprirent les travaux suspendus. Car ces peuplades, toutes barbares qu'elles sont, ont pourtant une espèce d'industrie qui répond à leurs besoins. On fabrique à Andrewsk des fusils, des pistolets, des poignards, des munitions, des harnais : divers tissus tels que bas, cordons, galons, sont l'ouvrage des femmes ; mais tous ces objets ne sont destinés qu'à l'usage exclusif des Tchetchenskis ; car, à la différence des Lesghins, ils ne font aucun commerce hors de leur territoire, aussi conservent-ils plus que leurs voisins la rudesse des mœurs et l'humeur insociable.

Le troisième jour, la ville avait récupéré la plupart de ses habitants. Alors on donna l'ordre à quelques bataillons d'occuper Andrewsk. Le quartier-général s'y transporta et s'établit dans une *tour* (1) contigüe à la mosquée, située sur le point le plus élevé de la ville.

FIN

(1) Au Caucase et en Géorgie on donne le nom de *tour* aux châteaux habités par la noblesse.

Ce fut à Andrewsk que pour la première fois depuis mon arrivée au Caucase l'occasion me fut offerte d'apprécier la beauté si renommée des femmes de ces pays. La rencontre fut des plus romanesques.

Comme je traversais la ville avec un autre officier pour aller à la tour où le général Yermolow s'était dès le matin installé, nous aperçûmes sur le bord de la terrasse d'une grande maison deux jeunes femmes effrayées qui, d'un air suppliant, nous faisaient signe d'entrer chez elles. La scène était pour nous aussi nouvelle que surprenante. Nous avions cru jusque là que, dans le Caucase comme en Perse, toute femme était invisible aux regards des mortels. Nous entrons dans la cour où nous trouvons quelques soldats russes qui, par une méprise de leur caporal, étaient venus prendre logement dans cette maison et causaient l'inquiétude des deux femmes. Tandis que nous parlions aux soldats, elles nous témoignaient leur reconnaissance par les démonstrations les plus expressives, nous engageant par signes, du haut de l'escalier, à monter auprès d'elles. On imagine bien si nous fûmes prompts à nous rendre à l'invitation. En approchant, la beauté extraordinaire de ces deux femmes nous laissa quelque tems immo-

biles d'extase. Quoique d'un âge différent, (c'était la mère et la fille), elles paraissaient égales en attraits, et à la première vue il eût été difficile de décider laquelle des deux brillait de plus de charmes. Nous nous laissâmes conduire par elles dans une chambre voisine où était assis un vieillard à longue barbe, fumant dans une petite pipe, suivant l'usage du Caucase. Le vieillard nous invita par un geste à nous asseoir comme lui sur les tapis qui couvraient le plancher. C'était la première fois qu'il arrivait à mon compagnon et à moi d'essayer de cette posture que nos pantalons serrés ne rendaient ni facile ni commode.

A peine assis, les femmes vinrent nous présenter des fruits secs, du lait, des boissons sucrées, auxquels nous ne songeâmes pas à toucher, occupés comme nous l'étions à parcourir de tous nos yeux ces deux prodiges de beauté et de grâce. Grands sourcils d'ébène, petite bouche, teint brun mais coloré, fraîcheur de lèvres, dents éclatantes de blancheur, petit nez rond, yeux noirs et très animés, front haut et modeste, taille élancée, main délicate, tel est le type général de la beauté caucasienne, telles brillèrent à nos yeux les deux Tchetchenskas. La mère portait une double tunique de couleurs différentes et d'inégale longueur;

au-dessous, un large pantalon rouge : elle avait rejeté en arrière le voile blanc attaché à sa chevelure; son cou était orné de quelques bijoux de valeur, mais mal montés. La tunique de la fille était blanche, d'un tissu léger, presque transparent : une agraffe d'or la tenait fermée au cou, un simple cordon, à la taille. Le reste était entr'ouvert : son voile jeté négligemment sur une épaule laissait entrevoir la belle et noire chevelure tressée autour de sa tête. Des pantalons très légers, des bas d'un tissu précieux achevaient tout l'habillement de la vierge pudique. L'enchantement était complet : nos yeux ne pouvaient se détacher de cet enivrant tableau, et les deux ravissantes Tchetchenskás, alarmées peut-être de l'admiration un peu trop prononcée de leurs protecteurs, avaient cessé de nous faire des signes, et s'entretenaient dans leur langage bizarre avec le vieillard.

Nous apprîmes ensuite que cette famille n'était pas mahométane, mais du nombre des Juifs anciennement réfugiés dans le pays.

En sortant, nous rencontrâmes dans les rues plusieurs familles qui retournaient à leurs foyers, et dans le nombre, des femmes moitié voilées, d'une figure très intéressante; mais rien ne s'offrit de comparable aux deux nymphes que nous quittions.

Il y avait une demi-heure que le dîner était prêt, quand nous arrivâmes à la tour du général. Les convives se trouvèrent bientôt dans la salle à manger en plus grand nombre que les couverts. Cela se voyait souvent chez le général qui recevait sans façon à sa table tous les officiers qui voulaient partager son dîner. Tandis que les domestiques s'occupaient à suppléer au manque de couverts, Yermolow entra dans la chambre où nous étions debout, attendant qu'il nous indiquât, selon l'étiquette russe, la place assignée à chacun de nous par son grade. Après nous avoir salué d'un air riant, il s'assit à la première place venue sur l'un des bancs grossiers qui entouraient la table, puis ayant appelé auprès de lui un des généraux, il nous fit signe à mon compagnon et à moi, qui étions les moins connus de lui, de nous asseoir au haut bout de la table; et les autres convives, au nombre de plus de vingt, prirent place sans distinction de rang.

La sobriété d'Yermolow est celle d'un Spartiate. Il ne boit du vin que très rarement; et jamais de liqueurs spiritueuses. Des différents plats servis, il ne touche d'ordinaire qu'à un seul mets. Il mange peu, toujours froid, et très vite. Au milieu de la conversation générale qu'il ne

laisse jamais languir , il m'adressa plusieurs fois la parole sur le voyage que je venais de faire , ajoutant que j'étais sans doute le premier Espagnol qui visitât le Caucase. Et comme , à ce propos , l'entretien s'engagea sur les affaires de mon pays : « M. le major , me dit gaiement Yermolow , l'inquisition marche donc toujours chez vous tambour battant , mais il paraît que vous savez vous tirer d'affaire au pas de charge. »

Après le dîner , les convives suivirent Yermolow sur la terrasse qui dominait la ville et d'où l'œil découvrait au loin à l'horison les champs fertiles et les vignobles de Kizliar. Là , appuyé sur l'affût d'un canon , et prenant souvent des prises de tabac , il contemplait d'un air satisfait l'ordre et le calme qui règnaient dans Andrewsk , et se faisait rendre compte du nombre exact d'habitans qui revenaient d'heure en heure des montagnes à la ville.

Yermolow emploie ordinairement ses après-dînées à des occupations qui demandent un mouvement continuel. Dans ces contrées fertiles en trahisons et en assassinats , on le voyait souvent s'éloigner des postes , sans autre escorte que quelques espions du pays , qui , ainsi que tous les habitans du Caucase , n'abandonnent jamais , soit qu'ils dorment ou qu'ils veillent ,

l'horrible kinnjâl qu'ils portent à la ceinture. Comme je témoignais ma surprise à quelques officiers, ils me firent observer que le général avait une telle confiance en lui-même et dans le respect qu'inspirait sa personne, même à ses ennemis les plus acharnés, qu'il ne redoutait de leur part aucune trahison, et qu'il était persuadé qu'en changeant de conduite il perdrait le prestige qui l'entourait au milieu de ces peuples indomptables.

Les jeunes aides-de-camp d'Yermolow appartiennent aux premières familles de l'empire : il se plaît à les former de ses leçons, et se livre, avec eux de préférence, aux délassements de la journée, se prêtant à tout, tolérant tout, hors l'ivresse et le jeu. Yermolow expédie par lui-même la majeure partie des affaires, et dans un gouvernement aussi vaste, aussi compliqué que celui de la Géorgie, au milieu des embarras d'une guerre difficile et sans cesse renaissante, il faut toute son infatigable activité pour suffire à tant de travaux. Le soir, après que la petite société qui forme son cercle ordinaire, s'est retirée, il se livre soit à l'achèvement de la besogne du jour, soit à la lecture que, depuis l'enfance, il a toujours aimée avec passion. Comme il n'a autour de lui ni montre ni pendule qui l'avertisse de l'heure,

il attend pour quitter la plume ou le livre que le sommeil l'accable ; alors, soit au camp, soit à Tiflis, il se couche, le plus souvent tout habillé, et avant que le coup de canon annonçant l'aurore soit entendu, il est sur pied et parcourt tous les postes.

Ni *téméraire*, ni *timide*, comme le dit en latin la devise qui orne ses armoiries, tel est Yermolow avec ses ennemis. Peu de généraux russes ont eu autant que lui le secret de se faire aimer des soldats. Il est vrai qu'on en citerait peu qui aient veillé avec plus de soins à leur bien-être, et qui se soient montrés aussi avares de leur sang. Leur confiance en Alexeï Petrówitch, comme ils l'appellent entre eux, est extrême, et il n'en est pas un qui doute du succès d'une opération quand c'est Yermolow qui commande.

D'après le système général adopté par Yermolow, pour protéger la population des cultivateurs contre les brigandages des montagnards, dès le premier jour de son arrivée à Andrewsk, on commença la construction d'une ligne de redoutes dans une direction parallèle au cours du Térék. Jointe à la ligne déjà établie le long du fleuve, cette nouvelle barrière resserrait plus étroitement les Tchetchenskis dans leurs montagnes et devait enfin les forcer à chercher ail-

leurs que dans le pillage des moyens de subsistance.

Trois jours après mon arrivée à Andrewsk, je me mis en devoir de joindre mon régiment. Ayant reçu d'Yermolow des dépêches pour le lieutenant-général Wiliaminoff, auquel, en son absence, il avait confié les rênes de l'administration, je repris la route de Mozdok, et je vins descendre à la porte de la mission des jésuites. «*Quem'apportez-vous de bon, mon cher major*», fut la première question que me fit le père Henri. «*Une chose un peu rare, lui répondis-je en entrant avec lui dans l'appartement. — Je suppose que ce ne sont pas les oreilles d'un Tchetchensk. — Pas, tout-à-fait, repris-je; c'est un beau parchemin de la Mecque que j'ai trouvé dans la mosquée d'Andrewsk. — Oh! donnez-le moi! donnez-le moi! je remettrai avec la traduction à mes supérieurs ce souvenir d'un catholique: voyons, voyons.*» Quand il eut le manuscrit en sa possession. «*Eh bien! me dit-il, comment avez-vous trouvé Yermolow?*» Ma réponse fut laconique, et ne satisfit pas le père Henri. «*Vous ne le connaissez pas encore, ajouta-t-il; il hait tous les étrangers; il ne peut souffrir les Polonais et il déteste les prêtres: hérétique ou non, il connaît le bien que notre*

compagnie fait dans l'univers; lui-même m'en a fait plus de mille fois l'éloge; et, malgré tout cela, il contribuerait tout aussi bien qu'un autre, s'il se trouvait à la cour, au coup fâcheux qui menace les pères en Russie. L'empereur Alexandre, qui s'en défie, a trouvé moyen de l'éloigner en lui donnant le commandement en chef de cette armée de pauvres et de fous, pour lutter contre des sauvages; et un jour ou l'autre il terminera infailliblement sa carrière dans cet abyme.» Comme je témoignais au père Henri ma répugnance à l'entendre parler ainsi d'Yermolow et des affaires politiques: « Que deviendrait la compagnie, reprit-il avec vivacité, si nous ne nous immiscions pas dans les affaires temporelles. Savez-vous ce que du tems de la révolution une dame française disait à Bonaparte qui trouvait mauvais que les dames se mêlassent de politique: « Quand on nous conduit à l'échafaud, il est bien » juste que nous nous mêlions de politique.» — Quand on veut faire de nous une famille nomade, il est bien juste, M. le major, que la compagnie se mêle des affaires politiques. »

Le lendemain, jour de mon départ, le père Henri me conduisit à une jolie église en bois, voisine de la mission, où des ouvriers travaillaient. Il me pria de lui tracer un plan pour l'autel, et

ce desir joint à une petite aumône fut tout ce qu'il accepta de moi, pour prix de son hospitalité.



CHAPITRE IX.

Passage du Caucase.

EN sortant de Mozdok, avant de passer le Térék, on trouve une quarantaine où sont soigneusement visités et fumigés les effets des voyageurs qui se dirigent de la Géorgie vers le nord. La peste, assez fréquemment apportée dans ce pays par les Turcs et les Perses, a nécessité l'établissement d'une échelle de quarantaines depuis Yéguerlik jusqu'à Tiflis. A l'autre côté du Térék, il y a aussi une quarantaine pour ceux qui viennent du nord; mais l'examen auxquels on les soumet est peu sévère.

De Mozdok à l'entrée du Caucase, trois postes militaires établis par intervalles de 20 à 30 wers-tàs, sont destinés à protéger la route contre les hordes de Kabardans, dont elle traverse le pays. Ces peuplades ne reconnaissent pour chefs que ceux qu'elles choisissent; et c'est toujours au plus vaillant qu'elles donnent la préférence. Un long fusil et un sabre courbe sont leurs armes. Les principaux d'entre eux revêtent ordinairement la cotte

de mailles. Non moins adroits cavaliers que tireurs habiles, ils ne font guère usage du fusil qu'en fuyant ; alors, accrochant les brides du cheval à l'arçon de la selle, et tournant sur leurs courts étriers, ils ajustent si bien leurs coups sur ceux qui les poursuivent, qu'à deux tiers de portée ils manquent rarement leur but. Long-tems le chemin de Mozdok au Caucase fut le théâtre de leurs déprédations ; et aujourd'hui encore , ce n'est pas sans de grandes précautions qu'on parvient à les réprimer. Tous les matins, un convoi de 250 à 300 hommes , presque toujours accompagné d'une ou de deux pièces d'artillerie , sort de chaque poste militaire établi le long de la route, et protège jusqu'à la redoute prochaine la marche des voyageurs. Ces redoutes , construites par les soldats , leur fournissent un bon logement. Elles sont entourées de jardins qu'ils cultivent pour leur propre usage. Les fruits et les légumes excellents que ces jardins produisent , malgré leur culture imparfaite , attestent la fécondité du sol. Là , comme dans tous les cantonnements militaires russes, des bains à vapeur entretiennent la santé et la propreté des troupes. Enfin on trouve, dans ces redoutes, des auberges assez bien pourvues en comestibles et en vins du pays.

La redoute d'Élisabeth, placée entre celles de Constantin et de Wladi-Caucase, est la plus ancienne. Elle fut prise au commencement du siècle, après une défense héroïque, et entièrement démolie par les Kabardans réunis aux Tcherkesses. Aujourd'hui des familles Kabardanes, soumises au gouvernement, ont construit des habitations dans son voisinage, et vivent des ressources que leur procurent les voyageurs. J'avais oublié la clef de ma malle dans la redoute de Constantin. Un des officiers du fort me proposa de l'envoyer chercher par un de ces Kabardans. Un cavalier se présenta, la tête ceinte d'une bandelette blanche, marque distinctive d'un prêtre Kabardan (1). Le lendemain, au point du jour, j'avais la clef en ma possession; mais le ministre mahométan, avec lequel on m'avait conseillé de ne faire aucun accord, parce qu'il le regarderait comme une méfiance de ma part, ne me fit pas très modestement payer son excursion nocturne.

Wladi-Caucase, qui signifie en russe entrée du Caucase, est le seul endroit par où l'on puisse pénétrer dans la grande chaîne avec de l'artille-

(1) Chez les montagnards des autres provinces, c'est à ce même signe que l'on reconnaît le musulman qui a fait le voyage de la Mecque et qu'on appelle *hadji*.

rie. C'est un bourg nouvellement construit sur un plan très régulier. On y voit une caserne et un hôpital militaire fort avantageusement situés. Wladi-Caucase est entouré de champs fertiles et de forêts de chênes abondantes en gibiers. Le Térék, qui en baigne les murs, n'est point, comme dans son cours de Mozdok à Kizliar, environné d'épais brouillards. On y respire un air toujours pur; et la vue, de quelque côté qu'elle se porte, est réjouie par les plus charmants paysages.

Mon entrée dans le Caucase fut marquée par un phénomène bien propre à relever dans mon esprit le poétique des contrées que je parcourais. Dans la soirée du 21 Septembre (1819), je fus témoin d'une éclipse de lune presque totale, et cet événement auquel partout ailleurs je n'aurais peut-être pas pris garde, produisit alors sur mon imagination, déjà exaltée par le merveilleux des objets qui m'entouraient, une impression difficile à décrire.

De Mozdok a Wladi-Caucase, la route, sans offrir de grandes difficultés, traverse successivement de grandes plaines et des chaînes de montagnes secondaires qui, couvertes d'épaisses forêts, courent dans une direction parallèle à la chaîne principale; mais un peu au-delà de Wladi-Caucase, à partir de Balta, village au pied du

Caucase, on ne trouve que rocs à gravir, défilés à passer, avalanches, ravins à franchir. Ces chemins étaient naguère moins accessibles encore, à cause des irruptions des Assétiniens, gens d'autant plus à craindre, que les positions qu'ils occupent les rend, en quelque sorte, maîtres de tous les passages. Presque réduite aujourd'hui à l'impossibilité de nuire, cette peuplade se livre à la culture du riz, à la chasse, au soin des troupeaux ; mais elle n'en a pas moins conservé, un penchant irrésistible au pillage, et chez aucune autre peut-être la passion de la vengeance ne se montre ni plus opiniâtre ni plus terrible en ses effets. Un Assétinien ayant été assassiné, le fils vengea, dans le sang du meurtrier, la mort de son père. Satisfait de l'accomplissement de ce devoir fatal, il recueille chez lui l'enfant de sa victime, et le confie aux soins de sa compagne. L'enfant nourrissant en son âme un ressentiment qui se fortifie avec les années, immola, devenu grand, le meurtrier de son père.

Quand on a passé le Térék à Wladi-Caucase, on est escorté par des détachements d'infanterie, auxquels se joignent des cosaques du Don, qui, jusqu'aux limites de la Perse, occupent les stations de postes, et fournissent à cher prix des chevaux aux voyageurs. Hors

de la portée des redoutes et des lieux habités , les stations des Cosaques , dans les pays ouverts , ont un observatoire de bois , où l'un d'eux fait constamment sentinelle. Dans la bonne saison , la journée ordinaire est du village de Balta à Kasbek , distance de 28 werstàs. Deux redoutes , la première appelée Larskoï , la seconde Darial , défendent la route. Durant tout ce trajet la nature se montre , tantôt parée des plus beaux traits , tantôt triste , sauvage , formidable , toujours riche en tableaux d'un effet aussi nouveau que pittoresque. En descendant de la hauteur de Balta , vous suivez une route étroite et penchante taillée dans le roc le long du Térék qui , profondément encaissé entre des rochers escarpés , n'est alors qu'un torrent impétueux , dont les eaux jaillissantes arrosent le voyageur d'une poussière humide. Bientôt vous apercevez , à une grande élévation , la redoute Larskoï ; puis viennent jusqu'à Darial des défilés tellement étroits et profonds , qu'une poignée d'hommes placés à leurs sommets suffirait pour arrêter l'armée la plus intrépide. Ici vous passez sous une voûte ouverte formée naturellement par des morceaux de rochers amoncelés : plus loin , c'est une voute creusée dans le roc par la main des hommes. En sortant du défilé vous avez en vue

un mamelon haut de 700 pieds resserré entre deux rochers à pic : son pied est baigné par les eaux du Térék , qui , en se divisant , fait une île de ce rocher isolé. Son sommet est couronné d'une antique forteresse qui , depuis un tems immémorial domine le passage. A une portée de fusil de sa base , on traverse le Térék sur un pont de bois , et la route suit alors la rive droite du fleuve. En coupant le pont , et en garnissant de quelques canons le haut et le bas du mamelon , il n'y aurait pas de pouvoir humain capable de traverser le Caucase. Ce n'est donc pas sans raison que les Tartares ont donné à ce passage le nom de Darial , qui , dans leur langue , signifie *porte*. Quand on a passé le pont , on voit les ruines d'un aqueduc extérieur qui fournissait de l'eau à la forteresse , d'où l'on pouvait aussi descendre jusqu'à la rivière par un chemin pratiqué dans l'intérieur de la montagne. Un terrain cultivable , capable de nourrir une garnison de huit cents hommes , avoisine la forteresse.

Après Darial le défilé va s'élargissant , et le tableau devient plus grandiose ; à droite , le Térék roule sur un lit rapide et rocailleux avec un bruit épouvantable ; sur la gauche s'amoncellent des rochers sombres , escarpés , dépouillés de terre et de verdure. Bientôt la vue s'arrête de-

vant le Kasbek, véritable géant des montagnes, qui porte à dix-huit mille cent soixante pieds au-dessus du niveau des mers sa tête chargée d'une neige éternelle, et dont l'aspect formidable frappe l'âme d'étonnement et commande le respect. D'années en années, d'énormes avalanches se détachant de son sommet, entraînent avec elles des quartiers de rochers, viennent s'amonceler sur la route, encombrant le passage, obstruent le cours du Térék. Le fleuve, ne pouvant surmonter cette barrière, se creuse un lit nouveau, disparaît englouti sous l'amas de neige solide ; et, s'échappant enfin par cascades bruyantes de sa prison glacée, il reprend librement son cours impétueux.

Kasbek est un petit village assétinien, peuplé de trois cents habitants, tous chrétiens. La plupart sont bergers et vassaux de la famille Kasbek, l'une des plus anciennes du Caucase, et qui prit son nom de la montagne. Cette maison m'offrit un excellent gîte. Le salon que j'occupais, destiné aux voyageurs, était meublé à l'euro péenne. Le vin qu'on tire des vignobles cultivés dans les environs du village est semblable, par le goût et la couleur, à celui de Madère. Soit à cause de sa proximité du mont Kasbek ou de son élévation au-dessus de la mer, le village de Kasbek

est presque toute l'année exposé à de terribles ouragans.

Une route de 16 à 17 werstàs , sépare Kasbek de la redoute de Kobi , où des sources d'eau ferrugineuse , fort abondantes de ce côté , attirent quelquefois des malades de la Géorgie. C'est dans le trajet de Kobi à Kaïchaour , plus impraticable encore que celui de Darial à Kasbek , que l'on gravit le mont Khristogara ou St.-Christophe , le plus élevé des points qu'atteigne le voyageur en traversant le Caucase. De là partent , en sens opposé , les uns vers l'Europe , les autres vers l'Asie , les nombreux courants d'eau qui descendent du Caucase. Au sommet du Khristogara , on voit une grande croix en bois , trophée des conquêtes du christianisme dans ces contrées inaccessibles. Au pied de la croix est la cabane d'une famille assétinienne , qui vit là comme ensevelie dans la neige , et dont les secours ont été plus d'une fois profitables aux voyageurs. Le chef de cette famille , que j'avais régélé d'eau-de-vie , boisson que les Assétiniens aiment par-dessus tout , m'accompagna jusqu'à la redoute de Kaïchaour , petit village , où la nuit nous reposa des fatigues d'une route de 14 heures , pendant laquelle de violentes bourrasques mêlées de torrents de pluie n'avaient cessé de nous accompagner.

L'on descend du plateau où s'éleve Kaïchaour par un chemin étroit et rapide , bordé à gauche par un revers de montagne , à droite par de grands précipices , au fond desquels la vue aperçoit quelques hameaux et des prés dont la riante verdure forme un singulier contraste avec les frimats dont on est entouré. A mesure que l'on descend , le passage se découvre plus étendu et plus varié , et bientôt les regards charmés parcourent les campagnes riantes de la Géorgie , ses champs fertiles , entrecoupés de jolis villages , et ses collines revêtues de bois verdoyants , d'où s'échappent d'espace en espace une ferme isolée , les ruines d'un temple antique , la tour d'une vieille forteresse.

Arrivé au bas de la montagne de Kaïchaour on traverse sur un pont l'Aragua , beau fleuve qui , descendant du mont St.-Christophe dans un sens opposé au Térék , fertilise la Géorgie jusqu'au moment où ses eaux viennent se mêler à celles du Kour. Un peu plus loin que le pont , une pyramide de pierre marque la limite du pays des Assétiniens , et le commencement du territoire de la Géorgie.

Pasanaour , Ananour , Douchet et Mshet sont les endroits principaux que l'on rencontre avant d'arriver à Tiflis.

Tandis que nous traversions Douchet pour aller chez le commandant de place, les habitants, assis devant leurs portes, chantaient en famille des airs du pays. Le logement occupé par le commandant avait été la résidence de l'un des derniers Tzars de la Géorgie. Il est entouré d'un mur haut et épais, formant un carré parfait. Le bâtiment, d'un seul étage, se compose d'une galerie extérieure et d'un grand salon entouré de petites chambres, qui ont pour fenêtres des jalousies à jour peintes de différentes couleurs. Le toit, fait en forme de terrasse, sert pour la promenade du soir. C'était dans le salon que se réunissait anciennement le tribunal suprême de ce pays où l'on ne connaissait pas une seule loi.

Il suffit de jeter les yeux sur le grand nombre de ruines qui environnent Mshet, dans un rayon de plusieurs werstàs, pour apprécier quelle a dû être autrefois son importance. La rivière Kour, appelée jadis Cyrus, baigne les débris de ses murs. Mshet a été pendant vingt siècles la capitale de la Géorgie, jusqu'à ce qu'un de ses Tzars, dans une partie de chasse, découvrit, à dix werstàs de distance, une source d'eaux thermales, et vint fixer sa résidence en cet endroit appelé Twilis. En langue géorgienne, *Twilis*, dont on a fait Tiflis, signifie bains chauds.

Au quatrième siècle, on construisit à Mshet un monastère dont l'église devint la métropole de toute la Géorgie.

Dans un coin des murs de la forteresse délabrée, on voit une petite chapelle, où l'on prétend que priaient Nonon, propagateur du christianisme dans ces contrées. La croix de branches liées avec ses cheveux, à l'aide de laquelle il convertit le Tzar Mirian, et tant de Géorgiens, fut transférée de Mshet aux montagnes dans les différentes invasions des Musulmans; elle fut ensuite confiée aux Russes, et conservée à Moscou, jusqu'à ce que l'empereur Alexandre la fit rendre aux Géorgiens.

Sur les bords du Kour, on remarque un monastère dont le dôme, anciennement doré, est criblé de boulets de canon, qui attestent les efforts du Persan pour le détruire, n'ayant pu s'en emparer. C'était dans ce monastère que l'on couronnait les Tzars de Géorgie.

Vers le nord de Mshet sur les bords escarpés de l'Aragua, on voit les restes d'un château dont on fait remonter l'origine à deux mille ans. La tradition rapporte que ce château fut le lieu de plaisance d'une princesse géorgienne, fameuse par ses débauches, qui, après avoir satisfait ses désirs effrénés avec de jeunes voyageurs, les

faisait précipiter dans la rivière, espérant ainsi cacher à ses sujets la honte de ses faiblesses.

Toute la population de cette ville, autrefois si puissante, se réduit aujourd'hui à cinq cents hommes répandus sur un territoire qui nourrissait jadis quatre-vingt mille combattants.

Une chaîne de montagnes partant de Mshet, et se prolongeant du côté du Kour, va par la province d'Imérétié jusqu'aux côtes de la mer Noire. Les hauteurs qui environnent Mshet, de l'autre côté de la rivière, servaient de retraite aux malheureux habitants de cette ville contre les irruptions des barbares.

En sortant de Mshet on traverse le Kour sur un pont ancien, dont la fondation est attribuée à Pompée. Deux grosses tours rondes en défendent l'entrée. En cet endroit le fleuve est tellement tortueux, qu'après l'avoir côtoyé pendant une demi-heure, on est ramené à-peu-près au point d'où l'on est parti.

A cinq werstàs de Tiflis, on découvre la ville qui s'élève en amphithéâtre, et, continuant à suivre les bords du Cyrus à travers des plaines fertiles, on rencontre la quarantaine établie à l'entrée de la capitale de la Géorgie.

CHAPITRE X.

Kourtchistan ou Géorgie. — Ambassade d'Yermclow.
Peuples de la Géorgie.

La Géorgie proprement dite (1), autrefois nommée Kourtchistan, du nom de la rivière Kour ou Koura qui la traverse, comprend les provinces de Kahétia ou Kahet (l'ancienne Albanie), l'Imérétié (jadis l'Ibérie), la Kartalinia et la Mingrélia (ancienne Colchide).

Malgré les prétentions de ses habitants à une origine aussi ancienne que le monde, ce n'est guère qu'au tems d'Alexandre que la Géorgie, soumise alors aux Perses, et divisée en Albanie et en Colchide, vient prendre rang dans l'histoire, alors que le conquérant Macédonien ajouta cette province à son vaste empire, et lui donna pour la gouverner un nommé Ason. Théâtre principal de la lutte entre Mithridate et les Romains (2),

(1) Les Russes lui donnent le nom de Groussia.

(2) On trouve encore dans le pays des monuments et des médailles qui rappellent ces guerres. Au reste les Romains, quoique maîtres de la Colchide et de ce qu'on appelle au-

la Géorgie tantôt partagée en différents états , tantôt réunie en un seul, devient ensuite la proie des Turcs et des Persans qui ne cessent de s'en disputer la possession.

Au milieu d'une suite continuelle de guerres et d'invasions , mêlées de quelques intervalles de paix , la Géorgie , toujours placée sous le joug de l'un de ces deux peuples , commence enfin à respirer , en 1170 , sous le règne de la princesse Tamar. Cette femme belliqueuse , non moins célèbre en Géorgie que Catherine II en Russie , soulevant les peuplades de ces montagnes , vainquit tour-à-tour les Persans et les Turcs ; et , à force de courage , de constance et d'audace , affranchit sa patrie de l'oppression sous laquelle elle gémissait.

La mort de cette héroïne fut , pour la Géorgie , le signal de nouveaux fléaux. Le redoutable Dchennghuis-khan vint la ravager à la tête de ses bandes indisciplinées ; massacra la plus grande partie des habitans , mais ne put forcer ceux qui avaient échappé au carnage à embrasser la loi de Mahomet. Depuis lors , la Géorgie affaiblie , dépeuplée , partagée en différents états , exposée aux ravages des Persans , des Turcs et des peu-

jourd'hui la petite Arménie , n'ont jamais pu pénétrer dans le Caucase.

plades du Caucase , ne présente qu'un tableau tristement monotone des mêmes calamités.

Vers l'an 1586, Alexandre, Tzar de Kabétia, se trouvant trop faible pour résister à ses nombreux ennemis, envoie une ambassade à Fédor I^{er}, Tzar de Moscovie, pour réclamer sa protection, et lui demander de faire construire quelques forteresses sur le Térék. Les relations d'alliance et d'amitié qui s'établirent alors entre les deux pays, continuèrent jusqu'au règne de Pierre-le-Grand, qui, de protecteur qu'il était, songea à devenir maître de ces provinces dont il sentait toute l'importance. Mais la mort le surprit avant qu'il eût accompli ses desseins.

Le Tzar Héraclius, après avoir conclu un traité d'alliance avec Catherine II, voit ses états envahis et ravagés par le barbare Méhemet Aga, qui livra Tiflis au pillage le 18 octobre 1795.

La fin tragique de ce tyran assassiné par un de ses officiers au moment où il se préparait à dévaster de nouveau la Géorgie, laissa respirer ce malheureux pays. Après un règne de 52 ans, Héraclius ayant placé ses états sous la protection de la Russie, abdiqua en faveur de son fils George, qui continuant l'ouvrage de son père, légua en mourant (1800) son royaume à l'empereur Paul I^{er}. Alors les troupes impériales, s'a-

vançant des rives du Térék à travers le Caucase, occupèrent la Géorgie, et Tiflis passa sous la domination russe. La politique des nouveaux possesseurs les engagea à confier le commandement de ces provinces au général Tchitchianow, prince géorgien, et parent du dernier Tzar. Tchitchianow, recommandable par ses qualités supérieures, administra avec habileté et sagesse, sut à la fois se concilier l'affection et l'estime des Russes et des Géorgiens, et châtia plusieurs fois les Persans de leurs précédentes incursions et de leurs récentes atrocités.

Cependant Alexandre, frère du Tzar Georges, mécontent de la révolution politique opérée dans son pays, chercha tous les moyens de reconquérir un trône légué par son frère à la Russie (1).

(1) Ce fut alors que le gouvernement crut nécessaire d'appeler à Moscou la Tzarine, qui jusqu'alors était restée en Georgie. Cette princesse, d'un caractère altier, en recevant cet ordre, s'emporta violemment contre le général Lazareff qui le lui signifiait et qui passait pour être son amant. Sur quelques observations de ce général, elle entra dans un tel accès de fureur, que saisissant à la ceinture d'un de ses domestiques le kinnjal qu'il portait, elle le plongea dans le cœur du malheureux Lazareff, qui tomba mort à ses pieds. Après cet acte de vengeance elle se laissa conduire à Moscou, où elle résidait encore en 1819.

Réfugié d'abord dans le Caucase, il ne cessa d'exciter les montagnards à la révolte. Voyant ses efforts infructueux, il passa en Perse, et, depuis lors, il n'a pas eu honte de servir souvent de guide aux peuples de ces pays pour ravager son ancienne patrie.

Après la mort déplorable du général Tchitchianow (1), la Russie, trop occupée des affaires de l'Europe, négligea pendant plusieurs années l'administration de la Géorgie. Le mauvais choix et le changement fréquent des gouverneurs qu'on y envoyait, augmentaient encore les désordres de cette province. Ce ne fut qu'après les campagnes de 1813 et 1814, qu'Alexandre prêtant une attention sérieuse à la prospérité de cette

(1) Il périt en 1806, au moment où il allait s'emparer de la forteresse de Bakou dans le Daguestan. Se fiant à la parole du Khan qui avait demandé à capituler, il s'avança imprudemment accompagné du prince géorgien Eristow et de quelques Cosaques, vers la forteresse pour en recevoir les clefs. Mais victime d'une trahison atroce, il fut tué d'un coup de pistolet, par ordre du Khan qui envoya sa tête et celle du prince Eristow au Shah de Perse.

Bakou fût prise quelques jours après; les vainqueurs firent déterrer et déposer dans une église arménienne les cadavres des deux malheureux princes. Le gouvernement quelque tems après ordonna de les transporter à Tiflis dans l'église métropolitaine dite *la Sion*.

partie de son empire, songea aux moyens de la pacifier. Les qualités bien connues d'Yermolow, et, en dernier lieu, le succès de sa mission à la cour de Téhéran firent alors jeter les yeux sur ce chef recommandable.

C'est ici le lieu de donner quelques détails sur cette célèbre ambassade dont le motif apparent ou réel était d'affermir les rapports de paix et d'amitié établis entre les deux cours, et de mettre à exécution les derniers traités de paix. Je tiens ces renseignements d'un officier supérieur qui faisait partie de la légation et avec lequel j'ai long-tems habité sous la même tente.

Housseïn Kouli-Khan jouit d'une très haute renommée en Perse ; chef de l'armée régulière, il a toute la confiance de son souverain, qui lui est, dit-on, redevable de son trône, et il exerce une grande influence sur Abbas-Mirza l'héritier présomptif de la couronne. Les Persans le regardent comme un héros, et nous lui accorderions volontiers ce titre, si pour le mériter il suffisait de pousser la vaillance jusqu'à la témérité, de savoir dompter un cheval fougueux, de commettre froidement les actes de la plus révoltante cruauté. Ce héros n'a d'ailleurs aucune connaissance militaire ; et malgré ses fréquents rapports avec des officiers anglais et français, il n'entend

rien à la disposition et à la discipline des troupes. Joignez à cela un esprit perfide, des habitudes d'intempérance et de débauche, un orgueil brutal, une haine aveugle contre la Russie, et vous aurez une partie des titres qui recommandaient Kouli-Khan à la considération et au respect de l'ambassadeur.

Yermolow en approchant de la résidence de Téhéran exigea que le héros vînt à sa rencontre, démarche qui passa pour une véritable humiliation aux yeux des Perses. Mais plus cette exigence d'Yermolow était propre à abattre l'orgueil du favori, plus elle devait donner aux esprits une haute idée de la puissance des Russes, et rendre par là plus facile la mission d'Yermolow. Parmi tous ces courtisans bas et perfides avec lesquels il allait se mettre en relation, qui aurait songé à montrer de la résistance, alors que le superbe Kouli-Khan venait d'être ainsi contraint à fléchir devant la volonté d'un européen ?

Lorsqu'il fut question de l'audience solennelle que le Shah devait lui accorder, Yermolow déclara que ni lui, ni aucun officier de sa suite, ne revêtiraient le manteau persan, qu'ils conserveraient leurs chaussures, et qu'enfin, comme européen, il ne s'asseyait jamais par terre, bien que d'autres ambassadeurs avant lui aient eu la

condescendance de le faire. Cette déclaration inattendue put blesser l'orgueil persan : on s'y soumit pourtant , et le jour de l'audience , le Shah reçut l'ambassadeur comme celui-ci l'avait désiré , et avec toute la pompe que ce souverain déployait dans les cérémonies les plus solennelles.

Le général Yermolow et ceux qui l'accompagnaient , portant , selon l'étiquette russe , des bottes et des éperons et foulant sous leurs pieds les plus riches tapis du monde , furent introduits devant le Shah. Un fauteuil brillamment orné avait été préparé pour Yermolow. C'était le premier meuble de cette espèce qu'on eût jamais vu sur les tapis du Shah. Il était placé à vingt pas du trône où le Shah était assis à la manière orientale , étincelant de diamants et des pierreries les plus précieuses. Sa longue barbe noire , si célèbre dans tous les récits modernes sur la Perse , lui descendait jusque sur la poitrine. Yermolow se plaça sur le fauteuil qui lui avait été préparé ; derrière lui se rangea toute sa suite restée debout. En face du Shah se tenaient plusieurs de ses ministres. A gauche et un peu en avant du trône , les Russes ne furent pas peu surpris de voir quatre licteurs armés de leur hache , debout devant un grand bassin de marbre blanc , où souvent viennent tomber les têtes des victimes que le caprice

du despote livre d'un coup d'œil aux coups de ces bourreaux. Leur présence avait été jugée indispensable dans le cérémonial d'un pareil jour.

Dans cette audience, le Shah prodigua à l'ambassadeur les marques de la plus flatteuse distinction ; il ne manqua pas de le comparer au soleil et à toutes les étoiles ; il décora de l'Ordre du Soleil de Perse tous les officiers attachés à la légation russe, et en revêtant Yermolow du cordon de cet ordre il lui donna une plaque en turquoises et en diamants, la plus riche qui soit jamais sortie de son trésor.

En même tems qu'il recevait ces marques de faveur de l'empereur de Perse, Yermolow en obtenait d'autres d'Alexandre, qui en témoignage de sa satisfaction, le nommait au commandement de la Géorgie.

Les peuples qui habitent les différentes provinces dont se compose le gouvernement de la Géorgie, c'est-à-dire, les Arméniens, les Tartares et les Géorgiens proprement dits, diffèrent beaucoup moins entr'eux par le costume que par le caractère. Ils portent tous des pantalons bien larges, deux tuniques courtes, l'une intérieure de couleur claire, l'autre extérieure de couleur foncée, et quelquefois aussi claire, avec des manches larges et ouvertes jusqu'au dessus du

coude ; un bonnet noir de bourre d'astrakan avec un morceau de drap rouge au sommet, et des bottes très pointues. Ils portent de plus le bourka , espèce de manteau qu'ils s'attachent autour du cou avec un mouchoir, et qui les garantit du froid, de la pluie et des coups de sabre. On reconnaît les Tartares à leur longue barbe qu'ils conservent avec une sorte de fanatisme, et à la partie supérieure de leur bonnet qu'ils prennent soin de replier en dedans. Ils font usage de chemises de taffetas, rouge pour l'ordinaire. Ils n'en changent qu'une seule fois par an, ce qui peut donner une idée de leur malpropreté. Tous ces peuples regardent comme un signal de combat de rejeter leurs larges manches derrière leurs épaules, et de les croiser sur le dos.

Les Géorgiens sont en général d'une haute taille ; ils ont le teint brun, les yeux noirs et expressifs, le port altier, la démarche fanfaronne. Avec la tournure romanesque de leurs idées, ils sont susceptibles de grandes passions, et c'est en cela surtout qu'ils diffèrent des Arméniens exclusivement occupés de spéculations de commerce. L'avidité du gain est extrême chez ces derniers, et il n'est point d'outrages qu'un peu d'or ne leur fasse patiemment supporter.

Les Géorgiens, pleins du souvenir des combats

de leurs aïeux , et obligés pendant long-tems de repousser les incursions continuelles des hordes voisines , se sont façonnés au métier des armes qu'ils aiment avec passion. Toute action intrépide excite leur enthousiasme. Leurs romans ne sont remplis que des merveilleuses prouesses de leurs guerriers , et la lecture de ces livres qu'ils préfèrent à tout autre plaît à leur imagination ardente et sert à entretenir leur humeur belliqueuse.

Les Tartares sont en général d'une forte corpulence. Ils ont les yeux noirs, le teint cuivré , l'air sérieux et mélancolique ; ils sont laborieux , hospitaliers et braves sans jactance. Ils vont au combat comme s'ils partaient pour une partie de chasse. Excellents soldats pour un coup de main , ils ne conviendraient nullement pour une guerre de tactique, ou de temporisation. Notre discipline européenne leur serait insupportable. Une longue expédition, celle de l'Inde, par exemple , impossible à entreprendre sans troupes asiatiques , serait impraticable avec une armée de Tartares.

Yermolow connaissant le parti qu'il pourrait tirer de ces peuples , d'après leurs différents caractères , excita une noble ambition parmi les jeunes Géorgiens en les employant auprès de lui,

ou les plaçant, comme officiers, dans les rangs de l'armée. Il donna à l'ardeur belliqueuse des Tartares tout le développement dont elle est susceptible, en ayant soin pourtant d'introduire dans leurs contingents autant d'ordre et de discipline que le permettait le naturel inquiet de cette nation guerrière. Enfin il procura aux Arméniens tous les moyens possibles d'accroître leur commerce, et il traita toujours avec les plus grands égards ceux de leurs prêtres (leur patriarche entr'autres) qui venaient chercher auprès d'une puissance chrétienne un refuge contre l'oppression du Shah (1). C'est ainsi que la politique d'Yermolow préparait doucement la conquête de l'Arménie, dont l'incorporation à l'empire sera toujours l'une des conditions indispensables de la paix en Géorgie et même au Caucase.

(1) En 1820, les Arméniens formaient le quart de la population géorgienne, et la moitié de celle de Tiflis.

CHAPITRE XI.

Départ de Tiflis pour le régiment. — Camp des dragons.
Lesghins. — Anecdotes. — Lettre de Mina.

TIFLIS ne devait être pour moi qu'une ville de passage ; mais une imprudence que je commis en me baignant dans le Cyrus me causa une fièvre intermittente qui me retint cinq semaines au lit, et dont je ressentis souvent des accès pendant les dix-huit mois que je passai au Caucase. Je trouvai dans le père Philippe, missionnaire catholique dont je parlerai plus tard, un garde-malade aussi désintéressé qu'assidu. Quant à mon jeune nègre, j'aurais vainement compté sur ses services : car dès les premiers jours de ma maladie, il escamota ma bourse, fit un choix parmi mes effets et suivit un Arménien en Perse où sa qualité d'homme noir lui valut, m'a-t-on assuré, une place dans le harem du Shah.

Mon régiment était campé à Kargatch, à 140 werstas de Tiflis. Le moment de le joindre arriva enfin ; et le 16 décembre je partis, ainsi que plusieurs autres officiers, avec le colonel Nicolas

Yermolow, cousin germain du général en chef, qui commandait le régiment des grenadiers de Grusia, cantonné dans les environs de la route que nous suivions.

L'hiver qui dure à peine deux mois dans cette partie de la Géorgie avait commencé, et la verdure presque perpétuelle de cette belle contrée était alors à demi cachée sous la neige.

A 5 werstàs de Tiflis, dans une belle plaine, à gauche de la route, sont établies deux colonies wurtembourgeoises éloignées l'une de l'autre d'une portée de canon. L'établissement de ces colonies en Géorgie est dû à l'influence de l'impératrice mère, qui voulut par ce moyen soulager la misère de la classe indigente du pays où elle était née. Le gouvernement a fait construire pour les colonies des maisons solides et commodes entourées de jardins et de champs qui pourvoient le grand marché de Tiflis.

A sept heures du soir, nous descendîmes à la tour d'un jeune prince géorgien, appelé Chalakäïoff, que le colonel Yermolow avait fait prévenir de notre arrivée. Le prince, dans son costume géorgien, vint au devant de nous précédé de flambeaux, et nous introduisit avec un certain appareil dans l'intérieur de la tour. A notre approche, les dames coururent se cacher, sui-

vant l'usage du pays; et le prince resta seul chargé des honneurs de la maison. L'appartement de forme ovale où nous entrâmes était tout illuminé, et garni d'un canapé circulaire, que recouvraient de beaux tapis et des coussins en tissus de soie. Chacun de nous reçut d'abord une longue pipe; après quoi, une table fut dressée, où l'on servit plusieurs plats de viande et de volailles bouillies avec du riz et des fruits secs, et assaisonnés de miel et de safran. Le pain, les assiettes, les couverts et d'autres accessoires de la table, étaient conformes aux usages européens. La coupe seule était géorgienne, et la frugalité avec laquelle le prince y versait le vin renommé de Kahétia, faisait voir qu'il n'avait pas entièrement renoncé à toutes les habitudes de son pays. La coupe géorgienne est faite de la corne de tur ou touri (1), montée en argent ou en or: tant qu'il y reste une seule goutte de vin, la politesse défend de la déposer sur la table. Comme dans la Castille, le vin est enfermé dans des outres de différentes capacités;

(1) Quadrupède à peu près semblable au cerf, qu'on trouve sur les chaînes inférieures du Caucase, vers la Circassie et le fleuve Kuban. Ses bois, comparés à sa taille, sont de moitié trop grands: au dire des chasseurs ils égalent en force les cornes des plus vigoureux taureaux.

il en contracte un léger goût de cuir peu agréable au palais. Après le repas, plus long que somptueux, pendant lequel le prince n'avait cessé d'être en mouvement pour veiller à ce que rien ne nous manquât, notre hôte nous laissa seuls, les portes de notre appartement se fermèrent, et les canapés sur lesquels nous étions assis nous servirent de lits.

Le lendemain au point du jour nous quittâmes le prince que les apprêts de notre départ avait mis sur pied avant nous, et après avoir parcouru pendant une heure le lit rocailleux d'un torrent à sec, nous arrivâmes à Zahoredsky, où se trouvait établi le camp des grenadiers de Géorgie. Ce régiment avait pour lieutenant-colonel un prince géorgien appelé Abhazoff, officier d'un mérite distingué, qui dès l'âge de quinze ans avait obtenu la croix de St-Georges, décoration qui dans les plus braves régiments n'est le partage que de quatre à six vétérans au plus (1).

(1) La croix de St.-Georges n'est jamais donnée qu'aux militaires au service de la Russie. D'après les statuts de son institution, elle ne peut être accordée qu'après qu'il a été constaté, par enquête, si le fait d'armes qui paraît devoir la mériter, remplit les conditions exigées par les statuts. Dans ce cas, la croix est obtenue comme de plein droit; et il est fort rare que l'empereur refuse son approbation.

Du camp des grenadiers à celui des dragons, on compte 80 werstàs divisées en trois stations de poste. L'une est à Manaba, l'autre à Dompal, et la troisième à Signask, capitale de la Kahétia. Les habitants de Signask, dont on évalue le nombre à trois mille, ont figuré d'une manière atroce dans les insurrections du pays en 1812. Le voisinage des Lesghins, dont le territoire a pour limite de ce côté la rive opposée du fleuve, donne à cette ville une grande importance. L'élévation sur laquelle Signask est située fait partie de la chaîne de montagnes qui s'étend d'un côté vers Tielaw, seconde ville de Kahétia, de l'autre vers Tzarskoy, où les dragons ont leur camp d'été. Cette chaîne suit une direction parallèle à la ligne du Caucase, dont elle est séparée par des plaines, de 15 à 25 werstàs, couvertes de forêts et traversées par l'Alazan qui va se perdre au midi dans le Kour à 105 werstàs de Signask. Nulle part peut-être en Géorgie le Caucase ne s'offre sous des formes plus imposantes, plus variées, plus pittoresques.

Tielaw, plus riche que la capitale et commandée par un capitaine livonien retiré du service actif, forme un second boulevard contre les incursions des Lesghins. Les vignobles les plus riches appartiennent à Tchitchivaze, prince géor-

gien, élevé en Europe, qui, agrégé à notre régiment en qualité de colonel, surveillait lui-même la culture de ses terres, et en tirait de grands bénéfices.

Les raisins de Tielaw sont plus gros et plus succulents que ceux que l'on recueille sur les côtes de Malaga. Beaucoup de vignobles dans la province croissent et produisent sans culture. Cette abondance, jointe au manque de débouchés, explique le bas prix des vins en Géorgie et la grande consommation que l'on en fait. La ration habituelle d'un habitant de Tiflis n'est pas moins de deux à quatre bouteilles par jour, et le prix de chaque bouteille ne s'élève pas au-delà de deux à trois kopeïka.

L'on va de Signask à Kargatch par une pente tellement rapide, que dans un espace de cinq werstàs il faut la descendre à pied. On rencontre ça et là des moulins à eau, grossièrement construits, qui fournissent la farine nécessaire à la garnison et aux Européens de Signask. Quant aux Géorgiens, leur grain n'est pas moulu, mais écrasé; leur pain se fait sans levain.

Parvenu au bas de la descente, on entre dans les magnifiques vallées qui s'étendent le long de l'Alazan jusqu'au camp de Kargatch établi près des ruines d'une ancienne ville dont il a

pris le nom. La route de Signask à Kargatch ne se fait pas toujours sans péril, à cause du voisinage des Lesghins qui, postés en embuscade pour surprendre les voyageurs, tombent sur eux à l'improviste, s'emparent de leurs personnes et ne les rendent qu'au prix de fortes rançons.

Tout en reconnaissant, sous quelques rapports, le gouvernement russe, les Lesghins n'ont pas renoncé à leurs habitudes de pillage, et ce goût est fortifié en eux par la croyance religieuse, soigneusement entretenue par leurs prêtres, que Dieu autorisa, après la création, les habitants du Caucase à vivre aux dépens de leurs voisins des plaines.

Les casernes des six escadrons de campagne dont se composent tous les régiments de cavalerie en Russie, divisées en trois corps de bâtiment, formaient le front du camp de Kargatch. A cent pas de distance en arrière, étaient construites les écuries sur une ligne parallèle : les maisons des officiers et le parc d'un bataillon d'artillerie se trouvaient au milieu. A gauche étaient les magasins, les ateliers, la chapelle, l'habitation de l'aumônier, l'hôpital et les cuisines ; le tout construit très solidement en bois par les dragons.

Les occupations du soldat russe en tems de paix ne sont pas toutes militaires. Durant cer-

tains mois de l'année, où l'instruction des conscrits et les manœuvres journalières des escadrons sont suspendues, le colonel a le droit d'employer, dans son intérêt, le tiers de ses forces à des travaux publics, et de louer leur industrie à des particuliers. A cet effet il fournit aux soldats un habillement grossier qui remplace leur uniforme; et transformés en maçons, charpentiers, maréchaux-ferrants, ils ne conservent de leur véritable état, d'autre signe que la moustache.

En outre il y a dans chaque corps un certain nombre de soldats employés à différents métiers; tels que, ceux de tailleurs, bottiers, armuriers, carrossiers, forgerons, cordiers, etc.; ce n'est qu'avec leur secours; que le colonel peut subvenir aux grands frais qu'il est obligé de faire pour entretenir son régiment. On calcule que l'équipement complet d'un fantassin russe, à l'exception des armes, revient à 25 francs. La couronne passe à chaque corps, la solde des officiers et des soldats, l'assignation de la remonte, les armes, le fer, le cuir et le drap pour l'équipement des troupes: tout le reste doit être fourni par le colonel. Il est aussi obligé d'entretenir l'hôpital que chaque corps a dans son cantonnement, de payer la musique militaire, de fournir les outils nécessaires à la confection de l'équipement, de

donner la table matin et soir à tous ses officiers. Cette dernière obligation dure même pendant son absence, c'est alors l'officier le plus décoré qui préside la table. Le plus souvent la musique militaire vient se faire entendre pendant le repas. Tout étranger introduit par un officier est accueilli avec cordialité, et placé en tête de la table.

Quant à la solde des officiers, elle suffit tout juste à leur entretien. En campagne, ainsi qu'en Géorgie, la paie est portée au double : mais alors même elle n'égale pas celle accordée aux rangs analogues dans les autres armées du continent. Il faut observer néanmoins, que les officiers ont à leur disposition tous les artisans attachés au corps, que, dans les travaux qu'ils font exécuter, la main-d'œuvre ne leur coûte rien, et qu'ils jouissent de rations pour leurs chevaux et pour leurs *dennschtchiks*, domestiques qui leur sont fournis sans rétribution par le régiment et dont le nombre varie suivant les grades.

Il est très rare de voir, dans les rangs, des officiers mariés. Ceux qui contractent des alliances désavantageuses, sont envoyés d'ordinaire dans les villes de garnison ; et comme les officiers supérieurs ont généralement l'habitude, après un certain tems de service, d'abandonner la vie des camps pour la vie domestique, les pla-

ces qu'ils laissent vacantes, offrent un avancement rapide et assuré aux autres officiers.

Chaque régiment de cavalerie se compose de sept escadrons, six en activité de service, et le septième en dépôt. Ces six escadrons forment trois divisions qui présentent, réunies, un total de 1000 chevaux.

La remonte de mon régiment se faisait dans la Kabarda, pays qui produit en abondance les meilleurs chevaux peut-être que l'on connaisse dans toute l'étendue de l'empire. Doué de formes élégantes leur corps est inaccessible à la fatigue. Leur affluence est telle sur le marché de Tiflis, que souvent les marchands en présentent de 3 à 4 mille pour n'en vendre que 3 ou 4 cents. Cette surabondance de produits et la misère des Kabardans font qu'on peut se procurer le plus beau cheval pour 160 roubles; c'est le tiers de ce qu'il coûterait dans l'intérieur de l'empire. La couronne cependant ne passait à chaque régiment que 120 roubles par cheval.

A Karabach, l'une des provinces russes limitrophes de la Perse, on élève des chevaux plus fins que ceux des Kabardans et qui se vendent plus cher. Mais ils sont moins durs à la fatigue.

Les chevaux de ces deux races joignent, à leurs bonnes qualités, celle de se montrer très dociles à l'instruction.

Dans les régiments russes, le cheval ne mange jamais sa ration avant qu'un coup de pistolet ait résonné à ses oreilles. Cette précaution, dont on s'explique facilement le but, n'était pas encore jugée suffisante pour la cavalerie cantonnée en Géorgie, qui, dans les guerres avec les Persans, charge souvent contre les batteries. Yermolow ayant envoyé de l'artillerie au camp des dragons, recommanda aux chefs de profiter de cette circonstance pour habituer les chevaux au bruit du canon comme à celui du pistolet. En conséquence, deux pièces furent placées en avant de l'abreuvoir, qui chaque jour accueillaient par des décharges successives l'approche des escadrons au moment qu'on les menait boire.

Une fois par mois, les chevaux entraient en manoeuvre sans avoir bu : quand la fatigue les avait bien altérés, on leur lâchait bride, et ils s'élançaient contre les canons, derrière lesquels ils devaient trouver de l'eau, avec une vélocité bien supérieure à celle qu'aurait pu leur donner l'éperon.

A presque toutes les divisions de l'armée il se trouve attaché un collège défrayé par tous les régiments, où des jeunes gens de distinction reçoivent une éducation militaire, et qui sont comme la pépinière des officiers.

Dans les corps russes, il n'y a point de cadets : avant d'arriver au rang d'officier, il faut avoir servi comme soldat et passé par tous les grades subalternes. Une exception est faite en faveur des pages de l'empereur, qui, comme en d'autres pays, sortent du palais avec le grade d'officier.

Il existe aussi dans l'empire un collège où l'on reçoit des enfants orphelins ou nés de parents inconnus. Ils sont élevés et instruits aux frais du gouvernement qui les place ensuite dans les états-majors, soit pour tracer les dessins topographiques, soit pour la musique ou pour tout autre emploi qui exige une instruction préalable.

Chaque régiment a son école d'enseignement mutuel dirigée et surveillée par des officiers du choix du colonel.

Ce n'est pas le lieu de tracer ici un tableau complet de l'organisation militaire de l'empire (1). Qu'il suffise de savoir que la Russie a adopté tout ce qu'il y a de bon dans l'école française, tout ce qu'il y a de parfait en Angleterre dans la police intérieure des corps et le service des hôpitaux.

(1) A son retour de Russie, sur la demande qui lui en fut faite par le ministre de la guerre, Sanchez Salvador, l'auteur adressa au gouvernement un mémoire succinct sur l'état et l'organisation des forces militaires de la

C'est à son système d'administration militaire que la Russie doit de pouvoir entretenir l'immense armée répandue sur son territoire. A l'époque dont je parle, d'après les tableaux qui circulaient dans les différents corps, l'armée comptait à 600,000 fantassins, 100,000 cavaliers, 26 régiments d'artillerie, quelques escadrons de sapeurs. A ce nombre il faut ajouter les troupes de garnisons, les cosaques, les bataillons d'ouvriers attachés au corps des ponts et chaussées; les colonies militaires et les nombreux contingents fournis par les provinces méridionales.

Alexandre fut le premier qui fit l'essai d'un corps de sapeurs à cheval. Il commença par les introduire dans la garde, et reconnaissant ensuite leur grande utilité, il se décida à les établir dans chaque corps d'armée.

Russie; ce travail traitait des objets suivants : — 1°. Classement et forces de l'armée russe. — 2°. Emploi et divisions de la force active et passive. — 3°. Conduite militaire de l'empereur Alexandre, et travaux de l'état-major de la garde et de l'armée. — 4°. Garde impériale. — 5°. Instruction générale de l'armée russe. — 6°. Administration militaire. — 7°. Ecoles militaires. — 8°. Encouragements qu'offre le système militaire russe à la jeunesse laborieuse; formalités à observer pour l'admission d'officiers étrangers. — 9°. Congés temporaires ou de retraite. — 10°. Invalides. — 11°. Police militaire.

Notre régiment de dragons, seule cavalerie de toute l'armée de Géorgie, avait rendu de grands services et essuyé de grandes pertes dans la dernière guerre contre la Perse. A l'époque de la paix avec cette puissance, en 1812, le régiment avait perdu plus de quarante hommes par escadron, deux de ses chefs et la plupart de ses officiers. Rentré dans son cantonnement, il formait un poste avancé contre les Lesghins, dont le voisinage dangereux et les attaques inopinées tenaient le camp dans une alerte continuelle. La nuit, les postes étaient doublés, et les *qui vive* des factionnaires répétés de moment en moment se confondaient avec les cris aigus des tchacals, quadrupèdes carnivores, qui se répandant par bandes dans les campagnes, sont la terreur des basses-cours.

Avant que la force du gouvernement fût parvenue à les resserrer dans leurs montagnes, la Géorgie avait eu long-tems à souffrir des incursions des Lesghins. Établis sur l'un et l'autre côté du Caucase, ils forment une espèce de république fédérative. Chaque village dans une assemblée annuelle, élit son chef entre les plus riches, les plus âgés et surtout les plus braves. Comme les anciennes démocraties, ces peuples libres ont aussi leurs esclaves. Depuis un siècle,

ils retiennent dans la plus dure servitude des Tartares qui, fuyant la domination russe, sont venus chercher un asyle dans leurs montagnes; et d'anciens Géorgiens dont ils envahirent le territoire et qu'ils ont forcés à changer de religion. Ces derniers, connus sous le nom d'*Eingalos*, sont industrieux et commerçants; mais presque tout ce qu'ils acquièrent passe aux mains de leurs maîtres, qui pour leur ravir le fruit de leurs sueurs, les soumettent à des vexations continuelles.

Bélohakan, gros bourg construit sur une pente du Caucase en face du camp des dragons, est presque tout entier peuplé d'*Eingalos*. Ils viennent vendre à Tiflis les fameux *Bourkas*, dont la meilleure fabrique est à Bélohakan. Sur d'autres points encore l'industrie commence à se faire jour; mais les premiers germes de civilisation jetés par elle dans ces contrées sauvages, ne s'y développent qu'avec lenteur et sont encore loin du terme de leur maturité. Les mœurs de ces peuples sont trop vigoureuses, les passions féroces et guerrières trop profondément empreintes en eux, pour espérer que notre civilisation puisse de sitôt y pénétrer. Un trait prouvera jusqu'où les Lesghins peuvent pousser la férocité, le courage et le mépris de la mort.

Peu de tems avant mon arrivée, pendant une

nuit obscure, une vingtaine de Lesghins descendant des montagnes, traversent l'Alazan, franchissent à pied le cordon des factionnaires qui entourait le camp, s'élançant, le kinjâl à la main, vers l'une des trois casernes, poignent la sentinelle qui gardait l'entrée, et pénètrent en silence dans les salles intérieures où dormaient les dragons. Là, ils plongent leur arme terrible dans le sein des premiers qui s'offrent à leurs coups. Les gémissements des blessés éveillent plusieurs soldats qui courent éperdus vers leurs armes. Le désordre de la scène augmente. Les Lesghins, qui avaient éteint les lumières et qui pour se reconnaître n'avaient besoin d'autre signe que l'atouchement de leurs barbes, continuent, dans l'obscurité, leur horrible massacre. Les lumières et les patrouilles parurent enfin. Les Lesghins voulurent se faire jour; mais il était trop tard, et ils furent enveloppés. Les uns, au lieu de se rendre, se poignardèrent; les autres, en se livrant, témoignaient leur joie de se voir entourés de cadavres chrétiens; et l'intrépidité fanatique avec laquelle ils subirent la mort fit assez voir que leurs poignards avaient été dirigés par leurs prêtres.

Cet événement, qui coûta au régiment plus de soixante hommes tués ou blessés dangereu-

sement, força les postes à redoubler de vigilance, et causa bientôt après la mort d'un nouvel ennemi. Un factionnaire entendant marcher doucement dans l'ombre, pousse le cri du *qui vive*: au lieu de répondre, on s'avance droit sur lui; alors il fait feu et renverse celui qui approche. La patrouille accourt: c'était un grand tigre que le vétérán avait tué.

A cause de ses rapports fréquents avec les Lesghins de Belohakan, qui passant par Kargatch pour se rendre à Tiflis, devaient y prendre leur passe-port, le colonel de notre régiment avait auprès de lui un Eingalos qui lui servait d'interprète. Afin de lui rendre la langue russe plus familière, il lui avait accordé une place parmi nous à sa table.

Un jour que nous étions à la fin du repas il se présenta d'un air fort satisfait avec un paquet sous le bras, disant qu'il nous apportait un melon d'eau pour notre dessert. Au mois de décembre, un melon d'eau est chose assez rare. Chacun s'empressa de demander qu'il nous fit part de son cadeau. Au même instant, l'Eingalos déroulant le morceau de drap qui l'entourait, jeta sur la table la tête d'un Lesghin qu'il venait de tuer dans une partie de chasse au-delà de l'Alazan. Tout le monde se leva de table, re-

poussé par l'horreur du spectacle. Le colonel intima à son interprète l'ordre de ne plus souiller sa table de sa présence ; et celui-ci, sans se déconcerter, alla dîner dans la cuisine, plaçant auprès de lui, sur la table, la tête du Lesghin, la caressant de tems en tems, et faisant à chaque bouchée des plaisanteries sur le melon d'eau.

A entendre certaines personnes, il n'est pas rare en Russie qu'un chef maltraite impunément ses officiers. Voyons, en passant, ce qu'il faut penser d'une pareille assertion.

Un jour de manœuvres, Klimonskoï (1), notre colonel, irrité de la maladresse d'un officier, porta la main sur lui en présence de tout le régiment. Le lendemain à l'heure du déjeuner, aussitôt que le colonel vit entrer dans son appartement l'officier outragé, il l'appela à l'écart, lui témoignant le désir de lui donner satisfaction de l'offense de la veille. L'officier, dont le caractère n'était pas des plus fermes, répondit qu'il était satisfait. Les camarades ne virent qu'une lâcheté dans ce refus, et cessèrent tout rapport avec lui ; à tel point qu'il n'osa plus se montrer à la table du colonel. Alors il feignit d'être malade, et garda la chambre,

(1) Aide-de-camp de Constantin dans les campagnes de 1812 et 1813.

juste à ce que le général en chef, sur la pétition du colonel, eût obtenu pour lui un congé de retraite.

Quelque tems après cet événement, un officier de rang inférieur ayant reçu de son chef un semblable outrage, lui demanda satisfaction. Le sang fut versé, l'insulte vengée, et tous deux devinrent bons amis. On voit donc qu'en Russie, comme ailleurs, on n'ignore pas ces règles de convenance qui garantissent de tout affront les officiers d'un rang subalterne dans leurs rapports avec leurs supérieurs. Je ne sais même s'il existe beaucoup de pays où la susceptibilité du point d'honneur soit généralement poussée aussi loin, où le duel soit envisagé sous des couleurs plus chevaleresques.

Nous avons parmi nos camarades un jeune lieutenant appelé Yakouwovitch (1), qui avait passé de la garde impériale dans notre régiment. A l'époque où il se trouvait à St.-Pétersbourg, il avait été appelé à servir de témoin dans un duel à l'un de ses amis, qui fut tué par son adversaire d'une manière peu conforme aux

(1) Compris, d'après le rapport des journaux, dans les jugements portés en Russie, à la suite de l'insurrection du 26 décembre.

règles du combat. Yakouwovitch défia à son tour le meurtrier de son ami ; mais celui-ci ne se souciant pas de risquer une seconde fois sa vie , et toujours poursuivi par les menaces d'Yakouwovitch , ne trouva pas d'autre moyen de s'y soustraire que de tramer contre lui une intrigue de cour , et le jeune officier aux gardes passa sans avancement dans le régiment des dragons de Géorgie. Yakouwovitch disgracié mais non apaisé , écrivit de Moscou à son adversaire et même au témoin de celui-ci. Le premier ne répondit pas ; mais le témoin piqué du défi , l'accepte et ne songe plus qu'aux moyens de joindre son provocateur. Il était attaché , en qualité de conseiller de cour , à la chancellerie des affaires étrangères. Il se rend chez le ministre et lui demande la faveur singulière d'être employé auprès de la légation en Perse. Le ministre un peu surpris de cette demande , le nomme néanmoins secrétaire de l'ambassade. Alors il se met en route , et écrit à Yakouwovitch le jour où il sera à Tiflis. Yakouwovitch reçoit la lettre à Karghatch , demande une permission pour Tiflis , trouve son adversaire , se bat avec lui , et le blesse d'un coup de pistolet.

Yakouwovitch retourna à son poste ; Grivaièdoff , c'est le nom du conseiller de cour , con-

tinua son voyage en Perse, et celui pour lequel tous deux s'étaient battus, continua de vivre paisiblement à Pétersbourg.

La chasse était, le dimanche, la dissipation favorite des officiers. Le soir, la pipe turque, les cartes ou les échecs, le thé, le punch, la musique militaire servaient tour-à-tour de distraction. A l'époque du carnaval, mes camarades voulurent imiter en petit ce qui se faisait à Pétersbourg, et nous eûmes des montagnes russes, des patins et des courses en traîneaux.

C'est ainsi que nous passions gaîment le tems non consacré à nos devoirs, isolés du reste du monde, et ne connaissant des affaires d'Europe que les mutations et avancements d'officiers consignés dans le *Prikaz*, qui nous arrivait avec plus ou moins de régularité, suivant le plus ou le moins de difficultés que présentait la traversée du Caucase. Ce fut au milieu de cet espèce d'exil que, pour la première fois depuis mon arrivée en Géorgie, il m'arriva des nouvelles de mes compatriotes. La circonstance que c'était probablement la première lettre espagnole reçue au Caucase, et le nom de celui qui l'écrivit me font croire qu'elle ne sera pas lue ici sans intérêt.

« Paris, 28 Juillet (1819.)

» Mon bien estimable ami, j'ai lu et relu avec grand plaisir votre lettre du 25 Mai dernier, parce qu'elle m'apprend à la fois le bon état de votre santé et l'heureux genre de destination qu'on a daigné vous accorder.

» En vérité, dans les circonstances où nous nous trouvons, c'est un bonheur que d'obtenir une pareille grâce ; je vous en félicite de tout mon cœur, et vous devez être persuadé de cette vérité, vu l'intérêt que je porte au bien-être de tous mes amis. Ici on a beaucoup parlé de votre brillante position.

» J'ai formé une bonne opinion des moyens du seigneur de S**, et je suis convaincu que je ne m'y suis pas trompé. Je ne doute pas qu'il vous aura écrit très en détail touchant nos entretiens.

» Je vous fais un million de remerciements pour le présent des drôles de bottes (1). En vérité, chaque fois que je les mets, il me semble que je suis déjà demi-musulman.

(1) L'auteur avait reçu en présent, de l'ambassadeur de Perse à Pétersbourg, une paire de bottes asiatiques qu'il avait envoyée au général Mina, avec la nouvelle de son entrée au service de la Russie.

» Tous les amis ont apprécié vos souvenirs, et m'ont recommandé puissamment de vous réitérer qu'ils comptent sur votre amitié.

» Ordonnez à celui qui vous aime de tout son cœur.

» FRAN^{co}. ESPOZ, Y MINA. »

Le printems qui était déjà avancé dans les champs de Tiflis venait seulement de se montrer à Kargatch, où l'hiver est presque d'un mois plus long à cause de la proximité des forêts et des montagnes. La chaleur extrême qui succède subitement au froid, l'excessive humidité des nuits, le grand nombre de fièvres qui en résultent et qui font de grands ravages surtout parmi les conscrits, enfin la multitude de serpents, de scorpions et d'insectes venimeux qui fourmillent dans la plaine de Kargatch, avaient déterminé le général en chef à faire établir sur l'agréable plateau de Tzarskoïe un camp où les dragons passaient l'été. Le régiment devait s'y rendre le 1^{er} de mai. Yermolow était de retour à Tiflis. Le peu d'occupations que nous allions trouver à Tzarskoïe et le désir de me rendre utile pendant l'été m'engagèrent à demander une permission pour Tiflis. Je n'eus pas de peine à l'obtenir. Plusieurs autres officiers partirent en

même tems que moi pour la capitale, où nous arrivâmes le 5 d'Avril. M'étant immédiatement présenté au général Yermolow, j'obtins de lui la faveur de rester à Tiflis auprès de sa personne, jusqu'à ce que l'occasion me fût offerte d'être employé dans quelque expédition.



CHAPITRE XII.

Tiflis. — Commerce et industrie. — Bains. — Géorgiennes.
— Mariages. — Funérailles. — Club. — Fêtes. — Troubles
dans deux provinces. — Double expédition ordonnée
par Yermolow.

Le commerce de la Géorgie se trouve concentré à Tiflis. L'étendue de son bazar, le nombre de ses caravansérails s'y accroissent d'une manière surprenante. L'ancien bazar où l'on trouvait toutes les boutiques des marchands en détail, distribuées dans plusieurs rues étroites et sinueuses, ne suffisant plus pour les affaires qui s'y traitaient, Yermolow en a fait élever un second dans la nouvelle ville, sur l'emplacement d'un ancien cimetière. Dans les caravansérails sont les vastes magasins où viennent se fournir les marchands de Tiflis, et même ceux d'Imérétie et de Kahétia. Chacun de ces caravansérails forme un immense bâtiment à double étage, dont l'intérieur est partagé en une infinité de petites chambres : on y circule par de longues galeries donnant sur une vaste cour, où se trouvent pêle-

mêle des chameaux, des buffles, des chevaux appartenant aux différentes caravanes, qu'on voit à toute heure traverser les rues de Tiflis. C'est là que vivent en bonne harmonie le Turc et le Persan, le Lesghin et l'Arménien, le Tartare et le Grec. L'attitude de ces orientaux, assis les jambes croisées, fumant tantôt la pipe et tantôt le kaliou (1), la promptitude avec laquelle ils passent de cet état d'indolence silencieuse à une profusion de gestes et de paroles, lorsque quelque acheteur se présente, offrent un spectacle assez curieux pour un étranger.

Les schalls de cachemire, les tissus d'or et les tapis si recherchés des Géorgiens sont à la fois l'ornement de ces caravansérails, et les objets dont la vente est la plus considérable. La monnaie que l'on préfère dans le commerce est le ducat de Hollande. Tout achat s'opère avantageu-

(1) On appelle *kaliou*, un grand vase de porcelaine ou de cristal enrichi d'or ou de pierres précieuses, couronné d'un petit bassin d'or ou d'argent percé de plusieurs trous où l'on dépose le tabac et le feu, et à demi rempli d'une eau limpide qui sert à rafraichir la fumée. Les Tartares et les Persans, pour pouvoir fumer ainsi à cheval, se font suivre d'un domestique qui place le *kaliou* dans une poche du devant de la selle, et le maître, au moyen d'un long tuyau de cuir élastique, attire commodément à lui la fumée.

sement à Tiflis, lorsqu'on propose d'en faire le paiement avec ces espèces.

Tiflis possède un grand nombre de manufactures dont les produits sont très estimés. La qualité des eaux donne à ses teintures un éclat aussi vif que durable; les sabres et les poignards qu'on y fabrique avec l'acier du Khorazan, le plus beau qu'on connaisse en Asie, sont d'une trempe et d'un prix inestimable (1); les ornements d'émail et d'argent dont on garnit les armes seraient admirés parmi nous pour leur perfection; et, ce qui étonne surtout, quand on voit le fini de tous ces objets, c'est la grossièreté des instruments dont les ouvriers se servent pour les confectionner. Les bonnets persans et géorgiens forment un objet très important pour les fabriques de Tiflis. Cette ville, aujourd'hui florissante et industrielle, n'avait guère d'autre commerce, il y a vingt-sept ans, que la vente de jeunes garçons ou de femmes, qui, en grande partie, étaient achetées pour le harem de Perse ou le sérail de Constantinople. Souvent la plus belle Géorgienne devenait le prix d'un sabre damasquiné ou d'un cheval arabe. L'occupation du

(1) La moindre valeur d'une lame de Tiflis est de 200 francs.

pays par les Russes a fait cesser cet infâme trafic, et l'éducation des femmes y attire aujourd'hui l'attention particulière du gouvernement.

Les montagnards du Caucase, et particulièrement la portion commerçante des Lesghins viennent avec leurs denrées et les produits grossiers de leur industrie au marché de Tiflis. Ils y apportent de la soie, du miel, de la cire, des boukas, des peaux (1), et prennent en retour de la toile, des draps, du fer et des cuirs de Russie.

Un sol aussi fertile, un ciel aussi beau que celui de Tiflis et de presque toute la Géorgie ne peuvent être que favorables aux productions de la nature. Aussi toutes les espèces de fruits y viennent-elles en abondance. Dès les premiers jours du mois de Mars, les oliviers, les amandiers, les poiriers, les abricotiers, les grenadiers, les ~~mûriers~~ s'y couvrent de fleurs; et la récolte trompe rarement l'attente du cultivateur. Ce

(1) La plus estimée et la plus rare de ces peaux est celle du renard noir. Dans le tems de son intimité avec Napoléon, Alexandre ayant fait faire deux superbes pelisses avec les peaux de renard noir qu'on lui réserve annuellement, l'une fut pour lui, et l'autre pour le *« grand homme dont l'amitié lui semblait un bienfait des cieux. »*

qui manque à cette province pour en doubler la richesse et la fécondité, ce sont des bras; les oppressions de ses anciens agresseurs, jointes à la guerre et à la peste, ont enlevé une bonne partie de la population : le gouvernement russe attache ses soins à la réparer; et c'est dans ce but qu'il ne soumet pas les Géorgiens à la conscription annuelle qui a lieu dans toute la Russie européenne.

La rivière de Kour ou Koura, coulant entre des rochers escarpés, traverse Tiflis et sépare la ville tant ancienne que nouvelle de ses faubourgs où sont les casernes. La nouvelle ville construite sur un plan donné par le gouvernement et dans un goût tout-à-fait moderne, s'étend sur les hauteurs de la rive droite du Koura; l'ancienne est bâtie en forme d'amphithéâtre sur la pente rapide d'une colline, au sommet de laquelle s'élèvent les restes de l'ancien château : les rues en sont très irrégulières et les bâtimens de mauvais goût. Des deux côtés de la ville, sur la rive droite du Kour, se prolonge une suite de jardins qui, durant le long printems dont jouit Tiflis, offrent un coup-d'œil enchanteur.

A l'extrémité orientale de la ville, et au pied de la colline sont situés des bains d'eaux ther-

males qui s'en échappent en bouillonnant. Ces eaux, dont la température varie depuis 12 jusqu'à 50 degrés de Réaumur, sont, dit-on, d'un merveilleux effet contre les douleurs rhumatismales et pour la guérison de certaines blessures. Elles sont d'une belle limpidité ; mais celles de 30 à 40 degrés exhalent une odeur de soufre très désagréable. La température des bains ordinaires est d'environ 12 degrés.

Ces bains sont ouverts nuit et jour au public. On y descend par des marches taillées dans le rocher même. Ils sont divisés en plusieurs grottes obscures, éclairées, celles de l'intérieur par des lampes suspendues, et celle d'entrée par une petite lucarne ronde pratiquée dans le haut de la voûte. La première fois qu'un étranger s'y présente, il pourrait se croire admis aux initiations de quelques-uns des anciens mystères. A son entrée, l'un des Tartares, chargés du service des bains des hommes, le conduit dans l'appartement où il doit quitter ses habits : un autre Tartare entièrement nu, et la tête rasée, comme l'ont tous les musulmans, l'attend dans la seconde grotte, où il commence par prendre un bain de vapeur. Arrivé à la troisième, plusieurs bassins d'eau de température différente s'offrent à son choix. Quelques instants après que l'on est entré dans

le bain, le Tartare vous fait signe d'en sortir, vous prend par la main, et vous conduisant à une espèce de banc de bois, il vous y étend de tout votre long sur le dos. Alors il vous saisit, vous tourne et retourne, vous pétrit en quelque sorte, vous comprime le corps dans tous les sens, et quand, grâce aux efforts de ce vigoureux frictionneur, le patient est arrivé à un état de transpiration complète, on le fait rentrer dans le bain. Au bout d'environ 12 à 15 minutes, on l'en retire encore pour le replacer sur le banc dans la même position que la première fois. Alors le Tartare mettant des gants de laine, lui frotte tout le corps avec un savon odoriférant très bien préparé. Cette opération terminée, le baigneur s'assied sur le banc pour recevoir sur la tête plusieurs seaux d'eau tiède. Il rentre alors pour la troisième fois dans le bain, et quand il en sort, on l'enveloppe de linges biens chauds, et on le reconduit lentement dans la première grotte où il a déposé ses habits. Deux heures après cette opération, on ressent par tout le corps je ne sais quel bien être et quelle vigueur nouvelle qui font facilement oublier les épreuves un peu brusques auxquelles il a fallu d'abord se soumettre.

Le samedi, les bains sont réservés aux Géor-

giennes, surtout à celles de la classe élevée. Autrefois les femmes y restaient un jour entier : aujourd'hui, elles n'y passent plus que quelques heures. C'est pour elles une véritable partie de plaisir.

Les baigneuses couchées sur les tapis qu'elles font porter et placer dans les premières grottes, parfument et noircissent leurs cheveux avec une pommade de leur composition : jeunes et vieilles se peignent le visage de blanc et de rouge, et les ongles d'une couleur jaune ; et tandis que pour les femmes européennes des sourcils bien séparés sont une des conditions de la beauté, les Géorgiennes au contraire cherchent tous les moyens de les réunir. C'est à de tels détails de toilette qu'elles occupent la plus grande partie du jour.

Lorsqu'elles sont sorties du bain, après avoir subi comme les hommes les épreuves décrites plus haut, et qu'elles se sont colorées d'une manière si ridicule, elles se livrent au sommeil. Au moment de leur réveil, elles se font servir divers rafraîchissements faits avec les meilleurs fruits. C'est par là que se termine l'importante affaire du bain. Le moment de leur sortie est toujours épié par les curieux, qui se placent dans les maisons voisines pour les ob-

server sans être vus. Autrefois elles se couvraient la figure d'un voile blanc comme toutes les femmes de l'Orient. Anjourd'hui cet usage est abandonné, et le voile n'est plus employé par les Géorgiennes que lorsqu'elles sont en voyage. Alors elles sont entièrement vêtues de blanc ; voile , pantalon , manteau et robe, tout est de cette couleur. Elles voyagent toujours à cheval, et elles sont, d'ordinaire, précédées d'un valet à pied ou d'un coureur armé d'un bâton.

Le lendemain du bain, les familles se réunissent et se livrent le soir à toute espèce de divertissements. Souvent pour mieux goûter le frais, c'est sur les terrasses qui couvrent les maisons que l'on se rassemble. On entend au loin le son de la harpe, le bruit des timbales et des castagnettes. Les femmes passent toute la soirée à danser; rarement les hommes se mêlent à ces jeux. La danse géorgienne ressemble beaucoup à la danse nationale des peuples andalous. C'est le même abandon dans les mouvements, la même grâce, la même volupté dans les pauses.

Les Géorgiennes, à une imagination vive et exaltée, joignent des passions ardentes. Elles ont une réputation de beauté qu'elles méritent en général. Mais c'est surtout parmi celles qui habitent dans le voisinage du Caucase, qu'on

trouve les femmes les plus remarquables. Les Mingréliennes, par exemple, ne le cèdent en rien aux Circassiennes et aux Tchetchenskaskas.

Il y a peu de femmes publiques en Géorgie. Ceci résulte moins de la pureté des mœurs que d'un usage bien bizarre assez généralement établi. On trouve dans la basse classe des pères qui, pour une somme modique, livrent leurs filles à ceux qui veulent vivre avec elles. Afin de prévenir l'abandon des enfants qui proviennent de ces liaisons conclues à prix d'argent, la police de Tiflis est obligée d'intervenir dans les marchés. Lorsque l'acheteur est las de sa compagnie, il la restitue à ses parents; et si en s'associant à elle, il a déclaré à la police que les enfants qui naîtraient de leur commerce seraient élevés à ses frais dans la maison des orphelins, ces enfants deviennent alors ceux de l'état; ils sont ainsi qualifiés dans leur acte de naissance; le gouvernement prend soin de leur éducation et leur fournit un état analogue à leurs dispositions.

Les Géorgiens de la basse classe ne se font aucun scrupule de prendre pour épouses légitimes les femmes ainsi répudiées; et ce qui est assez curieux, c'est qu'après avoir montré si peu de délicatesse, ils surveillent leurs compagnes

avec la jalousie la plus tyrannique. La conduite de leurs nouvelles épouses ne justifie point cependant leur défiance et leurs inquiétudes ; toute l'affection qu'elles avaient pour leurs amants, elles la reportent sur leurs maris, et, maîtresses ou femmes, l'infidélité est regardée par elles comme un crime abominable.

Les mariages, chez les Géorgiens, assez semblables quant à la forme religieuse à ceux que célèbre l'église grecque, ont sous d'autres rapports leurs cérémonies particulières ; c'est surtout du mariage entre nobles que je parle. Presque tous sont de convenance ; rarement l'estime ou la passion y sont pour quelque chose. La nécessité de soustraire leurs filles au tribut honteux que les Tzars de Géorgie étaient contraints de payer à la Turquie ou à la Perse, forçait jadis les parents à leur donner un époux, quand à peine elles avaient atteint l'âge de 12 à 13 ans. Il était de rigueur dans ces sortes d'union que les deux fiancés ne se fussent jamais vus. Cet usage qui s'est maintenu depuis même que la Géorgie a passé sous la domination russe, tombe néanmoins chaque jour davantage en désuétude ; mais les anciennes cérémonies subsistent encore. La fiancée se présente au temple couverte d'un voile assez épais pour que celui à qui elle est

unie ne puisse distinguer un seul de ses traits. Après la cérémonie, et toujours voilée, la jeune épouse est conduite chez ses parents au milieu des fusées et des coups de fusils, accompagnement habituel de toute solennité dans ce pays. Là, toute la réunion s'assied; la jeune mariée, couverte de schalls et de pierreries, est placée au milieu du cercle à côté de son impatient époux, et ils restent plusieurs heures dans cette position, sans s'adresser un seul mot. Après cette pénible pénitence les parrains s'approchent de la jeune femme et lèvent enfin le voile qui cachait ses traits. Les nouveaux mariés s'embrassent, et alors commence la passion, l'indifférence ou l'antipathie.

Mais quelle qu'ait été la somme de bonheur ou de malheur réservée aux femmes géorgiennes dans des unions contractées de cette sorte, toutes, à la mort de leurs époux, n'en donnent pas moins les signes de la plus vive douleur, et la veuve qui ne craindrait pas de faire un nouveau choix deviendrait un objet de réprobation générale.

Tandis que j'étais à Tiflis, le général Ahuerdoff, natif du pays, et qui avait épousé une femme russe, vint à mourir. Les cérémonies militaires furent à peu près les mêmes que celles usitées en Europe. Les officiers qui lui avaient été le plus attachés tenaient les coins du poêle,

d'autres portaient ses armes dans une attitude respectueuse; on voyait aussi, comme en Angleterre, le cheval du défunt, richement caparaçonné; mais immédiatement après le corbillard venait la veuve avec ses enfants en grand deuil. En arrivant à l'église, elle se plaça au pied des degrés du catafalque, livrée à la plus profonde affliction; et quand le long *requiem* des Grecs fut terminé, elle monta lentement, conduite par les prêtres et suivie de ses enfants, les degrés du catafalque. Arrivé près du mort, elle se pencha vers le cercueil, où il était placé à découvert, baisa les membres glacés du défunt, et les enfants suivirent l'exemple de leur mère. Alors on ferma le cercueil, et la veuve, fondant en larmes, fut reconduite à la maison mortuaire par tous les assistants.

Les Géorgiens non seulement observent dans leurs funérailles ces formes sévèrement prescrites par le rit grec; mais ils y ajoutent, comme pour le mariage, un surcroît de cérémonies dans le goût asiatique. Après que les assistants ont ramené la veuve jusqu'en son logis, les hommes se retirent, mais les femmes s'asseyant à terre forment un cercle lugubre autour de la veuve. Toutes gardent un profond silence; seulement d'intervalle en intervalle, s'élève une voix qui

raconte quelques-unes des belles actions ou qui rappelle les qualités de celui qu'elles pleurent : et toujours chacune de ces harangues funèbres est accueillie par des gémissements et des ruisseaux de larmes. Mais ce n'est pas assez. La veuve doit, bon gré mal gré, s'arracher les cheveux et les vêtements, et s'égratigner le visage ; car c'est par la quantité et la profondeur des traces sanglantes de ses ongles qu'on juge surtout de l'étendue de son désespoir. Et ce n'est point pendant un jour seul que se passent de pareilles scènes ; cette douleur fastueuse ne dure pas moins de six semaines et éclate à des heures réglées. Ces mêmes usages sont suivis, à peu de chose près, dans quelques-unes des provinces non chrétiennes du Caucase.

Beaucoup de nobles en Géorgie se disent descendants de David en ligne directe ; c'est pour cela qu'on voit figurer une harpe dans presque toutes leurs armoiries. Du reste tous les nobles ont sur les paysans de leurs terres des droits de vasselage dignes des tems féodaux. C'est ainsi que quand ils vont à la guerre, ils se font suivre par un certain nombre de leurs vassaux.

Le persan, comme en Russie le français, est la langue en usage dans la haute classe. La langue géorgienne se divise communément en deux dia-

lectes ; l'un sacré, l'autre profane. Le premier, employé par les prêtres, dérive du grec et de l'arménien ; le second, du persan et du ture. D'ailleurs, comme il arrive toujours quand une nation passe sous la domination d'une autre, beaucoup de mots russes s'introduisent déjà dans ce dernier dialecte.

A la différence des peuples asiatiques, les Géorgiens écrivent comme nous de gauche à droite.

La littérature, si l'on peut donner ce nom à quelques ballades, eût son aurore au tems de Tamar. Sous le règne d'Héraclius, on a composé une grammaire qui est encore en usage. Plusieurs ouvrages classiques furent traduits alors, et quelques écoles ouvertes. Mais la barbarie persane avait étouffé tous ces essais. La première carte géographique de quelques parties de ce pays que l'on ait vue en Russie avait été tracée, sous le règne de Pierre 1^{er}, par Alexandre Bekowich, prince circassien.

Le gouvernement russe a fondé et richement doté à Tiflis plusieurs établissemens de bienfaisance et d'éducation ; un vaste hôpital, situé à l'extrémité de la ville, dans le voisinage du Koura ; un collège, et quelques écoles inférieures, où l'on s'efforce d'attirer les enfans des deux sexes. En général, on ne néglige aucun

moyen de faire pénétrer l'instruction dans toutes les classes, et de les tirer de l'ignorance profonde où jusques là elles avaient été plongées.

Parmi le grand nombre d'édifices publics, dont s'est successivement embellie la nouvelle Tiflis, on distingue l'hôtel du général en chef, celui du gouvernement, les bureaux de l'état-major, l'hôpital, l'hôtel du prince Madatoff, la maison du général d'artillerie Ahuerdoff, et les riches demeures de plusieurs Arméniens. Toutes ces constructions, qui datent de l'époque d'Yermolow, ont été entreprises et achevées dans l'espace de quelques mois. D'un autre côté, les Géorgiens obligés de loger tous les officiers de l'armée qui se trouvent à Tiflis, et ne voulant pas les réunir sous le même toit que leurs femmes, ont bâti à leurs frais, d'après le nouveau plan de la ville, plusieurs maisons destinées seulement à recevoir les militaires. Le jardin botanique, de nouvelle fondation, et vulgairement appelé de la *Couronne*, est le point de réunion et la promenade favorite de la classe élevée.

Ce qui surtout frappe les regards d'un étranger à son arrivée à Tiflis, c'est la quantité de temples et d'églises; les uns jadis consacrés au culte des idoles, et aujourd'hui entièrement abandonnés; les autres réservés au culte grec, et d'une ri-

chasse remarquable. L'église métropolitaine nommée la Sion, est la plus vaste et la mieux desservie de toutes; c'est là que l'on célèbre toutes les grandes solennités religieuses.

Vers la fin de 1820, on commença à démolir l'ancienne forteresse de Tiflis, et l'on n'y laissa que les cachots, destinés aux prisonniers d'état, dont la majeure partie était alors composée de prêtres de différents cultes.

Pendant l'hiver de 1819, il s'était formé à Tiflis, par les soins des autorités civiles et militaires, un club ou casino, pour y donner des bals et des fêtes. On avait l'espérance que l'attrait du plaisir y amènerait les Géorgiennes, et qu'ainsi, peu à peu, des relations amicales s'établiraient entre elles et les dames européennes. Yermolow était absent lors de la fondation de ce club : à son retour, il encouragea, par tous les moyens possibles, le naissant établissement. Tous les officiers, employés et Géorgiens de distinction qui résidaient à Tiflis, prirent part aux souscriptions. Bientôt des idées d'utilité se joignirent aux idées de plaisir. On forma une bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages des diverses littératures; on fit venir les journaux d'Allemagne et de France, le *Constitutionnel* entr'autres; des cabinets de lecture furent ouverts à côté des salons

réservés pour la musique ou pour la danse. Un Dalmatien qui , après avoir été fait prisonnier dans la retraite de 1812, avait suivi un général russe en Géorgie, et établi un hôtel à Tiflis, se chargea de fournir les rafraîchissements et les soupers par où se terminaient d'ordinaire toutes les grandes réunions.

Le retour du général en chef fut le signal de fêtes brillantes. Des étrangers de toutes les nations semblaient s'être réunis à Tiflis pour donner à ces fêtes une physionomie aussi animée qu'extraordinaire. En voyant se mêler dans les salles du club des voyageurs de l'Inde et de la Grèce, des émissaires du Khorazan, des envoyés de la Perse, des officiers anglais et russes, des princes tartares, des femmes de l'Europe et de l'Asie, au milieu de cette bigarrure de physionomies, de costumes et de langage, on se serait cru dans l'un de nos grands bals masqués.

Le prince Madatoff, d'une famille arménienne, mais qui affectait d'adopter tous les usages européens, s'était fait construire à Tiflis une magnifique habitation. Il l'avait garnie, à grands frais et dans un fort bon goût, de meubles venus d'Europe. A l'occasion du retour du général, il donna dans ses vastes salons un bal, auquel furent invitées tous les étrangers de distinction qui se trou-

vaient alors dans la capitale. De ce nombre étaient les envoyés Turcomans, récemment arrivés avec le colonel d'état-major Mouraviëff, pour entamer entre le gouvernement de Géorgie et leur pays des relations de bonne amitié. Je n'oublierai jamais tout ce que la figure et les gestes de ces illustres étrangers exprimèrent d'étonnement au moment où les valseuses commencèrent. Assis à leur manière sur les beaux sofas du salon, suivant d'un œil fixe et inquiet les mouvements des valseurs; et s'imaginant que tous ces tours devaient conduire à quelque étrange dénouement, ils ne cessaient d'interroger à ce sujet le colonel Mouraviëff qui les accompagnait, lui disant bas à l'oreille qu'il les avait conduits dans un paradis inconnu et plein de dangers.

Tous ces plaisirs publics, qui sont à coup sûr l'un des meilleurs moyens d'unir entre eux les naturels du pays et les Européens, furent bientôt abandonnés par quelques-uns de nous pour d'autres occupations plus conformes au métier des armes. Sur quelques points de l'Imé-
rétié la révolte venait d'éclater. Les hostilités commencèrent par l'assassinat du colonel Poussilewsky, qui, trop confiant dans de perfides démonstrations d'amitié, s'était rendu sans escorte à la tour d'un des principaux chefs du sou-

lèvement, où l'attendait le poignard des meurtriers.

D'un autre côté, le Khan de Kazikoumik, province du Caucase, située entre le pays des Tchetchenskis et le Daghestan, ayant rassemblé une grande armée, menaçait d'envahir cette dernière contrée. Ce Khan, uni par les liens du sang à celui du Chirwan, et à d'autres princes tributaires du Shah, avait été secrètement excité à la guerre par la Perse, qui préparait ainsi une explosion aux deux extrémités de la Géorgie. Yermolow résolut de l'étouffer dès sa naissance, par une double expédition. Le général Wiliaminoff, chef d'état-major, reçut ordre de partir pour l'Imérétié, et le prince Madatoff fut mis à la tête du corps d'armée qui devait opérer contre Kazikoumik.

Je fus du nombre des officiers désignés pour faire partie de l'état-major de Madatoff, et ce ne fut pas sans un grand plaisir que je me vis employé dans une campagne, qui, outre l'avantage de me faire connaître plusieurs provinces de cet intéressant pays, me procurerait peut-être aussi quelque occasion de me distinguer.

J'avais l'habitude à Tiflis, ainsi que plusieurs autres officiers, de visiter tous les matins le général en chef avant la parade. Quelque tems

avant mon départ, le père Philippe, que je voyais presque tous les jours, me pria instamment de le conduire chez le général, auquel il désirait vivement parler. J'obtins d'Yermolow la permission de lui présenter le bon religieux, et le lendemain matin nous arrivâmes à l'audience bras dessus bras dessous, chacun dans notre uniforme.

Le général qui, au moment où nous entrions, était encore très peu avancé dans sa toilette, accueillit le père Philippe avec sa bonne humeur habituelle, et tout en s'habillant, il lui parlait tantôt en italien, tantôt en latin, sur des objets indifférents.

Avant de mettre son uniforme, Yermolow s'approchant du bon religieux, lui passe son bras nu autour de l'épaule, et appliquant sa large main sur la longue barbe du révérend père (1) : « Mes-

(1) La barbe est regardée, en Géorgie, même par les catholiques, comme l'ornement indispensable de la figure d'un ministre des autels. Il est bien probable que les capucins n'ont dû la préférence qu'ils ont obtenue dans ce pays sur les autres missionnaires catholiques, qu'à la longueur de leurs barbes. J'ai vu un frère dominicain, qui, étant venu de Pologne rejoindre la mission à Tiflis, fut obligé, tout Géorgien qu'il était, de laisser croître sa barbe, pour ne pas se perdre dans l'opinion de ses ouailles.

sieurs, dit-il, en le présentant au cercle d'officiers, voici le père Philippe : il faut avouer que c'est un hon diable! »

A ce singulier propos, mon compagnon demeura stupéfait, n'ouvrit plus la bouche, et faisant une révérence à la société avec toute l'humilité de son ministère, il se retira. Les motifs de la conduite du général en chef avec le père Philippe me furent bientôt expliqués. Il paraît que la police de Géorgie avait découvert une correspondance secrète entre ce missionnaire et quelques ennemis de la Russie qui résidaient en Perse. Le père Philippe reçut une forte réprimande, et il eût infailliblement rejoint les autres ecclésiastiques enfermés dans la forteresse, sans l'intercession de plusieurs officiers qui avaient pour lui beaucoup de considération.

Que les accusations contre le père Philippe aient été bien ou mal fondées, c'est ce qu'il m'est impossible de décider; mais il me jura qu'elles n'étaient qu'une invention du commissaire de police qui lui en voulait personnellement. J'ai toujours, quant à moi, professé pour le père Philippe beaucoup d'estime, et je l'ai défendu en toute occasion, autant qu'il était en moi.

L'influence exercée par ces missionnaires dans les affaires domestiques de leurs ouailles, la

grande autorité dont jouissent leurs décisions dans les dissensions de famille, les rapports que, depuis près de deux siècles qu'ils se sont établis en Géorgie, ils ont toujours conservés avec les premières familles du pays, leurs connaissances dans l'art de guérir, l'assistance qu'ils donnent aux malades, enfin la correspondance qu'ils peuvent avoir continué d'entretenir avec quelques personnages réfugiés en Perse, toutes ces circonstances étaient plus que suffisantes pour exciter à la fois la jalousie et les soupçons de la police.

Tous les dimanches, Yermolow, au sortir de l'église, recevait les autorités civiles, le corps d'officiers et la noblesse de Tiflis; et il avait l'habitude de donner audience au milieu de ce cercle nombreux à tout émissaire étranger. Des envoyés récemment arrivés de Perse, parmi lesquels on remarquait l'un des favoris d'Abbas-Mirza, ayant été introduits devant le général, lui adressèrent d'humbles réclamations relativement à la fixation de certaines limites avec leur pays, protestant en même tems, au nom du Shah leur maître, de leurs intentions amicales, de leur estime invariable, de leur profonde admiration pour l'empereur Alexandre et pour ses lieutenants; et tandis qu'ils tenaient ce langage, le

sang coulait, à leur instigation, dans deux provinces.

Le général qui n'ignorait pas les menées secrètes de ces individus, leur témoigna par un coup d'œil significatif tout le mépris que leur inspirait tant d'impudence et de perfidie : il leur fit donner, en géorgien, par son interprète, une courte et dédaigneuse réponse ; et vingt-quatre heures après, les agents de Perse, soupçonnant que leurs intrigues étaient découvertes, avaient repris la route de leur pays.

A peu de jours de là, le prince Madatoff reçut l'ordre du départ, et nous nous préparâmes à quitter les amusements variés de la capitale.



CHAPITRE XIII.

Départ de l'expédition contre Kazikoumik. — Provinces d'Elisabeth-Pol, de Karabach, de Nougha, du Chirwan. — Moustapha-Kan.

Le général Madatoff, désigné pour commander l'expédition contre Kazikoumik, est d'origine arménienne. Né à Choucha, dans le Karabach, il entra jeune au service de la Russie, fit les campagnes de 1812, 1813 et 1814, en qualité d'officier supérieur, et fut ensuite employé en Géorgie sous les ordres du général Yermolow.

Son caractère belliqueux, son activité, la connaissance qu'il avait des langues et des usages de ce pays, un certain mélange de mœurs asiatiques et européennes qu'on remarquait en lui, en faisaient un personnage très précieux dans ces provinces. Aussi le gouvernement ne se montrait-il pas avare de faveurs et de récompenses à l'égard de Madatoff. De son côté, soit politique, soit attachement, le Khan de Karabach l'avait toujours traité lui et sa famille avec une grande générosité. Par son influence, ses richesses et sa position,

Madatoff pouvait rendre beaucoup de services à la Russie.

L'état-major qui accompagnait le général, avait pour chef le lieutenant-colonel Kotzebue, fils du fameux écrivain de ce nom ; le capitaine Bévoutoff, prince géorgien, aide-de-camp du général en chef ; le sous-lieutenant Ysakoff, neveu du général Wiliaminoff ; le lieutenant Yakouwovitch, dont j'ai parlé plus haut ; le jeune Kasbek, propriétaire de la tour où j'avais séjourné en traversant le Caucase ; enfin le prince Orbellanoff, appartenant à l'une des premières familles de la contrée ; ce dernier était accompagné d'un docteur, de quelques nobles et de quelques vassaux : de sorte qu'avec nos domestiques notre cortège s'élevait à quarante hommes environ.

Nous quittâmes la capitale le 7 Mai 1820, tous à cheval, à l'exception des princes Madatoff et Bévoutoff, qui nous suivirent le lendemain dans une voiture de poste. Les instructions du général en chef prescrivaient au prince Madatoff, de passer en revue ou de mettre en mouvement les divers contingents tartares destinés à l'expédition. En conséquence, nous devions diriger notre marche sur Choucha, capitale de la province de Karabach, traverser ensuite les provinces de Nougha et du Chirwan, et nous rendre par le

Daghestan sur le théâtre des opérations où le corps d'armée nous attendait.

Notre première journée vint se terminer à la station de Démourtchezalié, quarante werstès de Tiflis; et la seconde à Astafinnskoy, quarante-cinq werstès de Démourtchezalié. Dans ce dernier trajet, l'on passe la rivière de Kram, qui se décharge dans le Kour, sur un pont de briques de cinq arches, remarquable par son ancienneté. L'existence de ce pont, et, à quelque distance, les ruines d'un autre non moins ancien, celles de plusieurs tours et les débris d'un long rempart semblent attester que là fût jadis une ville opulente.

Le mauvais état de la station d'Astafinnskoy, où la pluie entrainait par torrents, nous fit aller chercher un abri sous des arbres touffus, qui, avec nos bourkas, nous servirent de tentes. Comme les nuits, dans cette partie malsaine de la Géorgie, sont aussi froides que les jours sont brûlants, nous allumâmes un grand feu en cet endroit; où les princes Madatoff et Bévoutoff vinrent nous rejoindre.

Au point du jour le tems s'était éclairci, et nous continuâmes notre route précédés par le général et son compagnon, qui partirent deux heures avant nous. A douze werstès de là, des

Géorgiens envoyés à notre rencontre par leur maître, ami du prince Madatoff, nous abordèrent avec grande politesse et nous conduisirent à une tour située à quelques werstàs, sur le côté de la route.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, le maître de la tour fit dresser dans une belle prairie plusieurs tentes où nous passâmes vingt-quatre heures à nous divertir.

On égorgea des moutons pour la fête, le vin coula avec profusion, chacun chanta sa chanson après le repas, la danse suivit; toute la maison, depuis le maître jusqu'au dernier de ses valets, prit une part active à tous les amusements. Enfin le noble campagnard, l'un des plus riches de la contrée, nous témoigna sa civilité de mille manières, et ne nous laissa point partir sans approvisionner nos gens de vin, d'eau-de-vie et de fruits secs.

Le lendemain nous poursuivîmes notre marche à travers une plaine immense, bordée à l'ouest par une longue chaîne de collines qui s'étendent de Tiflis à Karabach. Cette plaine sans arbres, sans culture, où l'on rencontre beaucoup plus de chèvres sauvages et de gérames que d'habitants, n'est peuplée que par quelques Tartares nomades, qui durant la mauvaise saison se réfu-

gient dans les cavernes des montagnes, non loin de Tiflis.

La station de Tchamkhor s'annonçé de loin par une colonne de briques d'une hauteur extraordinaire et d'une grande antiquité. Elle a résisté presque intacte aux bouleversements qui ont agité ce pays. On voit à ses pieds un pont de pierre de trois arcades, à moitié détruit, contre lequel viennent se briser les eaux écumeuses du Tchamkhor qui traverse avec fracas la masse de ruines où s'élève ce monument. Comme celui de la place Vendôme, il a dans son intérieur un escalier tournant, qui conduit jusqu'au sommet. J'y montai accompagné d'un cosaque, et je vis gravées sur quelques pierres du chapiteau plusieurs inscriptions arabes qui paraissent de date plus moderne que la colonne (1). Le grand nombre de ruines éparses dans les

(1) La fondation de ce monument est attribuée à Alexandre. Un marchand arménien que nous rencontrâmes à Tchamkhor me vendit, pour cinq roubles, une médaille d'argent, avec le profil du héros macédonien, très bien conservée, et qu'il m'assura avoir été trouvée, ainsi que beaucoup d'autres, parmi les ruines de Tchamkor. Désirant, à mon retour en Espagne, présenter cette médaille à l'athénée de Madrid, je la confiai avec d'autres curiosités aux soins d'un lapidaire italien de cette ville, dont je tiens le reçu, et dans les mains duquel elle est restée.

alentours , font conjecturer que cette colonne fut jadis l'ornement d'une cité considérable , aujourd'hui habitée par quelques cosaques.

Vingt-cinq werstàs de plaines arides séparent la ville d'Elizabeth-Pol de Tchamkhor ; mais la monotonie du trajet fut interrompue par une quantité innombrable de serpents , qui nous barraient en quelque sorte la route à chaque pas , que nos chevaux écrasaient sous leurs pieds , et qui périrent par centaines sous nos sabres. Ces compagnons de voyage, plus incommodes encore que dangereux , ne nous débarrassèrent de leur présence qu'à deux werstàs d'Elizabeth-Pol , dont ils respectent et les jardins fleuris et les fertiles vergers.

Elizabeth-Pol , autrefois Gangéa , est située dans une plaine arrosée par la petite rivière Gangéa qui se décharge dans le Kour à 25 werstàs de la ville , dont elle baigne les murs. A droite de la route , un peu avant d'entrer dans la ville , est la citadelle qui renferme dans son enceinte , le palais habité par les anciens Khans. Le prince Tchitchianoff , quand il s'en rendit maître , lui donna le nom de l'impératrice régnante.

Cette forteresse d'une solidité extraordinaire , et garnie de canons turcs d'un gros calibre , fut prise par les troupes russes , après plusieurs

jours de siège et deux assauts. Le Khan qui avait caché là ses immenses trésors, s'y soutint par des prodiges de valeur jusqu'à la dernière extrémité. Enfin se voyant serré de près sur les parapets, il se précipita au milieu d'une batterie, se mit à cheval, le sabre à la main, sur une pièce de 48 qu'on voit encore dans les remparts, et s'y défendit courageusement jusqu'à la mort.

Ce Khan a laissé dans le pays des souvenirs de la plus dégoûtante luxure jointe aux plus horribles raffinements de cruauté. Entre autres traits qui souillèrent sa vie, un de ses anciens serviteurs, interprète du commandant actuel de la place, nous raconta qu'un jour le tyran, curieux de comparer les diverses expressions que prenait une belle figure dans le plaisir et dans la peine, jeta les yeux sur une de ses femmes dans le but de satisfaire cet infâme caprice, et lui fit subir, après en avoir joui, une torture si douloureuse, que la malheureuse expira. Non content de cette première épreuve, le monstre la recommença avec une autre femme qui eut le même sort.

Par un contraste bien propre à consolider l'autorité des Russes dans ces contrées, depuis qu'ils en avaient pris possession, on n'y avait vu qu'un seul condamné à la peine capitale ; c'est-à-dire, que dans l'espace de dix-huit ans, nous

disait un vieux serviteur qui portait aussi des marques de la barbarie de ce Khan, je n'ai vu qu'une fois, ce que du tems de mon ancien maître je voyais tous les jours.

Les Russes ne purent découvrir dans la forteresse les immenses trésors qu'ils espéraient y trouver, parce que les ouvriers qui les avaient cachés, avaient été immédiatement mis à mort; afin que le Khan restât seul en possession de son secret.

Les salons du palais du Khan sont aujourd'hui transformés en un hôpital pour la garnison : non loin de ce palais il avait fait construire une tour élevée dans le but de surveiller les fréquentes insurrections de ses sujets opprimés, et sans doute aussi de s'y réfugier en cas de danger.

Elizabeth-Pol, ne présentait en 1820 qu'une confusion de ruines et de constructions nouvelles. Sa situation est plus favorable au commerce qu'à la guerre. Comme place militaire, elle n'a d'importance que par l'impéritie des Persans, et l'on parlait de démolir ses fortifications, dès que les frontières de la Géorgie se seraient étendues jusqu'à l'Araxe, limite naturelle entre ce pays et la Perse.

Il y a dans le voisinage d'Élisabeth-Pol deux colonies wurtembourgeoises; mais les vexations

continuelles que la jalousie des Tártares leur fait éprouver, les empêchent de prospérer aussi rapidement que celles de Tiflis.

D'Élisabeth-Pol à la capitale du Karabagh, il part deux routes, l'une de poste a 125 werstàs de longueur, l'autre de traverse abrège le chemin d'un tiers. Mes compagnons choisirent la dernière; mais une forte attaque de fièvre ne m'ayant pas permis de les suivre, je pris la route de poste, accompagné de mon dennischtchik et de deux Cosaques, et je passai la nuit à Kourakhaïskoï, à 19 werstàs de distance. Un peu au-delà de cet endroit, on entre dans le Karabagh en traversant la rivière de Kourchaï qui fait limite entre les deux provinces.

L'entrée du Karabagh n'offre que des plaines stériles et malsaines, mais passé la station Chakhboulak, à 70 werstàs de Karakhaïskoy, le pays est fertile, l'air pur, et malgré le voisinage des montagnes encore couvertes de neige, la température était fort douce. Au grand nombre de prairies verdoyantes, à la quantité des ruisseaux qui les arrosent, on voit que le territoire doit être favorable à la culture des troupeaux, qui en font en effet la principale richesse.

Entre Chakhboulak et Choucha on passe un défilé couronné de tours et bordé d'une ancienne

muraille, dont les débris roulants embarrassent la route qui se prolonge en montant jusqu'à la capitale.

Huit werstàs avant Choucha, on voit une cataracte dont les eaux tombent d'une hauteur de 100 pieds dans un rocher creux qui leur sert comme de bassin. Grossie par les fortes pluies d'hiver, cette cataracte se divise en une multitude de jets d'eau qui semblent être plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature. Nous fûmes joints en cet endroit par un singulier personnage qui se présenta pour nous servir de guide, et qui malgré notre refus, s'opiniâtra à nous suivre jusqu'à Choucha, où quelques pièces de monnaie nous délivrèrent de ses importunités. C'était un Tartare vigoureux, presque nu, portant sur l'épaule droite une massue dont le gros bout était garni de cailloux pointus. On trouve aux environs de Choucha beaucoup de ces Hercules vagabonds, appelés *debritches*, qui vivent ainsi du métier d'escorter les voyageurs. En vous abordant, ils ont l'habitude de vous présenter des fruits ; après quoi ils se mettent à vous suivre, prétendant que leur compagnie est la meilleure escorte que l'on puisse trouver, et que quiconque est protégé par eux n'a nul péril à redouter. On a vu quelquefois ces guides

infatigables accompagner des caravanes jusqu'à l'Inde.

Choucha est une ville mesquinement bâtie : en traversant les rues nos chevaux s'enfonçaient dans la boue jusqu'aux genoux. Le général Madatoff avait employé des sommes immenses à construire dans sa ville natale une maison magnifique dans le style européen; mais comme elle n'était pas achevée, il avait pris son logement dans le palais du Khan, où je le retrouvai ainsi que le reste du cortège qui venait d'arriver.

Le prince Madatoff, arrivé à Choucha le 11, avait à l'instant donné ses instructions au Khan relativement aux contingents que celui-ci devait fournir, et cinq cents cavaliers tartares étaient immédiatement partis pour le Daghestan.

La province de Karabagh est bornée au N.-E. par celle d'Élisabeth-Pol, au N.-O. par les provinces de Nougha et du Chirwan: la chaîne de montagnes qu'on voit d'Élisabeth-Pol la sépare de l'Arménie, et l'Araxe de la Perse. Sa grande étendue et sa fertilité, la rendent, aux yeux de ceux qui connaissent bien toutes les ressources l'une des provinces les plus productives et les plus utiles de cette partie de l'empire russe.

Un beau ciel, un air pur, et l'élévation considérable sur laquelle est située Choucha, font de

cette ville un des endroits les plus salubres du gouvernement de Géorgie. C'est encore ici qu'on peut observer combien dans ce pays le climat varie à des distances rapprochées. Au mois de mai on se chauffe à Choucha, tandis qu'à la frontière, sur les bords de l'Araxe, l'on fait la récolte et l'on prépare la terre pour une seconde moisson.

La veille de notre départ de Nougha nous fûmes présentés par le prince Madatoff au Khan de Choucha qui nous invita à dîner. Pendant la bonne saison il habite, aux environs de la capitale, une maison de campagne fort agréablement située. C'est un homme dans la force de l'âge : il a le teint, la barbe et les yeux noirs, comme tous les Tartares. Il a perdu dans sa jeunesse la moitié du nez dans un combat contre les Persans, circonstance qui ne l'empêche pas d'avoir, en bon disciple de Mahomet, un harem très bien fourni.

A notre arrivée à la tour, nous fûmes reçus par le Khan accompagné de son secrétaire ou ministre. Il prit le général par la main et nous conduisit dans un appartement meublé à l'euro-péenne, où il fut le premier à s'asseoir dans un fauteuil. Derrière lui se tenaient debout son secrétaire et plusieurs autres officiers de la cour, entr'autres le *Mimandor*, qui, suivant la coutume du pays, doit accompagner jusqu'aux frontières

tous ceux qu'a fêtés son maître. Curieux de voir quelque chose du harem, et imaginant que l'attachement que montrait le Khan aux coutumes européennes pourrait bien l'avoir engagé aussi à se relâcher un peu de la surveillance sévère dont les femmes sont l'objet en ce pays, nous nous aventurâmes dans un très joli jardin, entrecoupé de cascades, que nous pensions conduire directement au harem. Mais les goûts européens du noble Tartare n'allaient pas jusques-là. Un mur impénétrable cachait ses houris à tout regard mortel. Un Arménien, employé au palais, nous indiqua, non sans trembler, un certain endroit du harem qui, selon lui, renfermait vingt-deux belles femmes appartenant à des familles du Caucase.

Au tems où les Khans avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets, droit qu'ils ont perdu depuis qu'ils sont tributaires de la Russie (1), les renseignements que nous donnait l'Arménien, si le Khan en eût été informé, lui eussent infailliblement coûté la tête.

En rentrant au salon, nous trouvâmes la table mise à l'européenne, avec nappes, couteaux, fourchettes, verres et caraffes de cristal. Le Khan

(1) Toute condamnation capitale doit être aujourd'hui prononcée par les tribunaux de Tiflis et confirmée par le général en chef.

prit place au haut bout de la table , faisant asseoir à côté de lui le prince Madatoff qui lui servait d'interprète pour les diverses questions qu'il nous adressait. Quand le général lui dit que je ne comprenais pas les langues orientales et très peu de russe , parce que j'étais né dans une contrée à l'extrémité de l'Europe , le Khan me demanda quel était le nom du Shah de mon pays , à quoi je lui répondis aussi distinctement que je le pus , que c'était un Bourbon.

Pendant tout le repas , la porte et les fenêtres de la tour furent assaillies par de malheureux solliciteurs qui profitaient de la présence de Madatoff pour demander des grâces. A peine levé de table , le Khan s'assit sur des coussins à l'une des fenêtres du salon , dont on ouvrit les jalousies , et alors une espèce d'audience commença.

Un vieillard , père de trois enfants , dont deux avaient été compris dans le dernier contingent , venait demander la liberté du troisième , emprisonné pour un léger délit. Non-seulement le Khan céda à sa prière , mais il ordonna qu'un certain nombre de moutons lui fussent donnés pour compenser les pertes que lui avait fait éprouver l'emprisonnement de son fils. D'autres pétitions ne furent pas moins gracieusement accueillies ; mais il paraît que la présence des Russes pouvait

bien être pour quelque chose dans les déterminations généreuses du prince, et que la meilleure part des remerciements de ses sujets nous revenaient à bon droit.

Nous quittâmes la tour, accompagnés du Mîmandor, du secrétaire du prince et de plusieurs domestiques qui ne se séparèrent de nous que le lendemain. Nous avons repris la route d'Élisabeth-Pol jusqu'à Chakboulak. Arrivés à ce poste, nous la laissâmes à gauche, nous dirigeant vers la province de Nougha, séparée au S.-O. par le Kour de celle de Karabagh.

Nous étions attendus sur les bords de ce fleuve par l'un des chefs de la province de Nougha, dont le costume surpassait tout ce que nous avons vu de plus riche et de plus brillant chez les Tartares. Son poignard et son sabre étaient du plus grand prix et d'un travail parfait. Les bords de sa tunique extérieure étaient garnis de galons d'or et d'argent, ouvrage des femmes du Caucase. Ce personnage, suivi de quelques officiers inférieurs, avait fait préparer pour nous, dès la veille, plusieurs canots, troncs d'arbres grossièrement creusés, dans lesquels nous traversâmes la rivière, tandis que nos chevaux débarrassés de leurs harnais nous suivaient à la nage.

Sur l'autre rive du Kour, des Tartares de

distinction s'étaient réunis pour nous recevoir. On avait étendu de beaux tapis sous l'ombrage des arbres, et bientôt après on nous servit un repas où les fruits de la saison, cueillis dans le voisinage, étaient en abondance.

De cette retraite agréable, la vue parcourait le plus pittoresque des paysages qu'offrent peut-être les bords du Cyrus. Sur le devant du tableau, une grande et antique mosquée s'élevait entourée d'arbres d'un magnifique feuillage, dont quelques-uns se courbaient sous leurs fruits. A droite et à gauche des montagnes d'inégale hauteur et de forme différente, les unes arides et sauvages, les autres tapissées de verdure, versaient mille ruisseaux dans la plaine. La chaîne prolongée et imposante du Caucase fermait le tableau à l'horizon.

Ayant laissé à trois heures cette riante prairie, nous arrivâmes bientôt après à Aretche, petit hameau d'environ 300 habitants, situé comme la plupart des villages tartares de ces contrées au milieu d'une épaisse forêt.

Afin d'éviter à-la-fois la chaleur excessive, et les serpents et les insectes qui pullulent en ces endroits, on nous prépara, avec des planches, un logement temporaire à double étage, garni à l'intérieur de tapis et de coussins. Notre cortège

se distribua dans les deux parties de cette espèce d'observatoire, et le soir nous eûmes une grande illumination suivie d'un grand souper, puis les chants, puis la danse jusqu'au point du jour.

Même réception et mêmes plaisirs nous attendaient à Chourkha, 40 werstàs d'Aretche, où se termina notre journée du lendemain. La route de l'un à l'autre de ces deux endroits est aride, rocailleuse, et entrecoupée par une rivière qui, prenant la couleur de la terre sur laquelle elle passe, roule une eau d'un rouge bleuâtre; mais après Chourkha le pays est bien cultivé, et parsemé de villages bâtis avec goût, entretenus avec propreté. Le grand nombre de jardins qui s'étendent à plusieurs werstàs autour de Nougha, et la situation de cette ville, construite en amphithéâtre et presque adossée au Caucase, offrent une perspective très agréable.

Nous entrâmes à Nougha, accompagnés du major Badarsky, commandant de la province, et de quelques fonctionnaires tartares qui étaient venus avec lui à notre rencontre. Le palais du dernier Khan avait été préparé pour nous recevoir. En 1819, ce prince étant mort, sans laisser d'enfants, la province tomba sous la domination immédiate de la Russie, et le général en chef en confia l'administration au major

Badarsky, officier d'un grand mérite, qui sans autre force militaire qu'une dizaine de Cosaques employés à la correspondance avec Tiflis, savait maintenir le plus grand ordre dans la province.

La population de la province de Nougha monte à plus de 40,000 habitants. Le grand nombre d'Arméniens qui s'y sont établis dans les derniers tems, ont beaucoup contribué à sa prospérité et aux progrès de son commerce, et leur exemple n'a pas été perdu pour les Tartares, qui de leur nature ne sont rien moins qu'industrioux. Le principal objet de l'industrie de Nougha, ce sont les soieries, dont la production surpasse de beaucoup la consommation de la province, malgré l'usage qu'on en fait pour les chemises et autres vêtements intérieurs.

Vingt-quatre heures après notre arrivée à Nougha, il y eut, par ordre de Madatoff, une convocation des notables au Divan. Il s'agissait d'éclaircir quelques doutes relatifs à l'administration de la justice qui ressort de celle de Tiflis. Au-dessus du siège de Madatoff qui présidait l'assemblée, on avait placé un portrait de l'empereur Alexandre. Après la séance, nous nous rendîmes à la belle galerie que le major Badarsky occupait dans l'ancien palais du Khan. Les murs et jusqu'aux plafonds étaient ornés de glaces dont

l'encadrement avait été peint et vernissé dix années auparavant par un Italien, employé au service du dernier Khan.

Une autre galerie parallèle était tapissée de tableaux aussi curieux par le grotesque des figures que par les scènes historiques qui en faisaient le sujet. Ces peintures, ouvrage d'artistes asiatiques, représentaient les merveilleux exploits attribués au fameux *Roustand*, le Roland de la Perse, et chantés dans beaucoup de ballades du pays.

Le contingent de Nougha se composait de trois cents cavaliers, commandés par un jeune Tartare de 23 ans, d'une des premières familles de la capitale. Il s'était distingué l'année précédente dans une semblable expédition, et tenait le rang d'officier dans l'armée russe. Suivant l'usage établi chez les Tartares, ce chef ne se distinguait des simples soldats que par un cordon et des graines d'épinard en argent entrelacées à la garde de son sabre.

Avant le départ du contingent pour le Daghestan, le prince Madatoff le passa en revue. Il serait difficile de trouver même en Europe un corps régulier dont les armes fussent mieux entretenues, et cavaliers et chevaux d'aussi belliqueuse apparence.

Il y a dans les provinces tartares des hommes

qui n'ont pas d'autres moyens d'existence que de remplacer dans les contingents ceux que leurs occupations retiennent au logis. Ces remplaçants se présentent armés et montés, et prêts à partir pour une légère gratification. Il se trouva dans le nombre un vieillard d'environ soixante ans armé d'un mousquet, d'un sabre, et d'un poignard, et portant une guitare en croupe, trophée qu'il avait ramené de quelque échauffourée où il s'était trouvé. Cet instrument, qui ne le quittait jamais, était marqué de plusieurs tâches de sang; et les nombreuses cicatrices qu'on y distinguait, attestaient que le sabre ennemi ne l'avait pas toujours épargné. Ce troubadour de nouvelle espèce était célèbre parmi les Tartares par son agilité, sa force, son courage et surtout par sa gaité. Le prince Madatoff qui le connaissait, lui ordonna de se joindre à ses domestiques, et de marcher à notre suite, moins pour notre divertissement que pour éviter le trouble que la présence de ce vieillard excitait d'ordinaire dans les rangs.

Nous partîmes de Nougha le lundi 21 Mai, dirigeant notre marche sur le Chirwan, par un chemin qui suit parallèlement la chaîne du Caucase. Malgré l'élévation de la route et le voisinage des neiges qui couronnaient encore le som-

met des montagnes, la chaleur du jour était étouffante. Au coucher du soleil nous fîmes halte dans un petit endroit appelé Zarab, à 54 werstès de Nougha. Le major Badarsky, qui nous avait accompagnés jusque là, retourna le lendemain sur Nougha, et nous poussâmes vers le Chirwan. A quelques werstès au-delà de Zarab, nous vîmes au loin sortir des montagnes plusieurs Tartares à cheval qui venaient à nous au galop. L'un d'eux se détachant de la troupe, s'avança vers Madatoff, et après mille démonstrations de respect, il l'informa qu'il était le Mimandor du Khan du Chirwan, que lui et sa suite avaient été envoyés par leur maître pour lui rendre les honneurs dûs à son rang, et qu'un camp nous avait été préparé dans un endroit convenable.

Nous trouvâmes en effet des tentes dressées au milieu d'une prairie, arrosée de mille ruisseaux qui vont se perdre dans le Kour. Le camp formait un cercle dont le centre était occupé par une tente destinée au discordant orchestre qui devait embellir la fête. En face de la tente, un rideau supporté par deux poteaux, avait d'abord excité notre curiosité, sans que nous pussions en deviner la destination; quand tout-à-coup deux Tartares se plaçant derrière, se mirent à faire jouer des marionnettes, habillées à la mode du pays, et re-

présentant des scènes appropriées au goût des Tartares. Cet amusement, très ancien chez ces peuples, est considéré par eux comme le plus ingénieux des spectacles.

Le vétérân qui nous avait joints à Nougha, prit à son tour sa guitare et entonna d'une voix lamentable la romance du fameux Roustand. Rien n'égale les transports de ravissement qui s'emparèrent du Mimandor et de nos Géorgiens en écoutant l'infatigable Orphée, qui chanta les prodiges de valeur de son héros jusqu'au-delà de minuit.

La vallée dans laquelle nous avions notre camp était entre le petit hameau de Tzakhama et le Chirwan, borné de ce côté par des torrents rapides qui, descendant du Caucase, forment l'archipel que présente le Kour depuis cette province jusqu'à la mer Caspienne. La principale richesse du pays consiste en troupeaux et en chevaux. Les chevaux du Chirwan sont plus petits que ceux de Karabach. La qualité du terrain généralement pierreux endurecit de bonne heure leurs sabots, ce qui fait qu'ils peuvent se passer de fers; mais l'habitude de les monter avant qu'ils soient formés nuit à leur croissance et au développement de leurs forces.

Depuis la destruction de Chamekhia, ancienne capitale, Fittakh est la résidence du Khan. A'

dix werstàs de cette ville, le terrain est parsemé de ruines et de tombes portant des inscriptions arabes. La route qui, jusque là, a été d'Ouest en Est, tourne au Nord, et après un circuit considérable, nous commençâmes à gravir une hauteur qui se prolonge jusqu'à Fittakh. Bientôt nous vîmes venir à nous une troupe d'environ deux cents cavaliers, dans le désordre habituel aux Asiatiques. Quand ils furent près de nous, un enfant de dix à douze ans, fils aîné et héritier présomptif du Khan Moustapha, se présenta au général, pour l'accueillir au nom de son père.

Moustapha était alors établi à son camp d'été près de Fittakh : son harem, construit en planches hautes et bien fermées, formait un carré dont chaque côté avait deux cents pieds de longueur. Près de là une petite maison de briques, nouvellement bâtie, était destinée à recevoir son monde : plus loin on avait préparé pour nous plusieurs kibitki.

Moustapha-Khan était âgé d'environ 50 ans : sa taille est haute, et sa constitution robuste ne paraît pas se ressentir des nombreuses blessures qu'il a reçues. Comme ces blessures sont très sensibles à l'impression de l'air, Moustapha est en tout tems couvert de fourrures. Selon

l'opinion générale, fondée sur les grands revenus de la province et sur l'avarice du Khan, il devait avoir, en coffre-fort, plus de 600,000 ducats, somme immense pour cette contrée. Par suite du dernier traité de paix entre la Russie et la Perse, le Chirwan fut incorporé à l'empire, et son Khan devint tributaire de la Russie. Dès ce moment, Moustapha devint le plus grand ennemi des Russes, et ne cessa d'entretenir des intrigues secrètes avec la Perse, dans le but de faire rentrer sa province sous le protectorat du Shah. Son caractère perfide et cruel l'avait fait surnommer dans notre armée le *Serpent barbu* du Chirwan. Des relations de parenté et d'amitié le liaient au Khan de Kasikóumik ; aussi ne se vit-il pas sans beaucoup de dépit obligé de fournir le contingent de 400 chevaux assigné à sa province. Cependant Moustapha, dans l'entrevue qu'il eut avec le prince Madatoff, fit ses efforts pour le convaincre que l'empereur Alexandre n'avait pas de sujet plus dévoué que lui à la défense de ses intérêts, ni le général Yermolow un ami plus disposé à l'aider dans la pacification de tout le pays. En disant ces mots, il posait alternativement sa main droite sur la garde de son poignard en signe de force, et sur son cœur en signe d'amitié.

Comme on avait tout à craindre de l'audace et de la perfidie de Moustapha , et que nous étions sans escorte , nous réglâmes pour la nuit un ordre de service , au moyen duquel chacun de nous fit à son tour sentinelle autour des kibitki. La première nuit cependant notre consigne ne fut pas très exactement observée , grâce à la guitare d'un jeune capitaine russe , le seul officier de notre armée qui résidât dans le Chirwan. Il tenait la correspondance de Moustapha avec Tiflis , et son talent sur la guitare l'avait placé très haut dans l'estime du Khan , qui , comme tous les Tartares , aimait passionnément la musique.

Le lendemain Moustapha nous reçut à dîner dans sa kibitka. Comme c'était le premier repas entièrement tartare auquel j'assistais , j'en donnerai la description. La réunion se composait du général , de la majeure partie de ses officiers , et de trois personnages de la famille de Moustapha , qui se tinrent debout jusqu'à ce que le Khan leur eût permis de s'asseoir. Avant que le dîner fût servi , trois domestiques entrèrent dans la kibitka , l'un portant un pot et un bassin d'argent , l'autre un flacon d'eau de rose , et le troisième une serviette de coton de différentes couleurs. On présenta successivement le bassin à

chacun de nous, en commençant par le Khan et par le prince Madatoff; puis l'on versa sur nos mains, avant de les essuyer, l'eau odoriférante. Alors entrèrent d'autres domestiques portant plusieurs corbeilles. Dans l'une était le dîner du Khan et celui de Madatoff; les autres contenant des portions pour trois furent distribuées entre le reste des convives.

Chaque plat, d'environ trois pieds de diamètre, avait au centre le pilau, ou la pièce solide du dîner, composé de riz cuit à petit feu avec des tranches de mouton, du beurre, des fruits et du safran. Le pilau est servi sous la forme d'une pyramide conique, d'un pied de hauteur. Chaque Tartare en détache une portion avec trois doigts de la main droite, la pétrit sous plusieurs formes, puis la porte à la bouche, déchirant la viande de ses doigts et de ses dents. A table comme à cheval, il est de mauvais genre d'écartier la main gauche de la ceinture, ce qui donne aux gens de bon ton de l'Orient un air passablement fanfaron. Un pain long et plat, très léger et très flexible sert de serviette et quelquefois de cuillère. Autour du pilau on plaça de la volaille rôtie teinte de safran, des fruits, du petit lait, un breuvage froid fait d'eau et de miel ou de sirop, et destiné à remplacer le vin;

car le Khan du Chirwan se montrait aussi fidèlement attaché aux coutumes de son pays, que celui de Karabach semblait y tenir peu.

Le dîner fini, on renouvela la lotion odoriférante, cérémonie qui, cette fois, n'était pas inutile, vu le genre de fourchettes dont nous nous étions servis. Alors on apporta différents kalious qui passaient successivement de l'un à l'autre convive, comme c'est l'usage entre personnes qui se traitent amicalement. Moustapha-Khan nous conduisit ensuite sur les bords d'un vaste étang qu'il faisait creuser. Pendant ce tems on lui présenta la multitude d'enfants dont les nombreuses houris de son harem l'avaient rendu père, et il fit beaucoup de caresses à un petit garçon de deux ans, qu'il porta dans ses bras aussi long-tems que dura la promenade.

Le contingent fourni par Moustapha ayant pris la route du Daghestan, et l'inspection des provinces étant terminée à Fittakh, Madatoff donna l'ordre du départ. Moustapha qui avait cherché tous les moyens d'en différer le moment, reçut notre visite d'adieu dans son palais de Fittakh, et le surlendemain nous atteignîmes les frontières de sa province, à 50 werstas de la capitale.

CHAPITRE XIV.

Sortie du Chirwan. — *Pont infernal*. — Daghestan. —
 Ashan-Khan et son frère. — Passage des torrents. —
 Réunion des contingents. — Revue du corps d'armée.

QUAND on va de la province du Chirwan vers le Daghestan, à travers les rochers escarpés du Caucase, on laisse à droite le khanat de Bakou, qui, depuis la mort tragique du général Tchitchianow, appartient à l'empire russe. C'est la plus petite des provinces du gouvernement de la Géorgie; mais elle offre assez de ressources, tant par le voisinage de la mer Caspienne, que par les mines abondantes de naphte qu'on y trouve. Un Arménien paie tous les ans au gouvernement, pour l'exploitation de ces mines, plus de 200,000 roubles en assignation.

Il existe encore aux environs de Bakou plusieurs familles d'anciens Persans, et quelques Indous, qui croient en un Être Suprême, représenté par le feu sacré qu'ils adorent. Les prêtres chargés d'entretenir ce feu, sont, en tout tems, à l'exception d'une ceinture légère, dans un état

complet de nudité. Les traditions du pays font remonter à plusieurs millions d'années l'origine du feu sacré : elles portent qu'un Créateur suprême, ayant plongé le génie du mal dans le sein de la terre, il en sortit à l'instant des flammes, que l'on est obligé d'entretenir pour empêcher que le mauvais génie ne s'échappe. Les flammes s'élèvent, dit-on, à une hauteur de deux à trois toises. Ce feu n'est autre chose que le gaz de la naphte qui sort de terre dès qu'on y pratique un trou. Il s'allume de la même manière que le gaz artificiel : on l'éteint en posant sur le trou un linge mouillé.

En été, lorsque l'atmosphère est échauffée par le vent du sud, qui règne presque continuellement au Daghestan pendant cette saison, la grande quantité de gaz y produit divers météores qui ne peuvent manquer de faire impression sur l'esprit des croyants.

La route qui nous conduisait à travers le Caucase, abrège les distances, mais les difficultés qu'on y rencontre la rendent très peu fréquentée. On gravit la montagne par un étroit sentier pratiqué entre d'épaisses forêts où la hache n'a jamais pénétrée : à droite et à gauche, de grosses branches d'arbres interceptent le chemin à si peu de hauteur que pour ne pas être arrêté à chaque

pas, il faut marcher à pied. Les torrents qui descendent du Caucase n'ont pas de ce côté autant d'eau qu'ailleurs ; mais leur cours interrompu par les grosses pierres, qui dans les fortes pluies, ou à l'époque des dégels, se détachent des montagnes, et leur lit rocailleux et glissant offrent de grands obstacles pour le trajet. Arrivé sur le point le plus culminant de la route, on est tout-à-coup arrêté par un abyme de plus de 300 toises resserré, comme un puits, entre deux rochers à pic. Quelques troncs d'arbre recouverts de branchage en réunissent les deux cîmes, et forment le pont sur lequel il faut franchir ce pas redoutable. Le prince Madatoff monté sur un très petit cheval passa le premier. Il ne fallait pas peu de sang froid pour surmonter la vive impression que produit la vue de cet immense précipice où le moindre mouvement de frayeur du cheval suffirait pour le faire disparaître avec son cavalier. Quand nous fûmes à l'autre côté du pont l'un de nous demanda comment il s'appelait, « *Tchertówskoï*, s'écria Madatoff, *nie doùmaïou tchto onn dostöïenn drougóva iméni*, infernal, je ne crois pas qu'il mérite d'autre nom. » Suivant toute apparence, nous étions les premiers militaires russes qui eussent passé par là ; et sans doute aussi les premiers voyageurs qui fis-

sent le trajet à cheval. A partir du *Pont Infernal*, on descend vers le Daghestan par des défilés tellement étroits et profonds, qu'en beaucoup d'endroits, bien qu'au milieu de la journée, nous étions privés de la lumière du soleil. L'obscurité était encore augmentée par l'ombre des forêts sauvages qui couvrent toute cette partie du Caucase. Quelque jour sans doute, les beaux bois de construction qui croissent en abondance dans ces forêts alimenteront les chantiers du port de Bakou, et deviendront la richesse principale de ces contrées.

Le petit hameau de Khilbar est le premier endroit que l'on rencontre en entrant dans le Daghestan. Nous remarquâmes en passant quelques habitants très occupés à jouer aux échecs, jeu très ancien dans le pays, et pour lequel tous les Tartares ont une grande passion. La nef d'une ancienne mosquée nous servit de gîte pour la nuit. Par suite des marches forcées que nous avons faites, un de mes chevaux, de la race de Karabach, avait pris une inflammation aux jambes. On me recommanda un Tartare de l'endroit comme faisant des prodiges dans l'art de guérir. Je fus curieux de le voir opérer. Il commença par préparer une infusion de différentes herbes très succulentes, bouillies dans de l'eau sa-

lée : puis il en lava la partie enflammée des pieds, qu'il enveloppa dans une peau de mouton. Cette cérémonie renouvelée à plusieurs reprises opéra si vite et si bien, qu'en moins de six heures toute l'inflammation avait disparu.

Kouba ancienne capitale du khanat de ce nom, est, depuis la domination russe, le siège du gouverneur du Daghestan. C'est une ville d'un aspect fort triste que sa situation avantageuse pourrait rendre plus commerçante.

La culture des champs aux environs de Kouba ne répond pas à la fertilité du sol; mais le feuillage touffu des arbres du Daghestan garantit les voyageurs des rayons du soleil. Le jour de notre arrivée à Kouba, la chaleur était de 30 degrés. A la Havanne, dans la même saison, le thermomètre s'élève à peine à cette hauteur. Tzarskoïe et Signahsk se trouvant sous la même latitude que Kouba, connaissent à peine les chaleurs de l'été.

Les Tartares de Kouba sont peut-être, de tous les Caucasiens, les plus jaloux de leurs femmes et leurs geoliers les plus sévères. Ni à table, ni à la promenade, ni sur la route, jamais deux visages de sexe différent ne se sont rencontrés, et l'aimable épouse du commissaire de guerre Grégorieff fut, grâce à son origine européenne, la seule

femme de Kouba dont il nous fut permis de contempler les traits.

Le lendemain de notre arrivée à Kouba, une troupe tumultueuse de cavaliers nous annonça la présence de deux personnages destinés à jouer un grand rôle dans notre expédition. L'un d'eux était Ashan-Khan, chef d'une petite province tartare enclavée entre les districts de Kouba et de Derbent, et la province lesghine de Kasikoumik contre laquelle nous marchions. C'était lui qui devait recueillir les fruits de notre expédition, en succédant au Khan ennemi. L'autre, frère d'Ashan-Khan, était un jeune guerrier de l'extérieur le plus noble et le plus martial. Il commandait le beau contingent que son frère mettait en campagne, et portait, contre le Khan qu'il allait combattre, le ressentiment d'anciennes injures ineffaçables dans le cœur d'un Caucasien.

Les deux frères avaient en diverses occasions rendu des services importants à l'empire : tous deux étaient décorés de la croix de St.-Wladimir que, tout musulmans qu'ils étaient, ils se glorifiaient de porter à la poitrine. Du reste, le prophète n'avait point en eux, comme nous pûmes le voir, des croyants bien fidèles : car le général de Wrède, qui commandait le Daghestan, les ayant invités à sa table, ni leur carême qui

arrivait à cette époque, ni les préceptes du Koran ne les empêchèrent de goûter de tous les plats et de faire avec nous fête à tous les vins.

Les efforts des missionnaires de Circassie et d'Astrakan envoyés dans ces contrées par la société biblique de Londres ont sensiblement contribué à y refroidir la foi musulmane. Ces ecclésiastiques qui se distinguaient eux et leurs familles par une conduite patriarchale, jouissaient de la protection du gouvernement russe, et le général de Wrède les aidait de tout son zèle à répandre parmi les peuplades du pays des exemplaires de la Bible traduite dans leurs différentes langues.

Ashan-Khan portait toujours sur lui, avec une grande vénération, une bible qu'il avait reçue du général de Wrède, et ce commencement de conversion, soit affecté, soit sincère, l'avait recommandé à l'attention du gouvernement.

Les troupes russes de l'expédition, avec leur chef d'état-major Kotzebue, étaient campées à une journée et demie de Kouba, dans la direction de la province de Kasikoumik.

L'artillerie, arrêtée par les obstacles de la route, attendait à Tchiakour, village dans la direction de Derbent, les ordres du prince Matatoff.

Les contingents de Nougha, de Karabach et du Chirwan, arrivés presque en même tems dans les environs de Kouba, reçurent l'ordre d'aller en avant, et de se réunir au corps d'armée.

Le prince Madatoff, escorté par un escadron de Cosaques, sortit de Kouba avec son état-major le 1^{er} de Juin, à six heures du soir. Huit cents chevaux, commandés par le frère d'Ashankhan et qui faisaient la plus belle partie du contingent fourni par ce prince, étaient partis dans la matinée.

La nuit qui suivit notre départ, nous campâmes dans un verger de cerisiers chargés de fruits, et le lendemain, à dix heures du matin, nous arrivâmes, à travers des prés couverts de rosiers sauvages qui embaumaient l'air d'un parfum délicieux, à Tchiakour, où était le parc d'artillerie.

Tchiakour, petit endroit très salubre, renommé par les beaux tapis qu'on y fabrique, est situé sur la hauteur d'où se précipitent les torrents appelés par les uns Khoura, par d'autres Zamaour. Leur cours, en tout tems impétueux et dangereux en beaucoup d'endroits, était alors prodigieusement grossi par la fonte des neiges.

Tout l'après-midi fut employé à sonder la profondeur de l'eau. La nuit vint et comme on n'avait

pas encore trouvé d'endroit guéable, il fallut remettre les travaux au lendemain. Le Zamaour avait pendant la nuit baissé de plus d'un demi-pied : le prince Madatoff ordonna immédiatement le passage. L'artillerie et les munitions se mirent en mouvement dirigées par le sondeur le plus habile, et toute la cavalerie, suivant un gué parallèle; mais plus difficile, s'avança à la suite d'un autre guide. Entrés dans le torrent, nous avions souvent l'eau jusqu'à la ceinture. La profondeur et la violence du courant n'étaient pas le moindre obstacle à vaincre; les inégalités de son lit, les troncs d'arbres, les amas de plantes et de branches entrelacées qui flottaient à sa surface, les pierres entraînées par la force des eaux, redoublaient les embarras et les périls du trajet. Il ne fallut pas moins de cinq heures d'une lutte opiniâtre pour franchir les différentes branches du torrent, et toutes les précautions ne purent éviter qu'il n'y restât deux hommes et six chevaux.

Les troupes s'étant réunies, à 11 heures, dans les forêts qui couvrent le pays au-delà des torrents, elles reprirent, suivies de l'artillerie, leur ordre régulier de marche, et entrèrent bientôt après dans la province de Kouragh.

Ashan-Khan, pour qui notre présence sur son territoire récemment envahi par l'ennemi, n'était

pas un léger sujet de satisfaction, avait fait préparer, au prochain village où nous fîmes halte, des rafraîchissements pour les troupes, qui dans l'après-dînée atteignirent le camp du corps d'armée.

La position qu'il occupait, favorisée par le voisinage des forêts, la bonté des eaux et l'abondance du pâturage, dominait toute la partie orientale du Daghestan, à l'extrémité de laquelle nous découvrions distinctement Derbent et les côtes de la mer Caspienne. Le prince Madatoff reçut au pied d'un énorme châtaignier les chefs des corps russes, ainsi que ceux des divers contingents qui la veille s'étaient réunis à eux, et les ordres furent donnés pour la revue générale qui devait avoir lieu le lendemain.

Ashan-Khan qui recevait à chaque instant des avis sur les mouvements de l'ennemi, avait appris que Sourghai-Khan, à l'approche des troupes russes, s'était replié avec toutes ses forces sur ses frontières et cherchait inutilement à s'emparer du fort de Tchirakh, situé à 80 werstas de notre camp, sur les limites des deux provinces. Décidé à nous opposer la résistance la plus opiniâtre, il avait ordonné, dans tout son khanat, une levée en masse, au moyen de laquelle son armée s'élevait, disait-on, de 35 à 40 mille combattants, dont 6

à 7 mille cavaliers. Enfin il s'occupait sans relâche à fortifier Josérék, point le plus inexpugnable de ses états, et plusieurs pièces d'artillerie abandonnées jadis sur les frontières de son territoire par l'armée persane, en garnissaient les retranchements.

Ashan-Khan, en sa qualité de colonel russe, fut mis à la tête de toute la cavalerie. Comme le costume des divers contingents dont elle se composait, était exactement le même que celui des troupes ennemies, il leur ordonna de placer à leur bonnet à poil une branche d'arbre en forme de plumet qui pût les faire reconnaître entr'eux et particulièrement par l'infanterie russe.

Le 4 au matin tous les corps de l'armée expéditionnaire étaient sous les armes pour la revue. Douze canons de six, de la huitième brigade, dont quatre étaient servis par une compagnie d'artilleurs cosaques du Térék, un bataillon de grenadiers (le 2^e. du régiment de *Géorgie*), deux bataillons de ligne (2^e. et 3^e. bataillons d'*Apchéron*); deux bataillons de chasseurs (1^{er} et 2^e. du *Kour*), un escadron de Cosaques réguliers du Don et trois mille chevaux-légers ou tartares formaient le total de nos forces.

A voir la bonne tenue des contingents tartares, vous les eussiez pris pour un beau corps

de cavalerie européenne. C'était un spectacle curieux que d'observer comme ces guerriers et leurs coursiers ardents s'animaient au son de notre musique militaire. Le contingent fourni par Ashan-Khan l'emportait encore sur celui de Nougha par sa bonne mine et son attitude martiale. Jamais peut-être les provinces tartares n'avaient offert à la Russie un corps de troupes plus brillantes et mieux montées. Les nobles qui faisaient partie de ce contingent étaient armés comme les *Kourdes*, de longues lances, formées d'un jonc très léger. Ils portaient casque en tête, cottes de mailles et bouclier (1). On aurait dit de vrais chevaliers du moyen âge. Soit le sentiment d'inimitié qui les excitait contre leurs voisins, soit plutôt l'enthousiasme que leur inspirait la présence du frère d'Ashan-Khan réputé pour le plus brave des Tartares de ces contrées, la physionomie ouverte de tous ces guerriers, leur front serein, et leurs regards brillant d'une ardeur belliqueuse, laissaient lire,

(1) Le bouclier est l'arme à laquelle ils attachent le plus de prix. Il se transmet de père en fils, et se conserve dans les familles avec autant de soin que, chez nous, les parchemins de noblesse. Il n'est pas rare de voir, entre les mains des nobles, des armes dont les inscriptions remontent au temps des croisades.

avec le vif désir d'en venir aux mains, le gage assuré de la victoire.

Ashan-Khan disait à cette occasion à l'un de nous qui lui demandait si, comme Moustapha-Khan, il avait une garde autour de sa personne, que sa garde, à lui, c'était son peuple; que quand il marchait contre ses ennemis, il trouvait dans ses sujets autant d'amis disposés à combattre pour sa défense.

Cette union si rare du peuple avec son prince, Ashan-Khan ne la retrouvait pas dans ses relations de famille. Rien n'égale l'aversion que lui portait son frère. Le commandement en chef de la cavalerie donné à Ashan-Khan avait redoublé les fureurs jalouses de ce cœur ambitieux. Irrité de voir un autre revêtu d'un commandement dont lui seul se croyait digne, lui le plus vaillant d'entre les guerriers de son pays, il courut plein de rage à la tente d'Ashan-Khan, lui demander à grands cris raison d'une préférence qui l'outrageait. Dans le moment où cette scène se passait, nous venions précisément avec le général Madatoff, visiter le prince Tartare. Mais tel était l'excès de fureur dont son frère était animé, que la présence du général, loin de la calmer, parût en redoubler les emportements. Comme Ashan-Khan avait refusé le combat,

les yeux enflammés et l'écume à la bouche, il avait entrouvert sa tunique de ses mains tremblantes, et lui présentant son sein palpitant : « Lâche, lâche, lui criait-il, auras-tu, au moins, le courage de me poignarder ? »

Un instant avant cette scène, Madatoff avait résolu de confier le commandement de l'avant-garde à ce chef redoutable. Cette nouvelle donnée au milieu des vains efforts que nous faisons pour le séparer de son frère fut un baume jeté sur sa blessure : ses grands yeux noirs brillèrent d'une mâle fierté, la joie de son âme se peignit en traits expressifs sur son visage basané, et il sortit en jetant sur Ashan-Khan un regard plein de mépris.

Tel était le caractère de ce jeune guerrier, vrai modèle des champions asiatiques. Un jour qu'il faisait en notre présence le récit de ses exploits : « si Dieu, s'écria-t-il avec emphase, me disait qu'il existe en présence du soleil un être plus brave que moi, je me tuerais de honte. »

L'humeur belliqueuse qui dominait toute la famille d'Ashan-Kan nous valut, bientôt après, une autre scène d'un genre moins tragique.

Nous étions à dîner au pied du grand châtaignier, quand nous vîmes arriver deux petits garçons à cheval qui demandaient, avec beau-

coup de sang-froid, à parler au prince. C'étaient les deux fils d'Ashan-Khan. L'aîné, quoique boîteux, portait l'air martial d'un soldat blanchi sous les armes. Deux ans auparavant, en combattant à côté de son père, il avait reçu à la jambe une blessure qui le forçait à marcher sur deux béquilles. Le plus jeune, âgé de sept ans à peine, était comme son frère armé jusques aux dents, et se présentait sous une attitude non moins belliqueuse. En apprenant l'arrivée des Russes, ils s'étaient fait conduire au camp par leur précepteur, et ils venaient prier Madatoff d'engager leur père à leur permettre de prendre une part active dans nos opérations. Quand ils eurent exposé avec fermeté l'objet de leur visite, le général voulut les détourner de leur résolution; mais les trouvant inébranlables, il les menaça de la colère de leur père, et ordonna à leur précepteur de les emmener. En entendant cet ordre, nos deux vétérans trépignaient des pieds, mordaient leurs lèvres avec une rage concentrée; les pleurs coulèrent enfin, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les remettre sur leurs chevaux.

Cet amour des combats qui se manifeste de si bonne heure parmi ces peuples, est d'autant plus extraordinaire chez les enfants des princes,

que si quelque blessure les prive de l'un de leurs membres, ils se voient exclus, comme il arrivait au fils aîné d'Ashan-Khan, du droit que l'âge leur donne à l'héritage de leur père.



CHAPITRE XV.

Mouvement des troupes. — Fort de Tchirakh. — Entrée sur le territoire ennemi. — Bataille et prise de Josérek. — Tartare décoré de la Croix de la Légion d'Honneur.

LE 5 au matin nous levâmes le camp , et nous vîmes bivouaquer à 10 werstas de là dans des prairies. Des 1500 chevaux dont se composait l'avant-garde , on détacha plusieurs partis d'éclaireurs pour observer les alentours de la route. Deux bataillons furent employés à aider les attelages d'artillerie arrêtés par les aspérités du chemin, et nous arrivâmes avec le soir à Kouragh, résidence habituelle du Khan, où nous devions trouver une garnison russe qui protégeait ce point contre les incursions des Lesghins.

La cavalerie d'Ashan-Khan fit halte à une wersta au-delà de Kouragh. Le reste des forces campa devant la ville , et le quartier-général s'établit dans le palais du prince.

Ashan-Khan continuait à transmettre au général Madatoff des renseignements sur la posi-

tion des ennemis , laquelle commençait à devenir fort incertaine à cause de la difficulté de faire pénétrer des espions dans leur pays.

Cependant le grand convoi de vivres et de munitions parti de Kouba , approchait de la ville. Afin de le protéger jusqu'à la forteresse de Tchirakh destinée à être notre grand dépôt , le général ordonna aux troupes de s'arrêter dans leurs positions respectives. Le 7 au matin , le convoi étant arrivé à Kouragh, l'on se mit immédiatement en marche , et le 10 au matin l'on arriva au fort de Tchirakh, avant-mur assez imparfait , mais d'une grande importance pour le genre d'ennemis contre lesquels il défend la frontière. La forteresse couronne le sommet d'une petite montagne , le long de laquelle Tchirakh s'élève en amphithéâtre. La tour de la Mosquée à moitié démolie rappelait un triste événement arrivé à quelque tems de là.

Trois grenadiers du détachement russe qui occupait le fort , étant descendus au village pour retirer d'un four le pain de leurs camarades , furent surpris , à la faveur d'un épais brouillard , par un parti de Lesghins. Ne pouvant regagner le fort , ils se réfugièrent dans la Mosquée , espérant recevoir à tems du secours de leurs camarades. Mais les Lesghins qui , par la position avan

tageuse qu'ils avaient prise, leur interdisaient toute communication avec le fort, ne tardèrent pas à les suivre dans la Mosquée. Alors il ne resta plus aux trois malheureux d'autre ressource que de s'enfermer dans la tour, pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Lesghins, acharnés à leur proie, se mirent en devoir de miner la tour dont la moitié s'écroula au bout de deux heures. Les soldats à découvert adressèrent alors leurs vœux au ciel comme des martyrs dévoués à la mort. Leurs corps servirent successivement de but aux coups des barbares, qui se plaisaient à les voir tomber l'un après l'autre criblés de balles. Non satisfaits de cette vengeance ils se partagèrent entre eux les dépouilles, les membres et les têtes des trois victimes, et poussèrent la férocité jusqu'à se laver, avec leur sang, les mains et le visage, afin de se présenter, à leur retour, plus agréables à leur Khan.

La garnison du fort ne tarda pas à venger cette atrocité. A notre arrivée, nous trouvâmes deux étendards de Lesghins, récemment enlevés dans une sortie.

Dans la nuit du 10, nos postes avancés se trouvaient sur le territoire ennemi, à trois werstàs de Tchirakh. La cavalerie d'Ashan-Khan, la disposition de notre bivouac et la moitié de notre

parc d'artillerie nous garantissaient d'un coup de main. Nous restâmes dans cette position toute la journée et toute la nuit du 11, manquant de données certaines sur la véritable situation de l'ennemi, qui ne se laissa voir sur aucun des points d'où il pouvait être découvert par nos avant-postes. Cependant, suivant les rapports de deux Lesghins faits prisonniers pendant la nuit, nous devions avoir près de nous une partie de la cavalerie ennemie, commandée par un des fils de Sourghai-Khan, tandis que celui-ci, et le gros de ses forces, dont on portait le total à 40 mille hommes, occupaient la ligne de redoutes qui s'étendaient jusqu'au fort de Josérék, défendu par l'élite de son infanterie.

Josérék, à 26 werstàs de Tchirakh, devait être le théâtre de nos opérations du lendemain; mais aucune carte du pays, ni aucun rapport ne pouvaient nous faire connaître la qualité de cette place, dont toute l'armée, et particulièrement nos légions tartares, parlaient, par tradition, comme d'une position très redoutable. Ni Ashan-Khan, ni son père, ni aucun des leurs n'avaient pénétré jusqu'à cet endroit durant les hostilités antérieures, et quant à notre état-major, c'eût été en vain qu'on aurait recouru à ses lumières, puisque nous étions les premiers officiers

européens qui eussent pénétré dans ces contrées.

Le 12 à cinq heures du matin , au milieu d'un épais brouillard , très fréquent dans ces contrées , notre corps d'armée se mit en mouvement ; la cavalerie en tête, l'artillerie au centre.

La route de Tchirakh à Josérek est resserrée entre deux montagnes nues , blanchâtres , raboteuses ; l'une à gauche va s'abaissant à mesure qu'on avance ; l'autre , offrant peu d'accès , prolonge ses sommets aplatis jusqu'aux hauteurs de Josérek. A six heures , après que le brouillard fut dissipé , nous aperçûmes distinctement le premier groupe et les étendards de la cavalerie ennemie. Aussitôt le général Madatoff se mettant à la tête de la nôtre fait accélérer le pas à toute la colonne , et ordonne au frère d'Ashan-Khan de tenter par le premier sentier accessible , une reconnaissance sur notre droite. Yakouwovitch et moi , seuls officiers de cavalerie qui accompagnions le général , nous prîmes part à ce mouvement , qui , grâce à l'agilité de la cavalerie tartare , fut , malgré les inégalités du terrain , exécuté avec une rapidité admirable.

Le feu bien nourri de l'ennemi et les avantages du nombre rendirent infructueuses nos deux premières charges. A la troisième l'ennemi fut enfoncé ; mais en nous abandonnant le ter-

rain, il ne se retirait que lentement, et nous faisait encore beaucoup de mal par l'adresse avec laquelle tous ces cavaliers savent diriger leurs coups en fuyant.

Au moment où cette première action était sur le point de se terminer, que nous avions mis en mouvement et à découvert la masse des forces ennemies, que leur avant-garde reculait devant nous, le frère d'Ashan-Khan tomba percé d'une balle dirigée, dit-on, par le fils de Sourghai-Khan. Cet accident changea tout-à-coup la face du combat. Les nobles Tartares, en voyant tomber leur chef intrépide, se précipitèrent désespérés autour de lui pour lui prodiguer des secours. Cette circonstance donna à l'ennemi le tems de respirer. Alors tournant bride, il revient sur nous avec une nouvelle ardeur, sème à son tour le désordre dans nos rangs, et n'est plus arrêté que par la cavalerie de Karabach qui soutient, seule, la violence du choc. Ce fut dans ce moment que j'aperçus au milieu de nos cavaliers, à côté d'Yakovovitch, qui venait d'être blessé, un Tartare décoré de la croix de la légion d'honneur.

Le général Madatoff qui, de la route où il observait et suivait nos mouvements, reconnaît l'embarras de notre position, marchant de sa personne vers le point d'attaque, se fait suivre

par le 3^e bataillon d'Apchéron, commandé par le major Martiniengo. Celui-ci précédé d'un triple rideau de tirailleurs parvient, après les plus grands efforts, à gravir les hauteurs escarpées, et arrive sur le plateau, où déployant un feu bien nourri de bataillon, il tourne la droite de la cavalerie ennemie. L'ordre s'étant alors rétabli dans nos escadrons, ils s'élancent soutenus par l'infanterie, et pressent, le sabre dans les reins, la cavalerie ennemie qui se débande sur notre droite dans les montagnes voisines. En ce moment, un caisson de munition ayant éclaté au milieu de l'infanterie lesghine, y jette la confusion. Le major Martiniengo profitant de la circonstance, attaque le premier retranchement qui appuyait la gauche de leur ligne, l'emporte à la baïonnette, et s'y établit de manière à tenir tête à l'ennemi, qui, malgré ses efforts opiniâtres pour reprendre sa position, est forcé d'aller se réfugier dans la seconde redoute.

Il était dix heures du matin quand le major Martiniengo s'établit dans cette position avantageuse d'où l'on avait en vue les fortifications de Joserek, et le camp de réserve établi sur le plateau qui domine la ville, au milieu duquel s'élevait la tente de Sourghai-Khan surmontée de plusieurs étendards.

Dix-huit cents chevaux furent tenus en réserve derrière le bataillon d'Apchéron. La gauche de l'ennemi se trouvant ainsi arrêtée, Josérék, devenait alors le point d'attaque.

Ashan-Kan, qui posté sur la route avec une partie de la cavalerie, avait culbuté à plusieurs reprises les corps d'ennemis qu'il avait devant lui pendant l'opération du major Martiniengo, reçut l'ordre de se porter avec quelques détachements devant les retranchements de Josérék pour protéger une reconnaissance. Les pelotons d'infanterie, suivant la route, firent halte sur une hauteur qui domine les champs de Josérék. De ce point, le général observant les avant-postes ennemis, qui sabrés par Ashan-Khan se repliaient sur la place, et informé de l'état des retranchements, fit ses dispositions d'attaque.

Quatre colonnes furent désignées. La première, composée des grenadiers de Géorgie, commandés par leur major Sizianoff, et soutenue par une batterie de quatre pièces, appuyait notre gauche, et devait à tout événement nous servir de réserve. La 2^e et 3^e colonne, soutenues par 6 pièces d'artillerie, étaient composées, l'une du 1^{er} bataillon du Kour, commandée par le lieutenant-colonel Kotzebue, et l'autre de la moitié du 2^e bataillon d'Apchéron, aux ordres de son

lieutenant-colonel Saguinoff. Ces deux colonnes, marchant sur la route principale qui conduit à la ville, formaient notre centre. Ashan-Khan reçut l'ordre d'aller se poster au-delà du cimetière, du côté opposé à la forteresse.

La 4^{me} colonne, composée de l'autre moitié du 2^e bataillon d'Apchéron, et soutenue par deux pièces d'artillerie, se dirigea sur les redoutes qui unissaient la gauche de la forteresse avec les hauteurs. Le général m'en confia le commandement.

A une heure de l'après-midi, ayant déployé notre attaque sur la place, nous fûmes accueillis par le feu vif et bien soutenu des assiégés; et à peine eurent-ils, à une petite portée, la quatrième colonne, qui bordait à peu de distance le pied de la hauteur, qu'ils firent voir sur notre flanc de nouveaux feux que jusqu'à ce moment ils avaient tenus cachés.

Placé entre deux feux de mousqueterie, et sur un terrain dont l'inégalité naturelle, jointe aux coupures pratiquées par l'ennemi, nous empêchait de faire usage de notre batterie contre les trains de laquelle se dirigeait principalement le feu des Lesghins, force me fut d'accélérer l'assaut. Aussitôt que le général s'aperçut de mes dispositions, il m'envoya le prince Bevoutoff,

avec l'ordre de retenir la colonne, jusqu'à ce que la batterie du centre qui, suppléant à l'inaction de nos deux pièces, commençait à jouer contre le retranchement que nous avions devant nous, rendit l'assaut praticable.

Lorsque l'aide-de-camp vint me faire connaître l'ordre du général, la colonne, à soixante pas du premier rempart, était déjà trop engagée et trop à découvert pour être retenue. L'ordre ne put être obéi, et dès que je donnai le signal de l'assaut, dix minutes de bravoure et une échelle de sacs et de cadavres, suffirent pour emporter les principaux retranchements de Josérék, et mettre entre nos mains deux des premiers étendards lesghins. Alors, poussant de rempart en rempart l'ennemi qui voyait ses communications coupées avec les hauteurs, nous parvînmes à la Mosquée, où il se disposait à une résistance opiniâtre.

Ce fut là que la troisième colonne, qui, par un mouvement oblique avait appuyé notre attaque, parvint à faire sa jonction avec la mienne, tandis que la 1^{re} et 2^e occupaient les assiégés à l'extrémité opposée de la forteresse. En peu d'instants nous fûmes maîtres de la Mosquée, et le drapeau d'Apchéron, arboré sur la tour au son de la musique militaire, annonça la prise de Josérék.

Les deux autres colonnes entrèrent successivement dans la ville par les autres points, triomphant, sans beaucoup de pertes, des derniers efforts que l'ennemi en fuite tentait de leur opposer.

Les chemins couverts qui avaient facilité les communications de la forteresse avec le camp de Sourghaï, servirent d'abri à nos deux colonnes pour couronner rapidement les hauteurs et tomber sur une grande partie des réserves ennemies qui, harcelées à chaque pas, ne tardèrent pas à fuir avec précipitation, laissant en notre pouvoir tout ce qui les embarrassait. Le major Martiniengo sortant à propos de sa position, et faisant usage des 1800 chevaux qu'on lui avait laissés dans ce but, tomba sur la gauche de l'ennemi, et la déroute devint générale. La tente de Sourghaï-Khan, où le major Martiniengo fit sa jonction avec nous, fut abandonnée à nos soldats avec ses ornements et ses drapeaux.

Ashan-Khan, qui à cheval derrière le cimetière devait recevoir les fuyards qui se jetteraient de ce côté, les voyant arriver par centaines, après la prise de la Mosquée, suivit la conduite qu'une bonne politique lui dictait : loin de châtier sévèrement les prisonniers, il les renvoya sur le champ dans leurs foyers, et la nouvelle de

la défaite fut bientôt répandue par eux jusqu'à la capitale.

Des champs et des rues parsemés de morts, de blessés, de chevaux et de dépouilles, une grande quantité d'armes, 13 ou 14 étendards, environ mille prisonniers, une dispersion générale de l'armée ennemie, tel fut le résultat de la bataille de Josérek.

Notre perte, moins considérable encore par le nombre que par la qualité des hommes morts ou grièvement blessés, se monta à 9 officiers, 300 fantassins, 600 cavaliers.

Le corps du frère d'Ashan-Khan, que les nobles s'étaient empressés d'éloigner du champ de bataille, fut, immédiatement après la victoire, placé avec toute la pompe asiatique sur des lances croisées recouvertes de riches bourkas, et les nobles de sa suite prêtant l'appui de leurs épaules à ce précieux fardeau, le transportèrent à pied jusqu'à Kouragh.

A la chute du jour, toutes les troupes se replièrent autour de Josérek, afin d'y établir leur camp. En descendant du plateau vers la plaine, les deux bataillons d'Apchéron laissant voir dans leurs rangs beaucoup de places vides, reçurent selon l'usage, les félicitations de leur général.

Cependant les familles de Josérék qui s'étaient réfugiées dans les souterrains de la ville, seul asyle resté intact, en sortaient incessamment et se voyaient traitées par le vainqueur avec des égards auxquels elles étaient loin de s'attendre.

Les ennemis blessés furent confiés aux soins de leurs femmes et de leurs prêtres, sous la surveillance de l'un de nos chirurgiens. A minuit l'on donna la liberté aux prisonniers qui retournèrent paisiblement dans leurs foyers, et les habitants de Kasikoumik purent ainsi s'assurer que ce n'était pas contre eux que nos armes avaient été dirigées; mais seulement contre le tyran qui les opprimait.

Quelques détachements de cavalerie furent postés dans les différentes avenues de Josérék, et toutes les autres mesures que commandait notre sûreté ayant été prises, une revue générale fut ordonnée pour le lendemain.

Ainsi se termina la journée du 12 Juin. Les irrégularités que l'on a pu y remarquer, se représentent inévitablement dans tout combat avec un genre d'ennemis à la fois si belliqueux et si peu disciplinés. Convaincus que le courage individuel fait tout le mérite d'un guerrier, ils persistent dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes leur répugnance pour la discipline, et ne

regardent la tactique européenne que comme un effet de la lâcheté personnelle des chrétiens. Ni les exemples ni les dures leçons qu'on leur donne, n'ont pu les faire changer d'opinion, parce que quand ils succombent, ils n'attribuent leur défaite qu'à un châtement du ciel.

Les Lesghins, ainsi que la plupart des peuples de ces contrées, quoique montagnards, sont les plus mauvais fantassins que l'on connaisse. Ils aiment passionnément le cheval, qu'ils croient donné à l'homme pour partager avec lui sa gloire et ses malheurs. Dès l'enfance exercé au manie- ment de toutes les armes, ils sont presque toujours sûrs d'atteindre de leurs fusils le but qu'ils visent. Ces fusils, de moindre calibre que ceux de notre infanterie, ont, par leur longueur, une demie portée de plus. Leur feu, toujours à volonté, est à-la-fois si bien dirigé et si bien nourri, qu'il cause autant de ravages que pourraient le faire tout autre projectile. C'est sans doute pour cela qu'ils dédaignent l'emploi et même les effets de l'artillerie. Soit qu'ils attaquent ou qu'ils se défendent, ils s'excitent toujours au combat par de grands cris. Quand, étant à pied, ils se voient serrés de trop près, ils rejettent, avec une certaine élégance, leur long fusil en bandoulière, et, parant de leur bras gauche recouvert du

bourka les coups de sabre et de baïonnettes, ils se précipitent avec le kinnjal sur leurs adversaires, ou le lancent sur lui à distance avec une dextérité souvent fatale. Leurs chefs se distinguent dans le combat par leurs armes montées d'or et d'argent, leurs habillemens brodés, et, quand ils commandent à pied, par leur étendard revêtu d'inscriptions tirées du code de leur prophète.

Les contingents tartares, quoique jadis aussi ennemis de la tactique militaire que les Lesghins et les autres montagnards, ont fait, par leur contact avec les troupes Russes, de grands progrès dans la discipline, sans rien perdre de leur bravoure. Ce n'est que dans la chaleur du combat, qu'ils oublient la voix du chef et se laissent entraîner par leurs anciennes habitudes. Ils formaient naguère l'élite de l'armée persane. Leur secours a été depuis fort utile aux Russes, dans leurs guerres au-delà du Caucase, et leur cavalerie une fois bien organisée, pourrait devenir une des fractions les plus redoutables de l'armée.

Aussi sobre que l'espagnol, le soldat russe marche à l'assaut sans avoir besoin d'aucun de ces stimulans spiritueux auxquels on a vu en beaucoup de circonstances, des généraux recourir pour exciter le courage de leurs troupes.

Il soutient le feu et le choc de l'ennemi avec une égale impassibilité, et le combat fini, sa ration de pain ou de biscuit avec de l'eau satisfait à ses besoins.

Plein de foi dans sa religion, il y puise une partie de son courage; avant de marcher à l'ennemi, au signal donné par les officiers, il fait le signe de la croix (1), porte alors les regards sur son chef, épie ses moindres mouvements, et le suit en silence avec une impétuosité et une constance infatigables.

Le Tartare décoré de la croix de la légion d'honneur que j'avais rencontré dans la mêlée du matin et que j'avais chargé de venir me trouver, après l'affaire, se présenta fort avant dans la nuit. « Comprends-tu le français, lui demandais-je en russe? — Oui, mon major, me répondit-il en français. — Que veut dire cette décoration? — L'Empereur me la donna à Wagram, et aujourd'hui j'en aurais gagné une autre, s'il nous avait vus. » Il tira de sa poitrine une feuille de parchemin qui lui pendait au cou (c'était son

(1) J'ai entre les mains une petite croix de cuivre doré qu'un vétéran me remit avant d'expirer sur un retranchement de la ville, craignant qu'elle ne tombât au pouvoir des ennemis.

diplôme); et continuant son récit original mêlé d'une jactance emphatique, il parla de l'Espagne, de Madrid, qu'il avait traversé dans la sanglante journée du 2 Mai, de la place de la *Cebada*, de ses exploits, de ses amours, et à cette occasion d'une marchande d'oranges de Madrid, appelée *Cotasa*, pour laquelle il avait conservé le plus tendre souvenir. « Comprends-tu l'espagnol, lui demandais-je alors? — Un peu, réprit-il en bon castillan, » et il continua à répondre à toutes mes questions avec une vivacité et une gaité toute française.

Ce singulier personnage était du nombre des Mamelouks sortis d'Égypte à la suite de l'armée française, et dont on forma un escadron de la garde impériale. Fait prisonnier lors de la retraite de Moscou, en 1812, il était revenu à Karabagh sa patrie, et servait comme soldat dans les contingents, tantôt en qualité de remplaçant, tantôt pour son propre compte.

CHAPITRE XVI.

**Fuite de Sourghai-Khan. — Soumission du pays. —
Installation d'Ashan-Khan. — Évacuation du pays. —
Nouvelles d'Espagne. — Retour à Tiflis.**

Sourghai-Khan, fuyant de toute la rapidité de son coursier, arriva vers minuit devant Kasikoumik, sa capitale, accompagné d'une suite peu nombreuse. Mais, malheureusement pour lui, le bruit de sa défaite l'avait précédé, et il trouva les portes de la ville fermées. En vain il déclara son nom et les motifs de son apparition soudaine, on lui refusa l'entrée, et dans des termes qui devaient clairement lui faire présager la fin prochaine de son pouvoir. Alors il éclata en menaces; mais ses menaces n'effrayaient plus. Quelques vieillards chargés de lui faire connaître la dernière volonté du peuple, parurent sur les remparts et lui conseillèrent de continuer sa fuite, s'il ne voulait être traité en ennemi.

N'ayant pas le courage de suivre l'exemple d'un de ses parents, qui se donna la mort pour ne pas survivre à un pareil affront, Surghai-Khan

proposa de se soumettre, pour rentrer au pouvoir, à mille conditions humiliantes; mais toutes furent dédaigneusement rejetées. Seulement on lui accorda, par grâce, ses femmes et une escorte pour le protéger jusqu'aux frontières. Ainsi déchu de son pouvoir, le tyran fugitif poursuivit sa route à travers les montagnes, suivi de ses concubines et d'une centaine d'enfants sortis de son harem, et ne laissant, dans la province, d'autre souvenir que les mutilations atroces exercées sur ceux de ses sujets qui approchaient le plus près de sa personne.

Les Lesghins de Kasikoumik sont moins adonnés au pillage que ceux des autres provinces; ils aiment la guerre, comme tous les habitants du Caucase, mais ils savent apprécier aussi les biens de la paix. L'ambition et les intrigues de Sourghaï-Khan, qui les avait poussés à la guerre, étaient loin d'être approuvées par la majorité du peuple. Aussi, dès le lendemain de la bataille de Josérek, la voix publique, jusque-là comprimée par ses mesures tyranniques, se prononça fortement pour sa déchéance.

On établit dans la ville un gouvernement provisoire, composé, selon l'ancien usage, des vieillards les plus respectables. N'espérant pas opposer aux vainqueurs une résistance efficace,

les vieillards résolurent d'envoyer trois d'entr'eux au devant d'Ashan-Khan , pour offrir , par sa médiation , paix et soumission au gouvernement russe.

Les émissaires de Kasikoumik arrivèrent à la tente d'Ashan-Khan à trois heures de l'après-midi. Ce prince les amena immédiatement en présence du général. Aussitôt que les préliminaires furent réglés, ils s'offrirent spontanément en ôtage, et Ashan-Khan, fidèle à la politique adroite qu'il avait jusque là suivie à l'égard de ses futurs sujets, se plaça dès ce moment à la tête des députés lesghins, et fit cause commune avec eux.

Les trois vieillards, d'une physionomie sévère et martiale, s'étaient présentés dans le plus brillant costume et revêtus d'armes de la plus grande richesse. L'un de nous s'en étant approché pour en examiner le travail, s'aperçut que les fusils étaient chargés : cette circonstance qui, parmi nous, serait un indice d'intentions sinistres, fait partie nécessaire, chez ces peuples, du cérémonial qu'ils observent dans leurs négociations.

D'après un article du traité, le serment de soumission à l'empereur Alexandre, l'installation d'Ashan-Khan et les autres actes ultérieurs devaient avoir lieu à Kasikoumik. En conséquence, dans la soirée du 13, le général donna ordre

aux troupes de se tenir prêtes à marcher, à l'exception d'une partie de la cavalerie qui devait couvrir Josérék, où rentraient de moment en moment les habitants fugitifs.

Le lendemain, notre corps d'armée se dirigea sur la capitale. Les aspérités naturelles de la route, jointes aux obstacles que Sourghaï-Khan avait établis comme moyen de défense, rendirent bientôt le transport du matériel tellement impraticable, que l'on fut obligé de dételer canons et caissons, et de les confier aux efforts de cent fantassins. Ceux-ci parvinrent, avec grand'peine, à les traîner pendant un espace de 3 werstàs ; mais le général voyant les lenteurs et les inconvénients d'une pareille marche, donna ordre au 3^e. bataillon d'Apchéron de rester en arrière avec huit de nos douze pièces de campagne. Nous avançâmes alors avec les quatre autres, et bivouaquâmes à 15 werstàs de Josérék, sur les sentiers qui conduisent à la capitale.

Les émissaires lesghins qui nous accompagnaient, désirant nous faire arriver plus promptement à Kasikoumik, envoyèrent l'ordre aux habitants des villages voisins de travailler pendant la nuit à déblayer la route, et de donner le lendemain assistance aux fantassins pour le transport du matériel. L'étonnement des ha-

bitants à la vue de nos chariots nous fit croire que c'étaient probablement les premiers qui roulassent dans le pays. Les canons persans qu'ils possédaient avaient été en effet transportés sur des traîneaux. A 15 werstès de la capitale nous trouvâmes un pont, sans garde-fou, à une arcade, qui était le seul moyen de communication entre l'intérieur et les frontières. Il était si étroit que les roues des canons purent à peine y passer. Enfin à chaque pas que nous faisons sur ce territoire, il nous était facile d'apercevoir combien la conquête du pays nous aurait coûté de tems et de peines, si son chef eût été soutenu par l'amour de son peuple et qu'il eût voulu se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Une députation sortie de Kasikoumik vint au devant du général jusqu'à 10 werstès de distance. Aux portes de la capitale une seconde députation, entourée d'étendards et de trophées, offrit au général les clefs de la ville dans une riche corbeille où il y avait aussi du riz cuit, en forme pyramidale, afin que suivant l'usage établi chez ces peuples, le général en goûtât. On lui présenta en même tems un beau cheval richement caparaçonné, ainsi qu'un fusil, un pistolet, un sabre, un poignard, tous objets d'un grand prix qu'on lui donnait comme gages de paix et d'alliance.

Madatoff haranguant les députés dans leur propre langue avec une pompe d'expression et une véhémence d'action toute asiatique, leur fit connaître les intentions pacifiques d'Alexandre, dont les troupes, disait-il, ne s'étaient avancées jusqu'à la capitale que pour ajouter à la solennité de l'installation du nouveau prince que leur envoyait la providence.

Les cris d'allégresse qui accueillirent la harangue orientale de Madatoff, démontrèrent de la manière la moins équivoque combien le changement proposé était populaire. Arrivés au palais, nous trouvâmes l'escalier, les galeries et les salons couverts de riches tapis et de tissus d'or. Ashan-Khan s'installa dans la salle d'audience, entouré de sa nouvelle cour et de la noblesse lesghine; et le général se retira, laissant le prince livré aux premiers soins de son administration.

Le soir des illuminations et des fêtes eurent lieu en l'honneur du nouveau Khan. Nous étant rendus le lieutenant-colonel Saguinoff et moi à l'invitation que nous avait faite Ashan-Khan, il nous témoigna en termes fort flatteurs, combien il devait de reconnaissance à tous ceux qui avaient contribué à châtier l'oppresser d'un peuple dont le bonheur allait occuper tous ses

soins. Nos troupes étaient la première force étrangère qui, depuis un tems très reculé, eût pénétré dans l'intérieur de ces provinces. Les Persans eux-mêmes, à l'époque de leur domination au Caucase, n'avaient pu dompter cette nation guerrière. La présence des Russes avait produit sur les vieillards une impression désagréable, et dès le premier moment de leur entrevue avec Ashan-Khan, ils lui en avaient fait l'aveu. Ils s'étaient cependant rassurés en écoutant les paroles de conciliation du prince Madatoff, qui, répétées de bouche en bouche, se répandirent avec une rapidité comme télégraphique jusqu'aux derniers villages de la province. Vingt-quatre heures après notre arrivée, tout ce qui restait de troupes ennemies s'était empressé de mettre bas les armes, et des montagnes et des plaines on vit affluer dans la capitale une foule d'habitants empressés de contempler leur nouveau prince et de prendre part à la joie générale.

Abandonné de tous ses partisans, et n'éprouvant, partout où il se présentait, que d'humiliants refus de la part de ceux qu'il avait si cruellement opprimés, Sourghai-Khan vint trouver un refuge dans une petite province (la seule du Caucase où les armes russes n'étaient pas entrées) située

entre celle de Kasikoumik et le pays des Tchetchenskis, où, suivant les rapports reçus par Ashan, il n'attendait qu'une occasion favorable pour passer en Perse ou en Turquie.

Le jour de l'installation, à 11 heures du matin, on ouvrit les portes de la grande mosquée, qui communiquaient avec celles de la ville, et donnaient sur notre camp. Ashan-Khan y entra environné d'un nombreux et brillant cortège. Au centre de la nef, on plaça l'alcoran sur un tambour, autour duquel étaient déployés les drapeaux du 2^e bataillon d'Apchéron. Les notables de la capitale et des villages de la province qui avaient été convoqués pour l'installation, posant chacun la main droite sur le livre, prêtèrent serment de soumission à l'empereur de Russie et d'obéissance à Ashan-Khan. Alors ils signèrent, à leur manière, trempant le bout de l'index dans l'encre, et l'appliquant sur le document. Une pareille tache faite au papier ou parchemin étendu sur l'alcoran est considérée par eux comme le garant le plus sacré qu'ils puissent donner de leur parole.

Une compagnie d'Apchéron était la seule force armée qui, pour faire honneur aux drapeaux, assistait à cette cérémonie, pendant laquelle la musique du bataillon faisait entendre des airs

tartares à la porte de la mosquée. Le reste des troupes se tenaient sous les armes à quelque distance des murailles. Après la cérémonie, Ashan-Khan se montra sur le rempart, revêtu du costume pourpre qui distingue les princes en de semblables circonstances, et vingt-quatre coups de canons résonnant dans les montagnes environnantes, saluèrent, au milieu des acclamations du peuple, l'installation du nouveau Khan.

Le prince Madatoff, qui n'avait pas cru convenable d'assister à la cérémonie de l'installation, reçut bientôt à l'entrée de sa tente la visite d'Ashan-Khan et des nombreux courtisans qui se pressaient autour de lui. Après un exorde succinct analogue à la dignité dans laquelle il venait d'entrer, Ashan exposa avec clarté la situation de son nouvel état, ses ressources militaires, agricoles et commerciales, et les mesures qu'il se proposait d'adopter pour assurer la prospérité d'un peuple auquel il voulait consacrer tous ses soins. Il exprima ensuite le désir de voir régler à l'instant même les conventions relatives au contingent et aux tributs que devait payer la province à l'empire ; et il ajouta que l'autorité militaire pouvait, se fiant à la loyauté de son peuple, évacuer immédiatement la province ; que c'était le seul moyen de faire cesser entièrement les

appréhensions que la présence des troupes excitaient encore dans l'esprit de ceux qui n'étaient pas bien informés des bonnes intentions de leur général.

Ce discours prononcé avec la chaleur naturelle à Ashan-Khan, en présence d'un auditoire composé de presque tous les notables du pays, fit une impression des plus agréables ; et la perspective du système modéré d'impôts qui allait succéder aux extorsions du Khan déchu, parut achever la conquête des cœurs.

Le prince Madatoff, après avoir fait quelques observations sur la situation encore incertaine d'un pays où le feu allumé par le dernier Khan était à peine éteint, déclara que le départ des troupes russes s'effectuera aussitôt qu'on lui aurait donné des garanties suffisantes contre le retour des hostilités.

Ashan-Khan saisissant d'une main celle de Madatoff, et plaçant l'autre main sur la croix de St.-Wladimir qu'il portait à la poitrine, s'écria qu'il offrait au général sa tête en garantie ; que les Lesghins, dignes de la confiance qu'ils réclamaient, voulaient que le départ des forces russes effaçât le plutôt possible le souvenir des hostilités que leur ancien maître leur avait fait commettre, et que la moindre défiance de la

part de l'empereur serait regardée par eux comme un châtement plus dur que celui qu'ils venaient de recevoir à Josérek.

Le général déclara qu'il avait autant à cœur qu'Ashan-Khan lui-même, le bonheur et la paix de Kasikoumik ; mais que ne voulant pas précipiter l'adoption d'une mesure qui pouvait entraîner les conséquences les plus sérieuses, il en remettait la décision définitive à une conférence particulière avec le prince.

Comme l'un de nous témoignait sa surprise au nouveau Khan de le voir si empressé de rester à la merci d'un peuple qui, quelques jours auparavant, s'était opposé en masse à son entrée, et avec lequel lui et ses sujets avaient toujours été en guerre, Ashan-Khan fit cette réponse remarquable. « Quand un prince veut conserver sa tête, il doit offrir son cœur ; et s'il se voit trahi, il a toujours entre les mains, ajouta-t-il en saisissant son poignard, de quoi châtier le traître. »

L'entrevue eut lieu le soir même : sur les nouvelles assurances données par Ashan-Khan, Madatoff ne crut pas devoir résister plus long-tems à sa demande, et le lendemain matin il déclara, devant les autorités lesghines que, satisfait des intentions loyales du nouveau Khan, il ne voulait

pas d'autre garantie de leur fidélité, et que l'ordre serait donné aux troupes d'évacuer la province aussitôt qu'il aurait reçu les serments de soumission des habitants des districts qui ne l'avaient pas encore prêté.

Ashan-Khan, dans la conférence de la veille, avait informé le général qu'il avait pris les mesures nécessaires pour la délivrance des soldats russes faits prisonniers par les Lesghins dans diverses rencontres, que leurs maîtres, pour ne pas les restituer, tenaient cachés dans les montagnes. Le lendemain les captifs parurent dans un état qui n'indiquait que trop ce qu'ils avaient souffert. Presque nus, l'œil hagard, le visage blême, portant sur tout leur corps des traces visibles de la barbarie avec laquelle ils avaient été traités; ces pauvres soldats furent reçus à bras ouverts par leurs vieux compagnons, qui partagèrent avec eux le peu qu'ils possédaient.

Parmi ces malheureux, il y en avait un qui était esclave depuis dix-huit ans, et qui, toujours tenu éloigné de ses compagnons de captivité, avait presque entièrement oublié sa langue maternelle. Son corps était couvert de blessures et de cicatrices, suite des mauvais traitements qu'il avait reçus de son ancien maître, l'un des favoris du Khan. Pendant qu'il était au service de cet homme;

il avait eu l'occasion de remarquer les relations que Moustapha-Khan entretenait avec Sourghai, et le peu de mystère dont ils entouraient leurs communications, avait mis à même le prisonnier de donner, sur les dernières affaires, plusieurs renseignements qui ne furent pas inutiles pour dévoiler la conduite de Moustapha. Ayant été mandé à Tiflis pour répondre à diverses accusations portées contre lui, Moustapha disparut soudainement de Fittagh, avec ses femmes et ses trésors, abandonnant sa province à la Russie qui depuis lors en prit le gouvernement, et l'administra sur le même pied que celle de Nougha.

Le prince Madatoff désirant faire parvenir rapidement au général en chef la nouvelle du succès de l'expédition, et voulant en même temps essayer d'établir une communication directe entre Kasikoumik et Tiflis, donna ordre au prince Orbellanoff de partir avec ses Géorgiens, par une route regardée jusque là comme impraticable. Il s'agissait en effet de franchir le Caucase dans une direction toute nouvelle, et de traverser cette province lesghine, voisine du camp des dragons, dont les habitants, comme nous l'avons dit, ne vivaient pas en fort bonne harmonie avec le gouvernement russe. Ashan-Khan croyant que le passage à travers ce pays pour-

rait bien ne pas s'effectuer sans danger, conseilla au prince Orbellanoff, de prendre, lui et ses gens, le costume tartare, et de se faire accompagner d'une escorte de cavalerie de cette nation. Orbellanoff se mit en route suivi de quarante cavaliers de Nougha; et marchant avec une incroyable célérité, il arriva à Tiflis le troisième jour après son départ, et remit au général Yermolow, en lui annonçant le succès rapide de notre expédition, quelques-uns des trophées enlevés à l'armée ennemie (1).

(1) Voici le Prikaz ou ordre du jour donné, à cette occasion, par le général en chef, aux troupes se trouvant sous les ordres du général prince Madatoff.

« Braves Soldats! En punissant la perfidie, vous avez arboré nos drapeaux sur le sommet du Caucase et pénétré victorieux dans le Khanat Kazikoumik. — Sûr de votre vaillance, je vous ai donné cet ordre; et vous n'avez pas manqué de châtier par une défaite complète l'ennemi, quoique supérieur en nombre, qui se défendait avec opiniâtreté dans des places fortes et des retranchements. Maintenant le perfide Sourghaï Khan fuit loin de nous; ses possessions sont assujéties à notre grand Monarque. — Il n'est plus de forces, dans le Daghestan, qui puissent nous résister!

» Vaillants guerriers! Je rendrai compte de vos exploits à S. M. l'Empereur; lui, qui a partagé avec ses soldats les dangers de la guerre, connaît bien leurs fatigues!

» YERMÓLOW. »

Le prince Madatoff voyant que l'objet de sa mission était pleinement rempli, donna l'ordre définitif du départ ; et dans la soirée du 19 nous levâmes le camp, accompagnés d'Ashan qui nous suivit avec sa cour jusqu'à quatre werstas de la ville, où nous établîmes notre bivouac pour la nuit. Dans le courant de la soirée, le général reçut le serment des députés des divers endroits qui se trouvaient sur notre ligne de marche ; le 20 nous passâmes à Josérek, où nous attendait le reste de nos forces ; enfin le 21, à dix heures du matin, toute la province était évacuée : les bataillons furent renvoyés dans leurs anciens cantonnements, et les divers contingents dans leurs provinces respectives.

A peine de retour à Kasikoumik, Ashan envoya à Madatoff des nouvelles satisfaisantes sur la situation intérieure de la province, en lui répétant qu'il pouvait sans crainte éloigner ses troupes de son khanat ; car, pour lui, il avait tellement gagné la confiance des chefs et des nobles qui l'entouraient, qu'il n'avait besoin d'aucun autre assistance pour achever l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé (1).

(1) Suivant les nouvelles des années postérieures, Ashan-Khan toujours fidèle à la cause des Russes, rendra d'im-

Le 23 nous passâmes à Kouragh (1), où nous fîmes une courte halte pour visiter nos blessés que l'on y avait transportés , et le 24 , à dix heures du matin, nous vîmes descendre à Kouba, le prince Madatoff, Kotzebue et moi, dans la maison du général de Wrède. A peine le général nous eut-il salués , qu'il nous remit un paquet de lettres nouvellement arrivées de Tiflis. Que le lecteur juge de la joie et de la surprise qui s'emparèrent de moi à la lecture de celles qui m'étaient adressées. La première était de mon père , la seconde d'un de mes amis réfugiés à Londres, les autres de mes amis de Pétersbourg.

portants services à l'empire , et particulièrement dans la guerre actuelle avec les Perses. D'après un des bulletins de l'armée de Géorgie inséré dans les journaux de 1826, il paraît qu'il s'est distingué à la tête de sa cavalerie légère, et qu'il a même pris, avec ses Lesghins, et fait conduire devant Yermolow un des fils de Sourghaï , envoyé par l'ennemi à Kazikoumik pour soulever le peuple.

(1) Quand le plus jeune des deux fils d'Ashan-Khan que nous trouvâmes dans cette ville, apprit de Madatoff que Sourghaï avait succombé , « Pauvre homme, dit-il, avec un sourire ironique : c'est bien malheureux pour lui ; » mais c'est tant mieux pour moi. »

Madrid, le 20 Mars 1820.

Mon cher fils, tu trouveras ci-joints deux décrets de notre roi bien aimé; et deux proclamations (1) qui te réjouiront, vu la voie franche et loyale qu'ils t'ouvrent pour venir auprès de ton père qui désire avec ardeur de t'embrasser.

Que le Saint Sacrement te bénisse et te mène heureusement! C'est la prière de ton affectionné

ANTONIO.

Londres, le 22 Mars 1820.

Ordre, patrie, honneur et vie, nous avons tout recouvré.... Accourez, mon cher ami, venez remercier ce gouvernement.... Nous nous embrasserons à Madrid. J'y serai pour assister à l'anniversaire du 2 Mai. — N'y serez-vous pas à la Saint-Jean? Dites-le moi à tems. — Adieu, adieu, adieu.

J. YANDIOLA.

« Vous pouvez envoyer l'inquisition au diable, m'écrivait André Galitzin, votre position maintenant est tout-à-fait changée, car vous êtes libre au mois de Septembre (2) d'aller si vous voulez

(1) Voir pièces justificatives, n°. 2.

(2) Seule époque de l'année où il est permis aux officiers en activité de service de demander leur congé.

retrouver la *cara patria* et la *olla podrida*, ou de continuer le service près d'un général aussi distingué que le vôtre. J'ai appris indirectement qu'il était très content de vous, » etc.

Le lendemain de cette heureuse nouvelle, nous prîmes congé du général de Wrède, et nous dirigeant vers le Caucase par une route aussi peu fréquentée que celle du Pont-Infernal, nous arrivâmes dans la matinée du 26 au pied de la grande montagne de Tchast, le plus élevé des points accessibles de toute la chaîne du Caucase. Après avoir monté pendant plus de cinq heures, nous atteignîmes le sommet du Tchast, d'où l'on découvrait d'un côté le beau pays du Daghestan méridional et les côtes de la mer Caspienne, depuis Derbent jusqu'aux environs de Bakou; de l'autre, des groupes de montagnes, revêtues de forêts et de pâturages, percées de mille ruisseaux, entrecoupés de riantes vallées, au fond desquelles l'on voyoit çà et là de jolis villages tartares, et les traces de la grande route projetée par le général Yermolow pour ouvrir une communication directe entre la Géorgie et le Daghestan.

En descendant le Tchast, avant d'arriver aux frontières de Nougha, on traverse un espace de 60 werstàs parsemés d'une multitude de tombeaux, de portiques, de colonnades, de tours et

de forteresses en ruines , qui démontrent l'importance de cette contrée dans les anciens tems. Les villages qui s'élèvent au milieu de ces ruines se distinguent par leur construction , leur propreté , leur bonne distribution , et par l'hospitalité de leurs habitants.

Après une journée de 100 werstàs , nous passâmes la nuit sur la frontière de Nougha dans les kibitki de bergers tartares : une vieille femme , qui était la sybille de l'endroit , vint trouver Madatoff dans sa tente , offrant de lui dire sa bonne aventure. A ce que nous expliqua Madatoff , elle commentait , à sa manière , les inscriptions des tombeaux que nous avons rencontrés sur notre route , et elle lui prédit de hautes destinées. L'obscurité du lieu , éclairé d'une torche humide mal allumée , les grimaces et les gestes de la vieille , son costume bizarre , tout paraissait calculé pour compléter le merveilleux de la journée.

Le lendemain 26 , poursuivant notre route à travers des défilés pittoresques et de magnifiques forêts , nous arrivâmes à Vendame , premier village de la province de Nougha. Cinquante heures après nous étions à Nougha , où l'ordre du jour du général rapporté plus haut était déjà parvenu. Là , les différents officiers qui com-

posaient l'état-major de Madatoff, se séparèrent pour se rendre à leurs destinations respectives. Kotzebue, Ysakoff et moi, nous continuâmes notre route par Élizabeth-Pol sur Tiflis, où nous arrivâmes dans la soirée du 6 Juillet.

Le lendemain matin, le général Yermolow nous reçut dans son cabinet, où il avait placé les étendards pris à Josérék; il écouta avec beaucoup d'intérêt les détails de notre rapide expédition, et nous témoigna sa satisfaction avec sa franchise ordinaire.



CHAPITRE XVII.

Démarches de Van Halen pour retourner en Espagne. — Ordre d'expulsion. — Adieux d'Yermolow. — Général Gogel à Doubno. — Arrestation, en Galicie. — Police autrichienne. — Arrivée en Espagne.

LES feuilles publiques avaient déjà informé le général Yermolow des changements politiques survenus en Espagne ; moi-même, dès mon arrivée à Tiflis, je pus lire dans le *Constitutionnel*, la lettre célèbre de Quiroga à Ferdinand, datée de l'île de Léon. Il me tardait de faire connaître au général en chef mon vif désir de rentrer dans mon pays : l'occasion ne se fit pas attendre. « En demandant du service à l'empereur, lui dis-je, j'ai exprimé le désir de pouvoir retourner en Espagne, aussitôt que les circonstances me le permettraient. Ce tems est arrivé. J'attends de vous, mon général, que vous daignerez exposer à l'empereur ma situation et ma juste réclamation. » Yermolow approuvant mon dessein, m'engagea à modérer mon impatience jusqu'au mois de Septembre. Sur mes instances,

il ajouta qu'il en écrivait à l'empereur; mais qu'il regardait comme impossible d'obtenir le congé désiré avant l'époque fixée par l'ordonnance.

A quelques jours de là, j'appris par une lettre du major Manitcharoff, aide-de-camp de Bétancourt, que ce général devait, après la foire de Makàrieff, entreprendre un voyage en Crimée; en passant par Astrakhan et Kizliar, et qu'il lui serait agréable de me rencontrer sur sa route. De mon côté désirant revoir une dernière fois un respectable compatriote auquel je devais tant d'obligation, et mettant à profit le tems qui devait s'écouler avant le résultat de mes premières démarches, j'obtins la permission de partir pour Kizliar, et le 2 Septembre j'y arrivai, accompagné du colonel Jocius, officier du corps de Bétancourt, employé en Géorgie.

Le général Bétancourt, à son arrivée, fut surpris de me trouver à Kizliar. Aux premiers mots que je lui dis de ma résolution, il me désapprouva d'avoir précipité mes démarches, et me recommanda de mettre dans cette affaire la plus grande circonspection.

Le général Yermolow désirant attirer l'attention de Bétancourt sur l'état des communications du Caucase, me chargea, pour lui, d'une lettre

dans laquelle il l'invitait de la manière la plus pressante à pousser son voyage jusqu'à Tiflis. Bétancourt, acceptant l'invitation, se décida à traverser le Caucase, et nous quittâmes Kizliar le 7 à midi, nous dirigeant par Mozdok sur Tiflis. L'enthousiasme de Bétancourt à la vue des scènes admirables du Caucase augmentait à mesure que nous approchions des défilés. Quand nous eûmes dépassé Darial, il descendait à chaque instant de cheval, tantôt pour examiner le terrain, tantôt pour exercer son crayon. Parvenu au-delà des avalanches : « Il n'y a qu'un moyen, nous dit-il, de triompher d'un pareil obstacle : il serait difficile, long et coûteux, mais digne d'un grand monarque. Ce serait de creuser un chemin d'ici à Darial (6 à 8 werstas) à travers cette montagne que nous avons à notre gauche. »

En descendant le Kaïchaour, à l'aspect de la Géorgie et jusqu'aux environs de Tiflis, Bétancourt, ne pouvant contenir son ravissement, s'écriait souvent, en se tournant vers moi : « *Que hermosa Andalucia* : quelle belle Andalousie ! c'est bien là notre pays, avec tous ses charmes, toute sa fécondité !..... »

Yermolow fit un accueil distingué à Bétancourt, qui, pendant le peu de jours qu'il passa à Tiflis, fut à même d'apprécier tout ce que cette

ville et le pays en général devait d'améliorations à l'administration d'Yermolow.

Tout le quartier-général était dans la joie quand nous arrivâmes à Tiflis. L'empereur, en récompense des services rendus récemment par l'armée de Géorgie, lui avait donné le titre d'*Armée du Caucase*. Le courrier extraordinaire qui venait d'arriver était en même temps porteur des grâces de toute espèce, des promotions, des décorations, que, sur le rapport du général en chef, l'empereur accordait à tous ceux qui s'étaient distingués. Une faveur d'un genre particulier m'était réservée.

Alexandre, dont les idées politiques avaient cessé d'être ce qu'elles s'étaient montrées en 1812, alors qu'il accueillait si bien l'envoyé des Cortès, était loin d'approuver la révolution de l'île de Léon; et la demande que je faisais de me joindre à l'armée libératrice avait encouru son déplaisir. En conséquence, il intimait au général en chef l'ordre de *m'expulser* de l'armée sur le champ, et de me faire conduire sous escorte jusqu'aux frontières de l'Autriche.

Yermolow obligé de frapper d'une main, tandis qu'il répandait des faveurs de l'autre, avait tenu secrète pendant quelques jours une partie des dépêches qu'il avait reçues. A la fin il s'ou-

vit au général Bétancourt sur ce qui me concernait; il lui dit qu'il allait écrire à l'empereur pour éclairer sa religion que sans doute on avait surprise, et qu'il comptait sur la faveur dont Bétancourt jouissait auprès du monarque, afin de détruire les fâcheuses préventions qu'on lui avait probablement données contre moi.

Depuis lors j'avais remarqué, dans les manières de Bétancourt et d'Yermolow un air de contrainte que je ne savais à quel motif attribuer. Je perçai en partie le mystère au moment où Bétancourt me fit ses adieux. Il me regardait d'un air de tristesse que je ne lui avais jamais vu; il serrait mes mains dans les siennes; il me parla plusieurs fois de la tendre affection qu'il me portait. Enfin, quand on vint lui annoncer que les chevaux étaient prêts, il me conduisit à l'écart et me dit avec émotion: « Un coup fâcheux qu'il est impossible d'éviter vous attend. Avez-vous besoin de quelque chose? » Et, comme surpris de ce langage, je ne lui faisais aucune réponse, il tira son portefeuille, y écrivit quelques lignes, déchira le feuillet et me le remit en ajoutant: « Dans quelque endroit que vous vous trouviez, sur votre signature, vous aurez ce qu'il vous faut par cette voie.... Adieu, Van Halen; soyez homme; comptez toujours sur

moi.» A ces mots, les larmes aux yeux, il me pressa dans ses bras, et tandis que dans l'étonnement où me jetait cette scène, je trouvais à peine quelques mots à lui répondre, il sortit de l'appartement, et bientôt il s'éloigna de toute la vitesse des chevaux.

Je retournai chez moi tout préoccupé du genre de confiance qui venait de m'être faite et cherchant vainement à deviner quel pouvait être ce danger qui me menaçait. Le lendemain de grand matin, Yermolow me fit dire par Rennekampf qu'il m'attendait dans son cabinet. Je l'y trouvai seul. Après quelques questions qui semblaient avoir pour but de me préparer à la singulière nouvelle qu'il devait m'annoncer : « Quoique jeune encore, me dit-il, vous avez déjà essuyé assez de traverses pour savoir faire tête à l'orage ; j'ai reçu de l'empereur un ordre rigoureux qui vous concerne : je connais le caractère d'Alexandre, on l'a trompé. Cette persécution ne vient pas de lui. Expliquez donc votre conduite politique à l'empereur ; demandez-lui qu'il vous accorde de reporter chez vous un souvenir honorable de vos services. Remettez-moi votre requête, je l'adresserai à l'empereur ; qu'elle soit laconique, afin qu'il la lise le premier, car c'est là l'essentiel. De mon côté j'y joindrai une

lettre qui, je l'espère, suffira pour l'empêcher de commettre cet acte d'injustice. Vous partirez, mais sans escorte. Je ne vous demande que votre parole de suivre la route que je vous indiquerai, sans passer par Moscou ni Saint-Pétersbourg. Ne parlez à personne de cette affaire ; continuez à venir me voir ; que vos visites soient même plus fréquentes ; car, une fois séparés, il est probable que ce sera pour toujours. »

Vingt-quatre heures après cet entretien, ma requête était sur la route de Varsovie où se trouvait Alexandre. Le jour suivant, je pressai les préparatifs de mon départ. Les économies d'un officier russe, qui n'a pour toute ressource que ses appointements, ne peuvent être bien considérables. Ma petite collection de livres, et le seul de mes chevaux qui avait survécu à l'expédition, formaient toute ma richesse ; leur produit ne pouvait donc me mener bien loin. Mais l'état de mes finances ne m'inquiétait guère, et la fête d'adieux que je donnai à mes camarades n'en fut pas moins très animée (1).

(1) Un de mes compagnons qui se trouvait alors sur la frontière de Perse, informé de mon prochain départ et des événements qui l'occasionnaient, m'adressa une lettre d'adieux, où, entr'autres choses, il me disait :

« Je présume qu'il n'y a pas de coin habité au monde où les

Deux jours avant mon départ, me trouvant chez le général, on lui présenta un bourka blanc, le seul que fabriquent chaque année les Lesghins, pour l'offrir au chef de la Géorgie. Yermolow ordonna aussitôt qu'on le portât à mon logement, chez Rennenkampf, en me disant qu'il désirait que je le gardasse comme un souvenir du pays où j'avais fait la guerre.

Le 1^{er}. Octobre, je m'étais rendu chez le gé-

affaires d'Espagne aient produit une impression aussi inopinée que dans notre petite coterie. Quand les feuilles politiques vous parviennent régulièrement à certains jours de la semaine, et qu'on vous y annonce une crise politique, vous faites vos conjectures; le développement arrive: il répond ou il se refuse à votre attente, mais l'issue n'a rien qui vous étonne; elle a été probable après tout ce qu'on s'est dit là-dessus pour et contre. Quant à nous, si long-tems étrangers à tout ce qui se passait dans le monde chrétien, voici tout d'un coup trois mois de journaux qu'on nous envoie. Nous y lisons l'insurrection des troupes destinées pour l'Amérique, la proclamation des braves de l'île de Léon, et avant que nous fussions parvenus au dernier numéro, Ferdinand devient populaire, la pierre constitutionnelle est élevée au beau milieu de Madrid, et une nation qu'on taxait d'apathie s'éveille en sursaut. On n'a pas eu le tems de respirer. La brochure sur l'Espagne, de Chateaubriand, m'est parvenue après; ce n'est pas la première fois qu'il lui arrive de pressentir faux.

» Qu'ils sont heureux et paisibles les changements dans votre patrie! On n'a rien de pareil dans l'histoire des révolutions. Au reste, chacun a sa façon de penser, et moi, par exemple, je trouve que vos nobles Quiroga ont trop précipité les événements; car sans doute vous revolerez vers eux avant que je puisse vous serrer cordialement la main à mon retour à Tiflis. »

du Régiment des dragons
 alev, ayant demandé d'être
 contre le puissant Sibar,
 la province située dans les
 a été soumise à la Prusse,
 alev à la tête d'une partie
 devant les retranchemens de
 sa défaite totale de son ar
 ligne le present et pose le
 plus le 1^{er} Octobre l'an 1866

les
 prie
 expo
 ux
 au
 lista
 la
 et
 rit
 ues



Germolov &

néral où plusieurs autres officiers étaient réunis. Il me fit signe de le suivre dans son cabinet, et quand je fus seul avec lui : « Il faut partir, Van Halen, me dit-il, tout est préparé. Voilà votre feuille de poste (1). Vous devez attendre à Doubo un nouvel ordre de l'empereur. Un de mes anciens compagnons d'armes a son quartier-général dans cette ville. Présentez-vous chez lui en arrivant. J'espère que l'empereur vous écoutera; mais dans tous les cas, je veux que vous emportiez avec vous ce témoignage de ma part. » Il me remit alors un certificat de service bien précieux pour moi (voir le *fac-simile*, n° 3).

Le lendemain à minuit, après le souper, Rennekampf obtint d'Yermolow la permission de m'accompagner jusqu'à Mozdok. Comme nous nous avançons vers le général pour lui faire nos adieux, il nous dit : « Ne montez à cheval que demain ou soir; dinons encore une fois ensemble; vous arriverez de bonne heure à la première station; cela suffit... » Le 3 dans l'après-midi, ayant quitté la table, Rennekampf et moi suivîmes le général dans son cabinet. Au moment où, les yeux baignés de larmes et d'une voix qui trahissait ma

(1) Voir pièce justificative, n° 16.

vive émotion, je lui adressais mes derniers adieux, il s'avança vers moi, et avec un air d'intérêt et d'abandon que je n'oublierai de ma vie : « Vous allez, mon cher Van Halen, à l'autre bout du monde, me dit-il ; avec quel argent entreprenez-vous ce voyage ? » — Mon général, j'ai les *pragône* (argent de poste que le gouvernement accorde à tout officier pour se rendre d'un point de l'empire à l'autre) : avec cela j'arriverai à Doubno. — Et puis ? — Puis, j'écrirai à l'ambassadeur d'Espagne le plus voisin, et j'aurai le nécessaire. — Bah ! Bah ! Vous êtes bon avec vos ambassadeurs. Je veux que vous rentriez dans vos foyers sans vous exposer à aucune humiliation... Prenez ; allons, prenez... Vous me le rembourseriez quand vous pourrez... » Il avait déjà ramassé tout l'argent qu'il avait dans son secrétaire ; il me remit trois cents ducats de Hollande (3,300 francs) ; puis, me serrant dans ses bras avec la tendresse d'un père, il prononça ces dernières paroles : « Adieu, mon ami, que le bon Dieu vous accompagne ; qu'il vous comble de ses bénédictions, et vous protège contre les méchants ! »

Nos chevaux nous attendaient à la porte du général. Nous sortîmes de Tiflis, et sept jours après notre départ nous arrivâmes à Mozdok, où

je reçus les adieux de Remnenkampf. Le père Henri me traita avec son hospitalité ordinaire, malgré les ordres que lui avaient donnés ses supérieurs, ainsi qu'il m'en fit le naïf aveu, de ne plus avoir aucune communication avec moi.

Retenu pendant quinze jours dans la quarantaine d'Yéguerlik, toujours très sévère pour les voyageurs qui viennent du Caucase oriental, je ne parvins que le 20 de Novembre à Doubno, ville frontière où je devais attendre les nouveaux ordres de l'empereur.

Quand je me présentai chez le général Goguel, commandant de la division cantonnée sur la frontière, la première chose qu'il me demanda ce fut de prendre dans sa maison une chambre à côté de la sienne, et dès ce moment il ne cessa de me prodiguer les marques du plus vif intérêt; il me présenta à tous les officiers de sa division, m'introduisit dans les sociétés les plus brillantes de la ville, et chercha tous les moyens de me rendre agréable mon séjour à Doubno. Je devais cet accueil inattendu à une lettre d'Yermolow, qui lui recommandait, à ce que me dit le général, de me traiter comme un fils. Le 2 (14) de Décembre, la dépêche de l'empereur arriva. Elle était datée de Varsovie, où s'était arrêté Alexandre

avant de se rendre au congrès de Troppau ; ce nouvel ordre n'exigait plus qu'on me fît sortir des états russes comme un malfaiteur, mais il prescrivait au général Goguel de me livrer à la discrétion du cabinet autrichien, avec lequel je ne pouvais certainement avoir rien à démêler, soit qu'on me considérât comme officier russe ou comme officier espagnol.

L'ordre portait que je partirais pour Léopold, accompagné d'un officier de mon rang, qui devait me remettre au gouverneur général de la Gallicie autrichienne. Le général Goguel, obligé de faire exécuter cette mesure arbitraire, voulut du moins en adoucir la rigueur. Il laissa à mon choix l'officier qui devait m'accompagner, et mit à notre disposition sa propre calèche. Le général autrichien, prince de Reuss Plauen, auquel je fus présenté par le major Tarakanow, mon compagnon de route, m'informa que mon séjour se prolongerait à Léopold jusqu'à ce que le conseil aulique eut pris une détermination sur mon compte ; que du reste on aurait des égards pour moi et qu'il ne me manquerait rien.

Je trouvai en effet en arrivant à mon hôtel la porte de ma chambre gardée par un grenadier, si scrupuleux à me rendre ses devoirs qu'il ne me fut plus permis de faire un pas sans avoir

constamment sur mes talons cet attentif serviteur.

Plusieurs jours s'écoulèrent de cette manière sans apporter aucun changement à ma situation : livré à la surveillance la plus sévère, et ne communiquant qu'avec le général, je parvins à obtenir la permission d'écrire par son entremise au ministre espagnol à Vienne; mais point de réponse; ma lettre ne fut suivie d'aucun résultat. Enfin, le 15 Janvier, après un mois d'attente où ma patience eût à subir de rudes épreuves, je fus informé que le conseil aulique avait daigné décider que je passerais des mains de l'autorité militaire dans celles de la police; et que suivant l'itinéraire qu'il m'avait tracé j'aurais à mes frais, pendant le voyage, un compagnon de route qui ne me quitterait pas. En conséquence le fidèle grenadier fut remplacé par un agent de police qui entra dans ma chambre suivi de quelques Juifs de la basse classe (1), chargés du noble métier d'espion. Quand je vis cette canaille à ma porte, je m'opposai de tous mes efforts à son entrée; j'adressai une protestation, contre cette inconcevable vexation, à l'autorité militaire, avec

(1) En Gallicie, ce sont exclusivement des Juifs qui font l'espionnage.

laquelle il me répugnait moins de m'entendre ; mais sans plus de succès que dans mes précédentes démarches (1).

Je remplirais un volume si je voulais énumérer les contrariétés de toute espèce que j'ai eu à subir de la part du gouvernement autrichien et de ses agents. Je passe donc rapidement sur les scènes violentes qui précédèrent mon départ de Léopold , et sur les détails de mon voyage à travers l'Autriche. Parti de Léopold le 19 de Janvier, j'arrivai dans la nuit du 27 à Brimm en Moravie , où je fus salué , en mettant pied à terre , par deux personnages d'assez mauvaise mine, armés de lanternes , qui venaient renforcer mon escorte jusqu'au moment qui serait fixé pour mon départ. Le commissaire de police de Brimm me signifia le lendemain , avec un phlegme tout-à-fait germanique , que le gouvernement m'ayant interdit le passage par Vienne , il allait me diriger en ligne droite sur la frontière ; qu'il m'avait fait préparer à cet effet une bonne voiture (de louage , à mes frais), et qu'un de ces messieurs , (désignant un agent), me tiendrait compagnie pendant le voyage.

(1) Voir pièce justificative , n°. 7 , et *fac-simile* qui l'accompagne.

N'ayant rien à répondre à une aussi sage détermination, j'adressai à M. le commissaire mille remerciements, et je partis pour Linz, où grâce à la vigueur des chevaux qu'il m'avait procurés, je n'arrivai que le 31 au soir. Le directeur de police de la province me reçut avec cette hauteur et cette grossièreté habituelles aux hommes qui ont le privilège de vexer leur monde impunément. Me présentant une plume d'une main, et de l'autre un papier écrit dans une langue à laquelle je ne comprenais rien, il m'ordonna d'un ton impérieux de signer. Je répondis que je ne signerais rien que je ne comprisse, et qu'il me fallait, au moins si l'on voulait ma signature, une copie avec une traduction fidèle du document. A ces mots, le directeur de police entra dans un tel accès de colère, et il se répandit pendant si long-tems en invectives grossières contre moi, que fatigué de tant d'insolence je me mis en devoir d'en arrêter le cours; et saisissant un gros encrier placé sur la table, je levai le bras pour le lui lancer à la tête. On se jeta sur moi, l'encre seule fut répandue, et je fus reconduit à mon logement par les agents de police, qui ne m'épargnèrent pas, chemin faisant, ni les menaces ni les injures.

Six heures après cette scène, je comparus de

nouveau devant le directeur de police qui s'était un peu calmé : je reçus la copie du document que je devais signer : c'était une déclaration *de non amplius redeundo* (1). Je signai de très bon cœur ; et le 2 Février, après 50 jours de vexations, je franchis les frontières d'Autriche, et traversant sans obstacle la Bavière, la Suisse et le midi de la France, j'arrivai au pied des Pyrénées, après avoir embrassé à Montpellier un de mes bons camarades de Pétersbourg, que le hasard m'y fit rencontrer, et qui voyageait en France pour sa santé.

Enfin le 27 de Février 1821, j'eus le plaisir inexprimable de respirer encore l'air de mon pays natal, et quelques jours après, de revoir ma famille, Ramona et mes amis.

(1) Voir la traduction littérale de la dernière pièce justificative.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Ici finit la deuxième partie des *Mémoires* que nous publions. De retour à Madrid, Van Halen s'unit à la jeune sœur de l'un des héros de l'île de Léon, et alla bientôt après rejoindre ses drapeaux en Catalogne, où il fut des premiers appelés à étouffer l'insurrection naissante de la faction *apostolique*. Depuis lors, tantôt à la tête d'un escadron, tantôt commandant une colonne civique composée des bataillons de toute la jeunesse de Barcelone, successivement à côté de Torrijos et de Mina, Van Halen, jusqu'au dernier moment, a défendu la cause à laquelle il s'était si sincèrement dévoué. Après la capitulation de Barcelone, il passa à la Havane, et de là aux États-Unis, d'où il fut rappelé en Europe par des intérêts de famille. Il réside aujourd'hui dans les Pays-Bas, où il mène une vie laborieuse et très retirée.

ITINÉRAIRE.

ITINÉRAIRE

DEPUIS LA PARTIE ORIENTALE DU CAUCASE

JUSQU'À

LA PARTIE OCCIDENTALE DES PYRÉNÉES.

Villes, villages, ussips, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
De Kasikoumik au Camp de réserve du major Martinien- go	4	Juin 19	— Après deux jours de forte pluie, les troupes quittèrent le bivouac et se mirent en marche. Les Lesghins conduisaient en chantant notre artillerie par les défilés difficiles des montagnes. On voit fort peu d'arbres sur tout le pays depuis les environs de Kasikoumik jusqu'au delà des frontières de cette province. L'aversion des habitants pour les bois auprès de leurs villages est d'une ancienne date. On l'attribue à un préjugé religieux.
Josérek	37	20	— Dix mauvais canons de fer de divers calibres, pris aux Lesghins, qui les avaient enlevés aux Per-
Tchiragh.	15	21	

Villes, villages, camps, stations de poste.	Date Werst. de l'arrivée.	Observations diverses.
Kouragh.	54 Juin 23	<p>ses, sont envoyées au parc de Tchiakour.</p> <p>— Il n'est pas rare de se trouver avec des femmes dans cette province. Celles de Tchiakour sont très recherchées pour leur beauté. Nous en avons vu aujourd'hui d'un officier favori d'<i>Ashan-Khan</i>; elles portent au lieu du voile asiatique un schall ou un grand mouchoir placé avec assez de grâce autour de la tête et du menton. Elles ont de beaux yeux, des traits très réguliers, mais leur taille n'est pas des mieux prises et elles ont le pied très grand.</p>
Tchiakour	48 24	<p>— A l'exemple de Madatoff, nous écrivons tous nos noms en lettres russes sur un châtaignier, célèbre dans le pays par sa grosseur et son ancienneté.</p>
Kouba.	35 24	<p>— On ne parlait ici que de Kasikoumik. Le général de Wrède m'avait donné mes lettres; j'interrompais souvent la conversation en leur en lisant quelques phrases. Un des témoins de ma joie, détacha de ma tête le ruban qui couvrait une légère blessure que j'avais reçue à Josérék: « Tenez, me dit-il, enveloppez avec cela tous ces papiers, il vous rappellera toujours et nous et les contrées où vous avez reçu ces lignes. »</p>
Petit village.	10 25	

Villes, villages, camps, stations de poste.	Date Werst. de l'arrivée.	Observations diverses.
Passage du mont Tchast jusqu'au camp des bergers	98 Juin 26	<p>— Sur le sommet du Tchast, nous trouvâmes des k-bitki de bergers, garnies de si bons tapis que nous en proposâmes l'achat; j'en achetai un pour six ducats de Hollande, seule monnaie qu'ils ont voulu recevoir.</p> <p>Les troupeaux du Daghestan comme ceux de la Castille, prennent d'eux-mêmes la route des montagnes, quand commencent les chaleurs de l'été.</p> <p>Autour d'un grand chêne qui se trouve en sortant d'un hameau, sur la route, à 28 werstès du Tchast, s'assemblent les vieillards des alentours, pour y discuter, chaque année, avant la récolte, leurs réglemens administratifs, vider les différends et fixer le tribut que doit payer chaque habitant. Toute infraction à ces décisions est punie sévèrement au pied même de cet arbre.</p>
Pombé 53	27	<p>— Trente-huit werstès avant Pombé, on trouve le beau village de Vendame, dont l'agriculture forme la principale richesse. Toute la route jusqu'à Pombé est couverte de mûriers.</p> <p>A quelques werstès de Vendame, l'un de nous s'étant écarté de la route, est ar-</p>

Villes, villages, camps,
stations de poste.Date
Werst. de l'arrivée.

Observations diverses.

rivé, après plusieurs accidents, couvert de sang et de contusions dans la campagne d'un riche Tartare. Le maître était entouré de plus de cent laboureurs ; un chalumeau égayait, selon l'habitude tartare, les travaux de la récolte. A peine le propriétaire eut-il aperçu l'officier qu'il alla à sa rencontre, suivi de plusieurs de ses gens, et le conduisit au pied des arbres chargés de fruits qui garnissaient les fenêtres de sa maison. Alors il fit venir sa femme et sa famille, et chacun s'empressa de lui prodiguer les soins que réclamait son état. Ayant pris un peu de repos, l'officier, pressé de rejoindre ses compagnons, parvint, à force de répéter le nom de Nougha, à se faire comprendre de ses hôtes, et après mille instances pour le retenir, le maître de la maison lui présenta un de ses fils, qui lui servit de guide jusqu'à la rencontre de la suite de Madatoff.

Nougha 36 Juin 28 —Vingt wertàs avant Nougha, on trouve sur la route une source d'eau presque glacée qui jaillit du sol par un trou arrondi et qui est entourée d'arbres qui la défendent des rayons du soleil. Dans le pays l'eau

Villes, villages, camps,
stations de poste.

Date
Werst. de l'arrivée.

Observations diverses.

de cette source s'appelle
Lait du Caucase.

On m'a logé dans les appartements de la favorite du feu Khan. Il y a à chaque coin d'un beau salon, tout garni de glaces, une cascade. Dans un petit cabinet intérieur, le plancher, percé de trous, donnait passage aux parfums qu'on brûlait dans une pièce au-dessous et, devant la galerie un grand bassin entouré de saules pleureurs où les eaux des cascades vont se jeter. Ce palais et la position de Nougha, rappellent assez bien Grenade. Il ne reste de mahométants dans ce vaste édifice qu'un intendant et deux danseuses tartares, excessivement laides. Madatoff les fit venir pour égayer notre dîner. Leur danse n'a rien de gracieux.

Le 29. Séjour à Nougha, c'est l'époque de la foire. Les étoffes de soie et les tapis de ses fabriques s'y faisaient remarquer par leur abondance et la beauté de leurs couleurs.

Tchotjaban . . .	15 Juill.	30	—Les habitants de ce petit village nous donnèrent pendant la nuit une sérénade.
Mingachaour . . .	40	1	—Cette station cosaque, située sur les bords du Koura, protège en même tems le passage et la pêche du fleuve.

Villes, villages, camps, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Elisabeth-Pol	63	Juill. 2	— Abondance de grenadiers sauvages sur toute la route.
Tchamkhor	25	3	
Gasanskoy	61	4	
Démourtchézalié	42 $\frac{1}{2}$	5	— Le seul des ponts existant encore à Krassnoïmoste, a,
Tiflis	40	6	à chaque extrémité un es-
Tchartachalo	26	Oct. 3	calier couvert qui conduit
Douchet	24	4	le voyageur à la rivière
Ananour	10		dont les eaux coulent entre
Pasanaur	21		deux bords escarpés. Nous
Kaïchaour	19	5	nous sommes arrêtés pour
			examiner les ruines envi-
			ronnantes. Nous arrivons
			fort tard à Démourtché-
			zalié.
Kobi	16		— En montant <i>St.-Chris-</i>
Kazbek	16 $\frac{1}{2}$		<i>tophe</i> nous avons rencontré
Darial	8	6	l'ambassadeur persan à che-
Wladi-Caucase	28		val, revenant de Londres
Redoute-Elizabeth	22	7	et de Paris, avec sa suite
Redoute-Constantin	28		parmi laquelle on distingue
			un Anglais envoyé en Perse,
			par la compagnie des In-
			des, pour y organiser quel-
			ques corps. Un conseiller
			de cour russe venu de Pé-
			tersbourg leur fait les hon-
			neurs de la route. Après
			la cavalcade venait un joli
			landaw anglais, attelé de
			bœufs, dans lequel était,
			disait-on, cette prétendue
			Circassienne dont il a été
			tant parlé en Europe.
Quarantaine.	37	8	— Les voyageurs venant de
			Géorgie sont obligés de
			faire à Mozdok une qua-
			rantaine de 24 heures qu'on
			appelle d'observation.
			Depuis la station de Darial
			jusqu'à MODOZK; <i>Rennen-</i>
			<i>kampf</i> a enrichi mon al-

Villes, villages, camps, stations de poste.	Dist. Wersst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
			bum de diverses vues du Caucase. Les 24 heures d'observation à la quarantaine sont écoulées. Il doit rentrer en Asie. Il repasse le Térék. Nous venons de nous séparer.
Mozdok	2	Oct. 9	<p>—Je revois le père Henry. Le supérieur de la <i>compagnie</i> récemment exilée de Russie et réfugiée en Pologne venait de lui ordonner de rompre tout commerce avec moi. Il avait reçu le parchemin dont j'avais fait présent à ce missionnaire; celui-ci lui avait dit de qui il le tenait. En me faisant connaître sans détour cette défense, il m'a détaillé des circonstances de ma vie qui m'ont fort surpris. Son accueil a été le même qu'auparavant. Lui-même m'a procuré un domestique polonais pour remplacer un de mes dennschtchik qui retourne au camp des dragons. Je reprends mon kibitk resté à Mozdok depuis mon arrivée dans le pays. Je pars le 10 dans l'après-midi.</p>
Pauladolsk	13	11	
Skaterinograd	22		
Progladnoe	18		
Saldaskaïa-Malka	17		
Nablowskaïa	20		
Georgiewsk	25		
Alexandriew	12	12	
Sabla	40		
Alexandrow	27		
Severnaïa	19		
Gregoriewsk	19		
Lechpaguin	33		
Stabropol	31	13	<p>—Beaucoup de propreté. Jolies maisons. Large rue nouvellement construite. Assez de commerce Il y a ici beaucoup de mouvement à cause de la foire. Elle forme une espèce de vaste camp à côté de la ville. Grand nombre de Calmoucks s'y</p>
Choskoskaïa	31		
Douskaïa	20		
Lesopasnoi	22		
Pregradnoi	25		
Kalalar	23		
Rampnoi	20		
Pechanie-Kopain	23	14	

Villes, villages, camps, stations de poste.	Weset.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Yéguerlik	25		sont rendus avec leurs tentes et leurs chameaux. Je salue pour la dernière fois le Caucase et perdrai bientôt de vue l'Elborus.
Motschetnaïa	36	Oct. 28	— Tout voyageur qui porte avec lui des bourka ou tout autre article manufacturé par les montagnards, s'il a négligé de le faire enregistrer à la quarantaine de Tiflis ou de Mozdok, est retenu pendant 15 jours à Yéguerlik. Le règlement de la quarantaine est assez bon et les appartements construits en bois, offrent beaucoup de commodité au voyageur ; mais le pays est dénué d'arbres et très solitaire.
Kagalnik	28		
Botaiskaïa	26 ¹ / ₂		
Oksay	29 ¹ / ₂	29	
Nakhefchiwan	17		
Rostow	17		
Chadnisky	17		
Babinnskaïa	20		
Prischivensk	19		
Yvanovska	21		
Kolodinaïa	12	30	
Ysanloka	25		
Yvanofka	25		
Andrinopolsk	17		
Tchirnoukina	18		
Zouganskoï	23		
Bakhmouth	24		
			Le colonel Mouravieff, retournant de Pétersbourg à Tiflis, est venu me dire adieu. Nous avons pris le thé ensemble. C'est un jeune homme très instruit et avide de connaissances. Admirateur des Tartares et des antiquités du Caucase, il m'a fait mille questions sur le pays de Kasikoumick. Il doit publier son curieux Voyage dans la Turcomanie.
			(Les premières nouvelles que j'ai eues de cet excellent officier m'ont été données en Amérique, il y a deux ans, par un officier-général espagnol, qui m'a dit avoir lu cet ouvrage.)
			— Zouganskoï appartient au gouvernement de Catharinoslaw : dès qu'on entre

Villes, villages, camps, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Kapanki	20		dans ce gouvernement, on trouve une grande amélioration dans le service des postes, fourni jusque là par les mauvais relais des Cosaques.
Slaviansk.	24		— Pays solitaire, et route monotone.
Solguinskaïa	30		
Yzioum	19	Nov. 1	— Les environs d'Yzioum sont bien cultivés et paraissent riches en troupeaux.
Gazochotka	33		
Balaklaïa.	21	2	
Ghekorikara	16		
Chequin	17		
Rokhan	18		
Kharkoff.	18		— Aspect pittoresque de cette ville. Les hôtels y sont excellents et en particulier celui où descend l'empereur Alexandre, quand il fait sa tournée en Crimée.
Lubotin	20		
Walky	28		
Kalnora	25	3	
Voinoukha	28		
Dounikova	16		— Quatre werst. avant Poltava ; on voit les bois et les hauteurs où fut défait Charles XII. La ville, a de très beaux édifices publics. On remarque surtout ceux qui forment la grande place d'armes.
Poltava	20		
Kourlecho	18		
Poltavska.	18	4	
Biklaserkova	25		— Yarol représente fidèlement ce que c'est qu'un village russe. La misère autour de l'opulence : des chaumières ou des barraques, au milieu desquelles s'élève un somptueux palais.
Bielaserkova.	25		
Brigodirovka	18		
Yarol	23		
Sotnikoskaïa	16		
Lubni.	16		
Ywanowskaïa	21		
Pegatin	22 $\frac{1}{2}$	5	— A partir de Pegatin, à mesure qu'on s'approche du Dniéper et de la Lithuanie, on rencontre quantité de beaux haras.
Smotriki.	20		
Yagotin	29		
Kiselevskawe	17		

Villes, villages, camps, stations de poste.	Wersk.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Péréiaslaw	16		
Yarkovsi	18		
Borispol	30		
Brabari	22		
Kiew	18	Nov. 6	— Kiew est une ville populeuse dont le Dniéper baigne les murs. Ses anciennes églises et ses fortifications rappellent encore sa force et sa splendeur ancienne. Elle était au douzième siècle, la rivale de la fameuse Wladimir, et prit une part importante aux dissensions de la Russie. On arrive à la ville par un pont de bateaux, de près d'une demi lieue de longueur
Bielogorodka . . .	25		
Chatschin	23		— A partir de cette station, on rencontre dans les villages beaucoup de familles juives : les femmes sont remarquables par leurs beaux yeux. La plupart des maîtres de postes sont juifs.
Rosevo	20		
Natarakowihct . . .	16		
Rodomiplow	18		
Beregowka	18		
Sitaudinitza	18		
Zitaumire	19 $\frac{1}{2}$	7	— Plus loin on n'est pas habitué à atteler des kibitki.
Wilsk. . . .	16 $\frac{1}{2}$	8	J'ai dû m'arrêter toute la journée pour arranger autrement le timon.
Paulina	20		
Sokolow	14		
Nizalon	12		
Novgorod-Wahny . .	21 $\frac{1}{2}$		La malle des postes en Angleterre n'a pas de meilleurs et de plus beaux chevaux que ceux que l'on trouve sur la route de poste de Kiew à Zitaumire et même au-delà.
Dedovitch	19	9	— De Zitaumire à Astrokh la route est garnie de nombreuses maisons de campagne ; le sol présente l'ap-
Korich	16		
Anonopol	27		
Kokinskei	29 $\frac{1}{2}$		
Astrokh	13 $\frac{1}{2}$		
Foultcha	20 $\frac{1}{2}$		
Warkowitsi	22		

ITINÉRAIRE.

285

Villes, villages, camps, stations de poste.	Date Werst. de l'arrivée.	Observations diverses.
Doubno	16 Nov. 10	<p>parence d'une bonne culture.</p> <p>— Arrivé à 11 heures du soir. 30 degrés de froid. Je me présente le lendemain chez le général avant le moment de la parade. Séjour prolongé.</p> <p>Doubno contient environ mille habitants. Les marais qui l'entourent en rendent le séjour malsain durant l'été. Des hôtels et des bâtiments publics nouvellement construits embellissent cette ancienne ville.</p> <p>Je fais connaissance, chez la comtesse O** avec un singulier personnage polonais, mis à l'ancienne manière de son pays, venant de Jérusalem et se rendant dans ses terres. Croyant qu'en retournant en Espagne je m'y rendrai par Londres, il a voulu me remettre son journal dans lequel il parle de la conduite vertueuse de la reine Caroline d'Angleterre, pendant son séjour en Syrie. Il m'a muni de pouvoirs pour rendre publique cette conduite.</p> <p>La facilité du divorce dans ce pays est extrême. Je reviens d'une soirée où j'ai trouvé une jeune dame ayant trois maris vivants. Deux d'entr'eux étaient présents : ils faisaient une partie d'écarté et parais-</p>

Villes, villages, camps, stations de poste. Date Observations diverses.
 Wors. de l'arrivée.

saient être en bonne intelligence.

Excellente tenue des troupes de la brigade du général Barthélemy. Le régiment du colonel Baranow est en très bon état. Il a un hôpital et les ateliers les mieux montés que j'aie vus dans aucun corps. On apprend aux soldats, d'après les désirs du Grand-Duc commandant l'armée, une sorte de pas tellement inconvenable, qu'on croirait ces vétérans destinés à danser des quadrilles. Le genre de vie des officiers est le même qu'en Géorgie et ailleurs. On est chez le colonel comme chez soi.

Le major de ce régiment, Tarakanow, vient d'être nommé par le général Goguel pour remplir, en allant avec moi en Autriche, les ordres d'Alexandre. Nous partons dans la matinée du 2 (14) décembre à 10 heures.

- Berbui 18 Déc. 14 — Ville frontière russe. L'exportation de l'argent blanc est très restreinte en Russie. Les douaniers vous offrent au prix courant toute autre monnaie en échange.
- Brodi. 25 — Première ville frontière de la Pologne autrichienne. Elle est remplie de juifs qui ne vivent que de contrebande.

Villes, villages, camps, stations de poste.	Date Werst. de l'arrivée.	Observations diverses.
Léopold	84 Déc. 15	<p>— Nous descendons à l'hôtel de Russie. Tarakanow m'a conduit chez le général autrichien Reuss-Plauen, qui nous a invité à dîner et a déclaré à mon compagnon de voyage que sa mission était remplie. Un grenadier que nous trouvons le soir en rentrant à la porte de ma chambre ne doit pas me perdre de vue un seul instant. On a placé pour lui un lit de camp vis-à-vis du mien. Tarakanow indigné a fait des représentations au général qui lui a répété tout simplement que sa mission était remplie. Il vient de partir pour Doubno.</p> <p>Après plusieurs démarches inutiles, ennuyé d'une telle consigne, j'écris au général un billet un peu fort et lui remets une lettre pour le chargé d'affaires espagnol à Vienne M. C***. Voici la réponse à mon billet.</p> <p><i>Le prince de Reuss prie M. Van Halen de lui faire l'honneur de venir dîner chez lui aujourd'hui, le 26 Décembre 1820, à deux heures.</i></p> <p>Il y avait beaucoup de monde chez le général. Le dîner a duré quatre mortelles heures. Je n'ai pu lui parler de mon affaire. Il s'est retiré dans son cabinet. Je viens de rentrer à l'hôtel</p>

Villes ou villages.	Milles d'Allem.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Cracovie	38	Janv. 22	— toujours suivi de son grenadier qui m'avait attendu chez son général dans l'antichambre.
Bilitz	16	24	
Teschen	8		
Olmütz	11	26	
Brinn.	9	27	
Pohslitz	4		
Zinaym	5		— Zinaym possède plusieurs grandes fabriques de tabac appartenant au gouvernement, dont les revenus sont, comme en Espagne, absorbés par une multitude d'employés.
Crems.	8	29	— A Crems et St.-Polten, on voit une grande quantité de couvents. Leurs environs sont plantés de vignobles.
St-Polten	2		— En sortant de St.-Polten nous quittons le chemin de traverse que la police m'a fait parcourir ces jours-ci et nous entrons dans la grande route qui conduit de Vienne à Lintz.
Melke.	3	30	
Kemelback	3		— Les barrières qui de ce côté séparent l'Autriche de la Bavière sont établies dans un défilé très étroit que traverse la grande route.
Stemberg	5		
Ens	3		— L'agent de police autrichien a fini son rôle ; je suis libre, en Bavière. Un léger accident me force de séjourner ici. Comme officier espagnol je reçois divers témoignages d'estime des autorités et de la garnison.
Lintz	5	31	
Efferdingen	4	Fév. 1	— La police de Lintz a fait
Frontière autrich.	3		
Front. bavaroise	1		
Passau	$\frac{1}{2}$	2	
Wilshoven	2	8	
Ratisbonne	14	9	
Augsbourg	12	10	
Memmingen	7	11	

PIÈGES
JUSTIFICATIVES

DE LA

Seconde Partie.

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

(N° 1, page 48.) *Prikaz du 16 Mai 1819.*

Sa Majesté l'Empereur a daigné, dans la séance du 16 Mai 1819, tenue à St-Pétersbourg, rendre l'ordre du jour suivant :

Nomination au service. — Pour la cavalerie. — Le lieutenant-colonel de l'armée espagnole, Van Halen, est admis en qualité de major du régiment des Dragons de Nijni-Novgorod.

Signé : Prince de WOLKONSKY,
Chef d'État-Major.

(N° 2, page 48.) *Communication ministérielle de
M. de Nesselrode.*

A Monsieur Van Halen.

Monsieur,

Je m'empresse de vous informer que, d'après une communication qui vient de m'être adressée par le chef d'état-major général, Sa Majesté l'Empereur a daigné vous rece-

voir à son service avec le grade de major. L'ordre du jour du 16 mai qui contient cette nomination, porte en même tems que vous êtes employé au régiment des dragons de Nijni-Novgorod, cantonné en ce moment dans le village de Kargatsch, district Signachel en Géorgie.

Comme il est nécessaire, Monsieur, que vous rejoigniez sans retard ce régiment, je vous invite à vous présenter à S. E. M. le prince Wolkonsky, ainsi qu'à M. le général Zakrewsky, pour prendre leurs ordres relativement à votre nouvelle destination.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma très parfaite considération.

Saint-Petersbourg, le 21 mai 1819.

Signé, NESSELRODE.

(N^o 3, page 251.) *Décret de Ferdinand abolissant l'inquisition.*

Considérant que l'existence du tribunal de l'Inquisition est incompatible avec la Constitution de la monarchie espagnole, publiée à Cadix en 1812, et que, par cette raison, les Cortès générales et extraordinaires la supprimèrent par leur décret du 22 février 1813, après une discussion longue et réfléchie; ayant entendu l'opinion de la junta créée par décret de ce jour, et m'y conformant, je viens d'ordonner que, dès aujourd'hui, le susdit tribunal soit supprimé dans toute la monarchie, ainsi que la Suprême-Inquisition, et qu'on mette immédiatement en liberté tous les prisonniers qui se trouvent dans ses pri-

sons pour des opinions politiques ou religieuses ; qu'on transmette aux révérends évêques les procédures des prisonniers dans les diocèses respectives, afin qu'ils les examinent et les terminent, conformément au décret susmentionné des Cortès extraordinaires. Vous vous y conformerez, et le ferez exécuter.

Au palais, le 9 Mars 1820.

(Paraphé de la main du roi.)

Autre décret du même, transmis par le ministre de la guerre aux capitaines-généraux des provinces.

Le secrétaire d'état me prévient en date de ce jour, que S. M. a daigné ordonner qu'on mette sur-le-champ en liberté toutes les personnes qui se trouvent détenues ou en prison sur quelque point que ce soit du royaume ; pour des opinions politiques, et qu'elles peuvent retourner à leurs domiciles, ainsi que celles qui, par la même raison, pourraient se trouver hors du royaume ; et la volonté de S. M. est que cette détermination circule, par un courrier extraordinaire, parmi tous les capitaines généraux. Par ordre du roi je vous la transmets pour votre gouverne, etc.

Madrid, 8 mars 1820.

(N^o 4, page 251.) *Manifeste de Ferdinand à la nation comme roi constitutionnel.*

Espagnols ! Lorsque vos efforts héroïques parvinrent à mettre un terme à la captivité où me tint la perfidie la plus insoumise, à peine eus-je mis le pied sur le sol de la

patrie , que tout ce que je vis et j'entendis , se réunissait pour me persuader que la nation désirait voir rétablir son ancienne forme de gouvernement ; et cette persuasion dut me décider à me conformer à ce qui me paraissait être les vœux d'un peuple magnanime , qui , vainqueur de l'ennemi étranger , craignait les maux horribles d'une guerre civile.

Pendant , je ne me dissimulai pas que les progrès rapides de la civilisation européenne , la diffusion universelle des lumières , même parmi les classes les moins élevées , la communication plus fréquente entre les différents pays du globe , les évènements étonnants réservés à la génération actuelle , avaient suscité des idées et des désirs inconnus à nos aïeux , d'où résultent des besoins nouveaux et impérieux. Je me suis aussi aperçu qu'il fallait absolument mettre d'accord les institutions politiques avec ces éléments , pour pouvoir obtenir entre les hommes et les lois l'harmonie convenable , de laquelle dépendent la stabilité et le repos de la société.

Mais , pendant que je réfléchissais , avec la sollicitude de mon cœur paternel aux changements convenables à l'état actuel de la monarchie espagnole et analogues à l'organisation des peuples civilisés , vous m'avez fait connaître vos désirs de voir établir cette constitution qui , au milieu du bruit des armes , fut proclamée à Cadix en 1812 , au moment même , qu'au grand étonnement de l'univers entier , vous vous battiez pour la liberté de la patrie. J'ai écouté vos vœux , et , père tendre , j'ai accordé ce que mes enfants croient propre à faire leur bonheur. J'ai prêté serment à cette constitution que vous désiriez avec tant d'ardeur , et j'en serai toujours le plus

ferme appui. J'ai déjà pris les mesures convenables pour la convocation immédiate des Cortès. Je me féliciterai, réuni à vos représentants, de contribuer au grand œuvre de la prospérité nationale.

Espagnols ! votre gloire est la seule que mon cœur ambitionne. Mon âme ne désire que de vous voir autour de mon trône, unis, paisibles et heureux. Comptez donc sur votre Roi, qui vous parle dans l'effusion sincère que lui inspirent les circonstances où vous vous trouvez, et le sentiment des devoirs imposants dont la Providence l'a chargé ; votre bonheur, dorénavant, dépendra en grande partie de vous-mêmes. Gardez-vous de vous laisser séduire par les apparences trompeuses d'un bien imaginaire, qui empêchent souvent d'obtenir le bien réel. Évitez l'exaltation des passions ; elles changent souvent en ennemis ceux qui doivent être frères et unis de sentiments comme ils le sont de religion, de langue et de mœurs. Rejetez les insinuations perfides et déguisées avec art de vos ennemis. Marchons, MOI le premier, dans le sentier constitutionnel, et, montrant à l'Europe un modèle de sagesse, d'ordre et de parfaite considération dans une crise qui, chez d'autres nations, a été accompagnée de larmes et de malheurs, faisons admirer et respecter le nom espagnol, en même tems que nous travaillons à notre bonheur et à notre gloire pour des siècles.

Au palais de Madrid, le 10 Mars 1820.

FERDINAND.

(N^o 5, page 251.) *Proclamation de S. A. S. l'infant Don Carlos à l'armée nationale, lors de sa nomination comme généralissime.*

Soldats! l'acte solennel par lequel, sous vos drapeaux, vous avez déclaré la plus ferme adhésion à la constitution politique de la monarchie, vous a imposé de grands devoirs, et en même tems vous a offert une carrière brillante, où vous puissiez vous couvrir d'une gloire immortelle.

La bravoure et la constance qui ont toujours été la noble devise du guerrier espagnol, sont pour moi une garantie sûre de la fidélité inviolable avec laquelle vous remplirez vos engagements; et moi, qui me réjouis de la confiance que j'ai méritée du Roi, en obtenant la haute fonction de vous commander, fidèle au serment solennel que j'ai fait aujourd'hui entre ses mains royales, je serai aussi celui qui vous conduira dans le sentier que l'honneur nous trace.

Aimer et défendre la patrie, soutenir avec une loyauté inaltérable le trône et la personne sacrée du monarque, appui de la liberté civile et de la prospérité nationale, respecter les lois, maintenir l'ordre public, nous prêter à tous les sacrifices que le bien général exige, nous unir en affection et en sentiments à tous les Espagnols, et contribuer avec eux à établir et à consolider le système constitutionnel, observer une exacte discipline, et la subordination si nécessaire dans la milice; voilà, Soldats! quels sont nos devoirs sacrés; voilà ce qui nous rendra dignes de l'amour de nos concitoyens dans le repos de la paix,

et redoutables à l'ennemi dans les combats ; voilà enfin ce que le Roi attend de vous , et dont votre premier compagnon d'armes vous promet de vous donner l'exemple.

C'est ainsi que l'auguste trône des Alphonse et des Ferdinand fera briller cette nation héroïque d'un éclat inconnu dans les plus beaux siècles de la monarchie. Ferdinand VII , notre Roi bienfaisant , fondateur de la liberté d'Espagne , père de la patrie , sera le plus heureux et le plus puissant des Rois , car il établit sa grande autorité sur les bases indestructibles de l'amour et du respect de ses peuples.

Militaires de toutes les classes ! Qu'il n'y ait plus qu'une voix parmi les Espagnols , ainsi qu'il n'y a parmi eux qu'un même sentiment ; et quel que soit le danger , quelles que soient les circonstances , réunissons-nous autour du trône , aux cris généreux de *Vive le Roi* , *Vive la Nation* , *Vive la Constitution*.

Madrid , 14 Mars 1820.

CARLOS.

(Page 255.) *Lettre de Quiroga au roi Ferdinand.*

SIRE,

L'armée espagnole , dont le sang et les sacrifices inouis replacèrent V. M. sur le trône de ses ancêtres , et sous l'égide de laquelle la nation sanctionna le Code qui devait fixer à jamais ses destinées , se sentit blessée dans son honneur et dans son patriotisme , le jour où , foulant aux pieds les lois de la reconnaissance et de la justice , V. M.

renversa ce monument de sagesse, et qualifia d'*attentat* ce qui n'était que l'expression des droits les plus légitimes.

Six années ne purent faire changer des sentiments aussi profonds. Des mouvements insurrectionnels suscités à différentes époques, et en divers endroits, auront convaincu V. M. que ces sentiments étaient gravés dans tous les cœurs, et que si sa personne auguste avait été un objet d'adoration, il n'en était pas ainsi de son système de gouvernement, et des personnages qui s'étaient indignement emparés de sa confiance. Le génie du mal étouffa partout le cri généreux de la patrie, et les braves qui les firent entendre furent immolés à l'iniquité, toujours inexorable à l'égard de quiconque ose déchirer le voile dont elle se masque aux yeux fascinés du vulgaire ignorant et crédule.

Un sort aussi funeste n'épouvanta pas les corps de l'armée expéditionnaire d'outre-mer, pour élever de nouveau une voix chère à tout Espagnol digne de ce titre précieux. Sire, ils l'ont élevée solennellement cette voix, le 1^{er}. janvier 1820; ils l'ont élevée, bien décidés à ne point trahir le serment que reçut la patrie. Rien ne saurait ébranler leur fidélité; et leur sang n'est qu'un faible sacrifice pour couronner leur glorieuse entreprise. Rendre la vie à la Constitution de l'Espagne, voilà leur but : proclamer que c'est seulement à la nation, légitimement représentée, qu'appartient le droit de se donner des lois, voilà ce qui leur inspire les accents d'un sublime enthousiasme.

Les lumières de l'Europe, Sire, repoussent l'idée que les nations soient gouvernées comme si elles étaient la propriété des rois. Les peuples réclament d'autres institutions; et le gouvernement représentatif est regardé comme le plus analogue aux grandes sociétés, dont les individus

ne sauraient se rassembler tous pour promulguer les lois : c'est le gouvernement des nations les plus éclairées, celui que toutes souhaitent, dont la possession a tant coûté de sang, et dont jamais peuple ne fut plus digne que l'Espagne.

Pourquoi donc cette nation, la plus favorisée de la nature, se voit-elle privée du don le plus précieux qu'on puisse recevoir de la main des hommes ? Pourquoi lui est-il refusé de respirer l'air de la liberté civile, cet air pur, qui seul vivifie le corps d'un état ? Eh quoi ! de vieux préjugés, des systèmes avortés par la violence, des prérogatives vaines et frivoles, propres seulement à flatter l'orgueil de l'ignorance, des suggestions perfides, d'odieux favoris qui n'oppriment un instant que pour être opprimés l'instant d'après, seraient-ils donc des motifs assez puissants pour violer les droits de la raison, de la justice ?..... Les rois appartiennent aux nations, ils ne sont rois qu'autant que les nations le veulent. Les lumières ont converti en axiômes des vérités aussi simples ; et si les gouvernements affectent d'autres principes ; c'est le langage de la fausseté, de l'hypocrisie, et non pas celui de l'erreur ou de l'ignorance.

Les vœux et les desseins de l'armée, Sire, sont de proscrire à jamais cet odieux langage : la nation partage ces mêmes sentiments, malgré la digue que la crainte et l'habitude de l'obéissance ont opposée à leur manifestation. Les braves viennent de la rompre, cette digue : la patrie la rompra de même. Les pays protégés par leur présence remplissent l'air de leurs acclamations, en promulguant de nouveau ce Code sacré, qui n'aurait dû l'être qu'une seule fois. Ces cris retentiront dans toute la Péninsule,

convertie en théâtre de vertu et d'héroïsme. Mais si d'aussi flatteuses espérances devenaient illusoires, si des vœux aussi purs n'étaient point exaucés, l'armée n'aurait pas encore perdu le prix de ses travaux; et mourir pour la cause de la liberté lui semblera bien plus doux que de languir sous le joug et les caprices de ceux qui, séduisant le cœur de Votre Majesté, l'entraînent à sa perte.

Au quartier-général de San-Fernando, le 7 Janvier 1820.

Comme organe de l'armée,

ANTONIO QUIROGA.

(N° 6, page 263.) *Passeport délivré à Van Halen par son général en chef.*

D'après l'Oukaze de S. M. I. l'Empereur Alexandre Pawlovitch, Empereur et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.:

Il est enjoint de donner à M. Van Halen, Major en retraite du régiment des Dragons de Nijni-Novgorod, avec les domestiques qui se trouvent auprès de lui, deux chevaux de poste depuis la ville de Tiflis jusqu'à Doubno, ainsi que les conducteurs nécessaires.

Donné à Tiflis, le 3 octobre 1820.

Signé, VERMOLOW.

T. 2

cele

repe

ma

ur

et

dis

11
D

(N^o 7, page 268.) *Lettre de Van Halen à M. le prince de Reuss Plauen, commandant-général du royaume de Gallicie.*

Monseigneur,

Les nouvelles dispositions prises relativement à ma personne, et la communication qui m'a été faite sur mon départ, sans m'instruire de ma destination, me forcent à distraire votre attention.

C'est sans doute pour m'outrager qu'on a décidé de me faire sortir de cette espèce de prison d'état pour être mis en route d'une manière vraiment indigne. A mon arrivée en cette ville, j'ai eu l'honneur de vous confier la lettre adressée à notre ministre à Vienne, et dès ce moment, dès cet acte même, je ne dépends plus que de lui. C'est en lui que je vois représenté mon propre monarque; pour obéir à toute disposition du gouvernement d'Autriche, je ne reconnais point d'autre organe.

Général, comme sujet d'un monarque généreux, aimé de son peuple; comme membre d'une nation libre et indépendante, je dois protester solennellement contre toute disposition relativement à moi, qui ne soit connue et autorisée par l'agent de S. M. C. à la Cour de Vienne; je me vois, par conséquent, dans le désagréable cas de déclarer, que, fidèle à d'aussi justes principes, je ne me conformerai à rien qui puisse les contrarier.

J'ai l'honneur d'être, etc.

JUAN VAN HALEN.

Léopold, le 15 janvier 1821.

(N^o 8, page 270.) *Traduction de la déclaration de non amplius redeundo.*

Certificat.

L'Espagnol Van Halen , qui a reçu sa démission du service militaire de l'empereur de Russie a signé devant cette direction de police impériale et royale, le revers *de non amplius redeundo* ; il s'est engagé à ne plus retourner dans les états impériaux et royaux de l'Autriche.

La direction de police I. et R.

Signé, J. HOCH, Conseiller du gouvernement
impérial et royal, Directeur de police.

Lintz, le 1^{er} Février 1821.

.....

TABLE

DES MATIÈRES

DE LA

DEUXIÈME PARTIE.

—

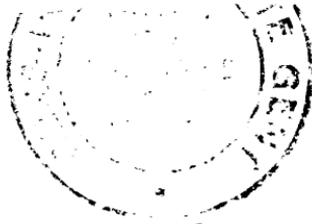
AVANT-PROPOS.	Pages
CHAPITRE I. Départ de Londres. — Arrivée à St-Petersbourg.	1
CHAPITRE II. Hospitalité russe.	21
CHAPITRE III. Quelques semaines à Pétersbourg. — Anecdotes.	32
CHAPITRE IV. Entrée au service. — Départ de St-Petersbourg.	44
CHAPITRE V. Trajet de Tzarskoïe-Selo à Nijni-Novgorod — Foire de St-Makariëff.	53
CHAPITRE VI. Départ de Nijni-Novgorod. — Arrivée à Mozdok. Le père Henri.	68
CHAPITRE VII. Gouvernement de la Géorgie. — Peuplades du nord et de l'est du Caucase. — Tchetchenskis.	75
CHAPITRE VIII. Aspect du Caucase. — Cosaques du Térék. — Arrivée au quartier-général d'Andrewsk. — Yermolow.	83
CHAPITRE IX. Passage du Caucase.	102
CHAPITRE X. Kourtchistan ou Géorgie. — Ambassade d'Yermo- low. — Peuples de la Géorgie.	115
CHAPITRE XI. Départ de Tiflis pour le régiment. — Camp des dragons. — Lesghins. — Lettre de Mina.	127
CHAPITRE XII. Tiflis. — Commerce et industrie. — Bains. — Géorgiennes. — Mariages. — Funérailles. — Club. — Fêtes. — Troubles dans deux provinces. — Double expédition ordon- née par Yermolow.	151
CHAPITRE XIII. Départ de l'expédition contre Kasikoumik. —	

Provinces d'Élisabeth-Pol, de Karabach, de Nougha, de Chirwan. — Moustapha-Khan.	175
CHAPITRE XIV. Sortie du Chirwan. — <i>Pont Infernal</i> . — Daghestan. — Ashan-Khan et son frère. — Passage des torrents. — Réunion des contingents. — Revue du corps d'armée.	202
CHAPITRE XV. Mouvement des troupes. — Fort de Tchirakh. — Entrée sur le territoire ennemi. — Bataille et prise de Josérek. — Tartare décoré de la croix de la Légion-d'Honneur.	218
CHAPITRE XVI. Fuite de Sourghaï-Khan. — Soumission du pays. — Installation d'Ashan-Khan. — Évacuation du pays. — Nouvelles d'Espagne. — Retour à Tiflis.	235
CHAPITRE XVII. Démarches de Van Halen pour retourner en Espagne. — Ordre d'expulsion. — Adieux d'Yermolow. — Général Goguel à Doubno. — Arrestation en Gallicie. — Arrivée en Espagne.	255
NOTE DE L'ÉDITEUR.	271
ITINÉRAIRE (1).	275
Pièces justificatives.	293

(1) *L'itinéraire* a été imprimé tel qu'il se trouvait dans le porte-feuille de l'Auteur.

GEC

Handwritten text, possibly a date or reference number, written diagonally.



Collection
Museum
Hollwood

43131

Hommage signé de
Charles Rogier

